N° 747 40e Année Tome CCXIII 1er Août 1929

MERCVRE

DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | *Étranger....... 4 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

AVIS A NOS ABONNÉS

Nous n'avons pas augmenté notre tarif d'abonnement depuis le premie
juin 1925, bien qu'au cours de ces quatre années nous ayons successivemen
subi de considérables aggravations de charges. Ceux qui nous suivent, abon
nés et acheteurs au numéro, n'ignorent point que nous sommes toujours les
derniers à modifièr nos prix. Mais il ne nous est plus possible de les main
tenir. En fixant à 85 francs, à dater du premier septembre prochain, l'abon
nement annuel en France, nous restons bien en deçà de l'indice 5 qu
serait légitimement applicable, puisqu'en 1914 ce même abonnement étai
de 25 francs. Au surplus, et selon notre usage constant, nous désirons offri
à nos abonnés un moyen d'éloigner l'effet de cette mesure, et nous avon
décidé que *tous les abonnements en cours*, **quelle que soit leur date d'exp
ration**, *pourront* **jusqu'au 31 août** *être renouvelés* **au tarif d'aujourd'hui** *po
3, 6 ou 12 mois*. Donc, non seulement les abonnements expirant à u
date antérieure au 31 août sont renouvelables sans augmentation jusqu
cette date, mais encore ceux qui prennent fin à une date postérieu
peuvent être *jusqu'au 31 août* renouvelés par anticipation pour une pério
partant de leur expiration. Nous devons cependant préciser qu'un abo
nement *nouveau* souscrit avant le 31 août pour ne commencer que
premier septembre sera compté au nouveau tarif. Il va de soi qu'il n'
dû aucun supplément sur les abonnements en cours.

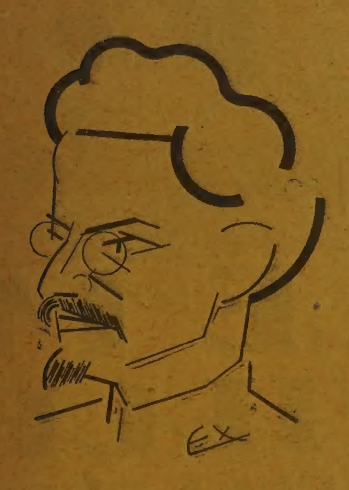
Le tarif applicable aux abonnements *nouveaux* partant du premier se
tembre et aux abonnements *non renouvelés* au plus tard le 31 août
le suivant :

	France et Colonies	Étranger	
		Pays accordant le 1/2 tarif postal	Pays n'accordant pas le 1/2 tarif postal
Un an	85 fr.	105 fr.	125 fr.
Six mois	46 »	56 »	66 »
Trois mois	24 »	29 »	34 »
Un numéro	5 »	5 75	6 50

Comme on le voit, le *Mercure de France* est toujours le moins cher
grands périodiques français.

LES ÉDITIONS REDER

7, PLACE SAINT-SULPICE, PARIS-VI



LÉON TROTSKY

LA RÉVOLUTION DÉFIGURÉE

In-8

15 fr.

L'INDÉPENDANCE AMÉRICAINE ET L'AMIRAL DE GRASSE

J'ai demandé à un consul américain d'une des plus grandes villes de France :

— Etes-vous, dans l'histoire américaine, familiarisé avec le nom de Grasse?

Il répondit :

— Non. Je ne puis dire que je ne l'aie jamais lu ou entendu, mais j'ai dû l'oublier. Qui est-ce?

J'ai demandé à un Français, professeur à l'Université de Paris :

— Connaissez-vous quelque chose de l'histoire de l'amiral de Grasse de la marine française sous Louis XVI?

— N'est-ce pas cet amiral qui a été battu par les Anglais à la bataille « des Saintes » dans les Indes de l'Ouest?

— Il fut l'homme qui défit la flotte anglaise à Chesapeake Bay et, ainsi, gagna et établit l'Indépendance de l'Amérique. Il changea l'histoire du monde. Savez-vous cela?

Il haussa les épaules.

— Vous pensez bien que je ne puis connaître tous les petits détails de l'histoire américaine!

— Petit détail! petite chose! C'est donc un fait presque insignifiant que d'avoir battu les Britanniques à York-town? C'est une victoire française!

De nouveau il haussa les épaules.

Le marquis de Grasse, chef actuel de la famille, qui vit à Cannes, me racontait que, dans un discours, le général Pershing couvrit d'éloges les noms de Lafayette, Rochambeau et de Grasse. Les personnes assistant à cette réunion se demandaient les uns aux autres : De Grasse? Qui était-il?

Dans toute l'histoire du monde, depuis la découverte de l'imprimerie, il n'y a pas un autre exemple d'aveuglement sur la valeur des services rendus par un homme, pas une injustice semblable à celle de l'attitude des historiens et des hommes politiques de France et d'Amérique, à l'égard de l'amiral de Grasse. Considérons rapidement les faits de la campagne de Yorktown de la guerre de la Révolution et les actes de Grasse durant cette période.

Au début de l'été de 1781, plus de six ans après le combat de Lexington qui ouvrait les hostilités, la cause de l'Indépendance américaine était dans une période de stagnation qui menaçait de durer. Pendant quatre ans, après que le traité d'alliance eut été signé avec la France, la guerre traîna; seulement quelques combats de guérillas et quelques légères escarmouches à main armée. L'amiral français d'Estaing, vingt mois après la signature du traité, était venu, de l'ouest indien, vers le nord. Avec sa flotte, aidé par une faible armée américaine, il attaqua les Britanniques à Savannah (Ga.), le 9 octobre 1779. La bataille fut un sanglant désastre pour les Français et les Américains. D'Estaing partit, et, pendant deux ans, pas un vaisseau français ne s'aventura sur les côtes américaines, excepté une petite escadre amenant, en 1780, six mille hommes de troupes françaises sous la conduite de Rochambeau. Cette armée venait de France à Newport (R. T.). Elle y fut bloquée et rendue inopérante par la flotte britannique pour 9 mois.

Et la guerre traînait toujours.

D'un bout à l'autre des colonies, on perdait l'espoir de briser l'étranglement produit par la flotte britannique qui gardait les côtes de l'Atlantique.

Les affaires souffraient de ce blocus étroit. Le commerce américain était mort. La majorité des hommes d'affaires des grands Etats, désireux d'abandonner la lutte, en étaient aux compromissions.

Les soldats étaient apathiques, les politiciens comptaient peu, dédaignés.

Les Britanniques voulaient accorder aux Américains — tout, — excepté leur indépendance. Selon toutes les probabilités humaines, si Washington avait donné son assentiment aux pressantes sollicitations du puissant monde des affaires qui, dans une large mesure, luttait financièrement, la guerre aurait été interrompue et les colonies seraient demeurées britanniques.

Mais, Washington eut une vision de la victoire basée sur l'espérance de la venue et de l'aide de la flotte française. Il savait que les guerres ne sont pas gagnées par des combats de guérillas, des escarmouches, non plus par de savantes manœuvres stratégiques. Il voulait une victoire positive et solide. Il fallait aussi que ce fût prochain, autrement la cause était perdue. Il tint bon, attendant, espérant en la flotte française.

Au printemps de 1781, le roi de France nomma le comte de Grasse lieutenant général de la marine française. Le nouveau commandant fit voile, au début de mai, pour les Indes de l'ouest et arriva à la Martinique.

La mer des Caraïbes devint alors, pour plus de deux ans, le théâtre de la guerre navale entre la France et l'Angleterre pour la domination du monde.

En mai et en juin, la flotte française, sous le commandement de Grasse, et les Britanniques, sous celui de l'amiral Hood, combattirent dans plusieurs engagements demeurés indécis.

Ce fut le 28 mai que Washington apprit du ministre

américain de Paris que de Grasse avait fait voile vers les Indes de l'Ouest. A ce moment, les Britanniques gardaient New-York avec une forte armée, le double environ de celle de Washington. Les Américains tenaient la position de Dobb's Ferry, à côté de la rivière Hudson, près de New-York.

Depuis longtemps, Washington avait dans l'esprit un plan d'attaque de New-York. Il mettrait son projet à exécution aussitôt l'arrivée de la flotte française.

Les Britanniques connaissaient ce plan et faisaient tous leurs efforts pour rendre New-York imprenable.

Donc, en mai 1781, une nouvelle situation se révélait.

Lord Cornwallis, le plus brillant de tous les généraux britanniques de l'époque, sortit de l'Etat des Carolines où il opérait avec une armée de 7.500 hommes et s'établit en Virginie, près de Chesapeake Bay, déterminé à attendre des renforts de New-York et, ainsi fortifié, de foncer à travers les colonies, en conquérant la Virginie.

Washington projetait de capturer l'armée de Cornwallis. Ce serait plus facile que de s'emparer de New-York. L'effet moral d'une pareille victoire, tout en n'étant pas aussi grand que celui produit par la prise de New-York, serait cependant assez considérable pour hâter la fin de la guerre et décider en faveur de l'Indépendance. Dans tous ses calculs la flotte française était le plus grand facteur du succès. Sans elle, il était impuissant et perdait l'espoir.

Il sera facile de voir qu'il misait tous les enjeux de la cause de l'Indépendance sur l'arrivée de la flotte française. Il persuada le ministre français de la Luzerne d'écrire une lettre pressant de Grasse de venir vers le nord, avec sa flotte, à Chesapeake Bay, où il pourrait saisir une occasion favorable pour porter un grand coup.

Washington attendait la réponse de Grasse. Nous pouvons imaginer avec quelle anxiété !

Il ne pouvait faire aucun mouvement de troupes avant

d'avoir reçu des nouvelles du commandant de la flotte française. S'il enlevait son armée de ses lignes de tranchées près de New-York et que la flotte française lui manquât, il ne pouvait s'emparer de Cornwallis. Cet insuccès amènerait le désastre final, la guerre prendrait fin, serait abandonnée et, avec elle, la cause de l'Indépendance. Heureusement pour l'Amérique, de Grasse comprit et agit de plein cœur, vigoureusement.

Le 14 août, arrivait une lettre de lui déclarant que sa flotte, composée de 29 vaisseaux, ferait voile de suite après cette date, amenant à Chesapeake Bay 3.200 soldats et des pièces d'artillerie pour préparer d'immédiates opérations militaires.

Dans cette éventualité, l'armée française, commandée par Rochambeau, à Newport (R. I.), força le blocus britannique et rejoignit Washington à travers le Connecticut. Une escadre française de 7 bâtiments, sous les ordres de Barras, était encore à Newport, bloquée dans la baie de Narragansett par la flotte britannique du nord de l'Atlantique.

Le 19 août, Washington quittait Dobb's Ferry avec environ 10.000 hommes, y compris les Français de Rochambeau, prenant la route du sud. De Dobb's Ferry à Yorktown, il y a à peu près 400 milles.

Quatorze jours plus tard, le 2 septembre, Sir Henry Clipton, le commandant en chef des forces de New-York, écrivait à Cornwallis :

Par des renseignements reçus aujourd'hui, il semble que M. Washington fait marcher une armée vers le sud en hâte, nous montrant qu'il compte sur la coopération d'une flotte française considérable.

Le jour où Clipton apprit ces nouvelles, Washington et son armée étaient au sud de Philadelphie à 115 milles plus loin. Il avait marché au sud de New-York depuis 14 jours.

De Grasse, laissant l'amiral Hood de la flotte britannique des Indes de l'Ouest dans l'ignorance de ses intentions, fit voile vers le nord et entra dans la baie de Chesapeake, le 30 août. Il savait qu'il aurait à combattre l'autre flotte qui gardait New-York et les côtes américaines, mais il savait que, s'il agissait promptement, il aurait la supériorité des forces. Sa stratégie fut magistrale. Ce fut la même, en principe, qui, plus tard, immortalisa Nelson.

Cornwallis confiant, établi à Yorktown, commandant une péninsule entourée d'eaux profondes de trois côtés, attendait des renforts. Il ne craignait rien. Depuis cent ans, la flotte britannique avait la domination des côtes américaines et qui aurait pu arracher cet empire à la Grande-Bretagne?

L'amiral anglais Graves croisait avec sa flotte le long des côtes de New-Jersey. Il reçut promptement la nouvelle de l'arrivée de la flotte française. Avec la rapide décision si habituelle à la marine britannique, il ordonna à ses capitaines d'aller de suite à la rencontre de l'ennemi, de le détruire s'il était possible ou, au moins, de l'éloigner des côtes.

La flotte britannique, composée de 19 vaisseaux, arriva près des caps de Chesapeake, dans la matinée du 5 septembre.

A cette heure matinale, la flotte française, de 27 vaisseaux, venait justement de jeter l'ancre dans la baie de Lynnhaven, à côté du Cap Henry, à l'embouchure de la rivière James.

1.500 marins français s'occupaient du débarquement de la division Saint-Simon des troupes de terre sur la péninsule d'York où elle allait rejoindre la petite milice américaine, sous les ordres de La Fayette, qui surveillait Cornwallis.

En toute hâte, de Grasse rappela ses marins à bord. Trois quarts d'heure après que les Britanniques avaient été signalées, il dégagea ses câbles, laissant les ancres dans

la baie, et fit voile avec 24 vaisseaux pour livrer bataille.

Les deux flottes manœuvrèrent plusieurs heures pour se mettre en position de combat. A 4 heures de l'après-midi, l'avant-garde de la flotte française ouvrait le feu. La bataille dura à peu près deux heures et quart, jusqu'au coucher du soleil. Les feux cessèrent; les Anglais prirent le vent et se retirèrent.

Les Français avaient perdu 21 officiers et 200 hommes tués ou blessés.

Les pertes britanniques furent de 336 officiers et soldats.

Mais le pire pour les Anglais était le nombre de leurs vaisseaux endommagés :

Le *Terrible* (74 canons), deux jours après, coula. *L'Iris* et le *Richmond*, frégates de quarante canons chacune, étaient hors de service et furent capturées par les Français.

D'autres unités furent aussi gravement atteintes.

De son côté, la flotte française avait souffert, mais relativement moins, car de Grasse, en dépit de la perte de plusieurs vaisseaux, fit tous ses efforts pour maintenir sa supériorité.

Graves n'était plus en situation de recommencer le combat le jour suivant. Il s'éloigna, cherchant seulement à détourner la petite escadre de Barras qui, pour rejoindre l'amiral de Grasse, avait forcé le blocus à New-Port. Cette flotte arrivait portant canons et munitions pour le siège de Yorktown.

De nouveau, de Grasse déjoua les plans des Britanniques. Pendant cinq jours, l'amiral français les entraîna de plus en plus loin de l'embouchure de Chesapeake Bay. Il s'appliquait seulement à protéger les sept vaisseaux de l'escadre de Barras avec ses munitions et ses canons précieux.

Quand la nouvelle lui parvint que Barras avait pénétré dans Chesapeake, il ne s'attarda pas plus longtemps avec

la flotte britannique et, en toute urgence, fit voile vers Yorktown pour la grande opération qu'était la capture de Cornwallis, dont il ne voulait pas s'éloigner.

Il savait, et les Britanniques le comprirent, qu'avec l'union des escadres de Barras et de Grasse, les Français, pour la première fois dans l'histoire du continent de l'ouest, avaient la maîtrise de la côte américaine.

§

Les historiens, sauf toutefois le capitaine Mahan, semblent ne pas connaître ces faits. Pourtant, la bataille de Lynnhaven Bay changea l'histoire du monde.

Georges Bancroft, le grand historien américain, fait tenir le récit de cette bataille navale et des cinq jours de manœuvres de Grasse qui la précédèrent, dans un simple paragraphe de cinq lignes d'imprimerie.

L'amiral anglais, admettant sa défaite, repartit pour New-York. Il allait réparer ses vaisseaux, espérant des renforts venus de la flotte des Indes de l'Ouest, espérant aussi être bientôt prêt à se battre de nouveau avec les Français, assez à temps pour sauver Cornwallis.

Hélas! il n'en fut rien pour l'amiral Graves et ses braves marins. Avant qu'il ne se fût remis du désastre de Lynnhaven-Bay, Cornwallis était pris, comme nous allons le voir.

Dans l'intervalle, Washington et Rochambeau avaient transféré leurs quartiers généraux de Chesapeake-Bay à Head of Elke, le 8 septembre, et là, ils reçurent la nouvelle de la victoire navale française.

Immédiatement, Washington écrivit à l'amiral de Grasse :

J'éprouve une vive satisfaction à féliciter Votre Excellence pour avoir éloigné glorieusement de nos côtes la flotte Britannique et vous être emparé de deux de ses frégates. Ces heureux événements, et la supériorité bien constatée de votre flotte, sont pour nous les plus sûrs présages du succès complet et définitif de nos opérations combinées dans cette baie.

Mais qu'était une armée de 10.000 hommes, pour parcourir la distance de 200 milles, de la Tête de Chesapeake-Bay à Yorktown?

La Virginie, à cette époque, était une contrée sauvage; ses larges et profondes rivières, ses forêts épaisses et immenses arrêteraient la marche par terre, marche qui devenait ainsi presque impossible.

De nouveau, la flotte française entrait en ligne.

De Grasse envoya ses transports et l'armée de Washington fut convoyée, par eau, sur la péninsule d'York.

Le gouvernement français avait promis l'argent nécessaire au paiement des armées amenées par la flotte, qui devaient être payées aussitôt leur débarquement. Mais les officiers trésoriers retardaient ce moment et il y eut, parmi les soldats, du désappointement et des murmures.

De nouveau, l'amiral de Grasse vint à la rescousse.

Il engagea son château de Tilly et ses terres des Indes de l'Ouest. L'argent fut emprunté en son propre nom et sur sa seule garantie.

Les armées alliées, sur la côte, comptaient 8.800 Américains et 7.800 Français, sous la conduite de Washington et de Rochambeau.

Cornwallis commandait 8.500 hommes.

La flotte française dominait complètement la situation. Vingt-sept vaisseaux gardaient les côtes de l'Atlantique, empêchant l'évasion de Cornwallis, veillant aussi à éviter l'arrivée des secours que pouvait lui envoyer New-York.

Les alliés assiégèrent Yorktown, le 28 septembre, et, depuis ce jour, l'histoire du dernier acte militaire de la Révolution américaine marcha vers le but désiré avec la sûreté et la force implacable du Destin.

Nul prisonnier, au jour de la sentence, n'était plus fatalement fixé sur la destinée que Cornwallis sur la catastrophe qui se termina par sa reddition, le 19 octobre 1781.

Quand la nouvelle de cet événement parvint à Londres, le premier ministre, Lord North, jeta les bras au ciel :

« Oh! Dieu, tout est fini, tout est fini, tout est fini! », s'écria-t-il farouchement.

Le jour qui suivit cette reddition, Washington écrivait à de Grasse :

La prise d'York apporte aux alliés gloire et avantages, mais l'honneur en revient à Votre Excellence qui a dépassé de beaucoup nos plus vives espérances.

L'amiral de Grasse devint un héros national lorsque la nouvelle se répandit en France. Les Anglais eux-mêmes lui donnèrent le surnom d' « Intrépide Français » et, alors, toute la France le répétait avec orgueil.

Toute la France, non, — car une coterie de la cour du roi Louis XVI détestait l'amiral et nous verrons comment elle s'organisa pour le perdre.

L'histoire de la Marine Française, sous les derniers rois de la famille des Bourbons, est souvent une triste suite d'intrigues de cour tissées de perfidie et de trahison. L'amiral de Grasse était le chef d'une grande famille de la vieille Provence, près de la Méditerranée, qui avait été très puissante à l'époque de la conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie. Ses titres étaient : Prince d'Antibes, Comte de Grasse, Seigneur de Flins, Mondreville, Saint-Laurent, Valette et Vernes, Commandeur de l'ordre de Saint-Louis, Chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, Lieutenant Général des forces navales.

Par droit de naissance, il pouvait devenir un courtisan à l'abri du trône, mais il préféra la mer.

En 1733, à l'âge de douze ans, il fut embarqué comme cadet et, toute sa vie jusqu'à la reddition de Yorktown, près de cinquante ans, il la passa dans la marine.

Il ne fit que de courtes visites à la Cour et encore à de longs intervalles.

Il servit dans 21 batailles navales.

C'était l'époque où, ordinairement, dans la marine, le commandement était donné à la faveur de la Cour. Les nobles étaient nommés capitaines de vaisseaux sans connaître les premiers rudiments de la science maritime, sans savoir même se servir d'une boîte de compas.

De Grasse méprisait ces officiers incompétents, ignorants, et les courtisans, naturellement, le haïssaient. En revanche, les simples matelots et les marins de carrière l'aimaient et le glorifiaient.

§

Mais l'inévitable désastre était en marche et fondit sur lui sept mois après la victoire de Lynnhaven Bay.

L'amiral de Grasse ne resta que peu de jours dans la baie de Chesapeake, après la capitulation de Cornwallis. Il fit voile vers les Indes de l'Ouest où il continua la guerre navale contre l'Angleterre. Il lui avait porté un terrible coup dans la baie de Chesapeake et toute la nation britannique, mécontente de son propre gouvernement, réclamait une autre bataille pour restaurer le prestige de l'Angleterre.

La grande flotte anglaise, la plus importante de toutes les flottes de ce temps, était rassemblée dans la mer des Caraïbes, sous le commandement de l'amiral Rodney. Le 12 avril 1782, les deux flottes se rencontrèrent dans le détroit des îles de la Guadeloupe et de Saint-Dominique. Là se trouve un groupe de six petites îles appelées « Les Saintes ». C'est sous ce nom que les Français connaissent le combat qui s'ouvrit dans ce passage. Les Anglais l'appellent la bataille de « Dominique ».

De Grasse aspirait à éviter la rencontre, car, d'après ses propres évaluations, il n'avait que 32 vaisseaux, tandis que les Britanniques en possédaient 43; mais il semble qu'il ait été surpris. Du vaisseau-amiral *La Ville de Paris*, il fit ses plans de bataille et envoya ses ordres. Le combat commença à 8 heures du matin. La flotte française se

composait de trois divisions, dont une, celle du centre, était personnellement commandée par de Grasse. Les deux autres étaient respectivement sous les ordres de M. de Bougainville et du marquis de Vaudreuil.

Presque depuis le début de la bataille, les ordres de l'amiral de Grasse furent mal compris, mal interprétés, mal exécutés et même semblent avoir été ignorés par ses subordonnés, en particulier par Bougainville.

Il fut prouvé plus tard, en France, devant une commission d'enquête, que neuf signaux partis du vaisseau amiral furent négligés.

« Les manœuvres les plus importantes ne furent pas exécutées », est-il rapporté.

Vers midi, la ligne française fut brisée, et, à 1 heure 30 de l'après-midi, la flotte fut coupée en trois groupes éloignés les uns des autres. De Grasse était convaincu que ses subordonnés le trahissaient.

La division de Bougainville, composée de dix vaisseaux, qui, jusqu'à cette heure, s'était fort ménagée et n'avait pas pris une part très active à la lutte, à trois heures, tourna le vent et s'enfuit.

A cinq heures, la seconde division de 12 vaisseaux, commandée par le marquis de Vaudreuil, prit le vent, car, tranquillement, le marquis jugea le combat sans espoir. Des bateaux français qui restaient sur le lieu de la lutte, deux avaient été capturés et les autres s'enfuyaient. Seul, le vaisseau-amiral et deux autres continuèrent à se battre et, plus tard, ces deux unités se rendirent.

Dans le rapport public qui fut fait de cette bataille, l'amiral de Grasse écrivit :

J'ai continué seul le combat sur *La Ville de Paris*, d'abord, pour satisfaire mon honneur et aussi pour occuper les vaisseaux ennemis qui pouvaient entraver la retraite de notre division qui m'avait si dignement aidé. Mais que pouvaient faire le renom de mon seul bateau et ses cent canons contre les dix vaisseaux ennemis qui nous détruisaient sans répit sous les coups de leurs 400 bouches à feu?

Le combat de *La Ville de Paris*, seule, contre dix vaisseaux anglais et qui ne se rendit qu'après une heure et demie de lutte, est un des plus mémorables exemples d'héroïsme naval de tous les temps. Il n'y a rien de semblable dans l'histoire américaine, si ce n'est le combat de Perry, sur la Lawrence, à la bataille du lac Erié, mais ce fut là une affaire peu considérable et qui ne peut se comparer à la lutte soutenue par *La Ville de Paris.*

L'histoire rapporte qu'un officier prévenant l'amiral qu'il n'y avait plus de boulets pour les canons : « Faites fondre mon argenterie », ordonna-t-il. Ce fut avec la vaisselle d'argent du vaisseau-amiral que les derniers coups de canon de *la Ville de Paris* furent tirés.

De Grasse se rendit au coucher du soleil, onze heures après le début de la bataille. De tout l'équipage du vaisseau-amiral, quatre cents officiers et marins, tous avaient été tués ou blessés, trois seulement restaient indemnes, et, parmi eux, l'amiral.

Les Français perdaient une demi-douzaine de bateaux et les autres étaient en fuite.

De Grasse, prisonnier de l'Angleterre, y fut reçu avec honneur comme l' « Intrépide Français ». Partout les Anglais parlaient de son courage et répétaient l'histoire du combat héroïque avec admiration

Seule, la France se montrait pour lui pleine de froideur et d'amertume.

La paix fut déclarée en 1783. De Grasse, libre, revint en France. Une commission d'enquête, une cour martiale fut convoquée à Lorient. Ses ennemis l'accusèrent d'incapacité et même de lâcheté.

Combattif comme toujours, il publia dans un recueil imprimé sa propre défense où il dénonça d'une manière écrasante Bougainville et les autres, les accusant de traîtrise.

L'amiral de Grasse fut acquitté et Bougainville condamné à recevoir un blâme public. Mais la cabale veillait et

ne désarmait pas. Immédiatement après son procès, de Grasse fut exilé, par les ordres du roi, dans son château de Tilly. Il lui était défendu, à jamais, de se présenter à la Cour.

Bougainville, au contraire, bien qu'il eût été condamné, fut rapidement rétabli dans ses hautes dignités. Il devint un héros, sa réputation est préservée de toute atteinte, il laisse un nom honoré dans les mémoires du temps et des villes donnent son nom à des rues, à des quais dans toute la France.

Le marquis de Grasse actuel me dit qu'il n'y avait pas une rue dans tout le pays portant le nom du grand amiral, jusqu'à ces derniers temps, où il réussit à persuader la municipalité de la ville de Grasse — dans le sud de la France — de nommer enfin une de ses artères : « rue de l'Amiral de Grasse ».

J'ai lu, au ministère de la Marine, à Paris, une lettre envoyée à de Grasse par le maréchal de Castries, ministre de la Marine sous Louis XVI.

Dans cette lettre, l'amiral est blâmé pour avoir propagé à travers l'Europe des accusations contre plusieurs officiers.

C'est là tout le crime de Grasse. Il accusa publiquement ceux qui l'avaient trahi et qui avaient trahi la France, mais il s'attaquait à des hommes politiques de haute naissance et de grand pouvoir.

Aussi le firent-ils exiler et, pendant quatre ans, le grand marin vécut solitaire à Tilly, à environ 40 milles de Paris.

Jamais il ne revit le roi.

Il vint une seule fois à Paris et y mourut, à 66 ans, le 11 janvier 1788.

Il mourut oublié, le cœur brisé par l'ingratitude et la méchanceté humaines.

§

Un jour, je dis à un officier supérieur de la marine française :

Vous avez perdu quelques vaisseaux à la bataille des Saintes. La défaite de l'amiral de Grasse n'a en rien affecté la marche de la civilisation et n'a eu pour la France aucune conséquence grave. Mais de Grasse est le vainqueur de Chesapeake Bay et sa victoire a changé l'histoire du monde. Pour quelle bataille la France devrait-elle se souvenir de lui?

— Vous parlez en Américain, me répondit-il, car de Grasse était profondément attaché à votre cause, mais mon drapeau a essuyé une défaite aux Saintes et personne ne peut l'oublier.

— Le philosophe doublé d'un historien doit s'élever au-dessus de certaines contingences et juger par rapport à la marche de la civilisation. Il doit voir par delà le drapeau.

— Bah! Je ne suis pas un philosophe, mais seulement un officier de marine. Mon drapeau est au-dessus de la philosophie!

Probablement les officiers de marine de toutes les nations voudront porter ce toast : « Mon Drapeau!... Il est au-dessus de la philosophie!... »

Les officiers de la marine et les historiens français, à peu d'exceptions près, approuvent, jusqu'à ce jour, la disgrâce injuste et frivole prononcée par le roi Louis XVI.

Georges Bancroft, historien réputé de la Révolution américaine, continue à faire tenir en un simple paragraphe de cinq lignes le récit de la bataille de Lynnhaven-Bay et des cinq jours de manœuvres navales qui l'ont précédée. Pourtant, tout cela a fondé l'Indépendance de l'Amérique.

Est-ce que les Américains, comme les Français, vont condamner le grand amiral pour avoir offensé, à la Cour

du roi Louis XVI, des hommes politiques incapables, mais puissants?

Il n'y a pas un monument élevé à la mémoire de l'amiral de Grasse dans toute l'Amérique (1).

PHILIP R. DILLON.

Traduit du texte anglais inédit
par MADELEINE HEAP.

(1) Bibliographie. — *History of the United States*, par George Bancroft (New-York).
Influence of Sea Power on History, par Admiral Alfred Thayer Mahan (New-York).
American Anniversaries, par Philip Robert Dillon (New-York).
La Marine Inconnue, par Louis Cartahu (*La Revue Diplomatique*), 3 août 1902 et suiv.
Mémoire du Comte de Grasse, sur le combat naval du 12 avril 1782, avec les Plans des positions principales des armées respectives (Bibliothèque Nationale).
Amiral de Grasse, par le chanoine Max. Caron.

LA CRISE DU FRANÇAIS DANS L'ADMINISTRATION FRANÇAISE

Les grenadiers de Napoléon marchaient en grognant, mais ils marchaient. C'est un trait de notre race : le Français veut être gouverné, mais il tient à blaguer le gouvernement. « Ils chantent, donc ils paieront », déclarait Mazarin. Du Cardinal à l'Empereur, ils n'ont point changé. Depuis l'Empereur non plus, car, c'est sous la Troisième République qu'on a pu émettre l'hypothèse suivante : Si, un lundi, le préfet de police ordonnait à tous les Parisiens de se trouver, en chemise, sur la place de la Concorde, le dimanche suivant à midi, ils s'indigneraient ou s'esclafferaient pendant toute la semaine, puis, le dimanche, vers onze heures moins le quart, ils commenceraient à se bousculer dans la rue Royale et dans les Champs-Elysées, tout en retirant vestes et pantalons, afin d'arriver plus vite au rendez-vous.

Au fond de notre esprit frondeur se cache un indéniable amour de l'autorité. Nous voudrions que nos maîtres fussent infaillibles; nous souffrons de ce qu'ils ne le sont point; frustrés dans notre attente, nous nous vengeons par nos moqueries. Celles-ci sont à la mesure de nos déceptions.

Là est certainement la raison pour laquelle l'opinion se montre impitoyable pour les erreurs de forme relevées dans les textes officiels. On exécute, certes, ce que commandent la Loi et le Règlement, mais ce ne sera point sans railler leur solennité ou leur complication. Si le simple « Avis au public » collé dans le bureau de poste ou chez le receveur des Domaines est orné d'une faute

d'orthographe, le journal local signalera malicieusement celle-ci pour la grande joie de ses lecteurs. Un barbarisme dans un catalogue choquera moins que dans un arrêté préfectoral; une faute de syntaxe, inaperçue dans une lettre privée, sera âprement critiquée si on la rencontre dans une dépêche ministérielle.

Et cependant, M. Lebureau ne peut pas être plus impeccable dans la forme que dans le fond. Il se concrétise en un certain nombre de créatures humaines en chair et en os, qui ne sont infaillibles et omniscientes que par fiction. Les péchés qu'on commet journellement autour de lui contre la propriété des termes et la correction grammaticale sont contagieux.

§

Nous vivons en un temps fertile en barbarismes et en néologismes. Ouvrant mon journal, je vois, sous la rubrique « Cinémas », qu'on appelle maintenant *scénariste* l'auteur d'un scénario. Passant devant un magasin d'articles pour fumeurs, j'aperçois une réclame en faveur d'une pipe *injutable* (!) Qu'est-ce que cela signifie? Que la pipe ne produit pas de jus? Qu'on ne peut pas y introduire de jus? Qu'on ne peut pas la transformer en jus? Des auteurs corrects utilisent le verbe *intensifier*, alors que *accroître* et *augmenter* ont suffi à Bossuet, à Voltaire, à Renan.

De la sorte, si je lis, dans un rapport, imputable à un ingénieur de l'Etat, qu'une cuve en ciment s'est *fissurée*, je ne songe pas qu'il eût mieux valu se borner à annoncer que la cuve en question est *fendue;* si le mal s'aggrave, l'ingénieur écrira au Ministre que les parois de la cuve se sont *rupturées* (l'honnête verbe *rompre* ne se sera même pas présenté sous sa plume). — *Clore* suit le sort de *rompre*. « La Commission a *clôturé* ses travaux. » Entendez qu'elle les a terminés et non qu'elle les a entourés d'une palissade. Dans deux cents ans, *clore* aura

joint *gésir* au musée des vocables archaïques, et l'on ra : une audience à huis-clôturé, un combat en champ ôturé, boire un verre de Clôturé-Vougeot! Le dictionaire de l'Académie, édition 2129 (s'il y a encore une Acaémie à cette époque) mentionnera : *Clore*, ancien verbe, ombé en désuétude, qui signifiait *clôturer*.

Pour construire une maison, il faut des matériaux. ien. Pour désigner l'une des substances qui entrent dans liste de ces matériaux, l'on a réclamé la latitude de re *un matériau*. *Des chevaux* ne donne cependant point, u singulier, un chevau (sauf dans le mot composé cheau-léger). Tout pluriel ne correspond pas nécessaireent à un singulier; la langue française ne manque pas e mots qui n'existent qu'au pluriel (funérailles, obsèques, nèbres...) ou qu'au masculin (une femme meurtrière est pas *une assassine*). *Matériaux* peut très bien n'avoir as de singulier.

Distinguons du reste entre le néologisme et le barbasme. Le premier peut être utile et, s'il est formé correcement, le grammairien le plus puriste n'est point tenu e se voiler la face. Mais, écrire *réajustement* quand le eul mot mentionné par les dictionnaires est *rajustement*, oilà le barbarisme aussi fautif que superflu.

Les dépenses ont été facturées; cela n'autorise point parler de la *facturation* des dépenses. Mais, si la Direcon du Personnel emploie *notation* dans le sens inaccouımé de « manière de noter » (notation sévère, notation ıdulgente), je ne proteste que mollement. Je protesterais vec virulence si la Direction du Personnel prétendait crire *notationnement*.

Des ouvriers auxiliaires ont été nommés ouvriers perıanents. Dénonçons à la vindicte publique le criminel ui a osé traduire le fait en parlant de la *permanisation* es ouvriers employés à la construction du port de pêche e Lorient. « Les ouvriers en question ont été *permanisés*

dans leur emploi!! » (*Journal officiel* du 5 avril 1929) (1)

Le Ministère du Travail a créé le mot *artisanat* et la presse n'a pas craint de parler du crédit *artisanal* (celui qu'on ouvre aux artisans). Le dictionnaire de l'Académie ignore ces deux vocables; mais le premier n'a rien d'inadmissible; il cadre fort bien avec *internat, externat*, etc...; il peut se rapporter à la condition d'artisan comme le noviciat désigne celle de novice.

Comme néologisme non barbare, l'on pourrait supporter *supérioriser* (puisque personne ne s'insurge contre *inférioriser*) et *intérioriser* (puisque tout le monde admet *extérioriser*).

§

Défaut plus grave : l'impropriété.

D'une façon générale, notre époque se moque princièrement de la propriété des termes. — Un établissement d'instruction, désireux de prévenir les familles que le dernier trimestre de l'année scolaire est dû en entier, bien que réduit de 15 jours par les congés de Pâques, mentionne sur son prospectus : *Les vacances de Pâques ne sont pas diminuées*. Il veut dire qu'elles ne sont pas *déduites*, qu'elles ne donnent lieu à aucune *diminution* de prix. Il n'avertit point, comme on pourrait le croire, qu'elles ne sont pas ramenées de 15 jours à 8 jours. O crise du français! Si les éducateurs de la jeunesse s'en mêlent!!!...

Revenons aux exemples purement administratifs. Dans un « Rapport au Ministre », je relève que l'administration centrale a *posé un questionnaire* à ses services extérieurs. Halte-là! On pose une question; on ne pose pas un questionnaire (ni un interrogatoire). Un questionnaire, ce n'est pas la notion de *question* multipliée par cinq ou par six; c'est un objet matériel, une liste, un

(1) La faute a été reconnue par l'administration qui a publié un *erratum* au *Journal Officiel*.

apier, qu'on peut adresser, envoyer, expédier... mais non as poser (à moins qu'on ne le pose sur une table).

Stupéfait et *stupéfié* existent tous deux, mais on ne oit pas les remplacer l'un par l'autre. *Stupéfait* est n adjectif; *stupéfié* est un participe passé. N'écrivez as : La Direction du Matériel a été *stupéfaite par* le ésultat de l'enquête confiée au contrôle. Le participe assé *stupéfait* ne pourrait venir que du verbe *stupéfaire...* qui n'existe pas!

Un rapport, qui retraçait l'historique d'une question epuis des temps très reculés, contenait cette phrase : ous n'insisterons pas davantage sur *des événements op rétrospectifs.* Erreur! C'est le souvenir des événements qui, seul, peut être rétrospectif. Rétrospectif érive de *aspicere,* regarder (qui regarde en ărrière). 'événement ne saurait regarder; il n'est donc pas rétrosectif, mais ancien, très ăncien.

De nombreux textes de la Guerre et de la Marine se apportent à la *Défense anti-aérienne,* comme si l'*air* en oi était un ennemi contre lequel il convient de se dendre, comme si l'on pouvait parler, par symétrie, de éfense anti-terrestre ou anti-maritime. Disons : défense ontre les avions, contre les aéronefs; voire : défense érienne.

Intangible signifie, à l'origine, « qui échappe au sens u toucher ». Les administrations militaires l'emploient, omme tout le monde, dans le sens d' « inviolable » (Les ocks de réserve de guerre sont *intangibles*). Cette seonde acception est tellement admise maintenant que ous ne protesterons pas.

En matière de naïveté et de cocasserie, rien ne vaut t « Avis », d'allure administrative lui aussi, placardé ans une église où, les vicaires étant en nombre insufsant pour enseigner le catéchisme aux enfants, on fit ppel au dévouement des paroissiennes de bonne volonté

pour les inviter, dans les termes suivants, à se charger de groupes d'élèves :

Les dames qui désirent des enfants sont priées de s'adresser à Monsieur le Curé.

§

Le pléonasme constitue l'une des tares du langage administratif.

Dans son désir de bien faire et d'être bien compris M. Lebureau accumule redondances et synonymes doubles emplois et superfluités.

Le mal est ambiant. Les esprits simples sont timorés ils ne croient avoir vraiment exprimé leur pensée que lorsqu'ils l'ont répétée : à ce prix seulement leur conscience est en repos. Comme eux-mêmes ont besoin qu'on leur dise deux fois une chose pour être sûrs de l'avoir comprise, ils la disent trois fois à leur interlocuteur par probité, par politesse aussi, pour épargner à cet interlocuteur tout effort personnel et toute incertitude.

De là vient, chez le peuple, l'usage des locutions : nous *autres*, vous *autres*, eux *autres*, où le mot *autres* veut distinguer sans erreur les personnes dont on parle (nous, vous, eux) de celles dont il a pu être question précédemment. Cela marque une opposition. — Notons que ce désir de clarté ne se manifeste pas au singulier : on ne dit pas : moi *autre*, toi *autre*, lui *autre*, ni vous *autre* (quand *vous* désigne une seule personne) parce qu'il est plus facile d'identifier *une* personne qu'un groupe de personnes. Cependant : *moi je, toi tu, lui il,* répondent à la même préoccupation.

De là ces locutions si fréquentes : l'entr'aide mutuelle, se cotiser à plusieurs...

De là la quasi-ignorance par le vulgaire de *sur* et de *sous* qui ne lui semblent *pas assez longs,* assez clairs, assez nobles. Il préfère *dessus* et *dessous* (dessus la table, dessous la cheminée), voire *en-dessus* (le peupl

ignore *au*-dessus) et même *par en-dessus*. (Il y a trois degrés *en-dessus* de zéro; j'ai passé *par en-dessous* la barrière).

Alors pourquoi voulez-vous que les serviteurs de l'Etat ne suivent pas le mouvement? Ils écrivent : « Une gratification sera payée au personnel *le jour du 1er janvier* » (ou même : ...*le jour du premier de l'an*); « Les bureaux seront fermés *le jour du Mardi-gras, le jour du 14 juillet*...

Autres exemples de pléonasmes courants en administration :

1° La modification proposée aurait pour effet, *si elle était adoptée*, de...

(Bien sûr! Si elle n'était pas adoptée, elle n'aurait aucun effet!)

2° Vous prendrez à cet égard toutes dispositions que vous jugerez *utiles*.

(Naturellement, votre correspondant ne prendra pas des dispositions qu'il jugerait inutiles, ou alors ce serait une rude nouille!)

3° *A défaut* d'une seconde machine à écrire, *que nous ne possédons pas*, le service est obligé de ...

4° Les soumissions *devront obligatoirement* être signées et datées.

Devoir implique *l'obligation*, par lui-même. *Devoir obligatoirement* est aussi pléonasmatique que :

Il faut absolument...

Il est formellement interdit...

Toute soumission irrégulière sera rigoureusement refusée.

Une interdiction qui ne serait pas formelle ne serait pas une interdiction; un refus qui ne serait pas rigoureux ne mériterait pas le nom de refus : ce serait une autorisation différée. Pour qui a compris le sens de *devoir, falloir, interdire, refuser*, toute adjonction est superflue.

5° Passé le 23 mai, *il ne pourra plus* être fait de livraisons, *sous aucun prétexte.*

(Même observation : on peut ou on ne peut pas. Si on ne peut pas, c'est qu'on ne peut « sous aucun prétexte »).

6° En cas d'objets perdus, détériorés, détournés, incendiés, l'administration décline *toute* responsabilité, *de quelque nature qu'elle soit.*

(*Toute responsabilité* suffirait).

Ajoutons que ce dernier avis est bien mal rédigé. C'est sur la perte, la détérioration... que l'attention est appelée; l'idée est faiblement représentée par de simples participes passés; des substantifs vaudraient mieux, ainsi que le style direct :

L'administration décline toute responsabilité en cas de perte, détérioration, détournement ou incendie d'objets.

§

Les fautes de style, d'accord, de grammaire, de construction abondent en langage administratif, comme dans la conversation courante, comme dans les journaux. Là encore, la contagion sévit.

En effet, le mal est partout. Qui de nous n'a dit : J'ai très faim, j'ai très soif? Or, *très* est un adverbe de quantité qui ne saurait modifier qu'un adverbe ou un adjectif. Les seules expressions correctes seraient : j'ai grand'faim, j'ai grand'soif. Nous transformons sans vergogne des verbes neutres en verbes actifs et inversement. Nous disons « *sortir* une pièce d'un dossier », alors que sortir est un verbe neutre. Nous disons : « La Direction de la Comptabilité Générale devra pallier *à* cet inconvénient », quand *pallier* est un verbe actif : on pallie un mal, on pallie une faute; on ne pallie pas *à* quelque chose.

« *Il n'y a pas que* l'intérêt du personnel à envisager. » Dois-je répéter, après tant d'autres, que *pas* n'a point de valeur négative par lui-même, que toute la négation est

contenue dans *ne*? *Il n'y a* et *Il n'y a pas* ont exactement le même sens, puisque *pas* n'ajoute rien à *ne*. « Il n'y a pas que l'intérêt du personnel à envisager » signifie donc : « Il n'y a que l'intérêt du personnel à envisager », on dit le contraire de ce qu'on veut faire entendre. Selon les grammairiens, dans la locution « Il n'y a pas que », *que* a la valeur de *sinon;* il limite la négation. Changeons de tournure, afin d'éviter toute équivoque et écrivons : « L'intérêt du personnel ne doit pas être seul envisagé » ou « On ne doit pas envisager le seul intérêt du personnel ».

Mais quoi! dans l'usage (un mauvais usage), *pas* a acquis, pour les trois quarts des gens, une valeur négative attestée par l'emploi exclusif qu'on en fait dans le style télégraphique. Tous, nous télégraphierons : « Ernest *pas* arrivé » plutôt que : « Ernest *non* arrivé ».

« L'instruction du 24 novembre 1923 est incomplète : *Tout* ce qui concerne le régime pénitentiaire ne s'y trouve pas. » La phrase signifie littéralement : Il s'y trouve certaines indications (mais non pas toutes) concernant le régime pénitentiaire. Or l'auteur a voulu dire : *Rien* de ce qui concerne le régime pénitentiaire ne s'y trouve.

« Défense de planter dans le mur des clous de toutes sortes. » D'où il suit que je n'encours aucun reproche si je plante dans les murs des clous d'une seule sorte.

Dans le langage administratif, comme ailleurs, on constate un regrettable recul du subjonctif devant le conditionnel. (La disparition du subjonctif, en français, est d'ailleurs l'affaire de deux siècles, au plus.) On lit, par exemple : « L'ingénieur en chef ne croit pas que les travaux *pourraient* être achevés avant le mois d'août » (au lieu de : *puissent*). L'on rencontre, dans des dépêches rédigées par des primaires et que les grands chefs n'ont pas le temps de relire, l'ignominieux *quoiqu'il faudra*. Ici, ce n'est plus devant le conditionnel que le subjonctif disparaît, c'est devant le futur.

Nous avons tous remarqué la disparition de l'inversion interrogative, dans le langage courant. On dit : « Il est quelle heure? » pour : « Quelle heure est-il? ». Par quelle aberration la forme interrogative reparaît-elle abusivement dans les phrases négatives? Les personnes qui disent : « Je ne sais pas qu'est-ce que c'est », « Je ne sais pas quand est-ce », sont *les mêmes* qui, ayant à demander « qu'est-ce que c'est? », « Quand est-ce? », diront « C'est quoi? », « C'est quand? ».

Quand ces personnes ont à exprimer leur pensée par écrit, elles se sentent intimidées, paralysées. Une obscure prescience les avertit qu'elles parlent mal (elles ignorent d'ailleurs en quoi exactement elles parlent mal). *Elles sentent qu'elles ne doivent point écrire comme elles parlent.* La langue écrite est pour elles une manière de langue étrangère. Obligées tout à coup de s'exprimer dans cette langue qui ne leur est point familière, elles perdent la tête.

De là vient le cruel embarras où se trouvent l'expéditionnaire, le commis de 4e classe, qui doivent élaborer la plus simple des notes de service. Et malheureusement, vu la marée montante des affaires à traiter, le chef ou le rédacteur, qui, eux, ont appris à écrire, ne peuvent pas rédiger *tout* ce qui sort du bureau. Force est bien de plus en plus, dans tous les services publics, de laisser des subalternes rédiger. D'où les cocasseries, les obscurités, le galimatias, qui enrichissent le langage officiel.

D'où encore les *clichés* administratifs. Le primaire adore le cliché, dont l'emploi ne fait appel qu'à la mémoire et le dispense d'un effort intellectuel. *Le cliché lui permet de passer de l'idée parlée à l'idée écrite*, obstacle devant lequel nous l'avons vu impuissant.

Notez que ces clichés obscurcissent et compliquent le style officiel, pour le profane, pour l'*usager*. Mais le primaire administratif n'en a cure; il se meut, lui, comme un poisson dans l'eau au milieu de ces complications qui

sont son œuvre. Sa virtuosité devient telle dans la compréhension immédiate d'une pensée toute enrobée de formules abstruses, qu'on reste très étonné, quand on lui fait lire un texte simplement littéraire, mais *simple,* se rapportant à une question d'intérêt général, de constater qu'il ne comprend pas, qu'il lit d'une voix blanche, sans tenir compte de la ponctuation (trait caractéristique du liseur qui ne comprend pas). Qui peut le plus peut le moins, dit-on. Hélas! pas toujours.

Alors, là où deux lignes suffiraient, l'infortuné en met quatre. Savourez la phrase suivante :

Il demeure entendu que l'allocation de ce supplément doit être rigoureusement limitée aux seuls jours employés effectivement à des travaux susceptibles d'être considérés comme revêtant un caractère pénible.

Il demeure entendu que! Evidemment, l'ordre qu'on va donner doit être, et *demeurer,* une chose entendue, sans quoi on ne le donnerait point.

Sur le pléonasme de *devoir rigoureusement,* voir plus haut.

Limitée aux *seuls* jours! Autre pléonasme, qui rappelle le fameux « monopole exclusif ».

Employés effectivement. S'ils sont employés, c'est effectivement. Un emploi qui n'est pas effectif n'est pas un emploi.

Et que de circonlocutions pour qualifier les travaux de pénibles. Vous voulez dire qu'il pleut? Dites : il pleut.

Donc, M. Lebureau! écrivez :

L'allocation de ce supplément est limitée aux jours employés à des travaux pénibles.

Combien le style officiel abuse de « en ce qui concerne »! C'est là une formule de transition, de disjonction, d'opposition. On devrait la réserver aux cas où deux questions, au moins, se posent; on parle de ce qui concerne l'une, puis de ce qui concerne l'autre. Or, elle se trouve fréquemment placée *au début* d'un document,

avant que l'on puisse savoir si plusieurs questions vont être traitées et alors, souvent, qu'il n'y en aura qu'une.

Pour terminer, étudions ce spécimen typique de langage administratif;

Il s'agit d'un décret du 29 janvier 1927 (*J. O.* du 3 février 1927, page 1456) modifiant celui du 6 avril 1923, sur la solde des officiers.

L'article 79 est ainsi libellé :

Premier alinéa :

Les coefficients des tableaux A et B sont alloués, *suivant le cas,* pendant toute la durée de l'armement ... aux tables des bâtiments armés, aux tables des bâtiments en disponibilité armée, aux tables... *quand* ILS séjournent dans les ports de commerce, *ainsi qu'*aux tables des centres aéronautiques.

(Cette énumération massive, coupée de propositions incidentes, de compléments circonstanciels, manque au moins de clarté. Quant à ILS, qui désigne les bâtiments, il se rapporte grammaticalement à « coefficients ». Voyez-vous les coefficients séjourner dans les ports de commerce!)

Deuxième alinéa :

Par exception les coefficients du tableau B sont également attribués ...

Troisième alinéa :

Sauf l'exception prévue ci-dessus, la moitié des coefficients A et B est allouée aux tables des bâtiments armés ...

(*Sauf l'exception* s'oppose à *Par exception,* lequel s'opposait au principe posé par le premier alinéa; on revient donc au principe après un détour qui nous a fait perdre le fil de l'histoire.)

Quatrième alinéa :

Toutefois les tables de ces bâtiments ont droit, *sauf décision contraire du ministre,* aux coefficients intégraux...

(*Toutefois* oppose le quatrième alinéa au troisième, puis, dans le corps de ce quatrième alinéa, un insidieux

sauf décision contraire s'oppose à *toutefois,* qui s'oppose à *sauf l'exception,* qui s'oppose à *par exception,* qui s'oppose au premier alinéa).

Cinquième alinéa :

En outre les tables de certains bâtiments en armement pour essais ont droit ... aux coefficients intégraux ...

(*En outre* va-t-il amener une série d'exceptions à la règle ou une série de cas normaux? On ne le saura qu'après avoir lu).

Ne vaudrait-il pas mieux établir deux listes bien indépendantes de cas : les cas normaux et les cas exceptionnels, numéroter les cas dans chaque série, et « aller à la ligne » pour chacun d'eux?

Par exemple :

Les coefficients A et B sont alloués dans les cas suivants :

1) ....
2) ....
3) ....
4) ....

La moitié des coefficients A et B est allouée dans les cas ci-après :

a) ....
b) ....
c) ....

Cela est plus clair et cela réserve l'avenir. Dans la suite des temps, quand un cas nouveau se présentera, au lieu d'ajouter une proposition incidente de plus au premier paragraphe, qui s'en trouverait allongé d'une ligne (ce dont il n'a pas besoin), nous n'aurons qu'à avertir :

A la suite de l'alinéa 4°, ajouter un alinéa 5° ainsi conçu :

5° ....

§

Plusieurs critiques (Brunetière, Paul Stapfer) ont noté qu'un des traits caractéristiques de la littérature française fut, par l'action de nos plus grands écrivains, de

rendre accessible au public lettré, mais non spécialiste, des sciences jusqu'alors réservées aux seuls initiés. Pascal a fait entrer la controverse théologique dans la littérature, Montesquieu a humanisé le droit et la philosophie politique. Buffon parla de zoologie dans « les termes les plus généraux ». Chaque fois, le champ de la littérature s'étendit et s'enrichit.

Qui? Oh! qui fera entrer le langage administratif, sinon dans la littérature (l'ambition serait trop haute), du moins dans la logique, dans la correction et dans la clarté?

ANDRÉ MOUFFLET.

POÈMES

AD PUELLAS

D'autres femmes m'ont plu, qui n'étaient pas heureuses.
J'ai scruté leur visage, et j'ai longtemps cherché
Dans les vivants miroirs de leurs yeux d'amoureuses
Le grave et lumineux message de Psyché.

Mais quand l'épervier noir que nourrit la tristesse
Traça ses cercles d'ombre autour de mon destin,
Toi seule, ô jeune fille ardente, ô chasseresse,
Sus clouer l'oiseau morne aux portes du matin!

—

« CANTE HONDO »

J'ai mémoire d'un beau visage de trente ans
Doré comme celui des reines de gitans,
De deux yeux verts, changeants comme les vagues vertes,
D'une voix nostalgique et qui semblait couverte
D'ombre... Mais, plus encor je me souviens d'un chant
Pareil au lamento des peupliers penchants
Que le souffle glacé de l'automne exfolie.

— J'ai mémoire d'un chant qui m'est une patrie.

—

LE SONGE

> « Qu'était donc cette habitude de se l'accepter jamais seule, mais de la cerner, de la perdre en des enchantements? »
>
> CHARLES DEMANGE.

Amour, j'appellerai sans cesse autour de toi
Tous les sortilèges du songe.

Il est un univers lyrique où je suis roi
Et des trésors où mes mains plongent.

Laisse-moi te choisir des masques, des décors,
T'invoquer par des noms étranges,
Et te peindre au milieu du frêle escalier d'or
Que gravit un cortège d'anges.

Selon mes vœux, qu'en toi surgissent tour à tour
L'être mystique et la bacchante,
La sombre ballerine aux rubis du Jaipour,
La claire danseuse aux acanthes.

Porte sans te troubler le fardeau précieux
Des apparences qui te sacrent.
Sois docile à mon rêve, et cependant sois mieux
Qu'un passif et blanc simulacre.

Peut-être un jour, l'éclat du feu intérieur
Transfigurant ta face nue,
Reconnaîtrai-je en toi, pour la paix de mon cœur,
Celle qui n'est jamais venue.

—

LA SUPPLIANTE

Les filles des faubourgs la portent dans leurs rêves.
Elles aiment sa voix qui lamente toujours,
Son sourire blessé de madone aux sept glaives,
Et son grand corps gainé d'un nocturne velours.

Etendant ses bras nus aux longues mains sans bagues,
Ou rejetant ses noirs cheveux d'un geste las,
Pleureuse du trottoir, muse des terrains vagues,
Elle prête son rythme au verbe des lieux bas.

Mais pourquoi déplorer les paroles vulgaires
De ta complainte où luit l'éclair bleu des couteaux,
Et tes enfants perdus, et leurs âmes larvaires,
O sombre Niobé, puisque tes bras sont beaux,

Puisqu'au temps des grandeurs plastiques, Melpomène
T'eût vouée à gémir sous la foudre des dieux,
Et qu'émouvante entre les harmonies humaines
Ta majesté farouche emplit encor mes yeux?

—

CHANT DE MINUIT

Ne parlez pas de mes victoires
Pour trois poupées aux lèvres peintes
Qui pensèrent combler mon cœur.

La gloire? L'œuvre impérissable?
Mille vers écrits sur le sable
Ne sauraient arracher un nom
A la nuit aveugle des cippes.

Mes amis, connaissez plutôt
Ma solitude et ma faiblesse.

Et vous, désirs, aigles royaux,
Faites, ce soir, sonner moins haut
Les massives et sombres chaînes
Dont j'ai chargé vos serres vaines!

—

EPILOGUE

Tourné vers la lumière antique
J'ai tenté longtemps, mais en vain,
Dans l'ivresse de la plastique
De me hausser jusqu'au divin.

L'aile qui me portait retombe,
Et l'élan d'un cyprès obscur
Nourri par la glèbe des tombes
Occupe à mes yeux tout l'azur.

L'amour qui me lie au fantôme
D'une déesse sans regard

Me tient reclus dans le royaume
Où la vie est fille de l'art.

Des vers dont mon âme abusée
Exila l'Ange de douleur,
La cendre blanche des musées
Couvre les rythmes sans chaleur.

La muse harmonique et charnelle
Qui m'a vu docile à ses lois,
Sœur d'Eurydice et de Monelle
Est désormais morte deux fois.

Et devant la cella déserte
Du temple que j'avais construit
Veille la Solitude inerte
Aux yeux dorés d'oiseau de nuit.

FERNAND ROMANET.

LES TROIS PHASES DE L'EXPÉRIENCE

I

L'expérience nous est donnée dans la connaissance, mais la connaissance elle-même nous est donnée comme un produit de l'Expérience. Quelle est donc la valeur de la connaissance? Dans quelle mesure nous renseigne-t-elle sur l'Expérience? C'est là le point critique de toute philosophie, mis en évidence pour la première fois dans le domaine de la spéculation pure par Emmanuel Kant. Ce constat nous avertit que nous ne pouvons prétendre à connaître les choses autrement qu'à travers et parmi les perspectives que l'Expérience s'est ouvertes en notre esprit sur elle-même. A tenir compte de cette réserve, qu'est-ce donc, demandera-t-on, que la connaissance telle qu'elle nous est donnée par l'Expérience? C'est, dira-t-on, l'apparition en un état de conscience d'une relation entre deux parts de la réalité dont l'une se prête à être connue et qu'on appelle objet, — dont l'autre s'applique à connaître, et qu'on appelle sujet. Qu'est-ce que la connaissance? La manifestation à sa propre vue d'une activité unique, l'Expérience métaphysique en dehors de laquelle rien n'est.

Cette expérience, de ce qu'elle est unique, est contrainte de tirer d'elle-même les deux termes, objectif, subjectif, où elle entre en relation avec elle-même. Son essence est donc le mouvement, un mouvement de division d'elle-même avec elle-même au cours duquel, tour à tour, elle improvise sa propre épopée, et la réfléchit sur elle-même

en l'acte de connaissance. En sorte que la connaissance la conditionne et la réalise selon sa perfection essentielle.

Notre tradition dualiste, héritée de la Grèce et de la Judée, ne nous a pas accoutumés à considérer sous ce jour le jeu métaphysique. Elle nous propose un problème tronqué et en partie arbitrairement résolu par une hypothèse réaliste, à ce point fixée dans nos habitudes de pensée, que nous ne songeons pas à la discuter, à en faire table rase, à la soumettre au doute cartésien.

Cette hypothèse nous donne l'objet comme existant en soi, comme extérieur à l'Expérience totale. Elle retranche du problème métaphysique tout ce qui a trait à la genèse de l'objet. Elle nous situe en face de l'objet comme en face d'un miracle. Il n'y a plus de lien entre l'esprit appliqué à saisir le réel, et ce réel objectif lui-même. La science, qui a adopté ce point de vue comme méthode de travail, tient pour une garantie de sa vérité le fait de pouvoir déterminer avec exactitude un événement futur, tel que le passage d'un corps céleste en un lieu déterminé de l'espace. Mais une telle réussite, et qui se réalise, pour admirable et merveilleuse qu'elle puisse être, ne nous informe que d'une coïncidence entre les lois de l'esprit et les lois des objets. Elle laisse l'abîme béant entre ces deux mondes de l'objet et de l'esprit, un abîme que franchiront seules les hypothèses théologiques : la vision en Dieu de Malebranche, dans l'ordre de la connaissance, l'harmonie préétablie, dans l'ordre de l'action. Encore, ces hypothèses formées par de grands esprits eussent-elles reconstitué le point de vue moniste de l'Expérience, si elles avaient été prises pour les points de départ d'une spéculation nouvelle. Mais l'esprit obstinément dualiste de la plupart des philosophes d'Occident s'est complu à n'en faire usage que comme d'expédients propres à masquer leur carence, à éluder des spéculations dont les détournaient leurs hérédités intellectuelles et l'ankylose de la coutume.

A spéculer du point de vue d'une Expérience unique, cette genèse de l'objet que les hindous n'ont pas négligée (1) rend la vie à la métaphysique. Elle en fait cette chose dynamique où il n'y a pas de parties mortes, où tout n'est qu'activité, mouvement et relation, où tout n'est, nécessairement, qu'une seule et même activité, prenant vis-à-vis d'elle-même toutes les postures et jouant tous les rôles.

Conditionnée par la connaissance d'elle-même, c'est logiquement le premier geste de cette activité de se donner son objet, de s'improviser elle-même antérieurement à tout décret, à toute loi, à toute νοῦς, à tout λόγος en une suite de mouvements, quels qu'ils soient, et dont l'arbitraire sera le principe de tout l'ordre qui pourra par la suite se rencontrer dans l'univers. Et c'est encore la même condition de connaissance qui la contraint de se réfléchir sur elle-même pour qu'une relation se forme entre deux modes de son activité. Mais quand il est question de contrainte, que l'on comprenne bien que n'entre en scène avec ce terme aucune volonté supérieure à l'Expérience et qui lui imposerait un but, mais qu'une métaphore de l'ordre de l'intention et de la finalité n'exprime ici qu'un simple processus empirique. C'est parce que cette réflexion de l'Expérience sur elle-même se produit *en fait*, qu'il y a un état de connaissance, que l'Expérience est *en fait* au regard de notre esprit et des perspectives qu'elle y dispose cette activité conditionnée par la connaissance d'elle-même, à laquelle l'analyse s'applique, qu'elle trouve dans la réflexion sur elle-même sa norme essentielle, et qu'elle récupère dans la connais-

(1) La lecture d'un article de M. P. Masson-Oursel sur *la Spécificité de la psychologie indienne* (*Revue philosophique* de novembre-décembre 1928) suffirait, par l'exposé du mécanisme de *l'artha*, où se confond une théorie de l'action avec une théorie de la connaissance, à initier les esprits à la différence essentielle des deux conceptions et à faire comprendre quel principe de renouvellement pourrait être pour notre métaphysique l'application critique du point de vue hindou.

sance l'énergie dépensée au cours de sa propre improvisation épique.

Ainsi l'activité métaphysique est elle-même et seule constamment en scène. Dans ce jeu où elle s'invente et se contemple. Elle se donne tout, ne reçoit rien que d'elle-même. Elle est le donateur et le bénéficiaire du don et si elle demeure encore mystérieuse pour elle-même, ce mystère même est son invention, elle l'a reçu d'elle-même aussi comme un don. Il est le principe de sa vie éternelle. Ses gestes de connaissance ne sont que l'inversion de ses gestes d'improvisation, et c'est la même activité qui s'invente en termes de mouvements et se conçoit en termes de représentation. La formule du bovarysme : « se concevoir autre », s'applique à cette altération par laquelle le mouvement qui s'exerce dans la causalité se mue en objet de vision quand il s'invertit et se réfléchit sur une part de cette même activité d'où il s'est élancé. C'est le fait même de la conscience dès qu'elle apparaît de transmuer la causalité dont elle arrête le cours en représentation. Il n'y a dans l'ordre pur du mouvement ni son, ni couleur, ni saveur, ni sensation de contact, ni matière, ni pesanteur; il n'y a que du mouvement agissant sur du mouvement, et c'est cette action du mouvement sur le mouvement que nous nommons causalité. Au point où l'activité métaphysique s'invertit, au point où, ayant achevé, en quelque ordre que ce soit de la série du mouvement, son improvisation, elle se réfléchit sur elle-même, la conscience apparaît et avec elle, quand elle agit dans sa plénitude, c'est-à-dire quand l'activité métaphysique a détourné toute sa force du soin de son improvisation vers le soin de sa représentation, la causalité s'évanouit, le monde de la quantité cède la place au monde de la qualité. C'est pourquoi, pour le dire en passant, s'il est permis de penser qu'il puisse être possible peut-être à la science de déterminer les conditions physiologiques qui accompagnent et déterminent, dans la biologie, le passage du

nouvement à la sensation, c'est-à-dire à la qualité, la nétamorphose elle-même de la quantité en qualité deneurera toujours un fait incommensurable constituant 'un de ces deux irrationnels invincibles signalés par M. Meyerson dans *Identité et réalité.* « Nous ne comprenons pas, dit-il, comment les mouvements peuvent en nous se transformer en sensations (2). » Il en sera toujours ainsi parce que cette métamorphose est de l'ordre le l'activité métaphysique s'exerçant antérieurement à a division avec elle-même en objet et en sujet. Elle participe au fait même de cette division. Elle est fonction le l'activité propre de la conscience.

§

Retenons donc ceci : le point précis où se produit cette nversion de l'activité métaphysique, le point précis où lle cesse de s'improviser elle-même dans l'ordre de la ausalité et du mouvement pour se réfléchir sur ellenême, marque la péripétie suprême où elle se réalise lans la relation d'elle-même avec elle-même. C'est l'insant précis où cesse l'activité objective et où commence 'activité spectaculaire; celle-ci s'exerçant à l'occasion de autre qui lui apprête et lui fournit ses thèmes. La relaion qui existe entre ces deux modes de l'activité métahysique est donc celle d'un moyen à sa fin.

Il résulte à fin de cette relation de moyen que l'improvisation objective, trouvant sa fin dans l'activité pectaculaire de l'Expérience à laquelle c'est sa fonction e procurer les éléments de la réalité achevée que celle-i compose, ne peut avoir sa fin en elle-même et qu'il aut qu'il en soit ainsi, afin qu'elle ne cesse de procurer ndéfiniment à cette activité spectaculaire la matière de a vision.

(2) *Identité et réalité.* Un vol. in-8°, Alcan, p. 283.

§

Cette analyse de la genèse de l'objet nous met en possession de la notion de connaissance spectaculaire selon sa perfection et telle qu'elle surgit à l'occasion de n'importe quel fragment de l'improvisation objective à quelque moment que se produise l'inversion de l'activité improvisatrice en activité de vision et sans que cesse pour cela le jeu d'une improvisation ultérieure. Le fait spectaculaire consiste tout entier en cette inversion de l'Expérience. Elle créait, elle s'inventait elle-même dans l'ordre du mouvement et de la causalité. Elle interrompt momentanément sa création, elle cesse d'improviser, elle se situe en spectateur devant sa propre improvisation, et c'est le repos du septième jour devant l'œuvre accomplie. Qu'on ne se méprenne pas, toutefois, sur le sens du mot repos. Il n'implique cessation de l'activité métaphysique que dans l'ordre de la causalité, mais cette activité libérée du service de la causalité s'exerce désormais dans l'ordre de la vision, elle s'exprime en la métamorphose du monde du mouvement en un monde de la qualité, en un monde perçu par la conscience, en un monde qui existe pour l'activité qui l'a créé. L'activité spectaculaire achève par la connaissance l'improvisation de l'Expérience, elle institue la relation entre les deux termes qui la conditionnent, un objet qui lui donne sa matière, un sujet qui fait que cet objet existe pour une conscience. C'est l'activité propre, la fonction spécifique de la conscience de réaliser la fin de l'Expérience, fin étant pris au sens, non de terme ultime où une chose qui a eu un commencement s'évanouit par épuisement de ses virtualités et se résorbe dans le néant, mais au sens de raison d'être où une chose atteint la perfection de son essence. Avec cette métamorphose du fait de mouvement en fait de vision, l'Expérience, à *quelque moment de son cours qu'on la surprenne,* atteint sa fin dans la béatitude

de la vision spectaculaire dans son apparition à sa propre vue.

La connaissance esthétique apparaît dans la biologie avec la sensation, à titre d'exemple particulier, avec le fait par lequel un organisme perçoit comme du jaune ou du rouge un mouvement d'une certaine longueur d'onde (3). Sans doute par la suite, cette faculté de distinguer des couleurs, comme celle de percevoir des sons, sera-t-elle utilisée au service de la causalité en tant que moyen d'information. Mais elle introduit tout d'abord dans la vie quelque chose qui peut être considéré comme une fin pour un ordre de phénomènes antérieur. L'activité spectaculaire qui se forme ici est empruntée et se substitue à celle qui s'employait jusque-là tout entière dans l'ordre de la causalité. La sensation demeure d'ordre esthétique tant que la force soustraite à la causalité est appliquée à la formation d'une vision. Elle cesse d'être esthétique dès que cette force est restituée, en tant que moyen d'information, au jeu utilitaire de la causalité et du mouvement.

II

L'analyse précédente du mécanisme de l'Expérience nous a fait reconnaître l'apparition de sa phase spectaculaire au point où son improvisation objective se réfléchit sur elle-même pour lui présenter le spectacle de ses gestes accomplis. Mais où, en quel lieu se produit cette réflexion? Ce ne peut être sur l'Expérience en tant que totalité indivise antérieure au mouvement de division avec elle-même où se forme la connaissance d'elle-même. Car cette improvisation objective s'y verrait résorbée en un tout indistinct où les conditions de la connaissance ne seraient pas réalisées.

(3) V. *la Sensibilité métaphysique*, un vol. in-16 Alcan, p. 99-100.

C'est donc dans l'ordre même de cette improvisation qu'il faut rechercher et distinguer l'apparition d'un objet dans lequel sera réalisée la relation entre l'élément objectif et l'élément subjectif qu'exigent ces conditions. De ce qu'il n'y a qu'une seule Expérience, il résulte qu'il ne peut y avoir pour elle d'autre connaissance que celle de sa propre activité, il résulte aussi que sa phase d'improvisation précède nécessairement, d'une antériorité logique, sa phase de réflexion sur elle-même. Rien après cela n'exige que l'apparition dans l'objet d'une activité réfléchie et consciente suive immédiatement les premiers gestes de l'activité objective. Pour que la relation soit nouée et pour que soit possible le fait de connaissance, il faut, mais il suffit, qu'à un moment quelconque de l'improvisation apparaisse un objet où, fût-ce à travers des milliards de temps planétaires, cette circonstance se réalise. Un tel objet, étant lui-même en relation avec tout le mouvement de causalité antérieure dont il est l'aboutissement, aura le pouvoir d'appeler à la connaissance de soi-même et à la vie tout ce monde inanimé. Il est donc possible que toute une phase longue et considérable de l'improvisation objective se produise sous forme subconsciente avant d'aboutir, en un objet issu d'elle, à cette division avec elle-même où le fait de conscience apparaîtra dans sa relation avec le monde du mouvement et de la causalité.

Cette hypothèse d'un subconscient métaphysique s'exerçant dans le jeu de l'improvisation objective, l'observation du monde des phénomènes nous contraint de l'accepter comme un fait. Cette observation nous confirme en effet que, dans l'exubérance de sa plénitude et avant l'appauvrissement que déterminera l'apparition de la conscience, l'Expérience apprête son propre spectacle, assigne leur rôle aux acteurs, et qui sont encore des automates, de son futur théâtre. Ces acteurs inconscients, ces éléments premiers du drame, on les trouve

représentés tout d'abord par l'ensemble des réactions physico-chimiques, par tous les corps entre lesquels se noue la relation de la cause à l'effet sans que nous y puissions déceler la trace d'un fait de conscience. La formule des chimistes désigne une réalité de cet ordre. Elle la désigne, elle n'implique qu'un jeu pur et simple de mouvements agissant et réagissant les uns sur les autres selon de précises déterminations, mais par l'élément nouveau de connaissance introduit dans le fait que les savants la formulent, elle nous apprend que cette réalité d'ordre purement objectif, et qui n'implique aucune connaissance d'elle-même en aucun de ses éléments, a trouvé son accomplissement en un fait de conscience qui l'accueillant a noué la relation d'objet à sujet par où cette réalité objective participe à l'épopée métaphysique et s'incorpore au tout du monde.

Or, ce terme où l'improvisation objective se réfléchit sur elle-même en un fait de conscience, c'est le moi humain. Nous pouvons l'imaginer ailleurs. Nous pouvons le prêter aux animaux supérieurs; mais aucun raisonnement de l'esprit, ni aucune expérience ne nous peuvent convaincre d'une façon absolue que cette conjecture réponde à une réalité. C'est donc dans la relation des phénomènes engendrés par l'activité subconsciente de l'Expérience avec le moi humain que se forment pour nous les modalités diverses de l'Expérience et que nous pouvons distinguer entre elles.

Le moi humain, l'homme, se signale à notre observation, à sa propre observation, par un double phénomène. *En lui, d'une part, l'Expérience apparaît à sa propre vue, et pour la première fois existe pour elle-même.* En lui, d'autre part, et à travers lui, l'Expérience continue son improvisation créatrice dont elle inaugure une phase nouvelle. *Cette phase nouvelle est caractérisée par l'apparition des sensations de douleur et de plaisir,* c'est-à-dire

par ce fait que la réalité où elle apparaît retentit dans l'objet même qu'elle engendre en des sensations de douleur et de plaisir. Ce qui jusque-là entre les divers éléments physico-chimiques ne déterminait que des actions et réactions de l'ordre du mouvement détermine désormais des actions et réactions de l'ordre de la sensation.

Le moi humain, l'homme, se trouve ainsi situé au point où, dans l'aventure de l'improvisation métaphysique, se noue la péripétie centrale de tout le drame moral. Qu'est-ce que le drame moral? Cette phase pathétique de l'Expérience où les mouvements de l'activité métaphysique sont accompagnés des sensations de la douleur et du plaisir.

De ce point culminant où il est situé l'homme domine toute la part de l'Expérience où elle s'improvisait et s'objectivait, alors qu'elle gravissait la pente de sa création en un état subconscient de moindre division avec elle-même et il continue d'assister en y participant à toute l'aventure où l'Expérience improvise un nouveau spectacle. Vue d'une part, sur l'un des versants, des objets du monde physico-chimique. Vue d'autre part, sur l'autre versant, sur le monde moral où le pathétique du spectacle improvisé parmi les sensations de la douleur et du plaisir s'ajoute au fait pur de connaissance engendré par le spectacle des forces physico-chimiques.

Ces deux événements qui se proposent à l'attention avec l'apparition de l'homme dans l'improvisation créatrice sont à vrai dire d'importance inégale. Le premier réalise la condition selon laquelle l'existence s'engendre dans la connaissance d'elle-même. C'est le véritable *fiat*, l'acte définitivement créateur en fonction duquel tout le reste n'est que le moyen. On peut imaginer qu'au cours de l'improvisation objective, antérieure à l'homme, l'Expérience déjà réfléchissait ses gestes sur ses propres gestes, qu'elle reflétait ses objets sur ses propres objets. Aussi bien ce mouvement de retour sur elle-même semble-t-il

essentiel à son jeu, et sans doute une science infiniment développée irait-elle à découvrir les clichés innombrables où l'Expérience a laissé ses empreintes. Mais qu'importe que des événements physico-chimiques se reflètent en un miroir, inanimé lui-même, comme les jeux mécaniques qui s'y inscrivent. Avec un tel événement nous ne sortons pas de l'objectivité pure, et c'est-à-dire du néant. La vie apparaît quand ce miroir devient sensible et s'anime d'un regard, quand les événements qu'il réfléchit existent pour quelqu'un.

Aux dernières pages de la tentation de saint Antoine le héros mystique de Flaubert s'écrie à l'apogée de son délire : « j'ai vu naître la vie ». Un tel spectacle nous est offert quand l'Expérience se dédouble, et dans son jeu introduit avec l'homme la connaissance d'elle-même. Alors, une part d'elle-même s'élève avec l'homme de la scène du théâtre où elle était jusque-là tout entière appliquée à l'improvisation du spectacle, gravit les degrés qui mènent à l'amphithéâtre et, de ce lieu élevé, prend connaissance, comme d'un spectacle qu'elle a composé pour elle-même, de tout son jeu extérieur, tandis qu'elle contemple aussi les intrigues nouvelles que continue d'improviser sur la scène l'autre part d'elle-même. Cette autre part, c'est l'homme encore, l'homme en tant qu'acteur, chez qui se continue cette improvisation objective du spectacle avec une activité diminuée par la connaissance de ses actes. C'est avec cet acteur doué du pouvoir de connaître son action, et qui continue d'agir, que se déroule le second des deux événements que la venue de l'homme, au cours de l'improvisation métaphysique, propose à notre attention.

III

J'ai noté que ces deux événements, connaissance du monde des activités physico-chimiques inconscientes par

l'Expérience dans l'homme, improvisation par l'homme d'une réalité nouvelle compliquée dans sa genèse de la conscience de soi, étaient d'importance inégale. Il semble, en effet, qu'avec l'apparition du fait de conscience, la condition essentielle de l'Expérience et où elle se réalise dans la connaissance d'elle-même soit atteinte. Le jeu métaphysique pourrait s'arrêter là, qu'il y aurait déjà une Expérience. L'ensemble des processus physico-chimiques y tiendrait le rôle d'objet. L'homme y serait spectateur en même temps que créateur définitif par l'acte de vision dont il animerait ce monde aveugle et sourd, inconnu pour lui-même. Et ce monde n'éveillerait en lui que des perceptions indolores de sons, de couleur, de résistance. L'homme y serait animé d'une sensibilité purement spectaculaire. Le monde des objets serait étendu devant ses yeux dans son innocence. Impuissant à lui nuire, il ne provoquerait de sa part aucune réaction de défense, aucun souci d'exploitation, il ne déterminerait en lui que l'acte unique de la vision. Mais ce n'est qu'une hypothèse aux couleurs de l'utopie, et l'odyssée métaphysique s'est réalisée selon d'autres modalités parmi lesquelles ce monde indolore de la perception n'apparaît plus que comme une phase ultime du processus, et qu'une autre précède. Celle-ci, tragique, se développe dans la relation que composent entre l'homme et la nature les sensations de la douleur et du plaisir. Ainsi le fait que l'apparition de la conscience coïncide dans l'évolution biologique avec l'apparition de la douleur dont la sensation du plaisir n'est qu'un degré, un mode atténué, se montre lourd de graves conséquences. C'est à cette coïncidence et à cette corrélation qu'il faut attribuer cette seconde phase de l'improvisation de l'Expérience au cours de laquelle l'homme, assailli par la douleur, dans le même temps que ses yeux s'ouvrent sur le monde, se détourne de la joie de la vision pour résister à la douleur, et fait de la conscience des-

tinée à la contemplation un moyen d'information. Il lui demande la connaissance des causes qui engendrent les phénomènes afin de prendre à son service le jeu de la causalité, de remanier l'improvisation créatrice sur de nouveaux dispositifs et de faire en sorte que les événements du monde physico-chimique ne lui procurent que des sensations d'où l'élément douleur serait exclu au profit des seuls éléments qui engendrent le plaisir.

C'est donc par ce détour de la douleur que l'Expérience se donne, en l'éveillant chez l'homme, la conscience. L'homme n'est pas un pur esprit au regard duquel le monde des éléments physico-chimiques s'offre comme un spectacle de sons, de formes et de couleurs, ne lui apportant que des joies contemplatives. Il est un être sur lequel le monde des éléments physico-chimiques retentit aussi, et tout d'abord en sensations de plaisir et de douleur. Et de ce que ces sensations agissent sur lui, quand la conscience apparaît, avec plus de force que la joie contemplative, il résulte qu'il est plus sensible à celles-ci qu'à celle-là. C'est en vertu d'une nécessité d'ordre dynamique qu'il commet donc l'erreur sur la fonction de la conscience qui va engendrer toute cette seconde phase de l'improvisation de l'expérience. Je la nomme l'improvisation morale, réservant à la première phase le nom de physico-chimique.

§

Ces deux phases se distinguent l'une de l'autre par ce fait que l'une est subconsciente, tandis que l'autre se développe sous le regard de la conscience. Cette distinction nous rend compte du caractère de perfection de la première en comparaison de l'imperfection de la seconde par une considération de pure physique qui s'énonce ainsi : entre deux forces, la plus forte l'emporte. Cette considération nous met en possession, par rapport aux mesures de la sensibilité, d'un mètre objectif. Au cours de

l'improvisation physico-chimique, l'énergie créatrice n'est pas divisée avec elle-même; elle agit dans la plénitude de sa force, d'où l'adaptation parfaite, et la rigueur du jeu des éléments physico-chimiques, ainsi que la rigueur, moindre déjà, mais relativement proche de la perfection, de l'instinct. Dans la phase morale, au contraire, l'activité est divisée avec elle-même par le fait de conscience qui distrait de l'énergie métaphysique, toute entière résorbée jusque-là dans sa tâche de création de l'objet, une part employée à la connaissance de l'objet et d'elle-même, d'où l'imperfection, l'hésitation de la création objective qui se poursuit sous le jour de la conscience. Dans la phase physico-chimique, l'énergie de l'Expérience agit d'une façon continue. Dans la phase morale cette continuité est rompue, à des intervalles plus ou moins distants, par l'intervention de la conscience. Fonction de la division de l'Expérience avec elle-même, la conscience fait apparaître dans le discontinu la condition sous laquelle elle s'exerce. Il n'est de réalité saisissable que du discontinu.

§

Au cours de cette phase morale, l'homme s'applique par un double effort à exorciser la douleur. Par la science, il s'efforce de connaître les lois qui régissent les phénomènes afin de remanier le monde extérieur et de le contraindre à ne lui procurer que des sensations exemptes de douleur. Par la morale proprement dite, il s'efforce de se rendre maître de sa propre nature. Ce double effort avorte. Son effort en vue de se rendre maître de la nature des choses avorte, parce que son esprit est constitué de telle façon qu'il lui donne la succession des phénomènes dans un indéfini de causalité. Du même mouvement dont il découvre la cause d'un processus phénoménal, projetant la requête d'une causalité nouvelle pour légitimer sa découverte, il s'oppose à ce que puisse être atteint ja-

ıais un premier événement duquel tout le reste serait éduit. La connaissance intégrale lui est ainsi à jamais ıterdite qui le rendrait le maître des causes et lui perıettrait de remanier à son gré le réel. Et son effort moral n vue de changer sa propre nature, de faire en sorte ɩu'elle trouve sa satisfaction dans la limitation de ses ésirs, cet effort avorte également parce que sa nature umaine dépend de cette même nature des choses dont l est impuissant, en vertu de la constitution même de on esprit, à se rendre maître. Car il n'y a, ainsi que l'a ıoté M. Lévy-Brühl, qu'une seule φυσις, une seule naure (4). En sorte que l'impossibilité pour l'homme d'agir vec une efficacité absolue par la morale en réformant sa ›ropre nature est une conséquence de l'impossibilité à laɩuelle se heurte la tentative scientifique.

C'est d'ailleurs pour se soustraire à cette conséquence ɩui l'associe à l'incertitude de la connaissance scientiique que l'activité morale, dédaignant les informations imitées mais positives de la science, s'attribue, avec la :onception d'une volonté libre, le pouvoir d'agir directenent sur elle-même, sans opérer ce remaniement du nonde physico-chimique qui réaliserait les conditions l'un nouveau déterminisme. Sous ce nouvel aspect, l'acivité morale introduit dans la vie humaine, avec les ictions de la responsabilité, du mérite, du démérite, des motivations chimériques en soi, qui masquent le jeu posiif des mobiles et des causes et qui ne sont efficaces que lans la mesure où ces éléments plus profonds de la réalité les soutiennent. Mais ces fictions confèrent au drame, dans le domaine de la représentation et par la présomption même de l'illusion qu'elles y introduisent, un nouveau pathétique. Elles sont par là les véritables instigatrices de cette seconde phase de l'expérience qu'est le drame moral.

(4) L. Lévy Bruhl : *La Morale et la Science des mœurs.* Un vol. in-8, Alcan.

Il est d'ailleurs encore une autre raison, introduite dans le jeu métaphysique par la sensibilité morale et pour laquelle ni la tentative scientifique, ni la tentative morale ne peuvent aboutir à leur fin. De même que la forme essentielle de l'intelligence s'exprime dans le fait que, par delà tout phénomène qu'elle atteint, elle requiert indéfiniment un phénomène antérieur qui l'explique, de même la forme essentielle de la sensibilité morale s'exprime dans le fait, qu'à l'occasion de quelques circonstances favorables que lui présente le nouveau milieu extérieur modifié par l'esprit, elle ressuscite la relation du jouir au souffrir qui la constitue. Ainsi, selon la perfection du mécanisme métaphysique, un tel dispositif, faisant obstacle à ce qu'elle se satisfasse, s'oppose du même coup à ce que l'existence s'abolisse par la suppression de tout inadéquat dans l'ordre du jouir et du souffrir.

IV

Ces analyses me mettent au point de faire entendre le caractère objectif et l'importance pour la vie que présente la distinction établie dans la *Sensibilité métaphysique* (5) entre ces deux sortes de sensibilités qui se rencontrent chez l'homme; la sensibilité morale que j'ai nommée aussi messianique et la sensibilité spectaculaire dont la floraison ultime s'épanouit en sensibilité esthétique. Elles me permettront principalement de mettre en lumière le but principal vers lequel convergent tous les développements de cet ouvrage.

§

L'exposé qui précède nous a montré deux phases distinctes dans l'improvisation objective de l'activité métaphysique. La première phase s'exerce dans une activité subconsciente qui, si elle existait seule, ne réaliserait

(5) Un vol. in-16, Alcan.

pas la condition de connaissance qui est essentielle à l'Existence. La seconde phase réalise cette condition, mais, par une péripétie nouvelle, associe à l'apparition de la conscience l'apparition de la douleur contre laquelle se révolte la sensibilité morale de l'homme.

En présence de l'impuissance de la sensibilité morale à supprimer la douleur en conservant la conscience, je me suis demandé, — c'est là le véritable problème que j'ai tenté de résoudre dans *la Sensibilité métaphysique*, — s'il n'existait pas dans le jeu de l'Expérience une troisième phase au cours de laquelle se trouveraient conciliées la connaissance essentielle au fait de l'Existence et l'abolition de la douleur que n'a pu réaliser la sensibilité morale. Cette troisième phase, j'en ai découvert l'élément fondamental dans l'homme lui-même et c'est-à-dire dans l'Expérience dont l'homme est l'ultime expression que nous connaissions. Il s'exprime en ce mode nouveau de la sensibilité que j'ai nommé spectaculaire.

Tandis que la sensibilité morale consiste en l'émotion même des sensations de la douleur et du plaisir, la sensibilité spectaculaire s'exerce à l'occasion de ces sensations, transmuées par le nouveau pouvoir qu'elle apporte en objets indolores de pure vision.

§

Que le sens spectaculaire existe chez l'homme, qu'il existe dès les premiers temps de l'apparition de l'espèce et jusqu'en des phases antérieures de la biologie, c'est ce que je me suis appliqué à démontrer en une suite d'analyses qui ont pris place dans le deuxième chapitre de *la Sensibilité métaphysique*. De ces analyses, je ne puis retenir ici que leur point de départ où je montrais dans l'évolution biologique elle-même, à un stade bien antérieur à l'homme, la métamorphose de la sensation en perception (6) et la conclusion où je montrais dans l'art, dans

(6) *La Sensibilité métaphysique*. Alcan, p. 99-100.

l'œuvre d'art, la manifestation objective de ce sens spectaculaire. Cette conclusion n'ayant été formulée dans cet ouvrage qu'à titre d'indication sommaire, il m'est permis, et je pense qu'il est nécessaire d'en préciser ici l'importance et de noter tout d'abord, le caractère absolument spécifique de l'œuvre d'art. Au cours de l'évolution biologique, elle apparaît en effet pour la première fois dans l'espèce homme. L'événement dépasse la biologie. Il n'est pas de l'ordre de l'improvisation objective, mais de l'ordre de la réflexion de cette improvisation sur elle-même. Il n'est pas de l'ordre de l'utilité pour la vie, — il n'a pas de place en des sociétés animales plus parfaites que la nôtre — mais exprime l'activité même de la conscience en tant qu'acte de vision.

Avec l'œuvre d'art, l'erreur prend fin qui a fait de la conscience un moyen d'information au service de la tentative morale de réformer le monde. L'œuvre d'art est l'objectivation du sens esthétique. Or, l'analyse même des artifices de sa technique nous initie au processus selon lequel ce sens naît spontanément dans l'homme et aux conditions qu'il requiert pour sa formation. Toute œuvre d'art retire en effet les objets et les événements auxquels elle s'applique du domaine de la causalité, du domaine où ils peuvent nous servir ou nous nuire. C'est là sa signification essentielle. Les arts plastiques du dessin et de la peinture contraignent l'artiste, indépendamment de sa valeur propre, à retirer son modèle de l'espace en réduisant à deux les trois dimensions qu'il occupait. La sculpture laisse son modèle parmi les trois dimensions de l'espace, mais par le changement de la matière, différente de celle qu'emploie la vie, dont elle fait usage pour le représenter, elle le prive du mouvement. Ainsi, par cette transsubstantiation elle le retire du jeu de la causalité où il pourrait être pour les hommes occasion de crainte ou de désir, de douleur ou de plaisir dans l'ordre de la sensation. En présence d'un lion figuré dans une toile de

Delacroix ou dans un bronze de Barye, nous n'éprouvons pas la sensation de terreur que nous inspirerait le fauve surgissant devant nous dans le désert africain, et l'élimination de cette sensation de peur retire le voile que nous cachait la beauté de la vision réalisée par l'art.

S'agit-il des arts dits d'expression dont la musique est le type le plus haut, et voici que le courant nerveux formé dans l'intimité de l'être humain où il s'apprête à réagir par des actes à l'égard des excitations du milieu, est transmué en un dynamisme sonore projeté à travers l'espace et la durée. Au lieu de convertir des émotions en actions dans le domaine de la causalité, il compose avec ces émotions des représentations et des images sonores et rythmiques. Dans les deux cas, l'événement fondamental est la rupture du lien de causalité qui fait que l'œuvre d'art ne peut plus nous servir ni nous nuire, comme l'objet auquel elle correspond. Il en résulte que l'émotion tout entière que l'objet suscitait dans la vie ordinaire, refoulée de ses voies naturelles, se métamorphose en la seule sensation de beauté, en la seule émotion contemplative.

Cette attitude esthétique à laquelle l'œuvre d'art contraint l'homme, parce qu'elle ne laisse la liberté de s'exercer à son endroit à aucun de ses sentiments de désir ou de répulsion, c'est celle la même que le sens spectaculaire développe chez l'homme quand il s'engendre chez lui spontanément à l'égard des objets mêmes de la nature qui ont le pouvoir pourtant de susciter chez les hommes ordinaires le désir ou la crainte. Le sens esthétique détermine chez eux un plaisir de vision plus grand que les sensations directes de la crainte et du désir, et qui se satisfait à l'occasion même de ces sensations qui pourtant ne peuvent jamais disparaître entièrement que pour un bref instant comparable à la syncope de l'extase. Il suffit, conformément au thème de la réalité comme d'un compromis entre deux états

d'une même force (7), thème qui vaut aussi pour la réalité esthétique que, dans la relation du sens possessif au sens spectaculaire, celui-ci l'emporte en degré de force. Il reste après cela que la proportion dans laquelle il l'emporte s'accommode elle-même d'un grand nombre de degrés et distingue entre elles les différentes manifestations de ce sentiment dans la vie et dans l'art. Que l'on compare par exemple l'impression produite par la musique de Chopin à celle de Bach. Encore faudrait-il tenir compte ici, indépendamment du contenu réel de l'œuvre, de la relation différente que nouent entre elles, en chaque auditeur, les deux sensibilités.

Ce qu'il faut retenir de ce très rapide aperçu, c'est que le sens spectaculaire réalise l'apparition, dans le cours de l'improvisation métaphysique et dans l'homme lui-même, de cette troisième phase que je recherchais et qui concilie les deux autres en une synthèse où l'Expérience, l'activité métaphysique, trouve sa condition de connaissance d'elle-même et se justifie à l'égard d'elle-même par la sensation de joie qui la remplit.

La première phase était caractérisée par la perfection de l'improvisation objective, mais par cette perfection même qui ne laissait place à aucun retour de l'Expérience sur elle-même, à aucune activité de conscience, elle excluait la connaissance. Au cours de la seconde phase, la douleur apparaît dans le milieu biologique, chez un être qu'elle contraint de s'intéresser à lui-même, éveillant chez lui, avec la conscience, la condition de connaissance qui manquait à l'expérience. Donc voici réalisée cette condition de connaissance, mais c'est au prix de la douleur. C'est au prix, du moins d'un état donné dans la relation de plaisir à la douleur, et dans une relation où la douleur l'emporte, puisque l'homme n'a de cesse qu'il ne change constamment ce qui est et ce qu'il met indéfiniment à la place. Or, il y a, mêlée avec la sensation même de la

(7) *Le Bovarysme*, un vol. in-18, Mercure de France, p. 257.

ouleur et du plaisir, une part de cette activité de connaisance qu'elle éveille et sans laquelle le plaisir et la douur ne se rapporteraient à personne et donc ne seraient as. Ainsi dans l'intimité du phénomène nouveau de la ensation se forme une relation nouvelle. Elle se noue ntre les éléments jouir et souffrir qui en constituent la art effective et l'élément de connaissance pure. C'est ans la relation, qui va changeant et s'invertissant, entre es deux parts de la sensation que se joue la péripétie ù se prépare et s'accomplit cette troisième phase libéraice de la douleur. A mesure que l'activité métaphysique ngagée tout entière dans le moi humain se dégage du rocessus objectif pour renforcer le processus de conaissance, et voici qu'en vertu d'une considération de pur ynamisme, la part spectaculaire incluse dans le mélange onne le ton au phénomène. Dépouillés du surcroît d'actiité qui les rendait au début prépondérants, les éléments ffectifs appauvris, anesthésiés, deviennent insensiblement des objets de pure vision pour les éléments de conaissance, et la sensibilité affective du début devient senbilité spectaculaire. Cette troisième phase de l'Expéience que je cherchais est réalisée où l'activité métaphyique, ayant atteint dans la sensation affective la connaisance d'elle-même qui la conditionne, atteint aussi la sérénité par l'exorcisme de la douleur dans la sensation pectaculaire.

§

On pourrait s'étonner que les conditions de la connaisance persistent si les sensations affectives qui en constient l'élément objectif étaient complètement éliminées. lais la conception bovaryque qui donne toute modalité 1 réel comme un compromis entre deux états d'une ième force, s'oppose à ce que cette élimination puisse re jamais absolue. C'est cette conception qui vient d'être ppliquée selon ses exigences dans l'analyse. Elle im-

plique que jamais l'un des deux termes de la relatio ne peut être aboli; mais il suffit, pour que le phénomèn change de nom, que s'invertisse dans l'intérieur de l relation, le rapport de force et de prééminence entr l'un et l'autre de ces termes. Ainsi, suffit-il que le éléments affectifs de la sensation soient appauvris pou qu'ils ne donnent plus, ainsi qu'il vient d'être indiqué le ton au phénomène. Par cet appauvrissement, ils on été, non pas supprimés, mais convertis en images. E qu'est-ce qu'une image? Une sensation anesthésiée. I n'est pas nécessaire pour le jeu psychologique, il n'es pas nécessaire pour penser que les objets soient pré sents devant les yeux, il suffit que le cerveau les ait con vertis en images. Ces images, qu'il évoque et fait appa raître à son gré, réalisent avec perfection les condition objectives de la pensée. L'esprit humain s'accommod même pour penser de modalités moins réalistes encore d l'objet lorsque dans les spéculations scientifiques, i transforme les images en signes, en formules algébriques

§

N'oublions pas toutefois que ces images, ces signes n tiennent leur valeur et leur réalité que de la phase moral de l'improvisation objective, et que celle-ci exigeait, elle même, l'antériorité de la première phase d'improvisatio physico-chimique. N'oublions pas qu'il n'y a pas d'autr réalité que celle que l'Expérience, en dehors de quoi rie n'est, s'invente elle-même pour elle-même.

Me fondant sur cette conception strictement monist de l'activité métaphysique, je n'ai donc pu avoir pour bu dans la *Sensibilité métaphysique* d'éliminer de l'exis tence la sensibilité morale, je n'ai pu voir dans cette éli mination une perfection, un but à atteindre. La sensibi lité spectaculaire ne peut se passer de la sensibilité mo rale qui, par la sensation de la douleur a éveillé en elle l conscience. Elle ne peut d'autre part la tenir que comm un moyen de sa propre apparition, un état provisoire d

réel qu'il n'y a plus qu'à rejeter dans le domaine de l'hallucination, après qu'il a provoqué dans la sensibilité spectaculaire la vision. Et telle est en dernière analyse la signification de *la Sensibilité métaphysique* que, théoriquement, elle distingue dans la vie humaine deux tendances qui se conditionnent l'une l'autre. L'une est la sensibilité morale qui répond à la nécessité pour l'activité métaphysique de se donner un objet pour atteindre la connaissance d'elle-même qui la conditionne. L'autre est la sensibilité esthétique où cette condition de connaissance s'exerce dans la joie contemplative qui détermine, par delà le plaisir et la douleur, l'unique sensation de beauté où le plaisir et la douleur se confondent dans une synthèse. Selon les conclusions du bovarysme au chapitre du réel, chacune de ces tendances aspire à étouffer l'autre et tient, selon le jeu de la loi d'ironie, pour les conditions de son triomphe, les conditions qui détermineraient, avec l'anéantissement de la tendance adverse, son propre anéantissement dans l'abolition de toute réalité. Car une sensibilité contemplative qui ne déterminerait plus aucun spectacle, cesserait d'être, et il en serait de même d'une improvisation objective qui ne retentirait plus en aucun spectateur, l'animant de la conscience d'elle-même.

Peut-être est-il possible de préciser en un exemple concret emprunté aux techniques de l'homme parvenu à un degré élevé de civilisation la succession de ces trois phases que j'ai distinguées dans l'expérience et où elle trouve, sur le plan même de la vie phénoménale, à se justifier à sa propre vue. M. Meyerson, dans *Identité et Réalité,* a émis une hypothèse féconde et qui domine toute sa spéculation épistémologique. Il l'a empruntée, pour en étendre l'application, à cette remarque d'Helmholtz qu'il a inscrite en épigraphe au fronton de son œuvre : « Plus j'ai apporté d'attention à l'étude des phénomènes, plus j'ai constaté d'uniformité et d'accord dans l'action des

processus psychiques » (8). Or, comme nous ne connaissons rien du monde en dehors de ce qui nous est donné dans nos processus psychiques, c'est dire aussi bien que cette uniformité et cet accord constatés par Helmholz s'appliquent à l'activité de l'Expérience elle-même, en sorte que les démarches ultimes de l'esprit scientifique qui tombent sous les prises de nos analyses peuvent nous renseigner sur les démarches de l'activité métaphysique dont elles sont la prolongation dans un domaine plus particulier, mais selon l'identité d'un même rythme.

Sous le jour de cette hypothèse méthodique dont la valeur est attestée par la suite des ouvrages de M. Meyerson, il m'a semblé que le rythme de l'Expérience, selon les trois phases que j'ai relevées, pouvait trouver un symbole en quelques-unes de nos techniques et notamment en celle de la gravure à l'eau-forte où les plus hautes activités de l'esprit, celle de l'art et celle de la science, sont associées. Que fait l'artiste qui grave à l'eau-forte? A même l'enduit qu'il a étendu sur la plaque de cuivre, il trace les contours de l'objet qu'il entend figurer. Partout où de son stylet il inscrit ses lignes et ses traits, il met à nu la surface de la plaque de cuivre. Il la découvre, mais de son outil, selon la pureté première de la technique, il ne l'attaque ni ne la blesse. Telle la première phase de l'improvisation physico-chimique, au cours de laquelle le jeu d'action et de réaction des substances les unes sur les autres n'est accompagné d'aucune sensation douloureuse, et inscrit sur la matière inanimée des reflets qu'aucune sensibilité ne recueille en un état de conscience. Mais voici, au cours d'une seconde opération, la plaque de cuivre plongée dans un bain d'eau où l'acide mord le cuivre et l'incise au creux de toutes les lignes tracées par le graveur, dans toutes les parties que ne recouvre pas l'enduit protecteur. Telle la seconde phase, la phase

(8) Helmholtz. Optique physiologique. Traduction Javal et Klein. Paris, 1867, p. 1001. Cité par M. Meyerson dans *Identité et réalité*.

dramatique et morale du jeu de l'existence. C'est dans la chair vive des hommes, à fleur de peau dans le réseau des nerfs sensitifs que l'Expérience grave douloureusement les empreintes du réel sur la conscience. Et voici que, nettoyée de l'enduit qui la recouvre, la plaque de cuivre va conserver dans le vide, au creux des contours dont elle est sillonnée, les formes objectives qu'y traça l'artiste. Voici créée la réalité immatérielle des images. Il ne restera plus qu'à remplir d'encre les contours et à imposer les feuilles pour obtenir et multiplier les belles estampes qui s'offriront aux regards contemplatifs. Phase ultime et spectaculaire où l'Expérience récupère dans la joie de la vision le labeur et les angoisses de l'acteur halluciné.

V

Qu'il existe au sein même de la vie phénoménale un lieu où l'Expérience, dans la psyché humaine, prenne connaissance d'elle-même selon la sérénité de la vision contemplative, telle est la conclusion objective où s'exprime l'effort de *la Sensibilité métaphysique*. Elle réalise la justification de l'Expérience en tant qu'activité métaphysique. Elle apporte une solution à la question débattue entre deux sensibilités qui se sont exprimées l'une dans l'optimisme de Leibniz, l'autre dans le pessimisme de Voltaire et où la valeur de l'Expérience elle-même est mise en cause. Sur le plan de la sensibilité morale et en tant que celle-ci cherche en elle-même sa justification, cette solution tranche en faveur de Voltaire, en faveur de Schopenhauer aussi, véritable représentant celui-ci du pessimisme philosophique dont Voltaire, aux pages de son *Candide*, a exprimé toute la force sous le jour du bon sens et de l'expérience historique. Si tout se passe dans les limites du jouir et du souffrir, il faut être en effet dénué de toute sensibilité ou de toute imagination pour ne

pas conclure à un pessimisme que la faculté d'oubli réussit seule à ne pas rendre intolérable. Dostoievski a posé en termes concrets l'extrémité de ce problème dans la question qu'adresse à son jeune frère Aliocha l'aîné des frères Karamazoff. Après avoir dépeint les souffrances d'un enfant martyr — et les faits divers de nos journaux renferment chaque année des exemples aussi cruels — Ivan Karamazoff dit à son frère : Si les destinées de l'humanité étaient entre tes mains et s'il était indispensable « pour rendre définitivement les gens heureux que fût torturé ce petit enfant », consentirais-tu dans ces conditions à édifier un pareil bonheur? Réponds sans mentir »; et Aliocha répond : « Non, je n'y consentirais pas ». (9) Mais la vie consent à ce supplice, elle y consent à tous les instants de tous les temps et sans assurer d'ailleurs à ce prix le bonheur des autres êtres. Au compte du pessimisme il y a plus encore, car si l'on évoque le jardin des supplices dont l'Histoire nous montre la floraison sanglante, si l'on réfléchit après cela que ce monde passé de l'Histoire fait partie de la réalité totale et que le messianisme moral le plus optimiste, lui accordât-on dans le futur sa réalisation la plus complète et la plus invraisemblable, ne peut sauver le passé, il apparaît que le pessimisme, parmi les perspectives morales du plaisir et de la douleur, est invincible. Car l'humanité bienheureuse de l'avenir que l'hypothèse imagine en sera toujours réduite, pour accepter son bonheur, à faire une réponse contraire à celle d'Aliocha, à consentir, comme rançon de son bonheur, à toute la douleur des temps révolus.

Au contraire, en faisant intervenir, par delà la sensibilité morale, la sensibilité spectaculaire qui est aussi un fait positif et dont c'est la vertu de rejeter dans le domaine de l'hallucination toute la phase de la réalité morale en ne lui laissant d'autre fonction que de lui apprêter sa matière pour qu'en soit composée une réalité définitive

(9) Dostoievsky : *Les frères Karamazoff*, T. I, Ed. Bossard, p. 370.

de l'ordre de la vision, alors il est possible, et telle est la conclusion de *la Sensibilité métaphysique*, d'attribuer à la réalité de l'Expérience une signification optimiste. La seule ressource qui soit donnée à l'esprit pour triompher de la douleur et du mal, c'est de faire appel à un sens nouveau, le sens esthétique, riche du pouvoir de repousser dans le néant, après en avoir tiré les éléments de la vision, tout le drame de la réalité donné dans cette relation du jouir et du souffrir où la souffrance l'emporte.

§

Cette solution toutefois ne vaut que pour l'Expérience et pour l'individu en tant qu'expression concrète du lieu où l'Expérience atteint sa fin. Elle suppose que l'individu, par l'éveil du sens spectaculaire, peut réaliser la catharsis, qu'il peut être purgé de l'illusion de la réalité morale. Reste l'autre aspect du problème et qui ouvre un débat. Dans quelle mesure l'homme, en tant que société humaine, peut-il participer à cet état de sérénité? Dans quelle mesure le sens spectaculaire est-il compatible, chez l'acteur halluciné qu'est l'homme social, avec le sens possessif dont la sensibilité morale est la forme? Dans quelle mesure l'acteur peut-il être initié au sens spectaculaire qui dissipe l'hallucination et continuer de remplir son rôle d'acteur qui a pour condition l'hallucination? Dans quelle mesure après cela les conditions du compromis utile à la vie sont-elles réalisées actuellement dans le milieu humain? Et si les excès du sens possessif y constituent une menace pour l'existence même de la civilisation, et c'est-à-dire de la pièce qui se joue sur le théâtre du monde, dans quelle mesure est-il permis d'espérer que cet excès sera compensé par une croissance dans l'humanité du sens esthétique en tant que pouvoir de jouir des choses sans les posséder? Dans quelle mesure ce nouveau pouvoir est-il compatible avec les conditions physiques de l'Existence?

C'est à ce débat que j'ai tenté d'apporter les éléments d'une solution dans un ouvrage, en préparation, *la Moralité esthétique*. Ce n'est pas le lieu d'en développer ici le thème, exposé d'ailleurs en partie au cours de diverses études publiées l'an dernier (10). Je n'ai voulu que marquer ici, pour conclure, la différence entre les points de vue des deux ouvrages et entre les questions que l'un et l'autre posent. Le premier, *la Sensibilité métaphysique* et dont je viens de dire quelles perspectives il découvre, est d'ordre purement théorique. L'autre, *la Moralité esthétique,* a trait en quelque mesure à la pratique, et notamment aux conditions sous lesquelles l'attitude, réalisée par l'Expérience vis-à-vis d'elle-même avec le fait spectaculaire, peut être utilisée dans le milieu social en faveur de l'accomplissement de ses modalités les plus heureuses selon les méthodes d'une science des mœurs. Or, un tel souci requiert des éléments d'appréciation historique, des jugements des opinions qui diffèrent nécessairement d'un individu à un autre. Il ne peut absolument pas être tranché théoriquement, car, en ces éléments d'appréciation qu'il implique, se rencontrent des facteurs d'aléa et d'incertitude, des désirs et des partis pris dont l'esprit le plus objectif ne peut se dégager, dont il ne peut croire même qu'il soit indemne sans faire preuve d'une présomption témoignant précisément de l'impossibilité où il se trouve d'atteindre un point de vue objectif.

C'est dire que le débat ne peut recevoir sa solution d'esprits dominés par une sensibilité strictement spectaculaire. S'il en existait de tels, aucun mobile ne saurait les déterminer à intervenir; car tels qu'on les idéalise, les pires catastrophes ne sauraient être pour eux, comme d'autres événements, que des objets de spectacle. Ceux qui interviendront témoigneront donc qu'une part de sensibilité morale les anime encore. Qu'un tel souci

(10) V. notamment *Pythagore, Epicure et Jésus*. « Mercure, du 1er mai et des 1er et 15 juin 1928, et *De l'éthique à l'esthétique à travers la mystique*. Revue philosophique, mai-juin 1928.

s'exprime, avec l'amour de la civilisation dans laquelle ils sont compris, en la crainte que leur inspirent, quant à sa durée, les circonstances actuelles du monde et ce souci moral, si élevé qu'on le juge, n'en introduira pas moins dans le problème un élément d'aléa auquel l'événement, dans la suite de l'expérience, apportera seul une conclusion. Les vues théoriques d'une sensibilité intellectuelle ne les pourvoient en effet d'aucun autre principe directeur que celui-ci : que la vie sociale, sous ses formes heureuses, est un compromis entre l'action dans l'individu du sens possessif et celle du sens contemplatif. Le jugement par lequel ils décident que le sens possessif l'emporte actuellement sur l'autre d'une façon dangereuse pour la vie relève déjà d'une appréciation subjective et implique la possibilité d'une erreur. Devront-ils donc, par infatuation d'une attitude spectaculaire à laquelle ils sont en partie parvenus, se désintéresser d'un événement qui en réalité les intéresse encore? Mais à récuser volontairement une part de leur propre réalité, fût-elle de l'ordre de la sensibilité morale, de ce qui en somme ne dépend pas d'eux, ne vont-ils pas faillir à la sincérité envers eux-mêmes et trahir le point de vue même du spectacle de deux façons, d'une part en s'attribuant cette liberté qui est le trait caractéristique de la sensibilité morale de se refaire eux-mêmes tels qu'ils veulent être indépendamment de l'action, seule toute puissante de l'activité métaphysique, et d'autre part en fermant les yeux à cette phase ultime du drame de la vie qui se joue encore en eux-même? Il faudra donc qu'ils interviennent, sauf à connaître à quel moment commence chez eux une activité qui est de l'ordre de l'acteur mû par des instincts et des sentiments, et non de l'ordre du spectateur en qui subsiste seule la passion de voir et de contempler.

Un autre élément d'aléa distinguera encore leur intervention de la spéculation théorique qui inspire les consi-

dérations de *la Sensibilité métaphysique.* A supposer qu'ils convainquent les hommes que le compromis utile à la vie entre les deux instincts est menacé par la prépondérance du sens possessif sur le sens contemplatif, il ne dépendra pas d'eux, — et ils le savent, — que l'espèce des hommes esthétiques, propre à rétablir le compromis opportun, se développe dans la vie.

§

Cette connaissance des limites de leur pouvoir devra-t-elle donc les détourner de s'engager en une aventure incertaine? Mais un joueur renonce-t-il à sa chance parce qu'il ne dépend pas de lui de la réaliser? Devront-ils donc s'éloigner de cette table des hasards divins autour de laquelle Zaratoustra fait place à l'anxiété des hommes avant d'y avoir jeté les dés de leur désir?

Au dernier acte du drame qu'il a vécu, quand don Juan voit surgir à son appel le convive de pierre, Musset, le plus philosophe de nos poètes parce qu'il fut le plus vivant, nous le montre,

> Symbole merveilleux de l'homme sur la terre
> Cherchant de sa main gauche à soulever son verre

tandis qu'il abandonne l'autre résolument à l'étreinte du spectre qui tient le rôle de son Destin.

Ce symbole, tous ceux-là l'accepteront chez qui la sensibilité intellectuelle, si développée qu'elle puisse être, a laissé place aux instances du désir, ce désir ne fût-il autre que de voir se perpétuer un monde riche virtuellement de nouveaux spectacles, de nouvelles images du réel à contempler à travers les divinations d'une science qui jamais sans doute au cours des civilisations antérieures n'atteignit cette puissance.

Ces considérations indiquent toutefois, par les éléments d'incertitude qu'elles envisagent, quel accent se fera entendre dans la *Moralité esthétique* et par où il se distin-

guera de celui qui résonne dans *la Sensibilité métaphysique*. Peut-être semblera-til que la sérénité dont ce premier ouvrage est empreint pourra être compensée par ce qu'ont de poignant pour les hommes de notre temps les suggestions du nouveau livre.

JULES DE GAULTIER.

ROSSINI ET SES ŒUVRES EN FRANCE

(1817-1829)

—

La saison lyrique qui vient de s'achever nous a apporté la surprise d'un Cycle Rossini par le *Teatro di Torino* comprenant, avec *le Barbier de Séville*, deux ouvrages inconnus des amateurs modernes, et même de nombreux musiciens : *l'Italiana in Algeri* et *la Cenerentola*. Voici trois ans déjà, la « Petite Scène » avait ressuscité une des dernières œuvres théâtrales du maestro, *le Comte Ory*, qui avait charmé les auditeurs privilégiés de M. X. de Courville. Ce mois-ci, l'Opéra prépare — pour le centenaire de cet opéra, qui l'est en même temps du Romantisme, — une reprise de *Guillaume Tell*. Ce subit intérêt pour le « cygne de Pesaro » se maintiendra-t-il? On n'oserait l'affirmer, mais il ne faudrait pas non plus trop en douter : tout est possible à notre époque, qui ne dédaigne pas l'art facile. Encore serait-il nécessaire de disposer, à Paris, d'artistes tels que ceux, rares mêmes en Italie, qu'a réunis M. Guido M. Gatti à Turin pour tenter la reprise d'œuvres aussi éloignées des habitudes modernes.

Sans chercher à prédire vainement l'avenir, nous voudrions évoquer ici, à propos de Rossini, une période passée, et fort brillante, de nos annales lyriques, et que le meyerbeerisme d'abord, puis le wagnérisme et tout ce qui s'en est suivi ont rejetée dans l'ombre, vers la fin du siècle dernier. Ainsi que le constatait Stendhal, précisément dans sa *Vie de Rossini*, « une chose fort triste, qui

est peut-être une vérité, c'est que le *beau idéal* change tous les trente ans » (1). L'histoire même de notre Opéra national nous enseigne que les grandes périodes de son histoire sont un peu plus longues, chaque « règne » étant en moyenne de cinquante à soixante ans : depuis 1672, Lully, Rameau, Gluck, Rossini et Meyerbeer, Wagner s'y succèdent, selon un rythme presque régulier. Aujourd'hui, comme en 1730, en 1774, en 1826 ou vers 1890, nous sommes à une nouvelle date critique... Qui nous donnera un nouveau *beau idéal?*

§

Lorsque Rossini commença d'être connu en France, il le fut naturellement par le Théâtre-Italien. A l'Académie royale de musique, l'époque de Spontini, ère de transition succédant au règne de Gluck, l'opéra historique, l'opéra à grand spectacle, romantique en un mot, reléguait aux archives les partitions de Gluck et leur classicisme Louis XVI. Comme sous la Régence, comme de nos jours, le répertoire s'augmentait, entre les tragédies moribondes, de ballets à la mode, dont la fortune était parfois éphémère, mais qui convenaient mieux à un public blasé sur les grandes émotions, et dont l'instruction classique laissait encore à désirer. L'Opéra appelait un sauveur; et ce fut l'Italien qui vint donner le coup de grâce au Bohémien Gluck et à ses successeurs.

De même que l'Orphée germanique, Rossini devait terminer sa carrière en travaillant pour l'Académie royale de musique. Cette période parisienne coïncide avec l'époque de la Restauration, comme les dernières années de Gluck avec le règne de Louis XVI.

(1) Stendhal, *Vie de Rossini* (Paris, 1824), introduction, p. 12. « Tout ce que je sais, dit encore Stendhal dans le même volume, c'est qu'à chaque période (et chacune d'elles dure douze ou quinze ans, à peu près, le temps qu'un compositeur est à la mode), à chaque période, dis-je, on a cru être arrivé à un terme de la révolution. Moi-même, je suis la dupe d'un magicien qui a donné les plaisirs les plus vifs à ma première jeunesse... Je me dénonce même comme un *Rossiniste de 1815* » (p. 152-153).

Avant la représentation de *l'Italiana in Algeri,* à la salle Favart, la dernière année de la direction de Mme Catalani (1er février 1817), des morceaux de Rossini, « propagés par des amateurs avides de progrès, enchantaient les salons » (2). Montés assez pauvrement, bien qu'on remarque dans la distribution Mme Pasta, l'opéra-bouffe de Rossini n'obtint que onze représentations à l'origine, et dut attendre quatre ans une reprise. Il se joua devant des salles presque vides, fit peu d'effet en somme et, rappelait plus tard Imbert de Laphalèque, « quelques auditeurs qui trouvaient en Rossini un talent prodigieux » furent taxés d'extravagance; « on les montrait du doigt » (3).

L'anonyme X. du *Journal des Débats* (Hoffmann peut-être?) consacra une petite colonne de son petit feuilleton du 3 février à cette *Italiana* — qu'il prenait pour le premier ouvrage de Rossini! — Après avoir taxé le livret d'absurdité :

la musique, disait-il, est le coup d'essai d'*il signor Rossini,* qui n'avait que dix-sept ans lors de son début dans la carrière de Cimarosa, et de son maître Mattei. M. Rossini jouit aujourd'hui d'une grande réputation à Rome et dans toute l'Italie, et c'est une preuve que ce coup d'essai n'a pas été son coup de maître. Le second acte est d'une nullité absolue... Le finale [du premier] est d'une facture un peu baroque, mais fort gaie et fort originale, Mme Morandi n'était pas encore assez remise d'une indisposition qu'elle vient d'essuyer; il y avait fort peu d'ensemble dans les chœurs. Il faut espérer que d'autres ouvrages de M. Rossini nous mettront à même d'apprécier plus favorablement le talent de ce moderne compositeur.

Ces onze représentations avaient suffi cependant pour déchaîner les polémiques, sinon une nouvelle guerre musicale; car, malgré le peu de liberté de la presse, on avait tout de même quelques autres sujets de discussion sous Louis XVIII que sous Louis XVI.

(2) L. Quicherat, *Adolphe Nourrit* (Paris, 1867), I, p. 24.
(3) Dans la *Revue de Paris,* 1829.

Selon Fétis, qui est à peu près du même avis que son confrère, cet ouvrage ne se releva jamais complètement de ce premier échec. « Soit qu'on ne fût point accoutumé au nouveau genre de musique qu'il annonçait, soit qu'on fût plus choqué des endroits faibles que satisfait des beautés qu'on y trouve, il est certain qu'il n'eut alors qu'un très petit nombre de représentations, qui ne laissèrent que des impressions défavorables dans l'esprit des amateurs (4). *L'Inganno Felice* qui succéda à *l'Italiana* au théâtre de Paris (5) ne fut guère plus heureux : c'est sans doute à ces deux essais infructueux qu'il faut attribuer le peu d'empressement des habitants de cette ville pour la musique de Rossini jusqu'à l'apparition du *Barbier*, qui changea l'indifférence en enthousiasme » (6).

Rossini avait vingt-six ans, lorsque, à la fin de juillet 1818, le *Moniteur* publia cette information :

On mande de Naples, sous la date du 9 juillet, que le bruit s'y était répandu de la mort de M. Rossini, l'un des plus célèbres compositeurs actuels de l'Italie : heureusement, ce bruit, occasionné par une maladie très grave de M. Rossini, a été démenti; il est actuellement hors de danger (7).

A cette époque, la direction malheureuse de Mme Catalani ayant pris fin, la maison du roi réunit les Italiens à l'Opéra, sous la direction unique de Persuis. « On passa onze mois, dit Albert Soubies, à signer des engagements, à préparer une troupe homogène, à rassembler des artistes comme Garcia, dont les exigences étaient énormes, Barilli, Bordogni, Graziani, Pellegrini, Mme Mainvielle-Fodor » (8), et l'on rouvrit le 20 mars 1819. Ce fut Garcia, l'un des créateurs d'*Il Barbiere di Siviglia*, à Rome en 1816, qui l'introduisit sur la scène parisienne. A Persuis

(4) Reprise en 1821, *l'Italiana* quitta tout à fait le répertoire en 1866, après 133 représentations. Le Teatro di Torino en a donné trois en mai 1929.

(5) Première représentation le 13 mai 1819; 44 jusqu'en 1828.

(6) *Revue musicale*, t. II, décembre 1827, p. 446.

(7) *Moniteur* du 29 juillet 1818.

(8) A. Soubies, *le Théâtre-Italien de 1801 à 1913* (Paris, 1913), p. 16.

avait succédé le grand violoniste Viotti (30 octobre 1819-1821). Paer, directeur de la musique depuis plusieurs années, avait retardé autant qu'il avait pu l'avènement de Rossini dont il prévoyait le triomphe, et cherché par des manœuvres sourdes à nuire au succès de cette partition (9) qui parut pour la première fois le 26 octobre 1819, interprétée par Debegnis, Graziani, Pellegrini, Garcia, Mme Ronzi-Debegnis. La première représentation, qui, selon Castil-Blaze, se ressentit des articles « publiés par de stupides journalistes », qui, à Paris comme à Rome, opposaient le nouveau *Barbiere* à celui de Paisiello (connu à Paris depuis 1789), fut « très froide. Il est vrai que Mme Ronzi de Begnis échauffait peu le rôle de Rosina, pour laquelle son talent était insuffisant » (10). Le 14 décembre, Mme Fodor l'y remplaça, et l'ouvrage, à la fin du mois, arriva à sa dixième représentation; 30 en furent données en 1820, 24 en 1821; 573 au total, en italien jusqu'en 1914, dont 3 à l'Opéra en 1912 et 11 au théâtre des Champs-Elysées; plus six sur la même scène au mois de juin dernier, par le Teatro di Torino.

Toutes les formules laudatives ont été épuisées sur ce chef-d'œuvre, apprécié de Beethoven, qui dit à Rossini : « Surtout, faites beaucoup *del Barbiere* » (11), non moins que de Berlioz, qui pourtant dans sa jeunesse n'aimait guère « ce pantin de Rossini », partageant sur certaines de ses œuvres l'opinion de M. Ingres : « C'est de la musique d'un malhonnête homme » (12).

L'œuvre avec laquelle le musicien s'identifie, pour ainsi dire, aux yeux de la postérité, exaspéra les anti-rossinistes parisiens. Si Paer, peut-être, l'avait montée à re-

(9) Castil-Blaze, *l'Opéra-Italien de 1548 à 1856* (Paris, 1856), p. 385.

(10) Fétis, qui nous fournit ce renseignement dans sa *Biographie universelle des musiciens* (t. VI, p. 404), défend au contraire Paer, dans l'article cité de sa *Revue musicale*, de décembre 1827 (p. 447, note). Ce fut, dit-il, Paer, qui, par une négociation habile entre Mmes de Begnis et Mainvielle-Fodor, « sauva ce bel ouvrage de l'outrage d'une chute ».

(11) E. Michotte, *La visite de R. Wagner à Rossini (Paris, 1860)* (Paris, 1905), p. 32.

(12) H. Berlioz, *Mémoires* (Paris, 1870), ch. XIV, p. 48-49.

gret, il ne pouvait guère s'exprimer publiquement. Berton, de l'Institut, n'était pas tenu à tant de discrétion. Surnommant Rossini *il signor Vacarmini,* « il criait publiquement au scandale, disent les frères Escudier, et poussait même la témérité jusqu'à écrire que *le nouveau Messie de l'Italie n'était qu'un charlatan,* que ses ouvrages étaient dénués de sens commun ». L'auteur de *Montano et Stéphanie* déversait sa mauvaise humeur pédante dans *l'Abeille* et se faisait rabrouer vertement par le rédacteur rossiniste du *Miroir*. Il composait même un canon à trois voix, dont voici les paroles :

Oui, dans ce Paris sans égal,
Tous les jours c'est un carnaval;
Ce monsieur chose est un Molière,
Ce monsieur chose est un Voltaire;
Nous n'avons plus de Sacchini,
De Grétry ni de Piccinni;
Nous n'avons plus que Rossini.
A la chi-en-lit, à la chi-en-lit (13) !

Dans la grande presse, le *Moniteur* se contentait d'écrire, le 13 décembre, que « les compatriotes *del signor Rossini* pourraient bien avoir raison ». Ce n'était pas compromettant.

Le *Journal de Paris* constatait d'abord un succès flatteur, mais dans un second article, du 28 octobre, il souhaitait que le *Barbier* de Paisiello vînt « reprendre ses droits » et dire à celui de Rossini : « *Fais place à ton maître!* »

Aux *Débats*, le critique anonyme comparait de même les deux partitions, et réclamait le retour de l'ancienne; avec quelques coupures dans le récitatif, elle sera un triomphe pour Paisiello sur son concurrent, triomphe « non pas plus assuré, mais plus éclatant. Heureusement, M. Rossini, pour se consoler de sa défaite, pourra se dire à lui-même ce qu'Enée dit à Turnus :

(13) Les frères Escudier, *Rossini, sa vie et ses œuvres* (Paris, 1854), p. 106-107.

Æneæ magni dextra cadis!
(Tu tombes, de la main du grand Enée!) [14] »

Dans un journal d'opposition intermittent, *le Censeur européen,* le futur historien Augustin Thierry se rangeait aussi dans l'opposition musicale. Reprochant à l'Italie d'oublier « ses vieilles admirations », en faveur d'un jeune compositeur vivant, qui « n'a pas craint de se faire le concurrent d'un homme que l'Italie proclamait comme un des génies de la musique »; dans ce *Barbier,* « applaudi depuis Milan jusqu'à Naples », Augustin Thierry était frappé par « des débauches informes, un mélange bizarre de tous les styles que l'on retrouve, étonnés de se voir ensemble, la mélodie indécise de l'Ecosse, la sécheresse des airs français, le fracas de l'harmonie allemande et, par intervalles, quelques phrases de chant italien mal développées, se succédant brusquement l'un à l'autre, comme des flocons de vapeur qui s'élèvent et s'évanouissent aussitôt. »

...Rossini n'a rien ajouté au progrès musical, poursuivait le jeune historien... Le chant et l'harmonie sont prodigués par lui au hasard et sans discernement, de manière à flatter l'oreille, mais de manière aussi que, quand l'oreille est flattée, il faut que l'esprit s'absente pour que le déplaisir moral ne détruise pas la jouissance physique... Rossini ne prétend pas émouvoir par son génie... Il ignore complètement le grand secret de l'art d'intéresser par les impressions fugitives de l'oreille... Il ne fait aucun cas de la passion principale... Des scènes d'imbroglio, de surprise, de confusion, de fracas, voilà ce qui lui a paru digne de sa verve... Son ouvrage a peu d'intérêt. La hardiesse de ses modulations bizarres, la singularité originale de ses mouvemens d'orchestre, peuvent divertir; mais rien de tout cela n'attache...

Il y avait, au milieu d'exagérations, quelques observations justes dans ces lignes retrouvées par Félix Delhasse (15).

(14) On trouvera un grand nombre de citations de la presse contemporaine dans Combarieu, *Histoire de la musique* (Paris, 1913), t. II, p. 496 et suiv.

(15) F. Delhasse, *Augustin Thierry critique musical* (*Chronique musicale*), 1er août 1873, p. 223-224.

Dix ans après *le Barbier*, à la veille de *Guillaume Tell*, Joseph d'Ortigue, l'ami de Berlioz, jugeait assez sévèrement, lui aussi, mais avec plus d'expérience et de compétence, l'art nouveau, dans sa *Guerre des dilettanti* :

Il fallait rendre l'art plus facile plutôt que de le simplifier, dit-il; il fallait un auteur qui fût compris tout de suite sans qu'il fût besoin de l'étudier... Sa musique demande une exécution forte... Elle ne s'adresse qu'aux *demi-savans;* ceux-là seuls retiendront une cavatine.

Ses opéras, constatait encore d'Ortigue, perdent beaucoup à l'exécution au piano. Et, le comparant (comme Stendhal) à Voltaire :

Rossini et Voltaire semblent avoir été faits en tout pour ces esprits qui ne jugent que sur des apparences.

Après *le Barbier*, qui devait conquérir toutes les scènes lyriques de Paris, au cours d'un siècle (16), et toutes celles de provinces, — grâce à l'adaptation de Castil-Blaze, où, comme pour les *Nozze* de Mozart, l'illustre dérangeur emprunta le dialogue de Beaumarchais, et ne se gêna pas pour disposer à son goût la partition de Rossini, — après *le Barbier*, les Italiens donnèrent d'abord *Torvaldo et Dorlisca* (21 novembre 1820), qui avait peu réussi en Italie (un *fiaschetto*, mandait Rossini à sa mère). « Rossini, disait Fétis, à la reprise de 1827, éprouvait évidemment un dégoût de musique en écrivant cet opéra » au libretto absurde, imité de *Lodoïska*. Deux représentations furent données en 1820 et trois en mai 1827, pour les débuts non de Marietta Gracia, la future Malibran, comme dit Castil-Blaze, mais d'une dame Gar-

(16) *Le Barbier de Séville* parut une fois, fragmentairement, à l'Opéra, le 9 décembre 1853; dans l'adaptation de Castil-Blaze, seule connue en France, il fut joué à l'Odéon le 6 mai 1823; au Théâtre-lyrique, le 28 septembre 1851, jusqu'en 1856 d'abord, puis en 1858, et de 1868 à 70; il reparut à l'Athénée le 20 septembre 1873, passa à l'Opéra-Comique le 8 novembre 1884 seulement, et y atteignit 259 représentations en août 1914. La première représentation en province date du 19 novembre 1821, à Lyon.
Il a été joué également au théâtre lyrique de la Gaîté, et il fait partie actuellement du répertoire du Trianon-lyrique.

zia, qui y eut quelque succès. *La Pietra del Paragone* (5 avril 1821), dont Rossini utilisa plus d'une page dans *la Cenerentola,* ne fut guère plus heureuse avec trois soirées.

Otello (5 juin 1821), qui n'abandonna le répertoire qu'en 1877, après 307 représentations, fut l'occasion d'une vive polémique entre Berton, dans l'*Abeille,* et le rédacteur du *Miroir,* qui jugeait Rossini

...plus dramatique que Mozard, comme Voltaire est plus dramatique que Racine, en dépit et peut-être à cause de la rare perfection qui distingue le style du flatteur harmonieux de Louis XIV... Au brillant Rossini ce qui appartient réellement, c'est la vivacité de l'esprit, l'éloquence dramatique et la vérité de l'expression (17)...

Berton, tout en reconnaissant à Rossini, « une imagination brillante, de la verve, de l'originalité, une grande fécondité », lui reprochait encore de n'être pas toujours correct, « et quoi qu'en disent certaines personnes, la pureté du style n'est pas à dédaigner et les fautes de syntaxe de la langue dans laquelle on écrit ne sont jamais excusables. M. Rossini sait tout cela, et c'est pourquoi je me permets de le dire ici... Ce compositeur est, sans contredit, le talent le plus brillant que l'Italie ait produit depuis Cimarosa; mais on peut mériter le titre de célèbre, sans pourtant être à la hauteur de Mozart » (18), auquel les rossinistes ne cessaient de comparer le maestro.

L'anonyme du *Miroir* répondit le lendemain que le public, ne venant chercher au spectacle que du plaisir, « se garde bien de chicaner un compositeur qui lui plaît sur ces prétendues infractions aux axiomes du Conservatoire et aux théories du professorat ». En admettant même que Rossini mérite tous les reproches dont il est l'objet,

(17) *Le Miroir,* 6 juin 1821.
(18) *L'Abeille,* 4 août 1821. Lettre de Berton, citée par Stendhal, p. 125, qui reproduit également deux articles du *Miroir.*

il reste démontré, au moins par le fait, que les partitions du célèbre compositeur sont plus parlantes, plus expressives, plus populaires que celles des maîtres les plus renommés. Voilà ce que j'entends par le mot dramatique, il est impossible de l'entendre autrement... Il y a dans la musique de Rossini je ne sais quoi de vivant et d'actuel qui manque aux magnificences de Mozart... Il n'y a en fait que deux espèces de musique : la musique qui plaît, et la musique qui ne plaît pas (19).

L'objet de la querelle, qui se renouvelle à toutes les époques, était indiqué en ces derniers mots. Et Stendhal, dont le culte pour Mozart s'alliait à son admiration pour Rossini, disait un peu plus tard : « Sa musique est éminemment romantique parce qu'elle est calculée sur nos besoins actuels », elle « s'accorde fort bien du bel arrangement du théâtre de Paris; dans tous les sens possibles, c'est de la musique faite exprès pour la France ».

Le 18 septembre suivant, parut *la Gazza ladra,* — qui fournit, jusqu'en 1858, 230 représentations italiennes, — « l'une des partitions les plus délicieuses, les plus dramatiques, les plus originales que nous connaissions jusqu'ici au Théâtre-Italien », affirmait un « vieux Mélomane » dans une *Lettre sur la musique* (*Miroir* du 12 avril 1822). *Cenerentola,* le 8 juin 1822, fut le onzième ouvrage de Rossini joué à Paris. C'était son dernier opéra-bouffe, et son plus parfait, au dire des dilettanti, qui lui reprochaient cependant d'y avoir inséré de nombreuses pages de partitions antérieures. Le critique du *Moniteur* y retrouvait néanmoins l'imagination brillante du compositeur, « qui semble improviser plus que composer, et qui sait tour à tour et avec des moyens à peu près semblables, être vive, spirituelle, touchante et pathétique (20). »

(19) *Le Miroir,* 28 juillet 1821.

(20) *Le Moniteur,* 10 juin 1822. Arrangée par Castil-Blaze et d'Aubigny, *la Gazza,* devenue *la Pie voleuse,* fut jouée à l'Odéon, l'année de *Robin des bois,* le 2 août 1824, et fut reprise au Théâtre-lyrique le 23 avril 1852 (7 représentations). Cet arrangement, imité d'un drame de Caignez à la Porte-Saint-Martin (dont s'était inspiré le librettiste de Rossini, Gherardini, en 1817), fit connaître la partition en province. Lille en avait eu la primeur, le 15 octobre 1822.

Tancredi, « parodie de l'une des plus touchantes de nos tragédies;... misérable profanation » du *Tancrède* de Voltaire, dit le *Miroir,* l'avait précédée de peu, le 23 avril 1822. La musique en paraissait à ce journal « bien inférieure à celle de son *Otello,* soit par le charme des motifs, soit par la profondeur et la justesse de l'expression ». Le rôle, travesti, du (ou de la) protagoniste, malgré le talent de Mme Pasta, nuisait d'ailleurs au succès de l'ouvrage.

Le public de Paris ne se prêtera jamais à voir un héros dans une femme, parce qu'elle aura revêtu une toge ou endossé une cuirasse (21).

A *Tancredi* s'adjoignait bientôt un autre *opera seria,* oratorio plutôt, *Mosé in Egitto* (20 octobre; 64 représentations jusqu'en 1835), dont l'Opéra devait s'emparer cinq ans plus tard. On sait l'analyse enthousiaste qu'en a faite Balzac dans son petit roman de *Massimila Doni* (1839).

§

Avec le *Turco in Italia* (33 représentations en deux ans à partir du 23 mai 1820) et l'*Elisabetta,* donnée d'abord sur la scène de l'Opéra, le 10 mars 1822, pour le bénéfice de Mme Fodor-Mainvielle (6 représentations en tout, en 1822 et 1829), les Parisiens avaient fait connaissance avec une douzaine d'ouvrages du maestro, lors-

(21) *Le Miroir,* 25 avril 1822. Le mois suivant (27 mai), le Vieux Mélomane disait du *Tancredi* : « C'est une partition de concert. Il ne faut pas prendre cela comme un jugement rigoureux. Que demandons-nous en effet à la musique italienne, si ce n'est de nous plaire avant tout? Ce n'est assurément pas de la tragédie que le public vient habituellement chercher à l'opéra seria... Disons donc que si *Otello* est beau au théâtre, la partition de *Tancredi* est très utile sur le piano ». Cette lettre était suivie d'une réclame de Pacini, qui mettait en vente la partition, au prix de 25 fr., plus les portraits de Rossini et de la Pasta (un fr. chacun). « Les dilettanti, disait la réclame, qui hésiteraient entre le *giovin di gran genio* et la belle figure de la cantatrice qui reproduit ses chants si heureusement, pourront sortir d'embarras en prenant les deux portraits. »

que celui-ci vint en personne à Paris. Une lettre de Naples avait annoncé, en janvier 1822, qu'il devait, après le carnaval, se rendre à Londres, et s'arrêter au retour à Paris, « où il aurait plaisir à se fixer. Il voudrait, ajoutait-on, ne plus travailler que pour Paris, où la supériorité de l'exécution et le goût exquis du public peuvent seuls donner quelque prix au succès d'un auteur » (22). Le voyage fut retardé jusqu'en 1823. Engagé, avec sa femme, la cantatrice Colbran, à des conditions magnifiques, après le congrès de Vérone, pour aller à Londres, Rossini se mit en route en octobre, et débarqua à Paris dans la soirée du 9 novembre.

On connaît par le menu ce premier séjour de Rossini à Paris (23). Il dura quatre semaines, jusqu'au 7 décembre. Descendu à côté de l'ancien Opéra (aujourd'hui place Louvois), rue Rameau, chez son compatriote Biagioli, savant commentateur de Dante, et ne connaissant guère d'autre musicien que Panseron, qui avait étudié à Bologne avec Mattei, Rossini parut, le 11, au Théâtre-Italien (24), où l'on chantait le *Barbier*, avec Pellegrini, Graziani, Profesi et Mlle Mori. Après la représentation, où le maestro avait été l'objet d'interminables ovations, et traîné sur la scène, une sérénade lui fut donnée par les musiciens, fort avant dans la nuit, devant son domicile tout proche. Le lendemain, il se montra à l'Opéra, où l'on donnait, — maigre régal, — *le Devin de village* de J.-J. Rousseau et un ballet; mais quatre jours plus tard, il alla entendre un acte ou deux du *Fernand Cortez* de Spontini. Il vit encore *Otello* à la salle Louvois, donnée le 25 au bénéfice de Gracia, et y fut acclamé sur la scène, entre le bénéficiaire et Mme Pasta. Mais l'épisode le plus

(22) *Le Miroir*, 16 janvier 1822, lettre de M. G. D., « jeune musicien de beaucoup de talent, qui se trouve en ce moment à Naples », 21 décembre 1821.

(23) Cf. Adolphe Jullien, *Paris dilettante* (Paris, 1884), *Scribe et Rossini*, p. 67 et suiv.

(24) Alors rue de Louvois; n° 6 actuel, occupé par une école communale.

curieux de ce passage à Paris est le banquet qui fut organisé en son honneur, le 16 novembre, au restaurant du *Veau qui tette,* place du Châtelet. Les journeaux amis firent toute la réclame possible pour chauffer l'enthousiasme, et cent cinquante convives répondirent à leur appel; parmi eux on remarqua : M[lle] Mars et M[me] Pasta à droite et à gauche du maître, M[lle] Georges, M[me] Grassari, Cinti, Méric. Lesueur présidait, ayant à droite M[me] Rossini; Talma, Boieldieu, Garcia, Martin, Auber, Herold, le décorateur Ciceri; Panseron, Casimir Bonjour, Horace Vernet et autres « dilettantes de guinguette », comme disait dédaigneusement la légitimiste *Quotidienne,* figuraient parmi les souscripteurs et convives. On lut des vers, on porta des toasts, on entendit des fragments de Rossini, de Gluck, de Grétry, de Mozart dans l'intervalle et « pour terminer », le *Buona sera* d'*il Barbiere;* le tout sous la direction de Gambaro. Une médaille fut gravée, qui rappela cette mémorable manifestation, raillée par la presse anti-rossiniste, et aussitôt mise en vaudeville.

Rossini n'avait pas encore quitté Paris que Scribe et Mazère, faisaient jouer au Gymnase, le 29 novembre, *le grand Dîner ou Rossini à Paris,* à-propos en un acte qui mettait en scène, près de la barrière de Charenton, l'aubergiste Biffeteakini, sa fille, Madeleine (M[lle] Déjazet) amoureuse d'un ancien élève du Conservatoire, Giraud, qu'on prend pour Rossini; un amateur, Trombonini, etc. La méprise expliquée, le vaudeville final (sur l'air : (*Tra, la, la,*) mettait tout le monde d'accord. Madeleine chantait :

Chez vingt peuples différents,
Vous qui cherchez des talents,
Messieurs, qu'avez-vous besoin
D'en aller chercher si loin?
  Restez donc (*bis*)
Eh, messieurs où courez-vous?
  Restez donc (*bis*)
Vous les trouverez chez vous.

Et Trombonini :

Lorsque vous avez Talma,
Surtout lorsque Mars est là,
Vous regrettez, bon public,
Monsieur Kean, monsieur Garrick,
Restez donc...

Biffteakini terminait par la gaudriole indispensable :

Braves bourgeois, bon maris,
Qui le dimanche à Paris
Chez Molière vous pressez
Pour voir les maris vexés,
Restez donc (*bis*)
Pourquoi si loin courez-vous?
Restez donc (*bis*)
Vous trouverez ça chez vous.

Tandis qu'on le chansonnait si innocemment, Rossini (à qui, d'ailleurs, Scribe avait fait lire sa pièce) recevait de M. de Lauriston, ministre de la maison du roi, des propositions qu'il repoussa. Ne voulant déplacer personne, ni au Conservatoire, ni au Théâtre-Italien, ni à la Chapelle royale, il désirait cependant un titre, et avec ce titre des émoluments (25). Aussi adressait-il lui-même au ministre, le 1er décembre, un projet d'engagement, dans lequel il proposait : 1° de composer un opéra pour l'Académie royale de musique, se réservant de choisir le poème et de jouir des droits d'auteur; 2° de composer un opéra semi-seria pour le Théâtre-Italien et d'en mettre en scène un autre déjà joué ailleurs; 3° de monter pour son bénéfice un opéra italien et un ballet à son choix; enfin, 4° « M. Rossini s'engagera à remplir telles fonctions dont Sa Majesté voudrait bien l'honorer en l'attachant à son service ». Telle fonction, c'est-à-dire, telle sinécure. Il pensait en outre « qu'il pourrait lui être alloué une somme de quatre mille francs qui serait répartie suivant le bon plaisir de Son Excellence, soit comme prix de ses ouvrages, soit comme appointements attachés aux fonctions dont il serait chargé ». Ce projet qui n'était, évidemment, que la conclusion d'entretiens privés, allait

(25) Escudier frères, *Rossini* (Paris, 1854), p. 183.

aboutir, pendant le séjour à Londres, à la signature, « à l'hôtel de l'ambassade de France à Londres, le 27 février 1824 », d'un traité en dix articles conforme aux desiderata du maestro. Par décision royale du 26 novembre suivant (jour où Duplantys était nommé à l'Opéra), il était chargé de diriger la musique et l'orchestre des Italiens moyennant 20.000 francs par an, à partir du 1er décembre; il s'engageait « à composer les ouvrages qui lui seraient demandés, soit pour l'Opéra italien, soit pour l'Opéra français, à raison de cinq mille francs pour ceux en un acte, et dix mille francs pour ceux en plusieurs actes... »

Cet arrangement ne fut pas sans provoquer quelques résistances. Paer, furieux, envoya sa démission, mais pour la reprendre bientôt; et l'*Almanach royal* pour 1825 le qualifiait, en seconde ligne, de directeur adjoint, mais dans celui de 1827, il reprenait sa place en tête du personnel artistique. Pendant ce temps, les Italiens, par suite d'un échange (loi du 21 juin 1826), avaient réintégré la salle Favart.

Ces deux années de direction ne furent pas, financièrement, très brillantes pour le théâtre. Rossini remonta sous sa direction la plupart de ses ouvrages connus à Paris, avec une troupe, excellente au début, qui comprenait Mmes Mainville-Fodor, Mombelli, Pasta, MM. Bordogni, Galli, Pellegrini, Donzelli, Rubini, qui venait d'arriver, etc. (26). Directeur de la musique, compositeur de Sa Majesté il écrivit, à l'occasion du sacre de Charles X un petit ouvrage de circonstance, *Il Viaggio a Reims*

(26) Sur 182 représentations, en 1825, Rossini en occupa à lui seul 129 avec dix pièces sur vingt au répertoire. En 1826, avec douze pièces 114 soirées sur 145. En 1822, avec huit pièces sur seize, 119 soirées sur 154. En 1839, il tenait encore le premier rang, mais avec 33 représentations sur 94, avec cinq ouvrages. (A. Soubies, *le Th.-Ital.*, p. 110, et tableau-annexe). Le 7 septembre 1824, *la Donna del lago* était entrée au répertoire, 14e ouvrage de Rossini monté depuis sept ans (129 représentations jusqu'en 1864). Arrangée par d'Epagny, Aug. Rousseau et Horace Raisson, et Lemière de Corvey pour la musique, *la Dame du lac*, d'après Walter Scott, fut jouée à l'Odéon, le 31 octobre 1825.

ssia *l'Albergo del giglio d'oro,* où figuraient des repré-entants de cinq nations chantant leurs hymnes natio-aux, avec un petit ballet, un duo de clarinettes exécuté ar Gambaro et Beer, etc. Transporté de la cour à Lou-ois, ce *Voyage à Reims* n'y eut que trois représentations 29 juin 1825). *Le Globe* jugea que la musique était

.une répétition trop fidèle des phrases favorites, des effets 'orchestre, qui ont fait la fortune des premiers opéras de [. Rossini. Ce compositeur a toujours fait cinq ou six fois le ıême morceau : ces répétitions lui plaisent sans doute, mais paraît que le public de *Louvois* ne partage pas la même ffection... Devons-nous espérer que les opéras que M. Ros-ini nous promet seront supérieurs au *Viaggio*?...

De cet ouvrage de circonstance il devait tirer bientôt *e Comte Ory.* En attendant de paraître à l'Opéra, le direc-eur des Italiens faisait connaître sa *Semiramide* (8 dé-embre 1825), qui, à la fin de 1826, atteignait sa ving-ième représentation. *Sémiramide* (livret de Rossi d'après 'oltaire) son dernier ouvrage écrit en Italie, était consi-léré comme un des plus caractéristiques de sa « seconde nanière ». *Zelmira* suivit (14 mars 1826; livret de Tottola l'après du Belloy; 15 représentations jusqu'en 1831). Il uffit de citer Stendhal pour comprendre l'impression que it *Semiramide* sur les contemporains :

Le degré de germanisme de *Zelmira* n'est rien en compa-aison de *Semiramide,* donnée à Venise en 1823.
Il me semble que Rossini a commis une erreur de géogra-hie. Cet opéra, qui à Venise n'a évité les sifflets qu'à cause lu grand nom de Rossini, eût peut-êre semblé sublime à Kœnigsberg ou à Berlin; je me console facilement de ne 'avoir pas vu au théâtre, ce que j'en ait entendu chanter au piano ne m'a fait aucun plaisir.

Et quelques lignes plus haut :

Rossini finira par être plus allemand que Beethoven » (!) (27).

(27) Stendhal, *Vie de Rossini,* p. 503. « *Semiramis,* opéra allemand », it-il plus loin, p. 545. « Il est vrai, fait remarquer Castil-Blaze que ette bévue n'est pas de Beyle-Stendhal, mais de Carpani, qu'il a copié » *Le Théâtre-Italien,* p. 433). Sur *Zelmira,* voir la *Revue musicale* (sept.

Semiramide était jouée, remarquons-le, huit jours avant *la Dame blanche* de Boieldieu, et Berton en prenait prétexte pour rééditer un pamphlet, *De la musique mécanique et de la musique philosophique* (qui datait de 1821), suivi d'une *Epître à un célèbre compositeur français* (Boieldieu). Il y passait en revue, avec une admiration continue, les anciens maîtres de l'Ecole française et, sans écrire le mot de Rossini, terminait sur cette facétie: demandant à Mælzel, l'inventeur du métronome, s'il pourrait « construire une machine propre à composer de la musique? » — Oui, je pourrais en faire une propre à composer de la musique telle que celle de M***, lui aurait répondu le célèbre mécanicien, mais non qui puisse reproduire rien de semblable aux œuvres des *Mozart*, des *Cimarosa*, des *Sacchini*, etc.; ce pouvoir ne m'est pas départi,

> Mon art n'y peut prétendre,
> A la divinité seule appartient ce droit.

L'épître versifiée à Boieldieu commençait par ce beau vers :

> Eh quoi! tu veux briser ta lyre!

et se terminait par ce sage conseil :

> Crois-moi donc, laisse dire,
> Cher ami, laisse écrire,
> Et reprends, reprends ta lyre!

Tout cela ne tirait pas à conséquence, et n'empêchait pas Rossini de poursuivre ses projets. Il resta deux ans à peine au Théâtre-Italien comme directeur de la scène et de la musique, ayant en second Paer, qui redevint directeur en 1827; comme régisseur général, Severini, qui ne disparut qu'en 1838, victime de l'incendie de la salle Favart (28).

1829, p. 204 et suiv.), le compte-rendu de Fétis, lors de la reprise de « cet ouvrage » qui « marque la transition » continuée par *Semiramide* pour aboutir à *Guillaume Tell*.

(28) On sait que Weber passa à Paris les quatre derniers jours de février 1826. Rossini, qui ne l'aimait pas, disait, si nous en croyons

§

C'est alors que, conformément au traité signé avec la maison du roi, Rossini donna son premier ouvrage à l'Opéra.

C'est bien à cette entrée victorieuse dans l'antique maison de Lully, de Rameau et de Gluck et de Spontini que commence, dit Albert Soubies, une certaine « époque » annoncée sans doute à quelques égards par le succès de *Fernand Cortez*, mais qui prit alors ses caractères les plus accentués et les plus précis (29).

On était en 1826. Le réveil de la Grèce excitait toutes les sympathies de l'Europe. On donnait en sa faveur des représentations théatrales; l'élite de la société parisienne s'était réunie au Wauxhall, sous la direction de Rossini, pour un très-brillant concert, qui avait produit une recette de 28.000 francs. On voulut avoir pour l'Opéra une pièce de circonstance. Rossini, avec le concours de Soumet, adapta à la scène française son *Maometto secondo* qui, orné de richesses nouvelles (un finale et un acte entier avaient été ajoutés) devint *le Siège de Corinthe* (30).

Berlioz, que la musique de Weber « lui donnait la colique ». Charles Maurice écrivait dans son *Courrier des Théâtres* :

« M. Marie Weber, auteur de *Robin des bois* (le poème en dehors), est récemment arrivé à Paris. M. Rossini lui permettra-t-il de monter son ouvrage? Non. Est-ce qu'on l'aime, ce M. Rossini? Même réponse. » Mais, ainsi que M. Ad. Jullien le fait remarquer, Maurice « ne disait quelque bien de Weber que pour décrier Rossini, et il ne harcelait Rossini que parce que celui-ci faisait la sourde oreille. Il l'attaquait tous les matins, d'ailleurs, et Rossini ne devait pas être le dernier à rire d'entrefilets de ce genre :

« 4 mars. — M. Rossini a touché son mois de février.

« 5 mars. — Dans 27 jours, M. Rossini touchera son mois de mars. »

Les deux maîtres se virent, et Rossini rappelait avec émotion, dans sa conversation avec Wagner, en 1860, cette entrevue vieille de trente-quatre ans. Weber vint trouver Rossini, afin de lui demander des lettres de recommandation pour Londres. « Il m'apparut, dit Rossini, dans un état pitoyable; le teint livide, émacié, affecté de la toux sèche des poitrinaires... puis boitant; il faisait peine à voir... Je fus atterré à la pensée de le voir entreprendre un pareil voyage. Je l'en dissuadai de la façon la plus énergique, lui disant qu'il commettait un crime,... un suicide! Rien n'y fit : « Je le sais, me répondit-il, j'y laisserai ma vie... « Mais il le faut. Je dois aller monter *Obéron*, mon contrat m'y oblige, « il le faut, il le faut... ». Le cœur navré, j'embrassai une dernière fois ce grand génie, avec le pressentiment que je ne le reverrais plus. Ce n'était que trop vrai. *Povero Weber!* » (E. Michotte, *La visite de R. Wagner à Rossini (Paris, 1860)*, (Paris, 1908), p. 23-24.

(29) A. Soubies, *69 ans à l'Opéra* (Paris, 1893), p. 3-4.

(30) L. Quicherat, *Ad. Nourrit*, I, p. 37, note.

Le manuscrit du livret — où figure le nom de Guiraud, remplacé par celui de Soumet, — avait été remis à la censure le 2 mai, et visé le 11; ce qui fait supposer que la première était alors imminente (31); mais, pour des raisons politiques peut-être, elle n'eut lieu que le 9 octobre, avec Nourrit, Derivis père, Mlle Cinti, etc.

La couleur historique, romantique, de l'ouvrage, le moment où il se produisait, firent de ce début de Rossini à l'Académie royale de musique un événement sensationnel auquel tous les dilettanti ne manquèrent pas d'assister.

Dans la notice que de Lajarte a consacrée à cet ouvrage, il rappelle d'abord qu'on le répéta sous le titre de *Mahomet II,* qui se lit encore sur les parties d'orchestre (comme sur le manuscrit remis à la censure).

Le succès de la première représentation fut immense : la superbe scène de la « bénédiction des drapeaux » provoqua l'enthousiasme, qui s'est toujours soutenu depuis ce jour-là. Derivis, en quittant la scène, fit une chute assez grave qui retarda de quelques jours la seconde représentation. On adjoignit un ballet à la dix-septième représentation, et l'ouvrage se maintint au répertoire jusqu'au 1er juin 1844 (32).

Fournissant 105 représentations (dont 35 en 1827).

Comme la plupart des grands ouvrages, et notamment ceux de Rossini, *le Siège de Corinthe* se joua très souvent par fragments : à la reprise du 11 janvier 1836, après cinq représentations entières, on ne donna plus que les 2e et 3e actes (du 22 juin au 8 juillet); la reprise éphémère

(31) *Archives nationales,* F18 669. Cette copie a pour titre : *Mahomet 2* (sic) *ou le Siège de Corinthe* opéra en 3 actes. Traduit de l'italien par M. (Guiraud) Soumet. Le librettiste italien était Balocchi. La censure n'avait exigé que trois corrections. Elle biffa le mot « liberté » dans ce vers d'Adraste :

La Liberté n'est plus qu'au fond de ces tombeaux.

ce vers tout entier dans le rôle de Néoclès :

Laisseras-tu triompher le Croissant?

et celui-ci, que chantait Hiérax :

Liberté! tous nos fils se lèvent en ton nom.

(32) Th. de Lajarte, *Biblioth. musicale de l'Opéra*, II, p. 124.

de 1844 consista en une représentation du 3e et trois représentations intégrales. Puis le grand succès disparut définitivement.

Le Moniteur l'avait accueilli avec une chaleur qui ne lui était pas habituelle, ainsi que le constate Quicherat:

Nous avons dit, écrit le rédacteur du journal officiel, le mouvement qui a suivi la représentation, les acclamations qui ont redemandé le compositeur, son modeste refus de paraître, son évasion. Nous osons l'en blâmer. L'appel était général; il ne s'appliquait pas seulement à l'auteur du *Siège de Corinthe*. Si nous avons bien compris l'intention du public, il voulait, dans un seul moment et pour la première fois, acquitter ce qu'il croyait une dette envers le grand artiste auquel il doit en effet, depuis dix ans, des jouissances si vives et si variées.

Le succès du *Siège de Corinthe* nous paraît surtout devoir être envisagé sous ce point de vue qu'il est, pour Rossini, un engagement d'honneur avec la scène française. Il nous faut, nous ne craignons pas de le dire, il nous faut de lui un ouvrage complètement composé pour nous, et que nous puissions nous approprier comme ceux des grands maîtres étrangers qui ont précédé Rossini dans la carrière, et qui se sont naturalisés Français par leurs chefs-d'œuvre (33).

(33) *Le Moniteur universel*, 11 octobre 1826. Rossini habitait alors non loin de l'Opéra, 10, boulevard Montmartre, un grand immeuble sur l'emplacement duquel a été tracé le passage Jouffroy, en 1845. Boieldieu y demeurait, ainsi que Carafa et Kreubé, chef d'orchestre de l'Opéra-Comique. Bien que les relations fussent très cordiales, extérieurement, entre Rossini et Boïeldieu, l'auteur de *la Dame blanche* passait pour être jaloux de son voisin. Dans une lettre à Charles Maurice, du 16 décembre 1823, il écrivait à ce célèbre maître-chanteur : « Je suis autant rossiniste que tous les aboyeurs fanatiques, et c'est parce que j'aime véritablement Rossini, que je suis fâché de voir que l'on use son genre par de mauvaises copies... On ne peut pas copier ce genre; il faut le voler tout à fait ou se taire... ». Deux ans plus tard, le 26 janvier 1826, Boïeldieu écrivait au même : « On dit que je ne suis pas étranger aux petites attaques dirigées contre Rossini. Vous savez, quant à celles qui partent de vous, si cela est vrai... — J'ignore quels sont vos griefs contre lui, et ne veux point le savoir. Mais s'il dépendait de moi de les faire disparaître, je vous assure que je ne négligerais rien pour cela. Et vous devez le concevoir : je suis lié avec lui; pas assez peut-être pour être sûr qu'il rend justice à mon caractère, et assez pour désirer que la bonne harmonie continue. Nous logeons dans la même maison, nous nous voyons l'un chez l'autre... en voilà plus qu'il n'en faut pour vous faire deviner mon désir, et vous savez d'ailleurs quel est mon caractère ». Ch. Maurice, *Hist. anecdotique du Théâtre* (Paris, 1856), p. 312 et 368.

Le même journal rapportait ensuite qu'après l'opéra, l'orchestre était allé sous les fenêtres de Rossini lui donner une sérénade « composée des morceaux de son opéra qui pouvaient s'exécuter dans un concert improvisé ».

Vitet, dans *le Globe*, rappelait aussi l'engagement de Rossini de composer un opéra français.

> Mais je ne sais quelle défiance modeste l'a retenu; il s'est senti effrayé à la vue du long cortège de nos syllabes sourdes, gutturales et nasales, si bien qu'il n'a voulu rien entreprendre avant d'avoir fait en quelque sorte une petite gymnastique avec notre langue.

Mais il y a avait aussi un autre problème à résoudre :

> Les chanteurs du grand Opéra étaient-ils capables de chanter sa musique? Cette seconde épreuve était d'un succès beaucoup plus douteux que la première; mais la manière dont M[lle] Cinti et M. Adolphe Nourrit ont chanté a dû complètement rassurer M. Rossini (34).

Cette première apparition du maestro à l'Opéra devait, en effet, marquer aussi une révolution sur la scène et dans l'orchestre. Les chanteurs s'habituèrent à abandonner le lourd récitatif et la vocifération traditionnelle de l'opéra français. Un grand artiste comme Adolphe Nourrit (dont le père quitta le théâtre après *le Siège de Corinthe*) dut reprendre complètement ses études vocales avec Rossini lui-même, qui de son côté, dut beaucoup à Nourrit, de même qu'à M[lle] Cinti et à Levasseur, élevés à la méthode italienne et transplantés à l'Académie royale.

L'événement fut immédiatement le prétexte d'un à-propos de Théaulon, Théodore Anne et Lagny, intitulé : *le Siège de l'Opéra, ou le Dilettante en déroute*, « œuvre lyrique en cinq parties à l'occasion du *Siège de Corinthe* », représenté le 6 novembre au Vaudeville. Les auteurs y mettaient en scène une riche étrangère folle de

(34) *Le Globe*, 12 octobre 1826. Le 15 septembre, l'Odéon avait représenté un pastiche, *Ivanhoé*, livret de de Wailly et Emile Deschamps, musique arrangée par E. Pacini, d'après *Semiramide, Cenerentola, la Gazza ladra, Mosè, Tancredi* et *Zelmira!*

a musique italienne, la comtesse de Fugacinowski, le maestro Bolafi, Laverdière, dilettante enragé, M[lle] Jacinthe, cantatrice, Prosper, compositeur français qui finissait par épouser, au dénoûment, la filleule du baron Rémival, rossiniste convaincu, etc. On y voyait d'abord le baron chez lui, se faisant raconter par son barbier, qui confond Grecs et Turcs, le livret de la pièce; puis le café Tortoni; la rue Lepeletier assaillie, comme un jour d'émeute, par la queue des candidats spectateurs; l'intérieur de deux loges grillées laissant voir au fond la scène de l'Opéra, truc ingénieux permettant de parodier la finale du second acte du *Siège de Corinthe;* enfin le salon de la comtesse, où défilent de nombreux amateurs qui n'ont pu entrer au théâtre (Laverdière même a passé la représentation au poste de police). Naturellement, comme dans *le Dîner de Rossini*, de 1823, le jeune compositeur français épouse la filleule de Rémival, et le maestro Bolafi, bien que qualifié de « Bazile du dilettantisme », n'est pas trop maltraité. Rossini ne pouvait qu'être satisfait de ce *Siège de l'Opéra* qui prouvait l'importance qu'on donnait à son *Siège de Corinthe.*

Celui-ci n'amena pas seulement une révolution artistique rue Lepeletier, mais encore une nouvelle administration. A la fin de 1826, Duplantys était renvoyé à la direction de quelque dépôt de mendicité d'où on l'avait tiré, paraît-il, et Lubbert, laissant le Théâtre-Italien, était nommé à l'Opéra, à partir du 12 juillet 1827. Il y trouvait un second opéra de Rossini, oratorio plutôt, *Moïse*, installé depuis le 26 mars 1826.

Version revue et corrigée du *Mose in Egitto* de 1818, *Moïse et Pharaon, ou le Passage de la Mer rouge*, contenait un premier acte presque entièrement nouveau, de même que le finale du 3e et un air de soprano chanté au 4e. Ainsi arrangé, *Moïse* fut « une des plus belles œuvres musicales qui existent », selon Halévy (35). Qui-

(35) F. Halévy, *Derniers portraits et souvenirs*, p. 146.

cherat, qui s'associe volontiers à cet éloge, se rappelait, quarante ans plus tard, « l'émotion et les transports du public pendant le célèbre finale : c'est un des plus beaux triomphes de la musique dont j'ai été témoin... Le public, dans son ivresse, appela à grands cris l'auteur de la musique. Rossini, amené sur la scène par Nourrit et Dabadie, reçut les marques les plus éclatantes de l'enthousiasme général (36). »

L'enthousiasme ne fut pas moins grand dans la presse qu'aux représentations (qui se chiffrèrent par 32 la première année : 62 de 1827 à 1832; 54 de 1835 à 1841; 12 de 1843 à 1845; 25 de 1852 à 1854; 1 en 1858; et 34 à la dernière reprise, de 1863-65; 188 au total d'après Soubies, 187 seulement d'après de Lajarte).

La révolution tant désirée, et qu'on ne faisait que reculer, était imminente : elle est enfin consommée..., elle s'est enfin achevée hier avec le succès le plus complet dans l'oratorio de *Moïse*. Jouis de ton triomphe, Rossini, il est bien mérité! s'écriait Fétis, tes admirateurs sincères n'ont plus rien à désirer de ta gloire; tes détracteurs et tes envieux doivent renoncer à une lutte inégale, dans laquelle il ne reste pas même l'espoir d'une résistance raisonnable. Les partisans si chauds de *la gloire nationale* te doivent même de la reconnaissance, car tu viens de prouver qu'on sait chanter en France, ce que leur *patriotisme* s'obstinait à nier (37).

Nourrit, Levasseur, transfuge du Théâtre-Italien, Dabadie, Alexis Dupont, M[mes] Cinti, Mori et Dabadie avaient exécuté l'ouvrage à la perfection; les oreilles les plus profanes se laissaient séduire.

La conversion des plus rebelles date de la représentation de *Moïse*, écrivait Vitet... Il n'y a pas jusqu'aux plus obscurs croque-notes, naguère blasphémateurs de l'auteur de *Sémiramis*, qui n'aient dit en entendant *Moïse* : « Mon Dieu, que c'est beau! Mais aussi ce n'est pas de la musique italienne! » (38).

(36) L. Quicherat, *Ad. Nourrit*, I, p. 44-45.
(37) Fétis, *Revue musicale*, t. I, mars 1827, p. 181.
(38) *Le Globe*, 21 mars 1827.

Malgré tout, l'admiration se refroidit, soit qu'on trouvât l'œuvre trop sévère, soit pour d'autres raisons, et, à la reprise de 1835 comme à celle de 1843, on ne donna plus qu'un fragment de l'opéra-oratorio : le 3e acte.

Dans une curieuse brochure intitulée *Manuscrit de 1905*, qu'il publiait sous le pseudonyme de Gabriel Fictor, Jal écrivait à cette époque :

Le Rossinisme fut une affaire sérieuse, une espèce de schisme. Sans le vouloir, le maître italien devint le chef d'un parti qui se signala par son intolérance; heureusement le sang ne coula point dans cette querelle, renouvelée des Piccinistes et des Gluckistes; mais on répandit des torrens d'encre pour et contre Rossini. L'aristocratie accapara l'opinion musicale à la mode, et tous les gens de la *bonne compagnie* (expression d'un siècle à préjugés) se montrèrent en loge, au théâtre des *bouffes*, comme ils paraissaient aux promenades du bois de Boulogne ou aux sermons des abbés *Fayet* et *Bonnevie*... Rossini fut détrôné tout à fait en 1836, — prophétise ensuite Jal-Fictor qui ne pouvait cependant, dès 1827, prévoir *les Huguenots*. Un jeune harmoniste allemand nommé *Pittermann* conquit la place qu'il avait occupée longtemps dans l'estime publique. Cet heureux compétiteur débuta en 1833, et trois ans après il éclipsa tous ses rivaux. Au moment où nous écrivons (5 juin 1905) on ne se souvient pas plus en France, des compositions de *Pittermann* et de *Rossini*, que de la courante de *Mondonville* et des chacones de *Berton* père. Leurs noms glorieux sont seuls venus jusqu'à nous.

Pour terminer sa prédiction, Jal-Fictor nommait Rossini directeur des Conservatoires de Paris et de Naples, et le faisait mourir à table, « après avoir dit ses *grâces* : il était très vieux et très riche (39) ».

Rossini, qui se souciait peu, apparemment, de ces prédictions, préparait pendant ce temps, pour la remettre à Lubbert, tout dévoué aux idées nouvelles, sa partition du *Comte Ory*, paroles de Scribe et Delestre-Poirson, d'après un vaudeville des mêmes, joué en 1816 au Gym-

(39) Gabriel Fictor (Jal), *Manuscrit de 1905* (Paris, 1827), p. 201-202.

nase, et développé en deux actes pour l'Opéra. La première représentation fut donnée près de huit mois après celle de la triomphante *Muette de Portici* d'Auber, le 20 août 1828.

Ce petit ouvrage, de couleur médiévale à la mode Charles X, bien que le cadre de l'Opéra parût un peu grand pour lui, — exécuté admirablement par Mmes Cinti-Damoreau, Jawureck, Adolphe Nourrit et Levasseur, dans les rôles principaux, — fut unanimement trouvé charmant.

Plus on entendra cette musique, déclarait Vitet, plus on y découvrira de charme et de beauté. Comme tout ce qui porte l'empreinte d'un talent profond, elle ne se révèle pas dès l'abord tout entière, et les trésors qu'elle tient en réserve ne sont pas les moins précieux. Aussi, nous en faisons volontiers la prophétie, le succès du *Comte Ory* doit aller toujours croissant (40).

La prédiction du critique du *Globe* ne portait pas à faux; car 383 représentations furent données à l'ancienne salle Lepeletier, jusqu'au 28 octobre 1865, et la reprise du 29 octobre 1880, au nouvel opéra, sous la direction Vaucorbeil, d'un ouvrage qui pouvait servir de lever de rideau aux ballets, y ajouta 48 représentations en cinq ans; les premiers interprètes de cette reprise furent Dereims, Boudouresque, Melchissédec, Mlle Daram (puis de Vère, et Janvier). L'effet était médiocre. « Il nous semble, résumaient Noël et Stoullig, que trop de gravité préside à l'interprétation de cet ouvrage. On songe trop à la solennité du lieu et pas assez à la légèreté de l'œuvre » (41). Le *Comte Ory* finit sa carrière le 18 janvier 1884, pour

(40) *Le Globe*, 23 août 1828. H. Berlioz écrivait encore, cinq ans plus tard : « Quelle charmante partition que celle du *Comte Ory!* Quelle verve! quelle abondance de mélodies, quel esprit! et dans beaucoup de scènes, quelle finesse de sentiment dramatique! quelques personnes trouveront peut-être qu'il n'y a pas de choix à faire sous ce rapport. Malheureusement une critique attentive ne saurait être de cet avis ». (*Le Monde dramatique*, juillet 1835, p. 149).

(41) Ed. Noël et Ed. Stoullig, *Annales du Théâtre et de la Musique, 1880*, t. VI (Paris, 1881), p. 47.

ne plus reparaître qu'aux représentations de la Petite Scène, en 1926.

Cette œuvre éclectique, où Rossini a repris quelques morceaux du *Viaggio a Reims*, est influencée non seulement par l'ambiance française, mais encore par Beethoven, dont il étudiait, dit-on, les partitions avec Habeneck, alors chef d'orchestre de l'Opéra et de la nouvelle Société des Concerts (42).

« Quoi que fasse ce compositeur extraordinaire, il n'imaginera rien de plus beau que *Moïse* », déclarait Fétis, déplorant que, dans *le Comte Ory*, Rossini se montrât « en général plus affectionné aux formes de sa manière primitive que dans ses derniers ouvrages. Les *crescendos*, les *cabalettos*, les répétitions symétriques des phrases y sont trop sensibles ». Cependant, le critique constatait dans cette partition « une prodigieuse variété d'effets, de moyens d'instruments neufs et piquants, et de combinaisons élégantes », mais pas d'idées nouvelles. « C'est toujours du Rossini » (43).

§

Rossini travaillait alors à son *Guillaume Tell*, qui allait dépasser tous les espoirs des *dilettanti*, toutes les prévisions des augures. Traduit naguère par Merle d'Aubigné, puis par de Barante, le *Guillaume Tell* de Schiller inspirait dramaturges et librettistes.

Le vent était, sur les théâtres, aux peuples soulevés contre la tyrannie. Après *Masaniello* (44) et *la Muette*, ce fut le tour

(42) Habeneck, à la tête de la Société du Conservatoire, avait donné son premier concert le 8 mars 1828. Cf. mon ouvrage sur les *Symphonies de Beethoven*. Rossini a même passé pour avoir introduit Beethoven en France. Dans un ouvrage récent sur *Julius Stockhausen* (Frankf. am M., 1927), p. 9, une demoiselle Kestner écrit à F. Anton Stockhausen, en novembre 1861 : « Lorsque j'ai lu aujourd'hui dans la *Gazette d'Augsbourg* que Rossini mit tout en jeu pour engager Habeneck à exécuter la Symphonie en *ut mineur* aux Concerts du Conservatoire, ce qui avait réussi, à l'honneur de l'un et de l'autre, je me suis rappelé comment, vous, cher monsieur Stockhausen, m'avez conté tout autrement la chose. N'est-ce pas que c'est vous qui avez fait connaître Beethoven là-bas? » Schindler, dans son *Beethoven in Paris*, ne dit rien de l'une ni de l'autre de ces interventions.

(43) *Revue musicale*, t. IV, août 1828, p. 87, 89.

(44) Musique de Carafa, représenté à l'Opéra-Comique le 27 dé-

de *Guillaume Tell.* On vit coup sur coup, en 1828, la reprise du *Guillaume Tell* de Sedaine et Grétry à l'Opéra-Comique (45), et un *Guillaume Tell,* par Pixérécourt, à la Gaîté. Le héros suisse figura même au Vaudeville, qui ne semblait guère être son terrain, dans une pièce de M. Saintine, Dupeuty et de Villeneuve. Rossini, qui se hâtait lentement, préparait le *Guillaume Tell* qui a effacé tous les autres, l'œuvre sublime qui vit la lumière l'année d'après, le 3 août 1829, aux derniers jours du ministère Martignac... Il restait encore un *Guillaume Tell* retardataire, la tragédie posthume de Pichat, qui fut représentée à l'Odéon le 22 juillet 1830, cinq jours avant les barricades (46).

Tenant à remplir ses engagements vis-à-vis du roi, Rossini avait demandé un livret à Etienne de Jouy, l'auteur du *Moïse* français (47), et, selon Fétis, dont l'indication est à retenir, il avait lui-même déclaré qu'il ne cédait qu'à la promesse qu'il avait faite, et que cet opéra serait le dernier sorti de sa plume (48). Mais on ne savait encore s'il la tiendrait, comme le désiraient les amateurs (49).

Il y a peut-être plus de vanité nationale que de véritable amour de la musique dans ce désir; car, quoi que fasse ce compositeur extraordinaire, il n'imaginera rien de plus beau que *Moïse,* affirmait encore Fétis... Mais d'un autre côté, le travail a cessé d'être un plaisir pour lui; il aime le repos, et il est bien difficile qu'il ne cherche point à utiliser dans ses ouvrages nouveaux quelques anciens morceaux peu connus (50).

cembre 1827, et jusqu'en 1831 : 136 représentations, dont 105 en 1828

(45) En mai 1828, arrangé par Pélissier pour le livret et Berton pour la musique; 32 représentations seulement en deux ans.

(46) Théodore Muret, *l'Hist. par le théâtre* (Paris, 1865), II, p. 292-293

(47) Jal (Fictor) dit encore, dans son *Manuscrit de 1905* (p. 199), que « Rossini, semblable à ce Figaro qu'il avait fait si spirituel, même après Beaumarchais, *paresseux avec délices,* suspendit aux murs de sa salle à manger sa lyre parée de lauriers, et ne la décroche quelquefois au dessert, que pour célébrer, à la manière d'Horace, le falerne et le macaroni ». Mais dans une note il ajoute qu' « on assure que l'auteur de *Moïse* s'occupe du *Vieux de la Montagne,* opéra dont le poème est attribué à M. Jouy. Edit. ». Est-ce là une invention de Jal, ou l'écho d'un bruit qui courait alors? Clément, dans son *Dictionnaire des Opéras* signale une partition de ce nom, par Blangini (1781-1841), écrite pour l'Opéra, mais non représentée.

(48) Fétis, *Revue musicale,* t. III, avril 1928, p. 293; mai, p. 400.

(49) *Id. ibid.,* juin 1828, compte-rendu de *Moïse,* p. 494.

(50) *Id., ibid.,* août 1828, compte-rendu du *Comte Ory,* p. 87.

On considérait donc que Rossini était fini, et l'apparition du nouvel ouvrage auquel, annonçait la *Revue* de Fétis en août 1828, le compositeur travaillait à la campagne semblait assez problématique. Six mois plus tard, la même *Revue* n'affirmait-elle pas que *Guillaume* ne serait pas représenté avant l'automne, et peut-être seulement l'année prochaine, Rossini devant se rendre en Angleterre? (51).

Retiré chez son ami le richissime banquier Aguado, marquis de Las Marismas del Guadalquivir, au château d'Evry-Petit-Bourg, Rossini refaisait avec Armand Marrast, précepteur dans cette maison, et futur président de l'Assemblée nationale de 1848, plusieurs scènes du livret de M. de Jouy, déjà revu par Hippolyte Bis, avait fort avancé son ouvrage, dans l'été de 1828. Il l'achevait l'hiver suivant à Paris (52). Mais, avant de le donner à l'Académie royale de musique, Rossini tenait à s'assurer en France certains avantages pécuniaires, ainsi que le révèlent les papiers de la maison du roi.

Il avait jusqu'ici rempli ses engagements envers l'Opéra. Compositeur du roi, inspecteur général du chant en France, il cherchait, comme s'il pressentait les événements, à mieux assurer sa position. Aussi, peu après la première de *Moïse,* le 13 avril 1827, adressait-il au vicomte de La Rochefoucautl une lettre relative à la rédaction définitive du traité qu'il devait passer avec la maison du roi, traité par lequel une rente viagère de 6.000 francs lui serait assurée, en vertu d'une ordonnance royale.

> Tout entier à mon art, affirmait-il, et ne voulant travailler à l'avenir que dans l'intérêt de ma réputation, il vous semblera tout simple, je l'espère, que mon désir soit de ne conserver aucun doute sur l'exécution de ce traité (53)...

(51) *Revue musicale,* t. IV, mars 1829, p. 103-104.

(52) D'après Doniol, *Histoire du XVIe arrondissement* (Paris, 1902), p. 150, *Guillaume Tell* aurait été composé à Passy, où Rossini habitait, en 1828, une maison de plaisance au rond-point Beauséjour. Sur Aguado, voir notamment de Boigne, *Petits mémoires de l'Opéra* (Paris, 1857), p. 110 et suiv. Aguado fut le principal commanditaire de Duponchel, directeur de l'Opéra à partir de 1835.

(53) *Catal. de la Collect. d'autogr. Benjamin Fillon* (Paris, 1879), n° 2369.

Mais, les choses traînèrent en longueur et deux ans passèrent sans que le maestro obtînt satisfaction. On comprend qu'à la veille de *Guillaume Tell*, il perdît patience, et se servît de l'opéra promis, attendu, pour faire... pression sur l'administration. Le 27 février 1829, il adresse deux lettres identiques à l'intendant général de la maison du roi, baron de la Bouillerie, et au directeur des beaux-arts, vicomte de La Rochefoucauld, avec un projet de traité qu'il désire signer avant son départ prochain pour l'Italie. Il s'oblige à donner cinq opéras en dix ans, à compter de *Guillaume Tell*, et à venir en surveiller les études, moyennant 15.000 francs par an, plus une pension de 6.000 fr. Le 24 mars, nouveau projet, transmis au baron avec cette apostille du vicomte : « Je vous prierai de vouloir bien y mettre autant de promptitude qu'il vous sera possible, car la tête des musiciens n'est pas facile à conduire ». Rossini insistait pour que la pension fût *viagère*. Le 8 du mois suivant, une lettre instante, adressée par le directeur de l'Opéra au vicomte, l'informe que Rossini est décidé à interrompre les répétitions. Dès le surlendemain, la Bouillerie mande à La Rochefoucauld que, le 4, le roi a approuvé le traité. Le même jour, Rossini, écrivant à celui-ci, devenait pressant, parlant de « conditions beaucoup plus avantageuses » à lui offertes par l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la Russie, et protestant néanmoins de faire tous ses efforts « pour contribuer à la prospérité et à la gloire de ce magnifique établissement (l'Opéra), unique en Europe ». Le vicomte hâte alors la solution, « sinon le mal serait irréparable », écrit-il à son chef. Car Rossini insiste encore; il veut que sa pension soit insaisissable. Le 29 avril enfin, la Bouillerie l'informe que l'allocation de 6.000 francs est dès à présent consentie à titre de pension « *exempte de tous frais* »; et le 4 mai, le vicomte adressait le nouveau traité, acte final de ces longues tractations.

Guillaume Tell maintenant allait entrer dans la période

active des répétitions, et les notes pessimistes de la presse disparaissaient. On ne parlait plus du départ de Rossini pour l'Angleterre ni de la nécessité où serait l'Opéra de mettre en répétitions en octobre le prochain ouvrage de Scribe et Auber (*le Dieu et la Bayadère*?), comme le laissait prévoir la *Revue* de Fétis, en mars. Mais Rossini avait encore une réclamation à formuler; il demandait la liquidation de la pension à laquelle lui donnaient droit ses trois ouvrages antérieurs, « les deux premiers ayant dépassé quarante représentations et le dernier ayant atteint à cette fixation... avant son départ pour l'Italie dont l'époque est très rapprochée ». A cette réclamation transmise par l'Opéra, La Rochefoucauld répondit, le 14 juillet, qu'on lui fasse parvenir « un réglement de pension conforme à celui que vous avez arrêté à l'égard de M. de Jouy ». Il statuerait ensuite (54).

§

Enfin, le 3 août, en plein été, *Guillaume Tell* parut. Ce fut dans la critique une surprise et une explosion d'enthousiame unanimes et sans précédent peut-être. *Guillaume Tell* réconcilait momentanément tout le monde : les tenants de l'Ecole française, les italianisants et même les germanisants, qui trouvaient tous en cette partition à satisfaire leurs aspirations. « Ouvrage immense, colosse musical », disait Fétis.

Guillaume Tell manifeste un homme nouveau dans le même homme, et démontre que *c'est en vain qu'on prétend mesurer la portée du génie.* Cette production ouvre une carrière nouvelle à Rossini. Celui qui a pu se modifier ainsi peut multiplier ses prodiges, et fournir longtemps un aliment à l'admiration des vrais amis de l'art musical (55).

(54) Archives nationales, Maison du roi, O^3 1684. M. de Curzon, dans sa biographie de *Rossini* (Paris, 1920), p. 55 et suiv., a cité, plus longuement qu'on ne peut le faire ici, certaines pièces de ce dossier suggestif. Notons que les Archives (F^{15} 669) renferment un manuscrit du livret approuvé par les censeurs Prévost, Sauvo et Laya, le 10 juillet 1829. Il ne porte pas de correction. Le même carton renferme une autre copie, du premier acte seulement, qui offre de nombreuses variantes avec la précédente et ne comporte que huit scènes au lieu de dix.

(55) *Revue musicale*, t. VII, août 1829, p. 44.

Le livret cependant donnait prise à la critique, notamment le rôle semblait singulier de cette princesse Mathilde, « qui passe son temps, comme dit plus tard Guy de Charnacé, à chercher le jeune paysan dont elle a fait son amoureux dans les montagnes » (56). Fétis louait la partition sans restrictions et en énumérait « toutes les beautés », donnant des éloges mérités à Nourrit, à Dabadie, Levasseur, Prévost, Bonnel, M[mes] Dabadie et Damoreau, ses créateurs, aux décorations de Ciceri, aux costumes de Duponchel, et à la mise en scène d'Aumer et Solomé (57). On y remarquait également Marie Taglioni, « qui fut bien aussi pour quelque chose dans la séduction du public », dit Quicherat (58). Ce dernier, rappelant qu'on a prétendu et redit que *Guillaume Tell* n'avait pas eu de succès à l'origine, —dans le but de louer Duprez au détriment de Nourrit, — écrit:

Je me rappelle parfaitement que *Guillaume Tell* obtint, dès la première représentation, un succès exceptionnel : ce succès est attesté par tous les journaux du temps, même par les fins appréciateurs, qui trouvaient que le public n'avait pas applaudi, à beaucoup près, tout ce qui méritait des applaudissements. Il est vrai que le public était alors abandonné à sa propre admiration (59).

Fétis s'en rendit compte, de même que Vitel dans un premier feuilleton :

Tout le monde, dit-il, s'en est allé avec la conscience d'avoir vu un chef-d'œuvre, et quand le nom de M. Rossini a été prononcé, on a vu éclater dans la salle un enthousiasme difficile à décrire (60).

Tous s'accordaient à dire que de cette soirée datait une ère nouvelle dans les annales de notre opéra français. Pour d'Ortigue, dont la brochure déjà citée contenait un

(56) Guy de Charnacé, *les Compositeurs français et les théâtres lyriques* (Paris, 1870), p. 21.
(57) *Revue musicale*, *ibid.*, p. 45-46.
(58) L. Quicherat, Ad. Nourrit, I, p. 71.
(59) *Id.*, *ibid.*, p. 72.
(60) *Le Globe*, 5 août 1829.

ppendice sur *Guillaume Tell,* cet ouvrage était venu déconcerter nos prévisions... Une musique large, des hants purs et simples, un emploi riche, mais toujours ige, des effets d'harmonie, toutes choses auxquelles nous tions peu accoutumés depuis longtemps, voilà cependant e qui fait courir tout Paris depuis un mois... — Le voilà nfin [Rossini] tel que je le voulais », ajoute-t-il plus loin; nais, défendant Mozart contre l'enthousiasme de Lapha-que (*Revue de Paris*), il juge que « Mozart a bien fait e son temps, Rossini a bien fait du sien... *Rossini a vain-u Mozart,* a-t-on dit à cette fameuse soirée du 3 août. *as plus, a-t-on répondu, que M. de Jouy n'a vaincu Qui-ault* (61). »

Joué douze fois sur treize soirées, à l'Opéra, pendant le nois d'août, *Guillaume Tell,* qu'on ne tarda pas à alléger e vingt minutes de musique, y fit les plus fortes recettes, n concurrence avec la *Muette de Portici;* à partir de la econde, elles s'élevèrent de 5.200 à plus de 8.600 francs. a reprise du 9 octobre produisit 6.437 fr.; mais la 19ᵉ, e 26 du même mois, n'atteignit plus que 4.166 et la 24ᵉ 30 novembre) tomba même à 3.418. Réduite en trois actes n 1831, la partition ne tarda pas à être fragmentée, et e Lajarte dénombre une représentation du 1ᵉʳ acte seul, 3 du 2ᵉ, 214 des trois premiers, et 9 du 1ᵉʳ tableau du 4ᵉ; oit, sur 617 au 31 décembre 1876, 330 représentations en uatre actes seulement. En 1837, pour les débuts sensa-ionnels de Duprez, on rétablit un certain nombre de norceaux supprimés. 144 représentations en avaient lors été données. Jusqu'en 1893, l'année de *la Walkyrie,* *Guillaume Tell* ne fut absent que deux années de l'af-iche, en 1849 et en 1879. Repris le 6 mars 1899, il doubla ette année-là le cap de la 800ᵉ, fournissant 16 représenta-ions, puis 12 en 1900 : cette année d'exposition univer-elle le conduisit à sa 817ᵉ à la fin du siècle. 61 encore

(61) J. d'Ortigue, *De la guerre des Dilettantes, ou de la révolution opérée par M. Rossini dans l'Opéra français,* etc. (Paris, septembre 1829), p. 64, 56, 69, 77, 79.

(dont la dernière ne comprenait que le second acte), le conduisirent à la 868ᵉ avant la guerre. Depuis, Camille Chevillard, qui affectionnait cette partition, l'a conduite plusieurs fois.

Moins heureux que *les Huguenots*, qui, depuis longtemps, ont dépassé la millième, *Guillaume* ne paraît plus depuis lors que sur des scènes départementales, en attendant la résurrection promise pour son centenaire.

Après *Guillaume*, qui fut la dernière partition dramatique de son auteur, l'Opéra emprunta encore au répertoire italien de Rossini *Othello*, adapté par Alphonse Royer (le futur administrateur de l'Opéra) et G. Waez, avec ballet par Benoit (2 septembre 1844; 27 représentations jusqu'en 1848, puis quelques fragments, en 1850, 58 et 61). Les mêmes librettistes, avec la collaboration de Niedermeyer, firent ensuite un pastiche de *la Donna del Lago*, sous le nom de *Robert Bruce*, dont la première représentation, le 30 décembre 1846, est fameuse dans les annales de l'Opéra par l'incident Stoltz. « Le public, malgré les trompettes et la fanfare Sax, n'accueillit pas bien ce pastiche, dit de Lajarte, et pourtant, malgré tout ce bruit, *Robert Bruce* parvint à être joué trente et une fois » (62). Enfin, *Sémiramis*, traduite par Méry, rossiniste convaincu, mais attardé, fut un « insuccès relatif » avec vingt-une représentations. La première eut lieu le 9 juillet 1860, neuf mois avant celle de *Tannhæuser*.

§

Rossini dédia au roi sa partition de *Guillaume Tell* et Sa Majesté, par ordonnance du 7 août, le nomma chevalier de la Légion d'honneur, à la demande du vicomte de La Rochefoucauld. Le bruit s'en répandit sans retard dans les milieux musicaux, avant même que *le Moniteur* eût parlé, et, le soir même, après la 3ᵉ de *Guillaume Tell*, une sérénade fut donnée sous les fenêtres de Ros-

(62) Th. de Lajarte, *Biblioth. music. de l'Opéra*, II, p. 184.

sini, boulevard Montmartre, par les artistes de l'Académie royale de musique. Le 15, Rossini quittait Paris pour Bologne, emportant, disait-on, un livret de M. Scribe (63). Il revint en novembre 1830, trouvant en France un nouveau gouvernement, fort économe et qui lui contesta sa pension. Il y eut un procès, qui dura cinq ans et qu'il finit par gagner, son titre portant la signature même de Charles X. Il tenait d'ailleurs à remplir ses engagements, puisque nous le voyons, en février 1831, à propos d'un *Faust*, dont Jouy lui avait fourni le livret, écrire au ministère pour demander un congé d'un mois, et rappeler qu'il a, étant en Italie, vainement attendu un poème. « Il est revenu à Paris espérant que sa présence rapellerait les obligations contractées avec lui : cependant il ne lui a été fait aucune communication. Il espère que, durant son absence, il sera pris, à son égard, de nouvelles déterminations et, à son retour, il pourra remplir les clauses de son traité ». En face de cet extrait mis sous ses yeux, M. de Montalivet, alors ministre, se borna à écrire, sans même achever sa phrase : « Sans doute, je m'occuperai... » (64).

Avec 1830 prend fin la première vie parisienne de Rossini. Le maestro, ayant accompli son œuvre, avec *Guillaume Tell*, que d'aucuns considéraient simplement comme une pierre d'attente, entre désormais tout vivant dans la légende. Il n'intéresse plus qu'accessoirement les musiciens.

(63) Une lettre de Rossini, citée, sans date, par A. Soubies (*le Th.-Ital.*, p. 51), indique bien plutôt le contraire. « J'en suis toujours à recevoir mon poème que j'attends depuis neuf mois que j'ai quitté Paris, écrit-il à La Rochefoucauld, le 4 mai 1830. J'aurais surtout voulu profiter des beaux jours du printemps et de mon séjour à la campagne où je suis installé depuis peu pour pousser vivement mon opéra, car je voudrais par mon travail et mon zèle vous prouver le désir que j'ai de vous plaire. »

(64) D'après *l'Intermédiaire des Chercheurs*, 25 mai 1874, col. 279-280. Revenu à Paris, en novembre 1831, Rossini allait faire un voyage aux Pyrénées en compagnie d'Aguado. L'année suivante, il alla en Espagne avec le même. En 1836, lorsqu'il quitta la France, définitivement, croyait-il, il retourna en Italie après avoir fait, avec Rothschild, une excursion aux bords du Rhin.

Doué d'une « facilité » sur laquelle on a peut-être trop insisté, Rossini, qui avait observé le goût français, savait ce qu'il fallait faire pour obtenir à Paris le succès immédiat. Il avait accompli cette fusion de « deux grands courants d'opinions et de plaisirs différents », l'italien et l'allemand, dont Stendhal, en 1824, souhaitait la « réunion à jamais mémorable, dans ce Paris qui, malgré les censeurs et les rigueurs, est plus que jamais la capitale de l'Europe ». « Je tenais à montrer aux Français que je comprenais un peu la musique », disait-il au biographe Hœfer, à propos de *Guillaume Tell,* l'opéra qui lui avait pris le plus de temps à composer (65). Mais il devait aussi se rendre compte que sa veine pourrait bien s'épuiser s'il continuait à travailler pour eux. Quant à écrire pour ses compatriotes, il n'y pensait plus. Meyerbeer, dont il avait naguère fait connaître *Il Crociato* aux Parisiens, allait devenir pour lui un concurrent redoutable : il le comprit dès *Robert-le-Diable* (21 novembre 1831). Or, se souciant peu de se mesurer avec lui, il abandonna Paris, sans esprit de retour, après la première des *Huguenots* (66). Le « sabbat juif » (67), sa fortune personnelle considérable que Rothschild, Aguado et Pillet-Will s'ingéniaient à accroître (68), sa paresse, non moins légendaire que sa « facilité », et peut-être plus apparente que réelle, ou simple-

(65) Hœfer, *Biographie Didot*, art. *Rossini*, XLII (1863), p. 674.

(66) « *Robert le Diable*, un opéra qui a fait taire Rossini, qui l'a réduit à ne plus écrire que des romances pour les églises... *La Juive, la Muette, Guillaume Tell*, la partition qui a tant causé de chagrins à son maître, sous laquelle a succombé Nourrit, le plus grand chanteur de la France... » (Jules Janin, *Un hiver à Paris*, 1843; *le Théâtre*, p. 161). La première des *Huguenots* eut lieu le 29 février 1836. Ce même jour, Rossini, né le 29 février 1792, accomplissait sa quarante-quatrième année.

(67) On connaît le mot de Rossini, qui semble bien authentique (il est rapporté par le baron Ernouf comme par R. Wagner) : « Je reviendrai quand les Juifs auront fini leur sabbat ».

(68) « Trois amis, le baron James de Rothschild, M. Aguado, marquis de Las Marismas, et le comte Pillet Will, se firent entre eux une guerre acharnée à la seule fin d'enrichir Rossini. A chacun de ces financiers, le compositeur remettait une partie de ses modiques bénéfices, et quand M. de Rothschild apprenait que M. Aguado avait doublé en trois mois le capital que lui avait confié Rossini, il s'ingéniait à faire la même opération en six semaines, ce qui pour lui ne devait pas présenter beaucoup de difficultés. Le comte Pillet Will agissant de même, il n'est pas surprenant que les économies de Rossini aient fructifié. » (Maurice Strakosch,

ment la fatigue et le désir de repos; son *Guillaume Tell* maltraité et amputé à l'Opéra; des relations fort peu cordiales avec le gouvernement de Louis-Philippe, qui l'obligea à plaider pendant cinq ans pour conserver sa pension de retraite (69) : autant de raisons qui incitaient ce « vaincu de 1830 », comme dit Quicherat, à prendre un repos bien mérité, en somme.

Mais, Rossini pouvait-il prévoir, lorsqu'avec le baron de Rothschild, il s'éloigna de Paris, au printemps de 1836, que, vingt ans après, Paris le reprendrait et le garderait jusqu'à son dernier jour, pour lui faire de grandioses funérailles?

J. G. PROD'HOMME (70).

Souvenirs d'un impresario (Paris, 1887), p. 6. Le même auteur rapporte qu'après *Guillaume Tell*, le directeur de l'Opéra aurait dit à Rossini : « Monsieur Rossini, comment avez-vous pu, avez-vous osé écrire pour le Grand Opéra de Paris une œuvre aussi insipide, aussi décousue que *Guillaume Tell*? Cette œuvre est si médiocre qu'il ne vous reste plus qu'une chose à faire : annuler le traité que j'ai eu la sottise de passer avec vous, et renoncer à composer *Jeanne d'Arc* et *Mahomet*. — Qu'à cela ne tienne, répond Rossini. Je résilie à l'instant même et j'ajoute de plus que de ma vie je ne composerai d'opéras ». (*Ibid.*, p. 68). C'est là, bien probablement, une des mille et une légendes qui courent depuis cent ans sur Rossini.

(69) Rossini, dit le baron Ernouf, se conduisit comme si la révolution de Juillet eût été dirigée contre lui. (*Compositeurs célèbres*, Paris, 1888, p. 135).

(70) Cet article venait d'être envoyé à l'impression lorsque nous avons reçu de notre érudit confrère et ami Georges Servières une étude qu'il vient de publier dans la *Rivista musicale italiana* (Turin, 1929, 2e fasc.), sur *la première représentation de* Guillaume Tell *à Paris en 1829*.

M. Servières a interrogé, lui aussi, la presse contemporaine non moins que les archives, mais, plus heureux que nous, il a pu lire la grande biographie italienne de G. Radicciotti, et il est arrivé aux mêmes conclusions que le biographe italien et que nous-même, sur les causes du silence du maestro après *Guillaume*, silence qui a tant étonné les contemporains et tant intrigué la postérité.

ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE MÉDIÉVALE RUSSE

LES BYLINES DU CYCLE KIÉVIEN

—

I

Dans la production poétique populaire russe parvenue jusqu'à nous du fond des siècles par voie *orale*, la première place revient, incontestablement, aux *bylines*. Mais qu'est-ce que les *bylines?* La *byline*, pluriel *byliny* (ainsi qu'on le prononce en russe) provient du mot *byl* qui veut dire « ce qui a été »; ces épopées sont censées raconter des événements historiques et des faits véridiques, mais en réalité elles ont le plus souvent pour objet des héros légendaires et des événements inventés de toutes pièces. Même les rares personnages historiques qui y jouent un rôle, comme par exemple le prince Vladimir de Kiev, le tsar Ivan le Terrible ou Boris Godounov, y figurent sous des traits tout à fait fantastiques.

Et cependant, en dépit de ces particularités, il y a un fond de vérité dans les bylines, mais ce fond de vérité est uniquement d'ordre ethnique et social (quelquefois même ethnographique, comme c'est le cas pour les bylines du cycle novgorodien). Donc, la race, le milieu et le genre de vie sont les fils qui ont tissé la trame de toutes les bylines, en particulier celles qui se rapportent à Novgorod et à Moscou. Aussi, si leur dessin est toujours assez fantastique, les bylines se détachent néanmoins sur un fond de réalité qui préside leur unité intérieure. Mais en plus de cela elles ont une ressemblance extérieure: le mode sur lequel elles sont composées, la langue, le rythme,

Le rythme le plus fréquent des bylines est le rythme choraïque, le dernier pied figurant un dactyle avec trois accents par vers ou plus rarement un dactyle accouplé à un chorée, ou encore un anapeste. La consonance dans la terminaison est exclue et tout est basé uniquement sur la musique des mots. La langue des bylines est fort riche; elle abonde en épithètes, parallélismes, exemples, comparaisons et autres figures poétiques. Enfin, elle emploie toujours immuablement les mêmes adjectifs pour dépeindre certains éléments de la nature et certaines parties du corps humain. C'est ainsi que dans les bylines la terre est toujours humide, la mer toujours bleue, les mains toujours blanches (ou noires quand il s'agit d'un monstre ou d'un personnage peu sympathique), la bouche est toujours suave, etc.... (1).

Jadis les bylines étaient chantées en récitatifs avec accompagnement de différents instruments, tels par exemple que les *gouslis,* sorte de cithare d'une très grande sonorité.

En ces derniers temps, on les déclamait (*skazivali*) dans un russe moderne mitigé de mots anciens et de tournures de phrases archaïques.

Au point de vue des sujets qu'elles traitent et de leur ambiance, les bylines se divisent en kiéviennes, novgorodiennes et moscovites. Le cycle le plus ancien est le cycle kiévien, puis vient celui de Novgorod et enfin celui de Moscou, auquel on peut adjoindre les bylines de provenance sibérienne par leurs sujets. Mais il ne faut pas s'imaginer que les bylines nous sont parvenues dans leur rédaction primitive. Et du reste, elles furent composées à des époques sensiblement plus rapprochées de nous que les épisodes qu'elles mettent en scène (2). De plus, chaque

(1) Autre particularité des bylines; l'extrême liberté dont elles usent envers la géographie. Elles font aller les voyageurs russes en Terre-Sainte par la Caspienne et le Jourdain, placent les monts de Sion en pleine Moscovie et parlent d'une certaine rivière Poutchaï et d'une autre qu'ils nomment Saphat, en se rappelant l'existence de la vallée de Josaphat.

(2) La matière dont sont composées les bylines fut rassemblée au

âge et chaque milieu par lesquels elles passèrent ont laissé sur elles leur empreinte. C'est ainsi que des bylines qui, à leur origine, n'étaient que des réminiscences d'un passé historique plus ou moins lointain, devinrent par la suite des récits où le merveilleux s'entremêle à l'invraisemblable à des doses égales et dont les personnages fortement stylisés vivent dans un état de paroxysme tel qu'ils nous le communiquent facilement. D'autres s'enrichissent d'anachronismes des plus curieux, en mentionnant, par exemple, l'artillerie et les lunettes d'approche dans la Russie du temps de Vladimir (XIe siècle). Enfin quelques-unes, tout en conservant le lyrisme violent et brutal dont elles furent dotées à leur origine par leurs sujets mêmes, furent rédigées dans un milieu et à une époque qui avait déjà définitivement perdu l'élan des grands gestes primitifs.

Cette transformation et ce remaniement des bylines (surtout du cycle kiévien, le plus riche et le plus complet comme nous le verrons par la suite) fut inaugurée, croit-on généralement, à partir du moment où des nécessités politiques et économiques obligèrent les Russes à quitter en masse le « pays de Kiev » pour aller coloniser le Nord et le Nord-Est de la Russie. C'est alors (fin du XIIe siècle, mais surtout commencement du XIIIe siècle) que commença le travail lent de refonte, de rajustement et d'addition qui fut l'œuvre en grande partie de ceux-là même — jongleurs et ménestrels — qui chantaient ou récitaient ces épopées au cours de leurs longues pérégrinations à travers les différentes provinces de la Russie. Il semble que le cycle kiévien se soit cristallisé dans sa forme définitive, celle que nous lui connaissons aujourd'hui, à la fin du XVIe siècle en Moscovie qui, dès le XIVe siècle, avait attiré vers elle, grâce à la communauté des traditions

cours des X-XIIe siècles, mais ce n'est qu'à partir du XIIIe siècle qu'on commença à la pétrir.

chorales et musicales et de l'idéal religieux, la majorité des bardes et des diseurs de bylines.

Mais Moscou ne put garder qu'un temps ces hôtes migrateurs. Les XVIIe et XVIIIe siècles les virent s'enfoncer encore davantage dans le Nord et l'Est. C'est là qu'ils s'immobilisèrent enfin et c'est là (principalement dans le Nord, c'est-à-dire dans les gouvernements d'Onéga et de Vologda) que les retrouvèrent au siècle dernier différents folkloristes russes, tels que Rybnikof, Hilferding, Kiréevsky, etc., sous les traits de quelques rhapsodes, types très caractéristiques, à la fois énergiques, tranquilles et intelligents, de vieux paysans de la Russie septentrionale. Sur les instantes prières des savants, ces vieillards leur chantèrent et déclamèrent un nombre prodigieux de bylines (3), non seulement faisant partie du cycle kiévien, mais encore du cycle de Novgorod et de Moscou proprement dit.

Ainsi on put enfin, dans la seconde moitié du XIXe siècle, recueillir par écrit un grand nombre de bylines qui jusque-là n'étaient connues qu'oralement et n'étaient transmises que de bouche en bouche. Elles furent donc publiées dans plusieurs recueils qui forment actuellement un très important monument graphique de la littérature épique russe, dont on ne pouvait juger auparavant que par un seul volume, connu sous le nom de *Recueil de Kircha Danilof*, publié tout au début du XIXe siècle et ne contenant qu'un nombre restreint de bylines transcrites à la suite, d'après les « dits » des paysans sibériens (4).

(3) Le nombre considérable de bylines recueilli s'explique par la grande diversité des sujets traités et aussi par ce fait que chaque épisode de la vie des personnages mis en scène forme une byline séparée dont il existe plusieurs variantes. C'est ainsi que les aventures du célèbre preux kiévien, Ilia de Mourom, sont racontées d'une trentaine de façons différentes.

(4) En dehors des recueils de Kiréévsky, Rybnikof, Hilferding, Riadlof et Bezsonof (Chants des *kalikis* ambulants) les principaux ouvrages et travaux sur les bylines sont (*en russe*) : K. Aksakov, *O bogatyriakh Vladimirovykh* (Les bogatyry du temps de Vladimir). — Bouslaïef, *Rousskyi bogatyrskyi épos*. 1862. — A. Maïkof, *O bogatyriakh Vladimirova cycla* (Les bogatyry du cycle Wladimiriep St P. 1863. — V. Stasof, *Proiskhojdénié rousskikh bylines* (La provenance des bylines russes) 1868. — O. Mil-

II

Le fond du tableau de la grande majorité des bylines du cycle kiévien est constitué par la cour du grand-prince de Kiev, Vladimir. C'est vers ce prince que convergeaient de toutes parts les principaux héros créés, idéalisés ou modifiés par l'imagination populaire. Cependant aucun trait du caractère de ce Vladimir des bylines, si ce n'est son penchant à la boisson et aux ripailles monstres, n'est authentique, n'est conforme à la vérité historique. C'est une pure figure de légende. Mais, pour que la légende ait pu s'emparer à ce point de Vladimir, il avait bien fallu qu'il eût dans son caractère et dans sa façon de vivre des traits et des épisodes propres à frapper au plus haut point l'imagination des foules. Voyons donc un peu ce qu'était Vladimir en réalité.

Vladimir était le plus jeune fils du prince scandinave Sviatoslav (957-972), curieux type de guerrier nordique, brave à l'excès, mais imprévoyant et débauché, qui avait succédé à son père Inger (*Igor* en russe), neveu du demi-légendaire Oleg, le Viking. Vladimir, contrairement à ses prédécesseurs, était un Russe, ou tout au moins à moitié russe, par sa mère. C'est une des raisons pour laquelle il fut populaire dès son avènement, quoique dans sa manière de vivre et de faire, tout au moins jusqu'à sa conversion au christianisme, il n'y eût rien d'attirant, ni surtout d'édifiant. De même que ses prédécesseurs, Vladimir fut un guerrier, mais doublé d'un homme d'affaires et d'un marchand. Ses devanciers vécurent surtout

ler, *Opyt istoritcherkago obozrénia rousskoï narodnoï Slovertnosti* (Essai de recherche historique sur la littérature populaire russe.) St. P., 1865. Idanof, *Rousskyi, bylevoï epos* (La poésie épique der bylines, St. P., 1895. — Kalanskyi, *Velikorousskia byliny kièvskago cycla* (Les bylines grand russiennes du cycle kiévien). Varsovie, 1885. — Veselovskyi, *Iugno-rousskia byliny* (les bylines de la Russie méridionale), 2 vol., 1913.

Ouvrages d'auteurs étrangers : A. Rambaud, *La Russie épique*. Paris, 1876. — L. Léger, *Histoire de la littérature russe*, 1907. — L. Sichler, *La littérature russe*, Paris, 1886. — A. Millien, *Les chants oraux du peuple russe*, 1893. — Vollner, *Untersuchungen über die Volksepik der Grosserussen*. Leipzig, 1879.

e rapines et de brigandages organisés (Oleg et Igor) ou e conquêtes et de batailles (Sviatoslav). Ils pillaient urs voisins pour leur compte personnel, quelquefois our le compte des communes dont ils étaient les chefs u encore guerroyaient pour agrandir leur patrimoine u parce que c'était dans leur nature. Vladimir, lui, essaya de concilier les deux tendances. Il guerroya ferme, nais s'attacha aussi à élever le brigandage à la hauteur l'une politique. Il entreprit des expéditions lointaines, ur les bords de l'Oka, de la Volga moyenne et de la Kama, dans le pays des riches Bulgares, marchands et rafiquants d'or et de pierres précieuses de l'Oural. Il nvoya ses fils dans les marches du Nord et de l'Est pour réer des villes et restaurer le pouvoir du grand-prince le Kiev dans ses territoires restés encore en friches. Mais, en même temps, il n'oublia point de resserrer les iens économiques qui liaient la principauté de Kiev à Byzance. Il en ajouta même d'autres. Profitant de l'embarras dans lequel se trouvait Byzance, grâce à une évolte intestine, il lui proposa de mettre à sa disposition un corps de six mille guerriers russo-variagues en échange de la main de la princesse Anne, sœur de l'empereur. Le marché fut conclu, mais Vladimir dut promettre à son tour de se convertir au christianisme et de faire baptiser son peuple par le soin des prêtres grecs. Cependant, après que les guerriers de Vladimir eurent réprimé a révolte, l'empereur byzantin essaya de se soustraire à ses engagements relatifs au mariage de sa sœur, d'autant plus que la princesse n'était nullement disposée à s'immoler à la politique en devenant l'épouse d'un prince barbare. Mais Vladimir assiégea Khorsum (5) ce qui obligea l'empereur de Byzance à tenir sa promesse. La princesse Anne, accompagnée d'une suite brillante, fut alors expédiée à Kiev et le clergé grec convertit les Russes, en 988, au christianisme.

(5) C'était là la Chersonèse des anciens, fondée par des colons doriens d'Héraclée-Pontique sur la côte méridionale de la Crimée.

Devenu chrétien et époux d'une princesse byzantine, Vladimir, homme sensuel, emporté et passablement cruel (6), quoique d'autre part très sociable et expansif, mit un frein à ses passions et une sourdine à ses emportements. Il comprit, ou on lui fit comprendre, qu'il devait au plus tôt licencier son harem qui contenait, selon l'appréciation d'un de ses contemporains, l'historien arabe Ibn Foszlan, pas moins de quarante femmes, et espacer autant que possible ses célèbres festins qui duraient parfois des jours entiers et dégénéraient souvent en orgies. A ces ripailles, dont parlaient non seulement toute la principauté de Kiev, mais aussi les pays voisins, Vladimir convoquait habituellement toutes les notabilités du pays, les chefs de sa *droujina* (légion, garde), composée en grande partie de Scandinaves, et aussi des étrangers de passage ou des marchands grecs, italiens et allemands, résidant à Kiev. On y buvait sec des vins étrangers et l'hydromel national et on mangeait comme quatre. Des ménestrels ambulants égayaient l'assemblée de leurs chants ou récitaient des poésies appropriées à la circonstance; des bouffons faisaient rire par leurs drôleries ou par des exhibitions grotesques, enfin des chœurs entiers de rhapsodes aveugles faisaient entendre leurs complaintes graves et prenantes. Entre deux chants ou pitreries, Vladimir énonçait à la cantonade, une fois de plus, sa profonde conviction que « le plus grand plaisir pour les Russes c'est de boire » (*vésélié Rousi yest piti*), après quoi, l'assistance, les coupes pleines à déborder, entonnait quelque joyeux « brindisi » en l'honneur de l'hôte princier. Ces beuveries monstres et ces ripailles gargan-

(6) « *Regisque Ruscorum Vlodemiri... fornicator immensus et crudelis* », dit de lui Thietmar de Mersebourg dans son *Chronicon* (lib. VII cap. 52). Il est prouvé d'autre part qu'au temps où il était encore païen, Vladimir se plaisait, selon la *Saga d'Olaf Trygvason*, à remplir le rôle de sacrificateur dans les temples qu'il avait fait élever en l'honneur de Peroune, Khorse et Dajbog. Il sacrifia même un jour, pour remercier les dieux de lui avoir donné la victoire sur des peuplades rebelles, deux malheureux chrétiens de Kiev dont l'Eglise russo-grecque inscrivit plus tard les noms dans son martyrologe.

ıesques impressionnaient vivement la population naïve t en somme primitive d'alors. Et c'est là qu'il faut cher-her l'origine de la légende de l'extraordinaire magnifi-ence du règne de Vladimir, légende qui fit de lui par la uite une sorte de roi Arthur russe et que nous retrou-ons tel dans maintes bylines du cycle héroïque de Kiev, nrichi du surnom de « beau » ou « rouge » soleil (*Kras-oié Solnychko*).

§

Si la première moitié du règne de Vladimir fut surtout ne époque de défrichement de la terre russe, de l'éta-lissement de nouveaux débouchés commerciaux, de augmentation des revenus du trésor et de la consolida-on du pouvoir personnel du prince, choses qui pou-aient être considérées à la rigueur, vu l'époque, comme es événements tout à fait extraordinaires, la seconde ıoitié se passa surtout en une lutte âpre contre les no-nades guerriers qui assaillaient continuellement les fron-ières de la principauté. La garde de ces frontières, princi-alement celles qui s'étendaient au sud de Kiev, près de aquelle campaient les hordes de Pétchénègues, peuplades l'origine turque qui, au cours du xe siècle, s'étaient éten-lues du Don jusqu'au Danube en détruisant les établisse-nents de la steppe, devint une préoccupation constante de Vladimir et usa à la longue les meilleures troupes qu'il ossédait. Si ce fut là le champ de l'activité des preux kié-iens, de ces célèbres *bogatyrs* dont nous parlent les ylines, nous n'en savons rien, car leur existence même ıppartient à la légende; mais que cette garde des fron-ières, périlleuse et ingrate, ait put donner l'occasion à les Kiéviens de montrer leur bravoure, leur sang-froid et eur ténacité, ce n'est pas douteux. Aussi faut-il admettre que maintes prouesses et hauts faits des paladins de Vladimir, dont nous parle l'épopée populaire, ont leur origine dans cette garde aux frontières du pays de Kiev.

Usé par la débauche autant que par son activité inlassable et les soucis du pouvoir, Vladimir mourut en 1015 laissant la principauté en pleine transformation, mais sous le coup constant d'une irruption de hordes nomades. Cependant, la ville de Kiev, durant son règne, était devenue une vraie capitale qui commençait à s'enrichir d'églises et de palais à la mode byzantine, construits et décorés par des Grecs. Aux influences orientales, scythes, sarmates, khazars, longtemps prédominantes (7), commençait à s'ajouter celles de Byzance et de l'Europe occidentale, dont plusieurs princes et princesses du sang étaient mariés aux fils et filles de Vladimir. Les mœurs s'étaient sensiblement adoucies, car le christianisme pénétrait quoique lentement, mais sûrement dans les masses. Les affaires de la cité prospéraient; la vie y était facile et abondante, à en juger par les chansons de l'époque et du cru, et le « trône d'or de Kiev » paraissait bien enviable à maints princes déshérités qui ne voyaient ni l'insécurité aux frontières de la principauté, ni le délaissement des campagnes, ni le paradoxe d'un gouvernement s'appuyant sur la force des mercenaires ou d'étrangers fraîchement naturalisés. Mais le mythe de la grandeur de la principauté de Kiev et de la splendeur de son trône, mythe que nous trouvons jusque dans le *Chant des Nibelungen*, était si tenace, s'était tellement généralisé, qu'il en imposait aux plus avertis. Que demander alors au simple peuple qui forgea au cours des siècles l'étonnant cycle des bylines kiéviennes, dont un des personnages principaux est ce prince Vladimir « Rouge-Soleil » que nous venons d'évoquer dans le cadre et le milieu qui l[e]

(7) De nombreux fouilles exécutées depuis une quarantaine d'années dans les bassins du Dniepr et du Dniesr ont mis à jour une grande quantité d'objets divers de provenance aussi bien persane, assyrienne, finnoise, que grecque et même égyptienne. Remarquons d'autre part que les célèbres bains russes (*bani*) sont d'origine scythe, de même que le costume traditionnel du paysan russe, composé d'une chemise assez large serrée à la taille par une mince lanière, de courtes bottes et de longs pantalons (anaxyriades) attachés aux chevilles et qu'Hypocrate trouvait déjà anti-hygiéniques.

vit naître, régner et mourir. Mais, en somme, qu'importe que le cadre soit factice et le personnage stylisé à outrance, s'il se dégage de tout l'ensemble un souffle puissant et communicatif qui engendre l'épopée? Cependant, l'épopée exige de nous, pour être goûtée, une sorte de volonté unanime de consentement absolu et de passions communes. Aussi donnons-lui tout cela et disons-nous que bien heureux est le peuple qui ne cesse d'être en contact avec les forces mythiques et religieuses. Elles le préservent de tomber sous le joug des éléments aveugles qui renversent les autels.

III

Quels sont, en dehors du prince Vladimir, les principaux personnages des bylines du cycle kiévien? Ce sont tout d'abord certaines figures fabuleuses qui constituent ce qu'on appelle la première génération des héros. Tels sont le terrible géant Sviatogor, que « la terre a peine à porter », Mikoula Selianinovitch, tout couvert encore de l'argile dont il a été pétri, Volga Sviatoslavitch et Dounaï Ivanovitch. Ces quatre personnages sont en réalité des forces et des manifestations de la nature, des éléments déchaînés, plus que des êtres humains évoluant dans un milieu déterminé. Ils furent évidemment créés par l'imagination populaire au temps où la Russie était encore profondément païenne. C'était l'époque où les forêts étaient pleines de ces petits esprits malveillants qu'on nomme *léchyi;* les maisons habitées par l'esprit domestiques appelé *domovoï;* les montagnes emplies de dragons ailés (*zméï*). Bref, toute la terre semblait alors être hostile à l'homme; elle le guettait pour le détruire ou tout au moins pour lui faire du mal. Et quand il levait ses yeux vers le ciel, il n'y voyait non plus que le déploie-

ment de choses qui lui faisaient peur et dont il ne comprenait ni l'origine, ni la manifestation. Alors, sous le coup de cette peur qui ne le quittait guère, il s'imaginait que chacune des forces de la nature était personnifiée par un être aux dimensions gigantesques, à la force illimitée et d'une existence sans fin. A cette échelle furent créés par les Slavo-Russes un Sviatogor, un Mikoula, d'autres encore. Mikoula ressemble étrangement, tout au moins dans la rédaction primitive d'une des bylines dont il fait partie, au dieu germain Thor, protecteur de l'agriculture. Mais, avec le temps, il perdit certains des traits que lui avait octroyés l'imagination populaire et finit par devenir le symbole de la vie agricole sédentaire. De même Sviatogor; il tombe à la fin sous le coup de la destinée que le « forgeron des montagnes du Nord » lui a forgée. Il s'ensevelit lui-même dans un sépulcre enchanté et disparaît ainsi pour faire place à la seconde génération mythique : les preux (*bogatyri*) (8). Parmi ceux-là la première place est occupée par Ilia de Mourom, Aliocha Popovitch et Dobrynia Nikitich. Chacun d'eux personnifie l'une des trois classes qui constituaient la société russe de jadis : le peuple, le clergé et la noblesse. Ilia, c'est le paysan, le campagnard, le champion de la cause nationale et par conséquent le serviteur de la terre russe, mais nullement le serviteur d'un prince ou d'un souverain. Il est calme, simple, énergique, parfaitement désintéressé. C'est un bon chrétien, un fils obéissant et respectueux et un homme doué d'une force herculéenne qu'il met toujours au service des causes justes et nobles.

(8) Pluriel du mot *bogotyr*. Il est assez malaisé de discerner la provenance exacte de ce mot, que les uns font dériver du mot tatare *baghitour* et que d'autres vont chercher jusqu'aux Indes. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que ce mot de « bogatyr » a été introduit dans la langue russe à une époque assez tardive et en tout cas après la chute de la principauté de Kiev (XIIIe siècle). Dans la langue russe primitive, on employait *khorobr* ou encore *resvetz* pour désigner un preux ou un chevalier. Le mot de bogatyr a été imprimé pour la première fois dans un livre polonais paru en 1585. On y trouve le passage suivant : « *Rossi... de hervibus suis, quos Bohatiros id est semideos vocant, allis persuadero conantur.* »

Des savants russes éminents, en analysant les faits et estes d'Ilia de Mourom, leur trouvèrent quelques ressemlances avec les actes de certains personnages de célèbres égendes orientales, tels que Rusten du *Livre des Rois* Châh-Nâmèh), du poème persan Firdoûsi ou encore avec eux que met en scène le recueil sud-indou *Mahavamsa.* l est incontestable qu'il existe une similitude entre ceraines actions que les bylines attribuent à Ilia et celles ue commettent certains personnages de poèmes épiques e l'Orient et même de l'Occident; exemple, la lutte d'Ilia vec son fils, qui ressemble, à s'y méprendre, à la lutte l'Hildebrand et de Hadubrand dans le *Hildebranslied.* Iais d'abord la poésie épique de tous les pays et de tous es peuples abonde en traits communs, sans qu'on ait esoin de parler d'emprunts directs ou de transpositions, t puis, le personnage d'Ilia est à tel point russe qu'il erait vain de lui chercher un prototype en Orient ou en Occident. Du reste, le peuple russe l'a bien compris ainsi. l adopta sans réserve Ilia de Mourom, le fit entièrement ien et le transforma même en fin de compte en une sorte e saint dont la mémoire fut vénérée à l'égal des thauaturges les plus populaires de l'Eglise gréco-russe. Au vi^e siècle, un voyageur d'origine polonaise, Eric Lassota e Steblovo, a vu le sépulcre de cet Ilia à la cathédrale de Kiev, dans une des chapelles extérieures. « C'était, écrit-, un héros fameux ou un « bogatyr », comme on dit ici. On raconte sur lui beaucoup de fables. Son tombeau est maintenant ruiné. » Que le peuple russe ait attribué à lia beaucoup d'actes merveilleux et l'ait campé ainsi en leine légende, il ne s'ensuit pourtant pas que ce preux oit uniquement une figure de légende. A l'époque où se ormait l'Etat russe, il devait exister pas mal de ces Ilia n herbe, personnages formidablement charpentés, mais peine dégagés encore de la nature ambiante.

On ne peut pas dire la même chose de Dobrynia Nikiich, autre personnage fameux des bylines du cycle

kiévien. Celui-là est déjà bien dégagé des forces obscur qui terrorisent l'homme primitif. Du reste, ces prototyp sont connus et ce sont des personnages historiques : propre oncle du prince Vladimir, qui s'appelait du mêm nom, mais dont la vie fut moins édifiante que celle d légendaire bogatyr, et un preux de la ville de Riaza qu'on appelait « Timon, ceinture d'or ». Donc, si Dobryn passe son temps lui aussi à accomplir des prouesses fab leuses, luttant tantôt avec un terrible dragon ou s'en pr nant à une géante guerrière (*polenitsa*), tout un côté d son existence est purement celle d'un chevalier alla tenter sa chance soit à Byzance, soit plus loin encore e Palestine. Le pèlerinage en Terre-Sainte était très à l mode au temps où furent composés dans leur rédactio primitive les bylines consacrées à Dobrynia. Celui qu montra aux Russes le chemin qui menait à Jérusale fut, au début du XII[e] siècle, un moine de Tchernigo l'hygoumène Daniel. Son exemple fut suivi bien vite pa des gens d'épée et des personnages de haut rang, orig naires de Kiev et de Novgorod (une des bylines du cycl novgorodien, sur Vassilyi Bouslaïev, parle justement d'u pareil voyage à Jérusalem). Quelques-uns d'entre eu furent attirés en Palestine par Alexis Comnène pou combattre les infidèles, mais la majorité n'y allait qu pour accomplir un acte de foi. Nous ne savons pas quelle catégorie avait appartenu Dobrynia Nikitich, mai le fait qu'il était allé en Terre-Sainte est certifié par u passage d'une byline où il est dit que Dobrynia, étan rentré à Kiev après une absence de douze ans, se plut raconter ses lointains voyages. Au cours d'un festin che le prince Vladimir, il prit une cithare et chanta d'abor « comment il s'était rendu à Tsar-Grad (Constantinople) et puis ce qu'il avait vu à Jérusalem. Et, enfin, en s'ac compagnant toujours de son instrument, il raconta tou ses autres voyages merveilleux ».

C'est du reste à son retour dans sa patrie qu'il eut l'oc

casion de montrer d'une façon éclatante sa présence d'esprit coutumière, son sang-froid et sa générosité de vrai seigneur franc et loyal. Sa femme, après une longue attente, trompée par Aliocha Popovitch, qui lui avait juré que son époux était mort, s'apprêtait déjà à se remarier avec ce dernier, quand justement Dobrynia revint de son long voyage. Apprenant de quoi il retournait, il pardonna volontiers à sa femme son étourderie et ne se fâcha contre Aliocha que parce que celui-ci avait fait pleurer la vieille mère du bogatyr en récitant un mensonge.

Du reste, cet Aliocha Popovitch nous est présenté dans toutes les bylines comme un fourbe et un menteur. C'est le héros le moins sympathique de toute l'épopée kiévienne, non point qu'il ne soit pas brave et courageux, mais sa bravoure est trop démonstrative et son courage est provocant. Au surplus il est passablement hâbleur, avide, vaniteux et n'a rien de chevaleresque dans ses rapports avec les femmes. Il est plein d'astuce, par quoi il rappelle Loki des légendes scandinaves, le dieu du feu dévorant. Le fait que les bylines attribuent à Aliocha, ce fils de pope, tant de traits négatifs, nous prouve que nous avons affaire, en dehors de l'antipathie que le peuple russe manifesta de tout temps envers les représentants du clergé national pour son avidité proverbiale et sa servilité, à un personnage sur lequel ont été rapportés des défauts pris à différents individus. Il est possible que, sous les traits d'Aliocha Popovitch, le peuple ait voulu personnifier l'esprit du mal, l'esprit négateur, dissolvant, l'incarnation des puissances mauvaises. En tout cas, il est incontestable, comme nous le verrons plus loin, que c'est par la faute d'Aliocha, que c'est grâce à sa vantardise que la phalange des preux kiéviens fut décimée dans une lutte sans merci avec des ennemis jurés de la terre russe (9). Ainsi Loki tua jadis par ruse Balder, l'Ase le

(9) Voici cette byline qui raconte : *Comment les preux ont disparu de la terre russe* :

« A l'heure où le soleil rouge commençait à décliner, sept intrépides

plus pénétré de l'esprit divin, et prépara de la sorte l
fin des dieux, les siècles de haine et de barbarie.

Voici donc ce que sont ces trois preux de la second génération des héros kiéviens. Autour d'eux graviten quelques figures de chevaliers secondaires, auxquels le bylines ne consacrent qu'un petit nombre de chants : u Michel Potok ou Potyk, qui a beaucoup d'analogie ave Dobrynia, ou encore un certain Polkane dans lequel n'est pas difficile de reconnaître le Poulicane de la mer veilleuse histoire du chevalier Bove, qui fut très répandu

chevaliers, sept braves frères d'armes s'en allèrent vers la rivière S phat. Devant eux s'étalait la campagne rase et au milieu de cette can pagne rase s'élevait un vieux, très vieux chêne où trois chemins rencontraient. Le premier chemin menait vers la ville neuve, la cité Novgorod; le second vers la capitale, la ville de Kiev; le troisième ve la Mer bleue, la mer lointaine. Au carrefour des trois chemins, les preu s'arrêtèrent; ils mirent pied à terre, dressèrent des tentes de toile bi blanche et laissèrent leurs chevaux brouter l'herbe fraîche. La nuit v nue, ils se couchèrent chacun sous leur tente et s'endormirent. »

Quelques jours passèrent ainsi, quand un matin, Ilia de Mourom s'étant rendu à la rivière Saphat pour s'y laver avec de l'eau bi fraîche, s'essuyer avec un linge bien fin, et faire une longue prièr aperçut de l'autre côté du fleuve une multitude armée, une force si in posante et nombreuse que nul n'aurait pu l'évaluer. Revenant sur s pas, Ilia cria : « Oyez, vous autres, amis et frères! preux vaillants « téméraires! Venez tous par ici! voyez cette troupe immense : n'est- « point du beau travail pour vous? » Alors vivement tous les preu montèrent à cheval et se jetèrent sur la multitude des mécréants. Ils l taillèrent en pièces, ils la piétinèrent sous les sabots de leurs montures ils la mirent en déroute Et quand cela fut fait, un sentiment d'orgue envahit leurs âmes; ils voyaient que ni leurs fortes épaules n'étaient fa tiguées, ni leurs bons coursiers lassés, ni leurs glaives d'acier ébréché Alors Aliocha Popovitch s'écria : « Qu'on nous oppose une armée su « naturelle, une armée qui ne soit pas d'ici! Nous viendrons à bou « même d'une telle armée! » Dieu entendit cette parole insensée. A pein avait-il dit ces paroles que deux guerriers inconnus se montrèrent leur dirent : « Accordez-nous le combat; nous sommes deux, vou « êtes sept, peu importe! » — Vivement, plein de fougue et d'audac Aliocha Popovitch, enlevant son destrier, se jeta sur les deux guerrie et de son épée tranchante les fendit en deux. Alors ils furent quatre tous les quatre en vie. A son tour, Dobrynia Nikitich se jeta sur eux, le fendit en deux. Ils furent huit et furent tous les huit en vie. Ilia d Mourom fit de même, — mais alors au lieu de huit, ils furent seize. D coup, tous les preux, d'un seul bond, se jetèrent sur leurs adversaire Mais plus ils en tuaient, plus leur nombre augmentait. Il luttèrent ain durant trois jours et trois nuits; leurs bras se fatiguèrent, leurs cou siers se lassèrent; leurs glaives d'acier s'ébréchèrent, cependant que l nombre de leurs adversaires ne faisait que grandir. Alors les preu prirent peur; un à un ils s'enfuirent dans la montagne rocheuse, dan les sombres cavernes. Mais, à mesure qu'ils arrivaient dans la monta gne, immédiatement, ils se changeaient en rochers. C'est donc depu ce temps-là que les preux ont disparu de la terre russe. »

jadis en Russie, et dont le prototype est ce Buovo d'Antona qu'on trouve dans le quatrième livre de la célèbre chronique poétique du XIVe siècle, *Reali di Francia*.

Bien différentes des bylines consacrées aux preux dont nous venons de citer les noms, sont celles qui nous parlent d'un Soloveï Boudimirovitch, d'un Duc Stepanovitch ou d'un Tchurila Plenkovitch. Et d'abord ces trois personnages ne sont pas des guerriers, mais des marchands trafiquants, corsaires à leurs heures et pirates aussi. Le plus sympathique et le plus représentatif d'entre eux est Soloveï Boudimirovitch, qui arrive un jour à l'improviste à Kiev sur son vaisseau « Le Faucon », richement orné. Vient-il de l'ancienne patrie des Variagues, de la Scandinavie? Vient-il des mers du Sud, de la loitaine Venise? On ne sait au juste et on ne lui en demande pas tant, quand il débarque et se présente chez le prince Vladimir avec de riches présents. Les Kiéviens, gens pratiques, eux-mêmes marchands dans l'âme, ne s'occupent que de soupeser les richesses de leur hôte navigateur; ils admirent le vaisseau de Soloveï qui ressemble si bien par son gréement et ses formes étranges au navire des intrépides Vikings. Ils voudraient le retenir chez eux, l'intéresser à leurs affaires. La nièce du prince Vladimir, la jolie Zabava ou Zapava, se charge de l'ensorceler et de lui faire perdre le goût des longs et périlleux voyages. Soloveï consent bien à épouser la jeune fille. C'est la vieille mère du jeune et beau marchand, qui voyage avec lui, qui s'y oppose. « Va d'abord, mon fils, sur la mer bleue, lui dit-elle; quand tu auras fini d'y commercer, alors tu épouseras Zabava. » Dans certaines variantes de la même byline, Soloveï revient effectivement à Kiev et épouse Zabava après des péripéties des plus savoureuses.

Les deux autres héros de cette même catégorie de bylines, Tchurilo Plenkovitch et Duc Stepanovitch, sont aussi de riches étrangers, des hôtes de passage qu'amène

à Kiev la renommée toujours grandissante de cette ville et aussi probablement des raisons commerciales. Le premier, venu, nous dit-on, de la presqu'île de Tauride, devait être un de ces marchands génois qui étaient établis dans les anciennes colonies grecques des bords de la Mer Noire; son second nom de Plenkovitch, c'est-à-dire « fils de Plenka », le prouve suffisamment, car c'est sous la dénomination de *plenks, frenks, francs,* que les Turcs et les Tatares de la Crimée désignaient les Italiens établis parmi eux.

Quant à Duc Stepanovitch, c'était un chevalier sans emploi, originaire de la Galicie. Il était venu chercher honneur et gloire auprès du riche et puissant prince de Kiev. Qu'advint-il de lui par la suite, la byline qui lui est consacrée ne nous le dit pas. Il est possible qu'il ait trouvé, en fin de compte, une situation dans la *droujina* princière, comme ce fut le cas pour maints de ses compatriotes. L'essentiel, c'est que lui aussi, de même que Soloveï et Tchurilo, nous éloigne passablement du fabuleux et de l'invraisemblable et nous rapproche sensiblement de la réalité journalière sous la forme où elle se manifestait au pays de Kiev, à l'époque de sa prospérité.

Ainsi les bylines du cycle kiévien forment une gamme complète, allant du fabuleux au réel le plus terre à terre, du merveilleux jusqu'aux grisailles de la vie journalière, de l'héroïque jusqu'aux préoccupations les plus mercantiles. Et tout cela s'enveloppe dans la chaude lumière du Midi et se déroule parmi un tourbillonnement de couleurs, de sons et de gestes du plus bel effet.

N. BRIAN-CHANINOV.

AMOUR SIX CYLINDRES[1]

A la mémoire de J. H. SCHULTHESS,
qui, pour le service de la France,
prit la mer entre 1914 et 1918.
A. F.

I

MARIEM

— Eh! bien, je pense qu'aujourd'hui, on est exacte!

— C'est tout naturel, du moment que vous me l'aviez mandé, répondit Evotchka, en embrassant Mariem, au lieu du couloir où elle était venue, comme toujours, -devant d'elle.

Mariem faisait le tour d'Evotchka. De ses yeux d'ex-rte, mais avec bienveillance, elle admirait le manteau antilope de la jeune femme.

Elle s'écria, avec une bonne joie :

— Il aura été content, le papa, je pense, de vous voir ns votre belle fourrure?

— Vous allez le revoir, mon Papito, Mariem! A sept ures précises, il m'a promis qu'il serait là. Et Wassilief, son côté, m'a juré qu'il viendrait à six heures. (A l'ac-utumée Evotchka désignait son mari par son nom de mille)... Mais Ali?

Comme toujours, Mariem avait fait asseoir sa protégée ns le boudoir, au fond des appartements de réception elle se réfugiait.

Les tubulures du chauffage central méprisaient cette trémité de la demeure. Mariem entretenait dans la che-

minée du coin un substantiel feu de bois. Peut-être pour chercher dans la flamme l'éclat, rallumé, de tant d'amours dont les cendres montaient autour d'elle?

Evotchka avait senti, dès l'entrée, un vieux réflexe qui, autrefois, la poussait vers la pièce en rotonde sur le Parc Monceau.

Mais depuis l'été dernier, les choses étaient changées chez Mariem. La veuve, après son dernier deuil, son mari allant rejoindre dans la tombe son premier enfant, avait abandonné l'ancienne chambre de son fils aîné, son lieu de prédilection. En outre, depuis la mort de son mari, voire quelques mois avant, elle s'était défendu, sans le dire ni le cacher, d'ouvrir son grand salon.

Aussi bien, Evotchka appréciait-elle cette contraction de ce foyer toujours si altruiste, où, depuis le retour de vacances de son amie, elle retrouvait mieux la figure du disparu : ce mari de Mariem qu'elle avait aimé comme un aïeul. Dans ce boudoir qui avait été cher au mort, Evotchka gardait devant la vie une attitude pleine d'espérance.

Mais elle ne s'attarda pas sur elle-même.

C'était le front de Mariem qui était bandé en arc par une sérieuse préoccupation. Mais ce fut elle, Evotchka, qui laissa échapper la flèche vers le but qu'il fallait bien qu'enfin ces deux femmes, d'âge différent, mais de tendresses pareilles, se décidassent à découvrir :

— Mais Ali? — redemanda Evotchka.

— Il y est allé! répondit avec résignation sa mère.

Ce disant, elle eut un geste court de la main, un adieu qui se reprend parce que s'estimant prématuré, tandis que ses paupières soulevées permettaient une invocation au ciel.

Evotchka chercha à excuser Ali :

— Si Ali n'est pas là quand mon père arrivera, ça ne fait rien. De toutes façons, mon Papito ne pouvait pas venir cette après-midi. Ali a bien fait de profiter de cette invitation...

— Presque un bal! Si peu de temps après que son père nous a quittés!

— Mariem, il vaut mieux qu'il prenne des distractions que vous connaissiez.

Elles ne parlèrent pas de la mode qui faisait accéder les foules démocratiques aux courtes observances des deuils de Cour. La mère la plus maternelle est disposée à s'accommoder d'un vêtement nouveau pour ses sentiments, pourvu qu'on ne lui défende pas d'en avoir. Plus on allait, plus tout, décidément, s'accourcissait : les distances, les robes, les cheveux des filles et le temps des larmes. Ce qui la chagrinait, ce qui réveillait en elle son antipathie naturelle pour la vie moderne, c'est que l'application particulière d'une coutume générale avait permis à Ali d'aller librement chez les Léguimarru. Et elle avoua :

— Vous comprenez, ma petite Evotchka, j'ai peur qu'Ali toujours fourré chez eux, ne finise par s'amouracher complètement de cette petite Indienne... Je ne pense pas tout de même qu'il soit aussi fou!

Trois jours avant, le lundi de fondation chez Mariem pour les Wassilief. Ali était là, regardant sûrement vers le futur. Sa mère se tourna vers le passé. C'est la façon qu'ont les parents de se rencontrer avec leurs enfants.

C'est Mariem qui conte à son amie Evotchka :

— De tout temps, elle a été prétentieuse, Mme Léguimarru. A une de nos rencontres à la Cour de Grèce, nous venions à peine d'arriver, eux de Washington, nous de Suède, elle m'a laissé un souvenir inoubliable. Ces messieurs avaient été reçus officiellement par le Roi. Nous devions être présentées à la Reine, moi, Mme Léguimarru et d'autres femmes de consuls. Nous attendions dans une petite chambre du palais. La femme du Consul d'Allemagne s'était placée en tête aux abords de la porte, où devait paraître la dame d'honneur qui nous

conduirait auprès de Sa Majesté. Moi, je me tenais contre la fenêtre. Je m'extasiais de voir, après les paysages aux stratifications blanches, mais serrées du Nord, un coin de cette campagne de Grèce, blanche aussi, mais où le sucre cristallisé semble à chaque minute se détacher grain par grain de la masse pour aller palpiter dans le ciel. Tout à coup, Mme Léguimarru vient vers moi, tenant à la main une feuille de carnet de danse sur laquelle elle venait d'inscrire la hiérarchie que l'on suivrait, à l'entendre, pour la réception des Dames du Corps Consulaire. Ce n'est pas par amour-propre patriotique qu'elle m'avait placée la dernière, puisqu'elle cédait le premier rang à Mme Vergauffen. Jugez de son désappointement quand le Chambellan, précédant la Dame d'honneur, nous appelle : moi d'abord, la France ensuite, puis Mme Vergauffen, l'Italie, l'Espagne et Mme Léguimarru la toute dernière. Je vous assure que je ne tirais pas vanité de passer avant la France qui, à cette époque, était la première nation du monde. Mon mari étant Consul Général de Turquie, alors que M. Léguimarru n'était que consul, et pas de carrière, on avait voulu reconnaître un titre, sans parler d'une flatterie à l'égard de la Turquie, que la Grèce tenait alors à ménager. Quand nous sortîmes du petit salon français où Sa Majesté nous avait reçues, Mme Léguimarru se dressa comme un coq des Flandres. Mme Léguimarru m'avertit : « Ma chère amie, si nous n'étions pas liées par plusieurs années de carrière commune, je soulèverais un incident diplomatique. Je ne vous apprendrai pas qu'en Honduras, nous avons fait des révolutions pour beaucoup moins »...

Dans le courant de cet été — déjà l'été dernier ! — peu de temps après la mort du mari de Mariem, toute la maison tremblait encore du coup de vent venu arracher en pleine vie l'homme et l'âme de cette famille. Au cours d'une de ses visites de condoléances, Mme Léguimarru

vait éprouvé le besoin de conter que son mari avait été nvoyé dix fois en missions, oubliant de rappeler qu'il 'était présenté cinq fois au même concours universiaire.

... Mme Léguimarru, à une visite plus rapprochée de la récédente qu'elle n'en avait coutume avant la mort du ıari de Mariem, et aussi avec une complaisance accrue, létailla les occupations innombrables de son époux.

Mariem avait eu une contraction de visage plus crisée qu'au chevet de son mari mourant. Elle était, en effet, e celles qui ont un sourire pitoyable devant la mort, ıais qui se révoltent avec fureur devant l'imposture, neurtrière de la vérité.

Mariem n'était pas de ces mondaines qui éprouvent le esoin de casser sur la tête de leurs amies ce qu'elles ont aissé de sucre sur la table à thé dont elles viennent de 'éloigner. Le même soir, pourtant, elle plaisanta avec ;râce sur la clientèle de cet excellent M. Barraba Léguinarru : les prisonnières de Saint-Lazare. En entendant es brocarts, le fils de Mariem, Ali lui-même avait simplenent jeté dans la conversation la silhouette de la Pensionnaire que les Léguimarru priaient tacitement de les ıider à payer un trop fort loyer, et qui, tour à tour, Portugaise, Madrilène, Bordelaise ou Norvégienne, était ndifféremment appelée cousinette.

Evotchka et Mariem se rappellent maintenant le visage ironique d'Ali « chinant », ce soir-là, la famille Léguinarru.

Autre souvenir (typique) : ce liébig de drame à la node anglaise qui veut la sensation théâtrale sans la cène; ce sketch, le jour où Mariem reçut une épave dans on salon, connu déjà comme le rendez-vous des demisoldes de la diplomatie européenne dans les Balkans. C'était la mère d'une jeune étudiante en pharmacie qui venait proposer à ces dames du linge brodé. La pauvre

dame faisait avec honte l'article : — ...Excellent, parce que, vous comprenez bien que, si j'ai accepté ce dur métier pour payer les études de ma fille, j'ai exigé une représentation digne d'une veuve. Du shirting exceptionnel !

Mme Léguimarru joignit à un marchandage adroitement dissimulé le blâme de la fausse mondaine pour une semblable qui déroge. Mariem répondit en achetant toutes les serviettes à thé que portait la marchande humiliée, afin de priver Mme Léguimarru du modèle qu'elle convoitait, et pour fournir à Evotchka un peu de linge inutile qui lui rappellerait son ancienne maison des fastueuses Russies.

Mariem et celle qu'elle confond avec une fille se rappellent fort bien...

Mais *ce soir*, ce qui hante l'esprit de Mariem, c'est de savoir si son fils a assisté à la soirée des Léguimarru Non Ali ne sera pas assez fou pour cela. D'ailleurs, il se souviendra que son père ne voulait pas d'une amitié trop étroite avec cette Indienne.

Mariem est toute à l'heure présente, c'est-à-dire qu'elle envisage seulement les changements que la minute actuelle va apporter au passé. Et elle cherche ce qu'elle fera de l'avenir. Elle confie à Evotchka :

— C'était la crainte de mon mari. Son rêve aurait été tout différent. L'avenir d'Ali ne l'avait jamais préoccupé parce qu'il le savait comme lui homme d'une intelligence unique. Vous savez, de ces gens qui posséderont une science, une opinion politique, une femme, une conscience Toujours unitaires. Une force centripète, peut-être très grande, mais au centre d'un cercle irrémédiablement fermé. Mon mari laissa son fils complètement libre, durant son temps d'étudiant. Il n'exigeait de lui que la réussite scolaire. Ce procédé nous allait si bien qu'Ali nous contait tout à chacune de nos apparitions, de Buenos

Ayres, de Valparaiso, de Londres ou de Paris. Nous l'avions mis dans une pension dirigée par la veuve d'un colonel de Nîmes. Des gens de la Fontaine. Ali y acquit l'indifférence à la femme. Toutes ses diversions consistaient en une bonne purge, de loin en loin, sous la forme d'invitations collectives d'amis, au cours desquelles il buvait des cocktails. Combien de fois, ici même, nous a-t-il fait mourir de rire par la façon presque fillette — on aurait dit qu'il jouait à la dînette! — dont il préparait un verre de liqueur. Un verre, c'est-à-dire dans une petite coupe, cinq ou six épaisseurs différentes de liquides divers. Une fois, jeunesse! il rentra chez Mme Baillargues un peu trop gai. Le lendemain, la bonne logeuse passa dès six heures du matin dans toutes les chambres de ses pensionnaires pour leur recommander le plus grand silence. Ils crurent à un décès. Elle leur dit : « Messieurs, il faut que vous soyez très raisonnable. M. Ali a eu, cette nuit, un excès de bouche auquel je serais navrée que vous ajoutiez des excès de langage ». Vous pensez si nous rîmes, mon mari et moi, quand Ali nous rapporta cette magnifique exhortation. On le soigna. D'heure en heure, on lui faisait boire une eau *bouillie* à l'ail et au thym. Comme le point de vue pratique ne saurait être victime des sentiments, on lui avait dressé un lit dans le parloir, afin qu'au cas de vomissements, il ne salisse qu'un linoléum poli par plusieurs générations de visiteurs. Mme Baillargues invita plusieurs de ses amies à prendre le thé autour d'Ali. Elle y convia même un locataire de l'étage au-dessus, afin que cet auditoire inacoutumé pût inoculer à Ali le dégoût de ces dérèglements... Plus tard, quand Ali eut obtenu de son père une auto, il commença à emmener avec lui des jeunes filles. Eh bien, ma petite, pas une fois, il n'a invité quelqu'un sans nous le dire. Il était libre, évidemment, mais il aurait cru manquer à notre doctrine familiale.

— M. Adi-bey était vieux-Turc!

— Pas du tout. Mon mari avait compris que c'en est

fait du principe autoritaire dans le monde. L'homme cherche à revenir à la nature. Il accepte la civilisation parce que, sous son joug, il trouve des jouissances. Mais il tend à redevenir libre. Je suis française d'éducation, je le suis demeurée de goût, n'est-ce pas? mais j'ai vécu dans mon pays, l'Orient. Je suis convaincue que l'état de dépendance hiérarchisée, que le respect d'autres hommes, le respect de maîtres est une pure invention, un premier artifice de la société, qui, elle-même, est un sacrifice mutuel et collectif en vue d'égoïsmes particuliers. Mon mari était de ces Turcs qui n'ont pour patrie qu'un centre de caravanes intellectuelles. Il avait tété du fatalisme musulman un renoncement asiatique à prétendre être plus que soi-même, ce qui comporterait le désir farouche d'être soi-même. Mais il avait trop vécu en Europe. Le sérail, l'esclavage de la femme, il en souriait! Il n'avait gardé de l'hermétisme du foyer radicalement turc qu'une compréhension puissante de l'intimité familiale. Et il était bon mahométan. Vous avez vu comme il aimait son unique femme, suivant les prescriptions coraniques... Ayant un grand mépris pour les désordres sexuels, il attendit qu'Ali fût parvenu à l'âge où l'on doit chercher une compagne pour lui en présenter une, sûr qu'Ali, son fils, agréerait son choix.

— Permettez-moi de vous dire, ma chère Mariem, que vous avez peut-être un peu brusqué les choses pour les demoiselles Mandois.

— Un parti magnifique! Il n'avait que l'embarras du choix. Toutes deux aussi belles. A sa portée.

— Voilà pourquoi Ali n'en a pas voulu. Je crois que le mariage est une conquête. Il l'est pour ce qu'il lui reste de rapt, de viol.

— Oh! vous! avec vos idées russes!...

— Il n'y a pas d'idées russes. Tout le monde le sait comme moi. Deux jeunes filles que vous invitez chez vous, chez qui il est invité, prêtes toutes deux à devenir sa

femme, lui apportant une situation, tant de facilités l'ont découragé.

— Si Ali avait voulu écouter son père! Mais il a préféré entrer dans un contentieux. Qu'y pouvait-il faire sans protection? S'il avait contracté l'union que voulait mon mari, le père des petites Mandois l'employait dans ses forêts. Plus tard, il en était le maître.

— J'entends bien. S'il devait trouver un protecteur, ce ne devait être évidemment qu'à condition de manquer à ses aptitudes. La vie moderne est ainsi faite.

Mariem souligna l'ironie, par laquelle s'amollit le cuir du scepticisme de Paris. Pourquoi aurait-il eu une amie, sinon pour essayer dans ce miroir les vêtements d'hypothèses qui lui iraient le mieux? Mais elle ne trouvait rien qui pût convenir à la prochaine cérémonie nuptiale à laquelle elle appréhendait d'être conviée.

Et Evotchka Mariem se représentait à genoux devant une malle pleine de défroques démodées dont elle cherchait à tirer quelque reste qui s'accommoderait aux circonstances nouvelles.

Mariem se plaignit encore :

— Si mon mari voyait ça! Ah!... Les morts vont décidément bien vite. On dirait qu'il l'avait pressenti. Il savait qu'Ali, plusieurs dimanches matin de suite, avait promené dans son auto la nièce de M. Fadat, cette Parisienne si jeune et si gentille. Un an plus tard, il avait connu le flirt d'Ali pour cette Espagnole dont je vous parlais. Devant ces caprices sans sanction, mon mari eut à peine un froncement de sourcils de ses yeux en yatagans, comme je lui disais. Il ne voyait à ces jeux aucun inconvénient grave. Mais cette petite Léguimarru! Penser que nous avons, mon mari et moi, suivi toutes les variations des devises multiples dans lesquelles il nous a fallu traduire notre fortune, de pays en pays. Penser que, malgré tout, nous avons réalisé une sécurité plus grande, un élargissement du bien que nous ont laissé nos ascendants,

et que tout cela va tomber aux mains d'une étrangère, que sur les pièces d'argent des Califes s'appuieront des empreintes de doigts vulgaires où, pour si paresseux qu'ils puissent être, il y aura le craquellement du fil à repriser, je ne peux pas en prendre mon parti!

— La vie...

— Mais non! Pas la vie. Vous confondez, à la slave, la mort et la vie. Vous avez ce besoin de mêler du néant à tout ce qui existe... Pardonnez-moi, ma petite Evotchka, je ne sais pas ce que je dis.

— Nous avons tellement reçu de coups de knout, depuis 1917! Un de plus, un de moins!... Pourquoi vous mettez-vous dans cet état? Vous êtes laborieuse devant la douleur future. Vous préparez les langes d'un sentiment qui n'est pas encore né.

— Le cœur des mères est ouvert à toutes les Annonciations... Je sais ce que vous pensez de l'héritage. C'est à cause de votre concession au Nirvana que vous avez supporté la révolution.

— Les Emigrés de 89, pour avoir été moins asiatiques, n'ont pas mieux résisté.

— Je vous demande pardon. Il y a eu tout un bas peuple qui a acquis, dans notre Révolution Française le goût et le droit de posséder. Mais toutes les convulsions politiques que la France a connues depuis, notamment les mésalliances des derniers nobles avec les filles d'industriels, prouvent assez que même les vaincus n'ont pas renoncé... Et puis, que j'admette encore ce qu'a de vexant l'héritage pour ceux qui ne pourront jamais, ou qui ont déjà hérité? Supposez-moi morte. J'ai disposé par testament de mes biens. Mon fils leur donne une autre filière. Et je le vois de l'autre monde. Dans ce cas, je ne puis m'insurger. J'ai antidaté le transfert de propriété. Le sens de la matière évolue. C'est revenir à constater que toutes les précautions prises par les vivants pour embaumer leur œuvre n'éviteront pas que la postérité trouve de la pous-

ière dans les tombes, les musées et les bibliothèques... Mais moi, vivante, arbre encore enraciné, voir que mon ils me transplante dans une mauvaise terre, que le patri-noine des Adi Bey passe aux Léguimarru, c'est inique!

— Pardon. Par son testament, M. Adi-Bey a lui-même disposé qu'à sa mort votre fils jouirait de sa fortune.

— S'il ne l'avait point fait, les Léguimarru n'auraient pas eu des visées sur Ali...! C'était trop beau. Vous et Moi, aimant si pieusement, dans la paix, le souvenir de mon pauvre mari, nous étions toutes deux ses veuves. Depuis qu'Ali a eu dans ses mains la moitié de notre fortune, pas une fois il ne voulut séparer nos deux avoirs. C'est moi qui ai dû, pour des opérations financières, lui rappeler que nous étions séparés d'intérêt. Par égoïsme, parce qu'il est plus facile de sérier une somme qu'un sentiment, dans le même temps que je lui disais que nous étions, l'un et l'autre séparés de bien, je nous croyais UN. On n'est décidément que soi-même et tout seul dans la vie. Dès l'instant que vous sortez de votre mère, vous êtes isolé. Affection, lien familial, autant de lassos qu'on jette sur un fugitif et qui sont faits d'un vieux morceau de cordon ombilical. Et votre fils vous échappe. Vous y consentez encore parce qu'il vous paraît s'élancer vers la liberté. Mais c'est pour le voir tomber dans les rets d'une autre famille, qui ne lui est rien, qui ne vous est rien, et qui va vous le prendre, au nom de l'amour. C'est pourtant ce même amour qui m'a jointe, moi, à mon mari et qui, dans ce qu'il a eu de plus abandonné et de plus merveilleux, l'a enfanté, lui, l'ingrat! Sur ce petit paquet de chair à saucisse, quand ils naissent, nous nous penchons, nous cherchons comme un horoscope à qui, père ou mère, ou ascendant de l'un de nous, il peut ressembler. Que passe une fille, le masque tombe comme des eaux lustrales et nous voyons ce grand fils sorti de nous-mêmes, étranger comme un adultérin. Pire : dans quelques années d'ici, par ce mot dont l'exactitude aurait

pu s'arrêter à sa première syllabe, par la chère idiosyncrasie, je le verrai pareil à sa femme! Mon fils, un Adi-Bey ressemblant à un Léguimarru!

Mariem pleurait. Comme Evotchka comprenait ses larmes, elle ne trouvait rien à lui répondre. Sans les contre-sens des affections respectueuses, hiérarchiques, mondaines, toutes appliquées et artificielles, sans les mésententes des égoïsmes, il n'y aurait pas d'art théâtral possible... Dans la vie, on ne se parle que par le silence.

Un accord intégral, semblable à celui du vent et de la poussière, de la nuit et du remords, de l'ambition et de l'audace, du nuage et de la montagne, mêlait d'une façon muette le consentement des deux femmes à l'apparition de faits nouveaux imprévisibles.

Mariem a, par hasard, un service au complet : cuisinière, femme de chambre et valet. Complaisante pour l'office, elle est, d'ordinaire, le jouet d'abus, de chantages et toujours désobéie. La loge lui débauche ses cuisinières et elles s'en vont en entraînant par la main le chauffeur et le valet de chambre, saoules d'avoir gueulé qu'il ne faut plus obéir à aucun patron, sans pour cela se libérer de la loi de servir.

Depuis peu Mariem a embauché le couple parfait, dont l'ambition était de servir une veuve. Mais malgré que le poisson de la Volga, en l'honneur du père d'Evotchka, doive être, ce tantôt, bien présenté, Mariem surveille par plaisir, en dame de céans qui n'a jamais pris son parti de l'indifférence des serviteurs à l'égard d'une cuisine qu'ils sont les premiers à goûter.

Mariem, laissant seule sa grande amie, s'affaire.

Elle se penche sur le surtout de table, puis dispose dans les Lalique les petits fours.

Evotchka s'imagine sans peine que sa protectrice se révolte contre ce qui n'est plus, mais qui ne peut pas ne plus être. Et l'amie, supprimée elle-même devant l'amie,

croit entendre Mariem dire : « Adolphe m'est mort. Mon mari m'est mort. Mon dernier fils me reste et, vivant, une femme me l'enlève! Il y a une tribu dans les Andes qui fait un festin sur les cercueils. De la mort, il faut bien que quelque chose naisse. Et on n'accouche que dans une surexcitation qui se confond avec de la joie. Mais de cette disparition immanente de mon Ali, il ne me reste que de l'absence ».

A la vérité, Mariem pense un peu différemment, car, rentrant auprès de l'exilée, elle révèle à Evotchka :

— Au fond, l'argent ne m'est rien. (Evotchka, obligée par elle si souvent et toujours si élégamment, n'en doute pas.) La famille? Raison sociale changeante sur des cœurs identiques!... Cette petite Léguimarru, je la connais depuis toujours. Elle n'est pas mauvaise. Elle aimait tant mon petit Adolphe! Elle avait huit ans de moins que lui. Chaque fois qu'elle venait le voir, elle lui disait, en se mettant à ses genoux et lui baisant la main : « Tu es beau. Sois mon roi. Veux-tu que je sois ta dame pour t'habiller? »... Mais, malgré tout, elle une familière de chez moi, m'avoir volé mon Ali!...

II

ALI

Un passe-partout mordit la serrure.

— Mariem, c'est Ali qui rentre! — s'écrie Evotchka.

Comme toujours, officieuse sans être obsédante, vraie fille de Mariem, le cœur prompt et l'esprit complaisant, Evotchka s'empresse vers tout ce qui, venu de l'extérieur ou sortant de ce foyer affligé, peut accélérer ou ralentir les battements du cœur de la maison. Ali rentre. Contrairement à son habitude, il enlève lentement son pardessus. Il prend dans ses bras la jeune femme à l'affection toute offerte et aux tendresses inquiètes.

— Et alors? Cette réunion dansante? — lui demande-t-elle vite, anxieuse.

— Ne m'en parlez pas. Je vous dirai... Une danse, si vous saviez... Si vous saviez, Evotchka!

Ali va et vient, replie les journaux, lui qui, à l'accoutumée, les déploie en désordre sur les tables. Il s'assied sans adoucir le bris de son pantalon aux genoux. Evotchka voit la pupille de ses yeux se dilater, se contracter, faire enfin dans leur orbite tout ce que peut lancer en bomerang, puis reprendre en torsion serrée un météore dans le chaos. Le bouleversement intime se traduit, chez son vieil ami, par une agitation des extrémités de sa moustache et une ondulation des cheveux qu'il a si abondants, effleurement extérieur de la pensée qui torture ses lèvres et pétrit son cerveau.

Sa mère apparaît. Un baiser. Pas de paroles.

Mariem et son fils dissimulent, sous la familiarité chérie d'une bonne entente, les interrogations qu'ils ne veulent point échanger.

— Vous l'avez revue? — demande en russe Evotchka à Ali qui, pour être né dans une des grandes villes cosmopolites du monde, a le génie des langues.

Mariem approuve que les deux enfants continuent, en ce jour, un mode de parler qu'ils ont toujours eu. Peut-être même l'approuve-t-elle avec vivacité; l'idiome qu'elle n'entend pas décidera son fils à faire des confidences à leur amie.

— Eh! quoi? insiste Evotchka.

— Venez dans la chambre, je vous conterai tout, — réplique Ali. —

Ils reprirent d'instinct pour ce tête-à-tête le chemin de la pièce, maintenant condamnée, où la mort avait par deux fois révélé son visage à une femme.

Ils allèrent dans la rotonde sur le parc. Mariem passa dans le couloir. Elle vit s'allumer le lustre de la chambre où vécut son autre fils avant sa mort, sans que même

un blâme tirât dans son corps la fibre d'un geste de défense ou d'un mot questionneur. Son cœur ouvert à tous les échos comprenait qu'on allât au pied d'un mur sonore essayer sa voix dans une circonstance importante. Elle les laissa entamer leur conversation dans la pièce qu'elle désertait désormais.

— Que faites-vous? — demanda Evotchka à peine entrée dans la chambre dont Ali éteignit les lumières.

— Je ne puis pas vous adresser la parole, si vous me regardez, — lui répondit le jeune homme. —

Elle attendait dans l'obscurité qu'il commençât de parler. Sur l'avenue Vélazquez, assouplies à l'asphalte vernie, des autos passaient. Des silhouettes agrandies et obliquées par la projection des réverbères, rompaient provisoirement le filet du store où le Venise mettait ses applications précieuses et superflues. Evotchka pensait qu'Ali appréciait ces murmures élégants de caoutchouc sur le sol, des cuirs chagrinés aux véhicules et des fourrures sur les femmes, qui ouataient la vie du quartier. Mais Ali tardant, redoutant elle-même la netteté impérieuse d'une question, elle poussa vers lui, dans l'ombre, une main prête à aller cueillir une larme.

— Il y a, — coupa-t-il, enhardi par l'ombre, — que tout est fait.

— Ali, faites attention à ce que vous dites. (Elle sentait, dans le sombre, venir par ondes jusqu'à elle, la rougeur qu'exhalait le visage de son ami.) On dirait que vous êtes déjà marié!

— Tout est fait, je vous dis.

Il y eut un silence, comme pour permettre d'entendre les pas de Mariem et du valet sur les tapis sourds et, dans la rue, des écrasement traînés en polissage froid de l'avenue, avec, peut-être, le piétinement de quelque amoureux sur la terre humide des allées du parc. Et Ali ajouta à ses confidences involontaires des semaines précédentes ceci :

— Je vous répète qu'il ne reste plus rien à faire. Je suis allé chercher M[lle] Léguimarru avec la voiture. J'ai d'abord eu une désillusion. J'avais osé une patte sur le marchepied. La concierge paraît qui m'avertit : « Mademoiselle est sortie, Monsieur. Elle m'a chargé de vous dire qu'elle vous attend autour de la colonne de Rivoli, sur la Place du Châtelet. » J'ai remis dans la torpédo ma jambe gauche qui en était sortie. Le même lancer m'a fait appuyer le pied sur l'accélérateur, car vous pensez que je n'avais pas arrêté mon moteur, et je suis parti à fond de train sur le clapotement des pierres du quai des Célestins, du quai de l'Hôtel de ville, du quai de Gesvres et de je ne sais pas encore quel diable de quai. J'ai fait le tour de la place à contre-sens. Si je n'ai pas attrapé deux procès-verbaux à la fois, c'est bien parce que le flic a cru que je n'étais plus maître de mon volant. Suzy était au pied du monument rostral. Vous ne croirez jamais quelle vision ce fut pour moi. La déesse de pierre qui tend ses deux couronnes sur le crâne de la foule comme deux banderilles, m'a paru moins pure, moins virginale que ma Suzy. Tranquillement assise dans le refuge de la S. T. C. R. P., elle éventait sur le trottoir de la place un double regard noir, absolument comme un homme en carafe gratte le sol du bout de son bâton. Evotchka, je dois vous détailler toutes les circonstances qui ont accompagné cette grande action. Elles sont si complices, si rapides, que je les ai suivies et enregistrées dans moi comme des poignées de bank-notes dans ma poche-revolver. Il faut que je vous le dise, afin d'en jouir. C'est déjà du passé !... Son petit chapeau de feutre sur ses cheveux si onctueux... Son manteau de petit-gris... Son père, quand il était dans l'Oural, avait ça en doublure à une vieille pelisse. La mère Léguimarru a découvert que les chiffons de l'ancienne Russie prenaient de la valeur dans la nouvelle France : elle lui en a fait confectionner un manteau, à peine usagé aux aisselles et qui lui va à mer-

veille. Elle avait des bas de soie, une nervure transparente sur sa chair où il y a juste un petit duvet. Cela descend d'un coup, comme deux tiges qui enfoncent le double dard de ses pieds partout où elle marche. Elle était honteuse, mais ce qui dominait en elle, ce qui cachait cette pudeur à tout autre qu'à moi, moi seul pouvant la voir, c'était une liberté, une volonté affichée aux yeux du public, de se montrer à mes côtés. Je lui ai dit : « Allons! ». Elle m'a répondu : « C'est bien vrai, Ali? Vous ne vous abusez pas vous-même? » J'ai ajouté : « Saute dans l'auto, que nous sommes contraires au sens unique. Et cale-toi bien, qu'on va faire de la vitesse. » J'ai donné un coup de volant formidable vers la Seine. L'autobus T. P., ou bien X. T., s'est plaqué de peur contre le trottoir du Théâtre Sarah Berhnardt avec un gros mrrr grognon et nous sommes partis en seconde. Toutes les cages des oiselleries des berges, toutes portes ouvertes, lâchaient, derrière nous, leur volaille. Notre passage renversa les quilles de la colonnade du Louvre. Les terrasses des Tuileries nous passèrent à hauteur des narines comme les premières vagues qu'entame un canot automobile. Elle planta son tom-pouce, ou l'obélisque, au beau mitan de la Concorde pour que nous nous avancions en seigneurs attendus sur le velours de l'Avenue des Champs-Elysées. Je visais l'Arc pour que nous y passions en boule de croquet, en faisant tinter au passage la cloche de sa voûte. Après le Rond-Point, elle me toucha le genou et appuya toute une jambe contre la mienne, en montrant une façade : « Philippe et Gaston. » Tu sais, il y a de belles robes, là.

— Tiens mon chapeau, que je lui crie, faut passer la tête découverte devant l'Inconnu. Et aussi bien ne me rends pas ma coiffure. C'est beaucoup plus délié de nous en aller tous deux vers où nous allons, la tête nue... » Je me rappelle qu'en descendant l'Avenue du Bois, après un tour de tête imprudent en arrière, vers le soldat, je

lui ai dit : « Ça me fend le cœur, chaque fois que je passe ici. Ça devait être un paysan, pour qu'on n'ait pas su son nom. Tu vois, il est destiné à se dessécher sous les fleurs... Chez nous, en Turquie, on a voulu avoir aussi notre Poilu Inconnu. Dans les endroits où il y avait de nos soldats morts sans identification, on n'a jamais pu sortir un mort comme il faut. Six mois après qu'ils avaient été enterrés, les gens racontaient tellement de légendes que ce n'étaient déjà plus des soldats inconnus. Pour trouver un anonyme et en faire le héros d'une époque, il n'y a que la France, décidément... » Nous avons filé dans le Bois, comme des fous. Les promeneurs allaient lentement par couples, ou près d'en former un. Les arbres passaient en rayons de roue sans jante. Le froid nous mordait. Des moteurs jappaient. Tout ce que vous pourrez dire contre notre amour ne tient pas debout. Elle est épatante, Suzy! C'est la première fois que je la menais en auto, n'est-ce pas? Elle a eu le ton, le geste pour dire à l'octroi: « 20 litres », et se pencher assez en avant et par côté pour ne pas déranger le gabelou ni m'obliger à stationner. Ce qu'il y a de plus épatant, c'est qu'elle a dit « Vingt » sans savoir, et que c'était ça.

— Alors, mon ami, c'est une chauffeuse que vous vouliez?

— Comprenez, Evotchka, toutes les jeunes filles dont on m'a parlé ici chez maman, ou qu'on m'a présentées, quand il s'est agi de l'auto, n'ont eu qu'un mot : « Au moins, êtes-vous prudent? » Vous ne pouvez pas saisir, vous qui êtes déjà d'une autre génération, la révélation qu'est pour moi une jeune fille qui, du premier coup, jauge la capacité de mon réservoir d'essence et ce que je puis avoir l'habitude d'emporter. Il faisait beau. Beau en plein hiver, à Paris. Des enfants sortaient dans les rues et, dans le ciel, il passait des avions. Plus nous nous éloignions des jardins de Suresnes, plus les arbres montraient de feuilles présentes au-dessus des villas de luxe

et des lieux aérés. Dans les spirales du Mont Valérien, elle m'a demandé : « Où allons-nous? » Je lui ai répondu : « Nous *allons*. C'est déjà quelque chose que de pouvoir aller ». Les rues étaient si droites vers le golf, que nous nous serrions comme pour appointer davantage le capot. Je commençais à filer. Dans le coffre arrière, les clés anglaises entraînaient le cric à une Java sensationnelle. Avant les lotissements, il y a deux cents mètres en ligne droite. J'ai lâché le volant. Je lui ai fait sauter son petit feutre d'un coup de main. Je lui ai baissé la tête et j'ai mordu en plein dans sa nuque, là où elle s'est épilée, comme pour mieux apprécier mon baiser.

— Mais enfin, Ali, vous commencez à vous exalter? Réfléchissez. Vous en connaissez d'autres, jeunes filles...

— L'hésitation-souvenir entre toutes les candidates à la main d'Ali Adi-Bey? On voit que ma mère vous a chapitrée. Qui? L'Espagnole? La fille de Fadat? D'abord, l'autre jour je l'ai revue. Que voulez-vous? Elle s'est mariée. Elle a voulu que nous sortions ensemble, à pied, pour me dire que j'étais toujours son ami. Il y a juste deux dimanches. Or, c'est juste depuis ce jour que je me suis aperçu que Suzy, décidément, me plaisait.

— Depuis plusieurs lundis, Ali, je vous vois, laissez-moi vous dire, très excité. Ça faisait trois fois en deux lundis et une de nos sorties en auto que vous avez lancé le nom de Suzy dans la conversation. Mais de là à cette frénésie que vous me rapportez, sur la route de Vaucresson !...

— Ça grandit vite, une femme. Suzy, je l'ai toujours vue chez moi. Je me la rappelle auprès de mon petit frère Adolphe. Elle a fréquenté cette maison de plus en plus après la mort de mon père. Et pourtant, cet été, je ne la regardais même pas. A notre rentrée de vacances, elle revint avec assiduité. Tout d'un coup j'ai vu qu'il y avait deux jolies jambes sous sa jupe plus courte de jeune fille. J'ai vu qu'il y avait deux tetons sous le crêpe

de Chine. Si parfaits qu'entre leurs pointes et le cercle de leur base, il restait de l'air entre la chair offerte et l'étoffe qui gênait mon regard. Evidemment, ma mère me rabâchait qu'elle était sans le sou, que mon père n'en aurait pas voulu. Votre Wassilief me dira qu'elle ne sait rien du Freudisme, qu'elle est incapable de comprendre les livres de Proust... Moi, de tout ça, je m'en fous. Elle est tentante. Nous entrons dans le bois de Marly. Moi je lui demande : « Veux-tu être ma femme? » Elle me passe un long bras derrière le cou et un plus petit, sous le le menton. J'insiste : « Mais l'être, là, tout de suite ». ... Evotchka, ç'a été admirable!

— Vous avez fait ça, comme ça, dans les bois, comme des sauvages?

— J'avais une envie de la posséder à quoi rien ne pouvait résister. Alors, pardi, je l'ai conduite dans un hôtel.

— Hein?

— Naturellement, du moment qu'elle ne voulait pas dans les bois, et que l'auto était trop étroite. Soyez sans crainte. Nous avons fait les choses comme il faut. Je lui ait dit : « Alors, enfonce-toi bien dans l'auto. Et attention, ça va barder. » J'ai mis le pied sur l'accélérateur. J'ai un peu appuyé de l'orteil, de tous les doigts de l'avant-pied. J'ai pesé de tout mon corps comme le coup de talon du plongeur. Le bois du volant tremblait dans mes phalanges comme un shake-hand qui n'en finit pas. Les roues du devant s'imprimaient en *galvano* sur le creux et les bosses de la route. Dans notre dos, le pont arrière montait, descendait, restait en l'air quelques secondes, donnait de la bande ou retombait sur les ressorts qui le relançaient. Suzy poussait de petits cris. C'était presque de la souffrance et c'était déjà une joie animale. Nous avons traversé la forêt boueuse et pleine de feuilles mortes comme un canard dans une mare. A Fourqueux, j'ai crevé. J'ai haussé le cric au maximum,

tant il me semblait que je surélevais, que je mettais sur un piédestal ma Suzy. En 300 secondes, j'avais remplacé ma roue. Cinq minutes après, nous étions sur la route de Saint-Germain. Les virages et contre-sauts du four à chaux, de la Seine, de Bougival, passèrent, foudroyants. Entre des panneaux de Michelin et des autos Bret-Camion, nous avons vu, comme une chemise enlevée, une annonce d'auberge déjà concluante : « Au Fruit Défendu ». La montée de Nanterre, Neuilly, l'Arc de Triomphe, tout ça s'est volatilisé comme se seraient volatilisées les simagrées de Suzy, si elle en avait fait. Je vous ai décrit une courbe d'arrivée devant l'Hôtel Plazza, de quoi soulever d'admiration le cœur d'un bourgeois! Jamais, Evotchkā, je ne pourrai oublier l'assurance de Suzy, avancée directement dans le hall et répondant au portier surgissant en retard à cette heure matinale : « Avez-vous un appartement de libre? » Derrière le bureau de l'entrée, il n'y avait qu'un groom. Dans un état de trouble timide, à faire frémir, j'étais entré dans le hall. Pour ne plus voir Suzy, pour ne plus penser à ce que nous étions venus faire là, je me suis assis dans une guérite de rotin. Au bout de deux minutes, je me suis aperçu que j'avais posé mon derrière successivement dans tous les fauteuils du Plazza. Je me suis mis à marcher. Chaque fois que je revenais au bout de ma course, je voyais à travers les vitraux de Navarre la silhouette de Suzy parlant avec le portier... Oh ce sacré modernisme des verreries couleur de peau, des fers forgés dont Brandt fouette la silhouette des femmes! Je levais les yeux au plafond. Des nus idéalisés, des chairs admirées et partout des parfums de volupté dans l'or des corniches et la chair des marbres. Plus que le Bois, plus que l'air, m'a grisé le Plazza. Suzy est apparue derrière le garçon, après la porte de verre dont les sculptures, taillées dans la pâte, éclairées par je ne sais quelle lumière venue dans leur épaisseur, soulevèrent comme un voile. Prévenante, elle avait sorti, qui

peut dire où, un sac à main d'une dimension de valise. « Notre appartement est prêt, mon chéri, », me dit-elle. Il était à l'entresol. Sur une première marche sa main caressait la tête du pingouin de la rampe. Elle se retourna, parce que je tardais, me demandant si ce simple appartement de 500 francs pour un jour serait assez beau... vu le sacrifice que faisait cette jeune fille pour l'homme aimé. Evotchka! Restez avec moi... Maman à assez de personnel pour organiser un dîner digne de votre Papito. Continuez à m'écouter. Je ne trouve plus de mots. Il faut que je vous dise, pourtant. Il faut que vous sachiez, vous, ma sœur, mon amie. Donnez-moi vos mains. Cachez-moi les yeux. Ces lumières de l'Avenue traversent mes paupières et m'empêchent de voir ce qui vient d'être, ce qui est... Tout l'hôtel dormait encore. Vous vous extasiez ici, quelquefois, sur notre appartement? Je suppose qu'en Russie, vous aviez mieux. Au Plazza, un seul tapis de couloir vaut dix fois celui-ci, rapporté par mon père de Trébizonde. Si épais qu'on n'entendait pas nos pas. Le garçon d'étage nous ouvrit les deux portes du couloir. Suzy est épatante, qu'est-ce que vous voulez! Elle qui vit dans un bateau-lavoir du quai des Célestins, elle avait une aisance, une exigence, un ton impérieux de se faire servir qui laissent à cent kilomètres en arrière votre princesse Grodzensky. Elle a rouspété parce qu'il n'y avait pas de cendrier dans l'antichambre! Et puis, vous savez, j'avais fait une gaffe. J'avais oublié d'acheter des fleurs.

— D'oranger?

—'Z'êtes bête. Elle a commandé deux gerbes d'œillets et de camélias rouges. « Tu comprends, me dit-elle, je veux que notre appartement soit chic. » Elle a prié la femme de chambre de faire la découverte, disant que nous venions de Londres en avion, et que nous étions éreintés. On lui demande pour les bagages. Elle répond qu'on les portera si nous ne partons pas ce soir, par Latécoère, pour Casablanca! Cette ingénuité, cette simplicité

cette ironie charmante, m'emballèrent. Elle n'a pas voulu que je l'embrasse. Ah! elle a été bien élevée au moins. Ce ne sont pas les candidates de ma mère qui auraient de telles précautions devant une femme de chambre. Après la folle course en auto, il fallait nous décrasser. Elle me permit de l'aider à se déshabiller sur le bord de la piscine. C'était une salle de bain relativement petite où des myriades de poissons nageotaient sur la mosaïque des cimaises. Je n'ai vu Suzy que de dos, avec ce qui lui restait de chemise autour de son buste. Elle lança la tête en arrière, ses cheveux l'entourant soudain d'une méduse. Je pris un baiser sur la conque de sa croupe. Il me fallut attendre dans notre chambre. J'y tournais comme un ours en cage. La rumeur de toutes les autos du dimanche qui vont porter les femmes, les bijoux, les amours et le luxe en couronne gigantesque autour de Paris, faisait monter un murmure d'approbation qui ébranlait les vitres. Suzy reparut dans un peplum. Le bâtick de la table à jeu de l'antichambre! On sonna. J'allais ouvrir. Elle me retint. « Attends, il me semble qu'il a y quelque chose. » Elle lut, sous une gravure, le règlement de l'hôtel imprimé sur du papier de Hollande. Il suffisait que nous appuyions sur un petit bouton de nacre pour que, électriquement, la serrure de notre appartement s'ouvrît. La femme de chambre nous portait des fleurs. Suzy m'en jeta à la figure toute une gerbe dans le temps que, serrant autour d'elle son saut du lit improvisé, elle se glissait, légère, entre les draps. Quand j'y pris place, les rideaux tirés, l'aile des abat-jour battant au-dessus de nos têtes, je me crus dans une mosquée... Evotchka, ne rallumez point le lustre. Allez-vous-en. Dites à maman que je ne veux pas dîner ce soir. Excusez-moi auprès de Papito. Maintenant que je vous ai tout dit, c'est impossible que je vous montre mon visage dans la lumière. J'aurais honte. J'ai honte.

— Voyons Ali. Ce que vous avez fait, que voulez-vous?

C'est du consentement loyal d'une jeune fille éduquée... Je ne puis pas vous dire que je vous approuve. Je ne veux point vous dire, non plus, que je blâme ce qui est le don majestueux d'un être neuf à un homme qui a goûté à toutes les voluptés et aspire à ce couronnement victorieux de la plus belle...

— Ce sont là même les mots qui conviennent, Evotchka. J'ai été une brute. J'ai saccagé ce Bâtick, comme ce voile qu'il faut rejeter pour manger ces fizalises de nos jardins de la Corne d'Or. J'ai été fou. Elle a été somptueuse. Vos fillettes de couvent qui ne savaient pas ce qu'elles donnaient, qui faisaient des manières et mettaient des plis creux sous l'orbe des seins, à force de ne pas vouloir... Imbéciles! Elles enlaidissaient la minute glorieuse de l'homme. Donnez-nous à nous, hommes forts des générations de volonté, des femmes fortes qui savent, qui consentent et qui désirent, elles aussi. La femme de trente ans, toutes ces stupidités de race épuisée, ces excitants de sénateurs, balivernes. Mais la vierge qui a hâte de ne plus l'être, qui se prête à devenir femme au bras de celui qu'elle a appelé, voilà l'amour. Evotchka, ce corps dans tout son printemps qui facilitait et, stoïquement, appelait la fécondation, vous ne pourrez pas trouver plus beau ni plus capricieusement agréable. J'ai eu mon amante, Evotchka!

— Si vous voulez m'en croire, vous ferez bien de n'en rien laisser transparaître à votre maman.

— Ah! mais non! C'est que je veux l'épouser. Ce que j'attendais de Suzy, c'était une preuve d'affection, une sûreté d'amour partagé. Avec les jeunes filles de maintenant, on ne saurait trop prendre de précautions. On commençait à me harceler ici. Les deux petites Mandois? Belles poules évidemment, mais trop femmes. Toute la marmaille des postérités marchait dans leur ombre. Elles étaient femmes, belles, des bras puissants et des hanches épanouies. Un regard droit. Je n'aurais su laquelle choi-

sir. Avec elles, pas de caprice, pas de bijoux fragiles et incertains... Puis, si j'avais refusé, ç'aurait été une autre. D'autres ensuite. Tout le salon des Balkans y aurait passé. On m'a déjà demandé treize fois à maman. Et Dieu merci, je ne le dis pas par avantage. Suzy, elle, m'a plu. C'est tout. Nous nous adorons. Et elle, savez-vous ce qu'elle m'a dit de touchant? Hier, toute la soirée, sa mère lui a parlé de moi.

— Sa mère savait que vous deviez aller la prendre en auto de grand matin? Et Suzy vous a donné rendez-vous à la colonne Rivoli?

— Vous auriez voulu qu'elle manquât le culte? Les Léguimarru sont des protestants pratiquants. D'abord la colonne de Rivoli se trouve à mi-chemin entre leur maison et l'église réformée.

— Ali, avez-vous pensé, vous, mahométan convaincu, à l'abîme qui vous sépare du protestantisme, la sage philosophie la plus éloignée de l'extase musulmane?

— J'ai pensé à tout. Vous qui vous imaginez ne croire à rien, voyez-vous un inconvénient à ce qu'un Turc, habitué à manier religieusement l'eau une fois par jour, s'allie à une jeune fille habituée à lire un morceau de page sacrée une fois par jour?

Ce fut Evotchka qui, en entendant l'obsédant carmon de Westminster vomir à l'étage au-dessus huit louis d'or d'un nouveau riche, frémit maintenant de penser qu'était venue l'heure où il était normal qu'on rallumât les lampes. Car, appliquée à être athée, ayant condensé toute une vie de jeune fille riche à nier scientifiquement l'amour de Bouddha, du Christ et de Mahomet, elle avait devant ses yeux — éblouissant dans l'ombre — le simple amour humain qui dictait son évangile.

ADOLPHE FALGAIROLLE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Fernand Vandérem : *Le Miroir des lettres* (Tomes 7 et 8), Flammarion — Paul Voivenel et Lucien Lagriffe : *Sous le signe de la P. G. La Folie de Gu[y] de Maupassant*, préface de Camille Mauclair, La Renaissance du livre — Jea[n] Larnac, *Histoire de la Littérature féminine en France*, Kra. — Mémento.

Lorsqu'en 1918 M. Fernand Vandérem, qui vient de publie[r] **le Miroir des Lettres** (tomes 7 et 8), débuta dans la critique il était résolu à faire une tempête dans l'encrier. En cette époqu[e] guerrière, il se mit à la chronique avec des instincts belliqueux Il suscita les ombres de Sarcey, de Faguet et de Brunetière, en dormies dans un silence que personne ne troublait plus, et il leu[r] porta des coups droits avec un bel entrain. Contre une forme d[e] critique qui selon lui régnait dans notre beau pays de Franc[e] depuis un siècle, accumulant ravages sur ravages, il déclan chait une offensive résolue. Cette critique à qui M. Vandérem re prochait d'avoir méconnu Baudelaire et Verlaine, ce qui fut u[n] grand péché, mais aussi de n'avoir pas salué comme étoiles d[e] première grandeur Alfred Capus et Alphonse Allais, ce qui n[e] fut pas un péché du tout, c'est la critique des esprits poussiéreu[x] que n'ont point fouaillé les âpres et suaves souffles de vie ; c'es[t] la critique qui substitue de prétendus principes au don de sym pathie et à la puissance de sentir ; c'est la critique des porte férules, des intelligences sèches qui n'ont jamais rêvé, ni aime ni soupiré.

A cette critique, M. Vandérem en opposait une autre accuei[l] lante, libre de pédanterie, dénuée de morgue, avide de découvr[ir] les sources nouvelles et fondée sur l'expérience de la vie, la co[n] naissance directe des hommes et le sens intuitif du vierge et vi vace aujourd'hui. Le modèle de cette critique lui paraissait avo[ir] été donné par Jules Lemaître, qui avait su reconquérir sur la cu[l] ture livresque son ingénuité de sentiment et sa fraîcheur de se[n]

sation, à tel point que les *Impressions* constituent « les véritables mémoires de son âme, de son cœur et de sa pensée ». Et M. Vandérem nous disait cela sur un ton aisé, mesuré et avec une sorte de charme insinuant.

Au fond, M. Fernand Vandérem rouvrait un débat presque aussi vieux que la critique elle-même, un débat qui d'ailleurs ne s'achèvera jamais, car la vie même de la critique est constituée par ce débat et le va-et-vient entre deux types d'esprit dont les réalisations extrêmes représentent les deux pôles du genre. Pour mon compte, je me contente de souhaiter que la vie produise de temps en temps dans le domaine de la critique quelques paradoxes charmants, quelques beaux monstres qui, au sommet d'une riche culture, voient s'épanouir des fleurs de naïveté.

Le débat que M. Vandérem a ouvert depuis dix ans, Stendhal l'avait d'ailleurs soulevé en 1825 dans son *Racine et Shakespeare*, en des termes qui ne manquaient pas de saveur lorsqu'il déniait aux « âmes mortes » et étrangères aux passions le droit de dicter aux « âmes vivantes » ce qu'elles doivent aimer ou haïr.

A l'examen, il est assez aisé de distinguer en M. Vandérem deux aspects assez curieusement juxtaposés : un tempérament épris des coteaux modérés, des œuvres aimables, et une volonté méditée d'accueillir certaines nouveautés, certaines hardiesses peu en accord avec ce tempérament, ce qui mérite tout à fait d'être loué.

M. Fernand Vandérem détache parfois des recueils qui paraissent quelques poésies qui ont flatté son goût. Avouerai-je que je ne partage pas tout à fait son enthousiasme pour certains poèmes à qui vont ses préférences ? Les poésies de Madame Jung (T. 7, p. 49-51), celles de M. Thaly (T. 7, p, 56). celles de M. Mora (T. 8, 85-87) ne me séduisent qu'à demi. Ce sont des vers agréables sans doute, mais qui ne se hasardent guère hors des chemins coutumiers. Ne leur demandons pas le choc de la surprise ni le vrai coup de glaive de la poésie. Rien en eux qui puisse déplaire aux « manuélistes » attardés, et la catégorie de critiques « aussi hostiles qu'inaccessibles à tout art nouveau » n'en serait point scandalisée. M. Fernand Vandérem est un très curieux homme.

Je suis un peu étonné de la ferveur que M. Vandérem affirme pour la poésie de Baudelaire. Je crois qu'il y aurait accord plus

réel entre certaines poésies de Verlaine et son tempérament profond. Mais Baudelaire est si riche qu'il peut plaire aux tempéraments les plus divers. Peut-être M. Vandérem aime-t-il en Baudelaire le réalisme dans la peinture des mœurs, les images familières et le ton modéré, ennemi de l'emphase.

Don d'observation, réalisme sans outrance, diction mesurée et élégante, de la sensibilité, mais sobrement livrée et comme par brèves échappées, de l'esprit mêlé à la sensibilité, une certaine manière désinvolte et un peu impertinente de prendre les questions qu'on affecte de considérer comme graves, un langage qui fait songer au ton d'une conversation sans apprêt entre gens d'expérience qui s'entendent à demi-mot sans trop appuyer sur le trait : voilà, me semble-t-il, les qualités qu'apprécie particulièrement M. Vandérem.

De la philosophie, il fait fort peu de cas. Il affiche même pour cette discipline un irrespect dont personne n'aurait donné d'exemple avant lui ; il oublie que Sainte Beuve avait à peu près énoncé les mêmes opinions sur ce point. La défiance de M. Vandérem vis-à-vis de la philosophie s'étend même à toutes les idées, et je crois qu'il dépasse ses propres convictions lorsqu'il décoche boutades sur boutades à ceux qui se prétendent « penseurs ». Pour un peu, M. Vandérem verrait dans toute idée une banalité. Et je crois qu'il a poussé de ce côté l'irrévérence jusqu'à traiter par-dessus la jambe les *Pensées* de Pascal.

Mais en présence d'un esprit comme celui de M. Vandérem, il faut être toujours sur le qui-vive. Il chérit les boutades et, avec lui plus qu'avec aucun autre écrivain, il faut chercher à entendre le ton de la phrase. Il aime aiguiser l'idée en forme de paradoxe, il ne déteste pas jouer avec son lecteur, il veut lui faire pousser un « ah » de surprise et il doit fort se divertir à la pensée des esprits qui prennent tout ce qu'on leur dit beau jeu bon argent. Non, M. Vandérem ne hait ni la culture, ni les idées; mais en homme informé et qui a fait le tour des systèmes, il se cabre contre ceux qui découvrent gravement le jour en plein midi et, s'avisant comme d'une nouveauté de doctrines discutées mille et mille fois, se campent devant le lecteur la tête alourdie de méditations comme celle du *Pensieroso* de Michel-Ange. Lorsque M. Vandérem remarque dans une œuvre romanesque une solide culture philosophique cachée aux profondeurs, mais qui

ne cherche pas à tirer l'œil, il sait l'apprécier comme il convient. D'ailleurs, s'il préfère les œuvres alertes, limpides, baignées d'une heureuse lumière, il sait à l'occasion s'imposer la peine de casser l'os pour atteindre la moelle : ses jugements sur Proust et sur Barrès peuvent l'attester.

On voit aisément les limites de M. Fernand Vandérem et lui-même ne les cache pas. On voit aisément que sa dilection ne va pas aux œuvres escarpées, abruptes, hérissées de problèmes, campées sur d'âpres cimes, battues d'ouragans et pareilles à d'apocalyptiques paysages. Ne lui agréent guère les œuvres toutes en effets heurtés, en disloquements, en torsions, en brusques hiatus et qui déconcertent. M. Vandérem préfère visiblement les œuvres qui représentent les fruits les plus exquis de la sociabilité... Et cependant il aime Eschyle...

Il est telles réserves que fait M. Vandérem sur des œuvres d'aujourd'hui et que j'appellerais peut-être des qualités. Ainsi il reproche à M. Mauriac d'offrir dans le *Fleuve de Feu* des « ruptures de continuité », « des failles de caractère », et il ajoute : « il me semble qu'il y aurait là comme une tendance à brusquer l'analyse, à en sauter certains degrés... »

Mais une telle méthode est-elle vraiment une imprudente audace d'aujourd'hui ? Elle appartient dans tous les temps aux génies, même les plus classiques, qui en ont tiré de surprenants effets. Voyez ces retournements fulgurants des caractères chez Racine, qui reste le grand écrivain d'avant-garde en fait d'audaces psychologiques. Voyez la scène du *Richard III* de Shakespeare où lady Anne accepte un anneau de Glocester après lui avoir craché au visage. Voyez aussi *les Frères Karamazov*, de Dostoïewski...

Tels critiques, s'abandonnant à l'élan vital d'une œuvre, se contentent de vibrer sympathiquement avec elle, il en est d'autres qui les regardent avec hargne. En général, la marque propre à M. Vandérem est de juger avec fermeté, mais en gardant dans l'expression un tact qui atténue en apparence ses réserves. Très souvent une remarque, négligemment jetée par M. Vandérem avec un détachement plein de bonhomie, est l'amorce d'une critique sérieuse qu'un lecteur un peu exercé développe de lui-même. Pesez un peu tous les mots d'une réserve de quatre lignes sur *Lewis et Irène* de M. Paul Morand. Les points faibles de ce ro-

man ont été vus et bien vus (T. 7, p. 79). Voyez encore (T. 8, p. 135) les réserves d'un ton si indulgent sur « *l'Europe galante.* »

On ne saurait contester l'agrément à la critique de M. Vandérem. Elle a du naturel, de la bonhomie, de l'aisance. Elle marche allégrement. Elle aime suggérer d'un trait léger et preste. Elle n'appuie pas. Elle sait sourire. Elle est une vraie causerie, presque toujours familière, ici légèrement gouailleuse et fleurie de boutades, ailleurs et quand il le faut sérieuse, mais tournant vite vers un mot d'esprit pour ne pas devenir docte et surtout pour couper court à une minute d'attendrissement qui était montée de l'âme.

En fait, M. Vandérem n'a pas mal servi les Lettres françaises. Je ne voudrais pas que le goût de M. Fernand Vandérem triomphât complètement, je ne voudrais pas non plus qu'on ne lui fît pas sa place Il est des choses que je prise fort et qui me semblent au delà des préférences de M. Vandérem, mais il n'était pas mauvais de rappeler à notre époque que l'esprit, le naturel, la bonhomie, la volupté, l'allure aisée et heureuse sont aussi des qualités qui ont leur valeur. En vérité, il y a un aspect facile des œuvres qui procède de tout autre chose que l'abandon au démon de la facilité.

MM. Paul Voivenel et Lucien Lagriffe (**Sous le signe de la P. G. La folie de Maupassant**) publient une intelligente et lumineuse monographie qui étudie les rapports de la pathologie et du génie dans un cas très précis. Le tréponème pâle est un associé de l'homme, dont le rôle se révèle de plus en plus considérable. Agent de la paralysie générale, il commence dans ce cas par engendrer une excitation cérébrale qui se manifeste dans les œuvres des écrivains par une exaltation de leurs plus magnifiques qualités. Puis vient la déchéance. De tels faits ont frappé l'attention depuis longtemps deja et il me souvient d'avoir entendu dire que le chemin du génie n'était rien moins que la paralysie générale. Le nombre d'écrivains qui payèrent tribut au tréponème est considérable. M. Léon Daudet a prétendu quelque part que bien des caractères du style romantique : son exaltation, son outrance, ses images rutilantes, résultaient de la diffusion de la syphilis par les guerres de la Révolution et de l'Empire.

Le volume de MM. Voivenel et Lagriffe permettra de suivre sur Maupassant les influences psychiques de la syphilis. Nous

nous trouvons en face d'une sorte de tableau chronologique précis où nous voyons parallèlement les progrès de la maladie et les modifications successives de l'inspiration de Maupassant. Les premières atteintes de la P. G. se marquent par un renouvellement de l'inspiration : l'émotion apparaît, une flamme plus chaude court aux profondeurs des phrases, une sorte de fluide pathétique jaillit des mots et cinq livres voient le jour en un an. Puis en cet esprit si réaliste, voici apparaître le fantastique et c'est le merveilleux pathologique du *Horla* et c'est la désagrégation progressive de l'esprit, en attendant le suprême naufrage. Le livre se termine par de curieuses remarques sur la manière dont les facultés poétiques persistent quelque temps encore après la chute de la raison.

M. Jean Larnac s'est voué à l'étude des travaux féminins et de l'âme féminine. Il nous a déjà donné un livre sur Colette. Il nous présente aujourd'hui une **Histoire de la Littérature féminine en France.** Demain, il se propose, je crois, d'étudier plus particulièrement la littérature féminine contemporaine. Cela peut nous expliquer que nous ne rencontrons pas sur des écrivains comme Mme de Noailles et Mme Rachilde les développements que nous étions en droit d'attendre.

Il me semble que M. Larnac a visé trois buts : 1° montrer en une suite de larges fresques l'effort littéraire des femmes aux diverses époques ; 2°) esquisser des portraits psychologiques des principaux génies féminins ; 3°) dégager de l'ensemble de ses recherches les caractéristiques du génie féminin, le distinguer du génie masculin et lui indiquer ses possibilités.

Il y a en M. Larnac des dons réels d'historien : un style alerte et incisif, l'art de faire vivre des tableaux énumératifs qui pourraient être fastidieux et aussi le pouvoir de dominer l'ensemble d'une époque, d'y mettre chacun à sa place et de bien proportionner les développements.

Considéré sous le point de vue historique, ce livre est en partie réussi et il laisse en partie à désirer. M. Jean Larnac a bien indiqué dans chaque période les prétentions des femmes, leur rôle effectif et l'accueil que fit le milieu à leurs tentatives. Mais il néglige peut-être un peu la liaison entre la littérature féminine et l'esprit général des diverses époques. Quels rapports entre la littérature féminine du XVIIe siècle et l'esprit classique ? Comment

le romantisme à son tour se mire-t-il en accentuant certains de ses traits et en estompant certains autres dans la littérature féminine du XIXe siècle ? La manière dont le génie féminin reflète l'esprit général d'une époque et la manière particulière dont ille déforme me semblerait un problème de premier ordre.

La plupart des portraits tracés par M. Larnac plaisent. Certains auraient demandé cependant à être plus fouillés : celui de Julie de Lespinasse par exemple. Ceux de Mme de Sévigné et de George Sand réclamaient plus de finesse encore. Pour se prononcer sur la sensibilité de la femme, n'est-il pas bon de voir qu'un rien suffisait à distraire Mme de Sévigné de la plus vive émotion, par suite même de sa mobilité d'esprit ? Est-il tout à fait juste d'écrire à propos de George Sand : « cette puissance d'aimer qui fait le fond de toute nature féminine et que George Sand possédait à un prodigieux degré » ? Une puissance d'aimer qui s'alliait à une grande puissance d'oublier et qui ne troubla jamais son équilibre ! Comme elle joua aux autres et se joua sincèrement à elle-même la comédie de la sensibilité, cette bonne George Sand ! Et que de femmes prennent pour de la sensibilité l'art spontané de mimer les gestes qui traduisent la vie du cœur !

L'esquisse que tente M. Jean Larnac du génie féminin et de ses limites est agréable et souvent juste, parfois aussi un peu en surface. Dans l'ensemble, livre sérieusement documenté et qu'on lit avec plaisir.

Mémento. — M. Georges Heitz (*Dans le Champ des Lettres*) nous présente un recueil de brefs articles de valeur assez inégale. Il débute par des remarques sur la Littérature d'Avant-Garde qui prêteraient à bien des discussions. Son étude sur la Prose est loin d'être approfondie et il y règne force arbitraire, l'étude sur la Poésie est plus satisfaisante : M. Georges Heitz semble mieux connaître cette question. Certaines études ont de la grâce et du charme et l'on a plaisir à discerner souvent une sensibilité délicate. M. Georges Heitz fait grand cas de l'école fantaisiste et, sur M. Tristan Derême, il nous offre des remarques émues, ferventes et suggestives. Il plaide aussi avec conviction pour M. André Salmon, « qui est sans contredit poète et parfois grand poète». et ce n'est pas moi qui le chicanerai sur cette sympathie. Avant tout, il insiste avec éloquence auprès des jeunes écrivains pour M. Henri de Régnier, qu'il déclare « l'homme le plus merveilleux de notre temps ». Mais comme M. Georges Heitz est dur pour M. Max Jacob ! Non, le

cas de M. Max Jacob ne se règle pas aussi simplement que pourrait nous le faire croire M. Georges Heitz. On en reparlera.

Ne ménageons point notre sympathie aux écrivains qui, étrangers par la nationalité, écrivent avec distinction dans notre langue. M. Henry-Louis Dubly (*Le Prince Poète au jardin des lettres françaises*) s'applique à nous faire aimer M. Charles-Adolphe Cantacuzène, poète raffiné et moraliste ingénieux.

Les titres des œuvres du prince ne peuvent laisser indifférent : « Les sourires glacés »... « Synthèse attristée de Paris »... « Apothéose des Météores »... « Hypotyposes »... « Précipité de suavité »... Identités versicolores »... « Phosphores mordorés »... Voilà qui suscite de singulières rêveries.

Au début de sa carrière, le prince-poète ne risquait point de tomber dans des effusions à la Musset, car il déclarait : « Le travail du poète sera de dessécher l'âme et le cœur ».

Mais qui ne regretterait de ne pas avoir trouvé cette jolie formule : « Il faut avec de l'encre de Chine écrire sur du Japon des vers aussi périssables que charmants », et celle-ci : « L'art doit intriguer et faire gaîment rêver ». C'est M. Pierre Reverdy, je crois, qui déclarait qu'une image a d'autant plus de valeur qu'elle unit des termes plus lointains. Voici une image du Prince-Poète qui le comblera d'aise :

> Paris est moins profond que vos regards
> Sur qui vos sourcils sont le pont des Arts.

J'ai pris grand plaisir à lire le *Casino* de M. Francis de Miomandre. Quel joli badinage ! Voilà le livre du jour, celui qu'il faut mettre en sa poche pour lire durant le trajet vers la mer. On verra le rapport profond du Casino avec notre vie d'aujourd'hui et que la faune de ces établissements mérite une étude approfondie. Sous une forme gouailleuse, M. de Miomandre nous a donné une sorte de philosophie de la vie moderne. Et il est un panégyrique du jeu où se révèle une habileté dialectique qui eût enchanté A. France.

Lisez également *La Femme*, de M. Pierre de Régnier. De jolies qualités d'observation, d'esprit et de sensibilité. Et puis, que ceux qui n'ont point méprisé les femmes cherchent dans leurs souvenirs. En quelque coin de leur esprit, ils découvriront l'image d'une Mme de Morreuil, femme qu'on rencontre au moins une fois dans son existence.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Claude Dervenn : *L'Horizon*, Delpeuch. — Renée Jardin : *Appareillage*, « le Rouge et le Noir ». — Nathalie Kraemer : *Des Voix montent,...* « la Caravelle ». — Germaine Emmanuel-Delbousquet : *L'Heure trouble*, D. Chabas,

Mont-de-Marsan. — Emilie Arnal : *L'Hôte Divin*, Plon. — Mme Renée Humbert Gley : *Pérennité*, Figuière. — Marie Koudacheva : *Sur l'Ecume*, Figuière. — Zarie Stambolian : *Divinité*, Jouve.

La grande fermeté des vers, l'assurance nette de l'image, du rythme et de l'expression, non moins que de la pensée, qualités étrangement peu féminines, dominent dans les poèmes réunis par Mme Claude Dervenn sous le titre **l'Horizon**. C'est qu'en effet ce qui la tente, ce n'est point tant de jouir des possibilités charmantes du présent ou de ce qui lui est proche, que de s'essayer à quelque bond vers l'horizon, au delà même de l'horizon. Grandie, de race armoricaine, aux bords des mers du pays basque et de Bretagne, la séduction des océans agit sur son imagination, elle voudrait être ailleurs, partout, s'élancer, revenir pour partir encore au fond de l'inconnu, à la découverte des choses singulières ou simplement différentes, neuves et exaltantes. Que ce soit, d'ailleurs, aux terres mystérieuses et lourdes, que ce soit aux contrées de rêve, d'histoire et de légende, n'importe où de par le monde, qu'importe ? elle s'écrierait comme Verhaeren : « toute la vie est dans l'essor ! » Non moins attachée à sa province natale que lui-même l'était à la Flandre, elle est farouchement sensible à la beauté, à la grandeur de son pays d'origine, elle se plaint lorsque l'existence l'en retient éloignée, elle envie ses amis qui y séjournent en été, ou plutôt par ses souvenirs et ses désirs elle y vit à leurs côtés ; elle loue et remercie Dieu d'avoir fait Belle-Isle, elle aime jusqu'aux tempêtes mornes de la Toussaint sur les landes, jusqu'à la pluie sur la rade, et qui a le goût de l'Océan. Mais la voici, destin inattendu, transplantée dans une ville rhénane. Ah ! comme le charme, malgré elle, l'en attire, la captive, l'emplit d'une joie qu'il lui fait mal de s'avouer : elle s'efforcera « d'oublier que le nom du val est allemand » afin d'admirer sans scrupule, elle maintiendra que la maison visitée à Bonn n'est pas allemande : c'est celle où naquit Beethoven : « Je ne m'y sens pas ennemie », s'avoue-t elle, « puisqu'elle enfanta le Génie ! »

Passons sur ces respectables puérilités, elles m'ont amusé et inspiré envers l'auteur une sorte de sympathie attendrie. Il y a mieux dans cette même partie de son beau livre, le poème où elle donne ses impressions de vol en avion. Toute son ardeur s'y épanouit dans la jouissance de l'espace, dans le sentiment du risque et de l'aventure, dans l'ivresse extatique d'une *élévation*

de l'âme et du corps, non plus seulement, comme chez les poètes d'autrefois, par la volonté et la passion de l'idéal, mais de fait, mais en réalité. — Je me souviens des lettres que m'écrivait naguère un jeune poète, M. André Cantel, qui est, de profession, aviateur au loin, quelque part, aux confins du Grand Désert ! — en lisant ces deux vers :

> Garder, en reprenant la banale existence,
> Dans l'âme et dans les yeux un peu du ciel immense...

Mme Claude Dervenn n'a guère, apparaît-il, satisfait ses désirs. Elle ne connaît pas l'au-delà des mers, elle n'a point fait de longues traversées, l'Afrique ni l'Amérique ni le ciel maternel de la Grèce, ni même Venise dont l'évocation la hante, elle ne les a vus autrement qu'en songes ; ils s'apparient déjà aux souvenirs des jardins heureux de son enfance ; ne connaîtra-t-elle jamais l'enchantement des départs marins, analogues au ravissement de rêve où la plonge la musique ? Quoi, ne faudra-t-il que vivre banalement, et puis, sans plus, mourir ? Alors,

> Mes yeux sombres, mes yeux ardents seront glacés
> Et lorsqu'on aura clos lourdement leurs paupières,
> Quelqu'un avec des doigts maladroits et pressés
> M'habillera devant des femmes en prières...

Mme Dervenn ne se veut point dérober à la fatalité inéluctable, mais son courage n'en est point ébranlé et sa volonté n'en est pas humiliée ; elle se dressera quand même, exaltée et orgueilleuse, vers les chances de bonheur et de victoire, dût le souffle de leurs ailes ne lui être qu'illusoire !

Je n'insisterai pas, il suffit qu'une âme fière chante ses rythmes de gloire, mouvementés et triomphants. Qu'importe, de-ci, de-là, de légères défaillances, surtout ce goût excessif de l'énumération d'où sort un peu plus de monotonie et qui n'est pas de la puissance? Hugo, d'autres, énumèrent, qui sont puissants, soit ! mais alors que leurs rythmes se plient à des mouvements variés, que leurs images s'appellent de façon surprenante ou s'opposent, un mérite particulier de surprise en rehausse la beauté, en contredit l'entassement, sinon, monotone.

L'Horizon, paraît-il, a rencontré les faveurs du Jury chargé d'accorder à un poète, en 1928, le Prix Sully-Prudhomme ; c'est un prix qui a été fort dûment décerné. Et ce qui vaut encore

mieux, l'édition en est fort belle et agréable, ornée de vingt dessins charmants, qui sont l'œuvre aussi du poète.

Mlle Renée Jardin, également de naissance bretonne, rêve de ciels lointains et d'un tantôt réel, tantôt idéal ou chimérique **Appareillage**. Pourtant elle a séjourné aux Etats-Unis, professeur de français dans une Université, elle connaît l'Italie, elle connaît l'Espagne et le Maroc. N'est-ce pas la lassitude et un peu de désenchantement qui l'a ramenée au pays natal ? Hélas, voyager n'emplit pas tout le cœur et ne domine pas la vie. D'autres ont trouvé sans avoir cherché l'apaisement, sinon la félicité. Comme le cœur se donnerait, s'ouvrirait, frémirait, exalterait d'extase, où le visage souriant du bonheur durable apparaîtrait ! la nostalgie, les exaltations, les renoncements et les espoirs d'un rêve candide et délicat, tels les thèmes des poèmes de Mlle Renée Jardin. Elle s'essaye tantôt sagement aux formes classiques et régulières qu'elle mène à bien, tantôt elle se plaît aux poèmes en prose où mieux sa mélancolie se déroule au gré changeant de ses songes, de ses tristesses, de ses menues espérances et du sourire qu'elle porte en elle. Mais ce qui lui appartient en propre, c'est cette gracieuse et toute spontanée faculté d'exprimer ses émois en chansons d'un charme un peu ancien et si l'on veut populaire, mais bien ferventes, bien douces, caresseuses et pénétrantes.

Mme Nathalie Kraemer, dont un poème : *Ce que la rivière disait au vagabond*, a obtenu, en 1927, le Grand Prix des Jeux Floraux de France, cultive audacieusement le vers libre. **Des Voix montent**... des voix bondissent, désireuses et ferventes, un peu enclines, peut-être, à la déclamation. Mme Kraemer doit, je suppose, entendre, en composant, ses vers, chanter aux lèvres de quelque acteur. Est-ce un volume de début ? Sans doute, car on y rencontre des maladresses fières, mais ingénues, et le poète ne se doute point qu'il est nécessaire de se contrôler et de se concentrer. Cent départs, des cadences et des images contradictoires, pour les premiers essais, sont, sinon dignes d'éloge, du moins méritoires, mais il faut peu à peu que l'harmonie et l'équilibre interviennent.

L'Heure trouble où, je le crains, en effet, s'attache le talent vrai de Mlle Germaine Emmanuel-Delbousquet, s'accommode d'un trop grand nombre de poèmes sans recherches neuves, sans accent bien personnel. L'auteur avait donné des promesses

dignes du nom qu'elle porte. Pourquoi, pouvant mieux à coup sûr, cède t-elle à tant de nonchalance et de déplorable facilité ? N'a-t-elle rien à dire ?

L'Hôte Divin, gros livre de près de deux cents pages, par Mme Emilie Arnal, est consacré à la louange du Seigneur. Les vers sont banals dans leur texture non moins que dans leur signification. Au temps où elle écrivait *les Chansons d'Aëllo*, Mme Arnal montrait plus de qualités de décision et d'inspiration personnelle.

Je suppose une femme désabusée et mélancolique ayant à elle beaucoup de temps dans la solitude à la campagne. Sans doute l'habitude d'herboriser ne lui est-elle pas familière, les heures au piano ne la retiennent pas fiévreusement. Que fera-t-elle ? des vers ? Avec un peu d'application et de hardiesse, n'est-ce pas œuvre aisée et gracieuse ? Penser, on pense ; sentir, on est sensible: comment ne serait-on pas poète ? Et c'est ainsi, probablement, qu'on en arrive à publier, comme le fait Mme Renée Humbert Gley, un petit livre inutile, banal et gris sous ce gros titre, **Pérennité**.

J'ignore si Mme Marie Koudacheva est un écrivain de langue russe ; son ambition d'être un poète de langue française est, je le crains, un peu naïve. **Sur l'Ecume** ne révèle guère qu'elle le puisse jamais devenir. Mme Koudacheva serait, d'après la prière d'insérer qui accompagne le volume, un auteur dont il sied de se souvenir ; elle comprend et traduit les sentiments de l'âme. Peut-être. Elle n'a du rythme et des ressources de la langue française qu'une connaissance trop imparfaite pour qu'on en juge.

Divinité, de Mme Zarie Stambolian, aussi, je conjecture, une étrangère, et des essais amorphes de vers libres. C'est un leurre auquel se laissent prendre les esprits peu avertis. On découpe en vers, allant à la ligne, chaque élément d'une phrase, et l'on ne s'aperçoit pas assez que ces lignes successives chantent tout au plus du chant essentiel de la langue (nulle autre n'est aussi nuancée que la nôtre, perpétuellement) ; — il en faut distinguer l'afflux ou l'effusion du lyrisme qu'y ajoute le poète, et dont il sort frémissant et ailé. La musique, paraît-il, propre au vers français est difficilement saisissable à qui n'en use dès le berceau : le croirait-on ? ô souvenir de Moréas, de Heredia, de Merrill ?

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Paul Souday.—André Gide : *L'École des femmes*, Nouvelle Revue française.— Georges Bernanos : *La joie*, Librairie Plon.—Gaston Chérau : *Apprends-moi à être amoureuse*, J. Ferenczi et fils. — Binet-Valmer : *La tragédie du retour*, E. Flammarion. — René-Marie Hermant : *Sale coin*, Bernard Grasset. — Albéric Cahuet : *Le manteau de porphyre*, Librairie Fasquelle. — Maurice Renard : *Le carnaval du mystère*, Editions Crès.

Paul Souday. — Une poétesse qu'il admirait l'aurait, m'assure-t-on, défini ainsi : « Le Suisse qui interdit l'entrée du Temple de la Gloire aux indignes, avec sa hallebarde ».

Un Suisse, alors, qui aurait eu, dans la physionomie, quelque chose d'un mousquetaire, et, dans les façons, d'un professeur bourru...

Professeur, il avait étudié pour l'être (on refaisait souvent ses classes, avec lui) et il traitait à peu près tous les auteurs comme des élèves dont il eût zébré la copie de coups de crayon rouge.

Ses dieux ? Molière (parce qu'il a écrit *Tartufe*, et mis un blasphème dans la bouche de don Juan) ; Voltaire (parce qu'il a sapé l'Eglise) ; Hugo (parce qu'il haïssait les prêtres); Renan et France, bien entendu (parce que, etc...). J'exagère à peine. Car il n'y avait pas d'esprit moins libre que celui de ce libre penseur. Il était enchaîné à la raison ; mais il ne tirait pas sur sa chaîne — et gare à tout ce qui passait à sa portée ! M. Julien Benda en sait quelque chose qui, pour avoir aventuré le pied dans le jardin de la poésie latine, s'est vu mettre si durement à mal.

Ce qu'il tenait, il ne le lâchait plus. A preuve M. Henri Bremond à qui il n'a cessé de jeter, si j'ose dire, son « fluide » à la tête.

Il n'est pas jusqu'au Romantisme dont il n'ait trouvé le moyen de se faire un allié en le dépouillant de sa passion et de ses chimères. Et admirez avec quelle décision il a délivré M. Paul Valéry des fantômes de son obscurité pour pouvoir le dresser comme le flambeau même de l'intellectualisme triomphant !

C'était un homme droit, tout d'une pièce, laborieux et ponctuel, qui haïssait la subtilité, mais qui, parce qu'il était têtu, chicanait ou ergotait sans cesse en vrai Normand afin d'avoir le dernier mot — non toujours avec politesse... Il l'avait aisément sur les faits, et son information se révélait, en général, irréprochable. Il excellait à mener un raisonnement simple, de déductions en déductions, jusqu'à son terme, sans mépriser, chemin fai-

sant, les truismes, et quand il était dans la vérité, personne n'avait plus de bon sens que lui. Alors, il réjouissait par son allant, sa verve saine, et revigorait par la verdeur honnête de son alacrité.

De découvrir les astres nouveaux n'était point son affaire, quoi qu'il se soit vanté d'avoir été le premier à parler de Marcel Proust et d'avoir salué « Prince de l'esprit » l'auteur de *La jeune Parque*. Mais il aimait les lettres — comme un brave bourgeois son épouse — et même la poésie, certaine poésie, du moins (n'a-t-il pas célébré, naguère, M. de Pomairols ?). Enfin, il était jaloux de la pureté de la langue, fort instruit des philosophies, et remarquable humaniste. Une rareté, par le temps qui court. Toutefois, pour lui conférer le titre de Grec ou d'homme de la Renaissance, auquel je crois bien qu'il avait des prétentions, ce ne saurait être assez de faire valoir qu'il goûtait la musique et en parlait pertinemment, car il lui est advenu de prendre la défense du monument de Gambetta et de la Statue de Paris, de Bartholomé, contre les iconoclastes qui voulaient qu'on en débarrassât la place du Carrousel...

Emile Faguet écrivait, un jour, qu'à part Sainte-Beuve, il ne connaissait aucun critique de profession qui fût appelé à se survivre. Et pas plus qu'il ne le faisait pour lui-même, il n'eût fait exception pour Paul Souday. Mais la chronique hebdomadaire du *Temps* de celui ci, était parmi les plus lus des feuilletons des grands quotidiens... Et ce n'était pas chose banale qu'il maintînt la littérature au premier rang de l'actualité ! Il prenait le biais, sans doute, ou jouait largement « la bande », et, par exemple, à propos de Tolstoï, nous entretenait moins des mérites du romancier que de sa conception de la stratégie...

Parlait-il d'un livre, ce n'était pas pour essayer d'en définir l'art, d'en peser l'impondérable ou d'en exprimer la magie. Il manquait d'antennes. Aussi avait-il la fureur de tout ramener à l'idée. Sa méthode était un peu celle de Richepin réduisant les pleurs, dans *Les Blasphèmes*, à une formule chimique...

Quand il a reproché au Barrès des *Déracinés* d'avoir écrit : « L'intelligence, quelle petite chose à la surface de nous-mêmes ! », il a signé l'aveu de son impuissance à comprendre — ou plutôt à sentir — combien « profondément nous sommes des êtres affec-

tifs », et quel rôle joue le tempérament dans la création artistique et littéraire.

Jamais il ne donnait aux écrivains, malgré tout attentifs à le lire, le frisson de la surprise, ni la joie de l'illumination. Mais il les réconfortait, parfois, et souvent satisfaisait leur conscience en osant dire tout haut ce que la plupart chuchotaient tout bas...

Il meurt sans avoir réalisé son rêve : franchir le court espace qui séparait son appartement de la rue Guénégaud de l'Académie pour venir s'y asseoir *à gauche*...

Mais il était si près, si près de toucher au but, qu'il ne faut pas le plaindre. Une fois comblé, cet homme positif aurait pu connaître la vanité des plus belles joies de ce monde, et en souffrir, comme les autres....

§

Malgré l'admiration que m'avait inspirés l'intelligence qui y est prodiguée, je n'avais pas beaucoup aimé *Les faux-monnayeurs* de M. André Gide, où le paradoxe développe inextricablement ses rameaux, chargés de trop de fruits morbides. Mais, cette fois, avec **L'Ecole des femmes**, c'est l'auteur de *La symphonie pastorale* et du *Retour de l'enfant prodigue* que je retrouve, c'est-à-dire le parfait écrivain classique, entièrement maître de son récit et qui sait, sans être sec, n'en exprimer que l'essentiel. Le sujet de *L'Ecole des femmes* (qui n'a d'autre analogie que son titre avec la célèbre comédie de Molière) est, dans sa généralité, du caractère le plus tragique. L'ironie même dont il est enveloppé, au lieu de l'atténuer l'accentue ou le souligne, comme de légers voiles transparents une lumineuse nudité. Eveline, fiancée à Robert, se fait de son futur époux une image idéale, à la ressemblance de son rêve. Elle n'altère pas ses traits ; elle ne les déforme pas non plus. Elle les embellit simplement, en transposant l'homme qu'elle aime sur son plan à elle. Rien de ce qu'elle écrit de lui dans son journal qui soit contraire à la vérité, et quand Robert se révèle à elle dans la réalité misérable de sa nature, non seulement nous le reconnaissons, mais nous ne le trouvons pas changé. Là est proprement l'habileté de l'art de M. Gide. On devine que lorsque Eveline en arrive, après des années de vie conjugale, à voir Robert tel qu'il est — et n'a cessé

'être — elle est déçue de la plus cruelle façon. C'est que, alors
u'elle se livrait tout entière à l'amour, il se réservait. A sa sin-
rité il ne répondait pas comme elle le croyait ; et sans être
ypocrite, il était faux. Il ne jouait pas le jeu avec la même
ıonnaie que la jeune fille. Ainsi faisons-nous tous ou presque
ous. Byron l'a dit : l'amour, qui n'est qu'un épisode de la vie de
homme, est toute la vie de la femme. Le poète de *Don Juan*
urait pu, avec plus de précision, indiquer que ce sentiment ne
ous engage jamais complètement. Robert trompe Eveline par
ela même, sans se croire déloyal, comme un père son enfant,
n lui racontant des histoires... Il sourit en dedans de sa can-
eur, avec indulgence, non sans se duper lui-même, pour com-
ıencer... Il est l'homme dont la supériorité ne saurait faire de
oute, et qui a, en son intelligence, un trésor à préserver. Piètre
ésor, en l'occurrence. N'importe, puisqu'il faut que la femme
oit persuadée qu'il vaut plus que tout, même quand il ne vaut
en. Aussi bien, est-ce du principe qu'il s'agit pour M. Gide qui
'a pas voulu montrer autre chose que la gravité du malentendu
ui a de tout temps existé, et existera toujours entre les sexes.
e vois bien qu'il prend un malin plaisir à le dénoncer. Mais son
moignage est irréfutable ; et Robert mériterait de devenir un
pe, de représenter l'homme moyen, dans son égoïsme et sa suf-
sance, comme M. Homais, le petit bourgeois français, dans sa
ottise raisonneuse.

Dans son très beau *Saint François d'Assise*, M. Abel Bon-
ard a écrit que l'on ne pouvait faire la psychologie des saints.
Ils nous dépassent », a t-il dit. Je suis bien de son avis, et que
u fait seul de les tirer à soi, non seulement on les diminue,
ıais les dénature. Entre eux et nous, il n'y a pas différence de
egré, mais différence d'essence. Aussi, est-ce avec scepticisme
ue j'ai abordé **La joie**, de M. Georges Bernanos, en dépit de la
rofonde impression que je gardais de ses précédents romans.
e savais, en effet, que l'auteur de *Sous le Soleil de Satan* et de
'Imposture ne prétendait à rien de moins, dans sa nouvelle
uvre, qu'à la peinture d'une âme prédestinée, se donnant à Dieu
u, plus exactement, se fondant tout entière en lui, s'absorbant
ans son amour et sa charité infinis... Eh bien, je ne saurais
ire s'il y a réussi, ni proclamer le caractère d'authenticité du
iracle auquel il nous fait assister ; mais je suppose que les

choses ont dû se passer comme il les présente, et la façon dont sa délicieuse Chantal de Clergine reçoit le coup de la grâce m'a paru aussi plausible que l'apparition du diable à l'abbé Donissan dans *Sous le Soleil de Satan*. C'est à cette brebis préférée de l'abbé Chevance, le « confesseur des bonnes », que l'on avait vu mourir dans *L'Imposture*, qu'échoit, en effet, la tâche glorieuse de rendre à l'abbé Cénabre la foi qu'il a perdue par orgueil. Ce que son directeur de conscience se désespérait de n'avoir pu faire, Chantal l'accomplit, après avoir été délivrée par une mort ignominieuse... Autour de la pure héroïne, en apparence pour entraver, mais en réalité pour favoriser son élévation, M. Bernanos a incarné en plusieurs personnages divers aspects du doute ou du mal du siècle : un écrivain, ambitieux et médiocre, M. de Clergerie, le propre père de Chantal ; une pauvre avare détraquée, la grand'mère de celle-ci ; un psychiatre freudien, M. de La Pérouse ; enfin l'abbé Cénabre et un Russe, étrangement pervers, et il a fait d'eux autant de figures caractéristiques, avec cet art de mordre sur le trait dont le pittoresque dépasse la caricature pour atteindre à la satire morale. Sans doute sommes-nous, ici, en même temps qu'en plein réalisme, en plein « merveilleux chrétien », et devons-nous admettre que soit possible l'influence exercée sur des personnalités aussi différentes par la joie simple qui rayonne de Chantal, et par la force surnaturelle qu'elle puise dans sa faiblesse même... Mais rappelons-nous *Polyeucte*, et quel retentissement provoque son martyre. Aussi bien, M. Bernanos se garde-t-il d'être trop précis. Il n'explique pas ; il indique ou propose, non sans paraître éluder, c'est-à-dire laisser de la marge à toutes les hypothèses, et cette pénombre dont il sait avec tant de bonheur envelopper les scènes les plus pathétiques, les plus violentes même, sert admirablement à sa suggestion. Je ne conteste pas que la raison ne puisse être choquée, ni l'intelligence déçue par son livre. Mais le sentiment est ému, l'esprit intrigué, remué, troublé. Il y a là une puissance incontestable, à laquelle on ne saurait se soustraire, le voudrait-on.

La question, naguère tant débattue, de savoir si le mari doit faire de sa femme sa maîtresse, a été remise (faut il dire sur le tapis ?) ces temps derniers, par quelques romanciers et romancières qui ont unanimement conclu par l'affirmative. Preuve, il

semblerait, contre M Marcel Prévost posant au contraire, en principe, que les nouvelles générations n'ont pas pour la sexualité l'intérêt de leurs aînées. Mais une et même deux ou trois hirondelles ne font pas le printemps. Et je persiste à croire, avec l'auteur de *L'homme vierge*, que d'autres plaisirs que ceux de la chair sollicitent aujourd'hui « les moins de trente ans », ou que, lors même qu'ils les pratiquent, ce n'est guère avec raffinement ... Ils sont si pressés d'agir qu'ils craindraient de perdre leur temps à initier la femme à la volupté. Peut-être, aussi, appréhendent-ils les complications... Et c'est le mérite, sinon l'originalité de M. Gaston Chérau de nous avoir montré dans **Apprends-moi à être amoureuse** le danger qu'il peut y avoir, pour un époux soucieux de « son honneur », à exalter les sens de son épouse. Il fait d'elle un instrument trop vibrant, impressionnable à l'excès, et qui risque de répondre au premier désir venu. Avec son art habituel, et qui est d'un réaliste qui sait rendre dramatiques les faits les plus ordinaires, M. Chérau a illustré cette vérité d'un exemple fort émouvant. *Apprends-moi à être amoureuse* n'est qu'une nouvelle, d'une certaine étendue sans doute, c'est-à-dire plus longue que celles dont M. Chérau l'a fait suivre ; mais il a réussi à y concentrer la matière d'un roman. A cette condensation son récit gagne en densité. Il est tout chargé de passion, et de la plus intense, de la plus significative, aussi de l'idée ou du sentiment que la femme se fait du bonheur, et du bonheur conjugal, en particulier. A cet égard, s'il ne justifie pas l'attitude de l'homme, il l'excuse, peut-être, en dépit du réquisitoire de M. Gide ; Mais M. Gide ne se propose-t-il pas d'écrire, après *L'Ecole des femmes*, *L'Ecole des Maris* ?...

M. Binet-Valmer a le tempérament dramatique, et il le prouve une fois de plus, dans **La Tragédie du retour**, sa dernière œuvre. Il aime les grands sujets et les grands personnages, ceux-là même dont s'accommode le mieux sa manière ardente, véhémente, un peu brutale même. C'est un romantique, mais de la lignée de Balzac, chez qui la passion de l'énorme n'exclut pas le goût de la psychologie, et s'il exalte ou transfigure la réalité, il ne la trahit point. Il intéresse, ici, aux souffrances de son Marc-Antoine, bel homme à femmes vieillissant, que plusieurs aventures amoureuses ont rendu légendaire. Ces souffrances, il sait les parer d'une mélancolie qui emprunte au sens de la fatalité sa

noblesse. Faut il découvrir une intention de symbole dans le fait que M. Binet-Valmer a donné à son héros un fils qui lui ressemble plus qu'il n'est possible ou décemment permis ? Je le crois. Mais ce symbole ne supplée pas à l'absence de suggestion d'un récit où tout est direct, y compris le dialogue, M. Binet-Valmer ayant, comme on sait, l'habitude de faire presque constamment parler ses personnages. Or, ce n'est pas toujours dans la conversation qu'on se révèle le plus... M. Binet-Valmer sait cela, bien sûr. Et c'est délibérément qu'il a renoncé à creuser ses caractères au delà d'un certain degré de profondeur pour pouvoir mener bon train son action. Il n'analyse guère. Mais, je le répète, il est psychologue, et pathétiquement.

Les naturalistes, continuateurs en cela des romantiques, se sont fait de la femme fatale ou dévoreuse d'hommes un type à peu près immuable et qu'on retrouve, notamment, dans *La Première maîtresse* de Mendès, *Le Calvaire* de Mirbeau, *L'homme en amour* de Lemonnier, *La Glu* de Richepin, etc... C'est cette même créature que réincarne aujourd'hui, avec ses traits les plus caractéristiques, M. René-Marie-Hermant dans **Sale coin**. Il lui oppose un homme robuste de corps et sain d'esprit, mais voué, à cause de cela même, on le devine, à devenir sa proie. Je ne suis guère féru de ces oppositions ou de ces contrastes ; et M. Hermant ne laisse pas de trahir, ici, quelque recherche de l'effet ni quelque goût de la convention. Mais il narre avec talent et sait faire vivant. Il connaît, en outre, comme il l'avait déjà prouvé dans *Ballast*, les régions dévastées du Nord de la France, et les hommes du rail et du chantier qui y mènent obscurément à bien leur tâche ingrate.

Le manteau de Porphyre, dont M. Albéric Cahuet fait scintiller l'éclat, est celui qui enveloppe, sous la coupole des Invalides, la dépouille de Napoléon. M. Cahuet prend prétexte d'une légende, selon laquelle le corps du héros aurait été enlevé de Sainte-Hélène par les Anglais, pour faire revivre les journées fiévreuses et un peu frivoles du boulangisme. Il y a de l'ironie dans la seule évocation de l'homme au cheval noir, à propos de Napoléon, et M. Cahuet excelle à romancer l'histoire. Il est le premier à avoir fait entrer dans celle-ci, par la porte de la fiction, une époque encore tout près de nous, et son récit, où se trouve une aimable intrigue amoureuse, est très captivant.

Je signale, de M. Maurice Renard, un très bon recueil de nouvelles : **Le Carnaval du Mystère**, où ce romancier du merveilleux scientifique a mis le meilleur de sa brillante imagination. Il l'exerce à créer des impressions de terreur avec l'art le plus habilement nuancé.

JOHN CHARPENTIER.

THÉÂTRE

Lugné-Poë abandonne la Maison de l'Œuvre. — Grand remue-ménage à la Comédie-Française, — Le Baron de Rothschild nous offre un théâtre. — Paul Souday. — Eve Lavallière.

Coup sur coup, en fin de saison, voici des événements significatifs et qui font figure d'épilogue :

1° **M. Lugné-Poe quitte la maison de l'Œuvre** avec cette raison — entre autres — que le théâtre n'est plus aujourd'hui exclusivement qu'une industrie où l'idée propre de l'art est absente.

2° **Grand remue-ménage à la Comédie-Française**, et autour de la Comédie-Française. Une crise intestine y met tout le monde en agitation ; notamment à propos de cette grosse et menaçante nouveauté : le film parlant. La Maison de Molière participera-t-elle en corps à des créations autonomes sur l'écran à voix, particulièrement dans le domaine classique ? Ou bien, s'abstenant, laissera-t-elle s'établir, sans se défendre avec sa compagnie et ses réalisations traditionnelles, la concurrence, peut-être foudroyante, que des troupes d'élite pourraient établir dans le domaine du répertoire ? Permettra-t-elle à ses sociétaires de s'engager personnellement dans des entreprises de films parlants ? Les débats du comité ont été entourés de campagnes de presse où chacun préconisait surtout la démission ou le débarquement de l'administrateur en fonction, et son remplacement par un candidat favori. On a prononcé le nom de M. Jacques Copeau. J'ai écrit autrefois, ici-même, ce que l'on peut raisonnablement penser des tentatives avortées de M. Copeau ; tentatives essayées d'après le plan heureux d'un autre, mais avec une adultération du fond et de l'esprit, qui en faisait faillir la viabilité, le pouvoir de continuité et d'évolution. J'ai donné alors des documents décisifs sur les origines du Vieux-Colombier qui ont empêché qui que ce soit de me démentir lorsque j'avançais que M. Copeau n'a pas

fait œuvre personnelle. M. Dubech, notamment, qui nous avait manifesté le désir de discuter au nom de M. Copeau, a dû se taire. C'est un fait avéré que M. Copeau,non seulement n'est pas capable d'une direction ni administration, je ne dis pas même originales, mais bonnement raisonnables. Et puis, aussitôt après la guerre, à son retour d'Amérique, il a brutalement déserté ses compagnons de travail, sa troupe, les Jouvet, les Dullin, qui ont eu un mal de diable à ne point rester définitivement effondrés à la suite du « Bonsoir messieurs ! et sauve qui peut ! » de leur capitaine d'aventure. Certes, voilà de notables titres pour que l'on puisse songer à confier à celui-ci la Comédie-Française...

D'après le peu que je lis sur la crise de la Comédie-Française, il y aurait non seulement crise artistique, mais crise financière. Cependant on annonce que le registre des abonnements pour la saison prochaine est déjà clos. — Cela n'empêche pas, il est vrai, qu'il puisse y avoir déficit sur les représentations ordinaires et sur les petites places, avec tant de pièces successivement incapables de tenir l'affiche.

Avec de meilleures pièces, ou simplement des pièces à succès, l'exploitation pourrait être avantageuse : le prix des places a été au moins quadruplé (avant la guerre le fauteuil valait 8 francs au bureau et 10 en location), et quadruplée aussi la subvention. Mais on peut soupçonner que, comme dans toutes les administrations d'Etat, il y a pléthore de personnel, non seulement parmi la troupe, mais parmi les accessoiristes, scribes, huissiers, etc...

La grosse augmentation du prix des places n'est peut-être pas tout bénéfice. En tous cas, elle écarte une grande partie — et la plus qualifiée — de l'ancienne clientèle.

Depuis ces dernières années, je ne suis allé, soit seul, soit en compagnie de Critile, aux Français qu'avec les services du *Mercure* et je n'ai vu aucune pièce du répertoire. Je ne suis pas tenté d'aller revoir pour la neuvième fois des choses dont tout l'intérêt — mes impressions au fond m'étant acquises, mes réflexes cristallisés — consisterait pour moi dans l'interprétation — probablement inférieure à telle ou telle d'autrefois. Toute ma documentation sur les Français se borne donc à ces 12 ou 15 nouveautés ou reprises,qui ne m'ont même pas permis de voir toute la troupe, encore moins d'apprécier où en était la déclamation et l'esprit. Tout ce que j'en puis conclure, c'est que jamais l'« art

de faire un mauvais choix » ne s'est élevé avec une telle persévérance. J'entend bien qu'un bon choix est difficile, impossible peut-être, parmi les productions du jour. Mais quand, par hasard, on recourt à un d'Annunzio, et surtout à un Ibsen, pourquoi choisir ce qu'ils ont de moins bon (*La Torche*, *l'Ennemi du Peuple*) ? Et, à défaut d'auteurs nouveaux, pourquoi laisser à *l'Atelier* le soin d'exhumer Calderon, Ben Jonson ? (sauf, bien entendu, à donner des traductions ou adaptations plus littéraires ou plus intègres).

Pour ce qui est de l'interprétation de ces nouveautés, elle m'a paru être tout ce que comportaient ces piètres ouvrages Seule — comme l'a noté ici Critile — l'interprétation de *la Torche* n'était pas satisfaisante par défaut d'homogénéité, mais avec cette pièce hétérogène, les difficultés étaient énormes.

Dans les années qui ont suivi la guerre, j'avais revu quelques pièces du répertoire : *Tartuffe*, *Le Misanthrope*, *Le Légataire universel*, *Le Cid*, plusieurs choses de Marivaux et de Musset. Tout cela était interprété convenablement selon la routine, ni plus ni moins.

Bref, mon impression serait que la Comédie, à qui on ne demande que la conservation des traditions, qui n'a pas de sujets « de grande classe », possède une troupe très suffisante, du moins pour le Comique. Mais il semble bien que la cohésion et le travail ont trop fléchi.

On ne pourra point réagir efficacement contre cette décadence. Les influences politiques sont trop invétérées. Le niveau du public est en baisse constante. Egalement la mentalité des acteurs. Il ne tiennent plus qu'à l'argent, et il leur en faut énormément. Nous sommes loin du temps où les sociétaires tenaient à leur prestige, à la dignité de leur Maison.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette question de décadence; ainsi, même aux Français, si l'on est placé au fond de la salle, on ne peut souvent suivre qu'avec difficulté. Ce n'est pas *l'intensité* du son qui fait défaut, mais c'est la netteté de l'articulation — si recommandée par Coquelin, après Gœthe. Mais celui-ci était un directeur à poigne, ayant le droit, et en usant, de mettre les acteurs à la salle de police — et les actrices aux arrêts forcés chez elles, avec sentinelle à leurs frais !

§

3° **M. le Baron H. de Rothschild**, le plus riche de nos auteurs dramatiques, vient de doter Paris d'un nouveau théâtre (devant ouvrir à la rentrée) qui, à lui seul, représente bien un ensemble de tout ce qu'il est possible d'imaginer de plus étranger aux conditions favorables à l'art. Tout est imaginé, dans ce bâtiment, pour enlever mécaniquement et progressivement sa personnalité au malheureux qui franchira le seuil de cette ventouse monstrueuse.

Comme la plupart des gens riches à l'excès, le Baron Henri de Rothschild n'a pas de mesure et mêle ouvertement, dans une même action le mécénisme et le désir de l'influence personnelle. L'un ne va guère sans l'autre. Ce n'est pas un goût éclairé qui le guide dans ses manifestations théâtrales, mais bien une envie assez lourde de s'imposer. La première marque d'un discernement élémentaire, chez ce nabab, n'aurait-elle pas été qu'il s'abstînt d'écrire de piètres pièces et de les faire jouer ? J'ai déjà noté ici la tendance restrictive et sans générosité des semblants d'idées de M. H. de Rothschild. A ce coup-ci, il a voulu donner la mesure de ses velléités. Il a construit une sorte de machine à « décerveler », comme disait le Père Ubu. Le Hammam ne fait pas mieux pour la peau que le théâtre Pigalle se propose de faire pour l'esprit. A l'aide de toutes sortes de mécaniques et jeux électriques, le patient qui s'aventurera là sera saisi dès le péristyle dans un massage caressant et lénitif qui enfin l'assoira, dans son beau fauteuil rouge, tout à fait à point pour assister comme il faudra aux ouvrages qu'on lui fera déguster. Il s'agit là, assurent le bienfaiteur et ses employés, d'une « préparation psychologique ». Cet effort a pour départ le rêve d'un bébé. Ce qu'un homme d'esprit et de cœur eût pu concevoir d'original, aujourd'hui, et d'intéressant au point de vue français, c'eût été, bien au contraire, une recherche délicate et discrète où le spectateur, sa condition spirituelle, sa personne morale, son indépendance, sa tranquillité, ses aises eussent été le mieux respectées.

Le puffisme maintenant n'a plus dans ses mœurs l'étalage matériel extérieur, mais c'est toujours la surenchère qu'il pratique.

Un dessin de Forain nous montrait autrefois deux person-

nages dont l'un, modeste, portant à sa cravate une petite pierre délicate, admettait qu'elle fût curieuse et rare, et en montrait quelque coquetterie bien naturelle. L'autre, un Crésus, annonça qu'il possédait une cheminée toute en pierre de la sorte. Ainsi trouve-t-on aujourd'hui des gens pour vouloir éblouir avec de colossales délicatesses. Ils mettent au monde des phénomènes qui n'étonnent et ne satisfont que ceux qui ne comprennent rien aux conditions simples et naturelles des œuvres d'art, aux manifestations matérielles du bon goût. Que pèse l'usine acoustique de M. de Rothschild avec ses mille rouages formidables à traiter les cinq sens selon des réactions calculées par un bouquet de collaborateurs, certes plus ingénieux dans la machinerie que sensibles aux mystères de la philosophie de l'art, oui, que pèse cette usine prétentieuse en tous points où il s'agit de ravaler le spectateur au rôle passif le plus asservi, le plus avili, que pèse cela auprès, par exemple, de la salle d'auditions construite pour M. Cortot, et où la perfection de l'acoustique, la simplicité des moyens et des aspects divers, sont obtenus avec une décente réserve, avec une méfiance du *trop*, et d'un aloi discret qui même déconcerte l'éloge. On m'a dit que Cortot et ses intimes, lorsque la salle leur a été remise, ont joué là, spontanément pour le ou les architectes, en manière de belle inauguration. Mais, chez M. de Rothschild ce fut autre chose ! Réceptions au champagne, jazz, discours, congratulations, démonstrations avantageuses ; ainsi le fils du Mécène, en quelques mots fort polis, indiqua que leur théâtre était un violon. Le mot avait été dit déjà aux siens par M. Cortot : vous m'aviez promis un violon ; vous me donnez un stradivarius.

Le paon a voulu imiter, avec sa voix de rogomme la chanson du rossignol.

§

Paul Souday. — Ce confrère était critique dramatique à la *Revue de Paris*, j'y trouvais parfois des impressions conformes à certaines de celles exprimées ici. Il ne se croyait pas obligé (comme un Strowski ou un Bidou) de se donner des airs de jeunesse et de désinvolture, en prônant toutes les *loufoqueries* (j'ai noté le mot, qui d'ailleurs n'est pas bien joli, sous sa plume) de nos auteurs dits d'avant-garde.

Je regrette la disparition de P. Souday. Malgré tant de ses façons qui ne me plaisaient point, j'étais de ceux qui, en ouvrant le *Temps* du mercredi soir, allaient tout de suite à sa chronique des livres. J'avouerais même que c'était un peu l'amusement de mon sentiment, mêlé de répugnance et pourtant de quelque sympathie pour ce mousquetaire, qui me poussait à le lire. Combien j'étais ravi quand il étalait de façon massive une hugolâtrie délirante, ou qu'il se pâmait aux fumisteries poétiques concertées d'un P. Valéry, car il était inimitable parmi ceux qui (rares pourtant aujourd'hui où, devant les excès, la circonspection reprend de son prix) savent laisser tomber comme il faut sur leurs idoles le pavé de l'ours. Je ne m'ennuyais pas non plus lorsque en disciple d'Homais (qu'il avait tenté de réhabiliter) il montrait à propos de tout un anti-cléricalisme virulent et maladif, qui était, plutôt que celui d'un libre penseur, celui d'un calviniste fossile. Cela n'était pourtant pas dans ses origines, et venait sans doute en réaction d'un fond de crédulité réprimé.

Je ne sais ce que certains de ses amis radicaux diront de son enterrement religieux. Sans être renseigné, et sans vouloir supposer que cela ait pu suivre de sa négligence ou de son imprévoyance, je me plais à croire que cela a été conforme à ses intentions et que, n'attachant enfin point trop de prix à ses fureurs habituelles, il n'aura pas voulu mettre son frère le curé — et sa sœur, une croyante, je suppose — dans l'impossibilité de suivre son convoi.

Il avait ses qualités, qui consistaient surtout dans un savoir assez varié et assez étendu ; ce qui était commun autrefois dans la grande presse, mais est devenu exceptionnel aujourd'hui. Il devait à l'énorme publicité du *Temps* une importance matérielle indéniable dont il était assez comiquement pénétré, critique de mode avec seulement des apparences de liberté plutôt qu'écrivain. Qu'il ait acquis l'autorité, l'espèce d'autorité dont il jouissait, est la preuve indéniable que le niveau de la critique littéraire est bien bas. Par curiosité, à un certain moment, j'ai feuilleté les chroniques de son prédécesseur au *Temps*, Edmond Schérer. Quelle différence à son désavantage ! Et qu'il est petit auprès de Sainte-Beuve ! minuscule auprès de Gourmont ! Aussi n'a-t-il jamais perdu une occasion, par sa haine bilieuse des deux, de le montrer.

Ce qui rend sa formule plus difficile à donner (du moins au coup d'œil), c'est qu'il y avait chez lui une part d'insincérité. Ayant des visées académiques, il ménageait ou même il encensait les écrivains qui, sans doute, n'auraient pas été à son goût s'ils n'avaient pas siégé sous la coupole. D'autre part, il mettait certainement de la frime, pour se donner l'air d'être à la page, quand il prônait des auteurs qui n'avaient rien pour plaire à un professeur savant et habile, mais sans intuition, ni sensibilité fraîche pouvant découvrir l'originalité et la comprendre.

D'après ses propres dires, il avait beaucoup fréquenté les brasseries ou cafés littéraires en même temps que les cours à la Sorbonne, dans sa jeunesse. Ce fut une habitude de la plus grande partie de sa vie. Sa silhouette était célèbre au café de la Régence. Son port disait bien qu'il était le plus gros agent de la littérature officielle.

Dans son principal défaut, celui de subordonner souvent ses appréciations esthétiques à ses opinions en matière de religion ou de politique, il me rappelle Georges Brandès. Ceci dit toute mesure gardée, car celui-ci lui est éminemment incomparable par l'ampleur et la pérennité des sujets traités.

§

La figure douloureuse de cette **Eve Lavallière**, qui jadis amusait tant le boulevard, portait bien l'empreinte d'un méchant destin. Les drames passés et à venir avaient gravé là leur hantise. Il ne se passait pas de lustre qui n'apportât quelque grave nouveau dommage à cette malheureuse qui paraissait si favorisée, car elle avait de la grâce, du sel et du succès. Elle fut toujours, au surplus, la proie d'une neurasthénie aux raisons trop véritables. A bien voir, son rire fameux, ses dislocations soudaines, en déclic, capricieuses, gracieuses, de marionnette gamine portaient, dans le ton et l'expression, leur propre et sombre démenti. Il y avait du sanglot et de l'ironie dans ce jouet. Selon ces dispositions, Lavallière était très acidulée en scène. Elle avait une manière gouailleuse de rire que je retrouve bien à mon oreille, mais que sa description amortirait. Et en même temps un zig-zag du corps tout à fait de gavroche. Cette comédienne touchante et célèbre fut toujours une incarnation triste pour qui ne méconnaît pas, sur un être pourtant en représentation, les signes du secret.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : Viennet bave sur Vigny, Hugo, Stendhal, et raconte une séance orageuse à l'Académie française. — *Les Nouveaux Essais Critiques* : témoignage d'un combattant sur l'échec d'avril 1917. — *Orbes* : une page imbécile du douanier Rousseau ; valeur de la mort, août 1914, d'après une femme. — *Vers et Prose* : Un poème de M. Tristan Bernard. — Mémento.

M. Pierre Jourda publie dans la **Revue des Deux Mondes** (1er juillet) des fragments du journal de Viennet, relatifs aux écrivains romantiques. On savait que cet académicien ne les aimait guère. On voit aujourd'hui qu'il était fort méchant homme et assez mauvais prophète lorsqu'il vaticinait. « Il ne restera de ce Vigny qu'un sot et un fat dont la postérité se moquera », écrivait-il, par exemple, le 18 novembre 1829, ayant la veille assisté à la représentation du *More de Venise*. A propos de *Chatterton*, Viennet note ceci :

24 mars 1835. — J'ai vu au Théâtre-Français le *Chatterton* de M. Alfred de Vigny, l'un des coryphées du romantisme. Cet auteur, dont une coterie ridicule a fait la réputation à propos d'un mauvais roman intitulé *Cinq Mars* et d'un poème absurde baptisé du nom d'*Éloa ou la Sœur des anges*, est un jeune officier de la Restauration et l'amant en titre de l'actrice Dorval. Il l'a fait venir de la Porte Saint-Martin à la rue de Richelieu pour jouer son chef-d'œuvre. Elle est femme du vaudevilliste Merle, un des rédacteurs de *la Quotidienne*, qui prend son mal en patience et qui ne s'occupe pas plus de sa femme que si elle n'était pas. Quand il s'avise de lui faire une visite et qu'elle est en train de faire sa toilette, M. de Vigny lui crie par le trou de la serrure que madame s'habille, et il se retire sans demander davantage...

Le vilain bonhomme que ce Viennet ! Il n'est pas tendre pour Hugo, il va de soi ; mais sa rancune est étriquée. Quand il se met en posture de donner des conseils à Hugo, lors de la visite que lui fait celui-ci, candidat à l'Académie, le venimeux Viennet prend figure de grotesque :

Je ne lui ai pas rendu ses compliments à Hugo. Je lui ai dit cependant qu'il était capable de bien faire, qu'il se fourvoyait à dessein par calcul, par système et que, lorsqu'il le voudrait, il serait un de nos meilleurs écrivains. Ce futur conditionnel ne lui plaisait pas trop, mais il a dévoré la leçon en silence. Tout cela a duré une heure, entre mon dîner et le sien, car il ne se met à table qu'à huit heures et il est probable que, chez lui, le restaurateur du moyen-âge rend le nom de souper à ce repas du soir.

Ailleurs, il se montre aussi tançant Lamartine, dans un salon ; «C'est par la postérité qu'il faut être lu », déclare Viennet à l'auteur des *Méditations*. Aujourd'hui, cela ne manque pas de saveur. L'importance qu'il devait aux honneurs immérités qu'il avait acquis ne l'empêche d'être plein de bile. Il la répand sur tous, sur Hugo, à propos de son magnifique discours de réception à l'Académie, et sur M. de Salvandy qui recevait le poète. Où Viennet se surpasse, c'est dans cette page que lui inspire la mort de Stendhal :

2 *mai 1842*. — Je n'en dirai pas autant (1) d'un aventurier qui s'était fait une espèce de réputation à force d'intrigue et d'impudences. Cet individu qui vient d'en finir avec la vie se nommait Beyle sans avoir rien de commun que le nom avec le célèbre critique. Jeté sur le pavé de Paris avec un esprit fort équivoque et sans un écu dans sa poche, il a flairé le vent du jour et s'est donné, tête et plume, au comité directeur du romantisme, à ce cénacle d'hommes d'esprit qui prétendaient à toute force nous gratifier d'une littérature nouvelle. C'est dans la conversation de ces hommes qu'il chercha des moyens d'existence. Il se fit le fournisseur d'anecdotes littéraires dans un journal en crédit ; et quand la récolte manquait, il inventait des nouvelles pour dîner. Il se donna un nom d'emprunt et prit celui de Stendhal, dont la tournure germanique attestait la nature de la secte littéraire qui l'avait adopté. Il finit par faire des livres, celui qu'il intitula *la Chartreuse de Parme* lui fit une sorte de réputation dans le monde assez nombreux des médiocrités de la littérature contemporaine. Il me fit l'honneur de parler une fois de moi et d'écrire que je n'avais pas assez d'intelligence pour comprendre la révolution littéraire qui se faisait autour de ma petite personne (2). J'en ai eu assez pour prédire qu'elle n'irait pas loin et que le romantisme aurait la destinée de l'arianisme qui s'est transformé une vingtaine de fois sans se fixer dans une doctrine invariable. Le Stendhal n'aura pas plus d'avenir que n'en aurait eu le nouveau Beyle, malgré l'admiration de la plèbe romantique qui est l'espèce la plus crédule et la plus bête de toutes les cliques littéraires et dramatiques. Je ne sais à quel occasion j'en parlais un jour à M. Guizot, qui avait eu des accointances assez chaudes avec le cénacle et qui, par conséquent, devait avoir connu ce faquin. « C'est un polisson », me répon-

(1) Viennet vient de faire l'éloge du musicien Cherubini, mort le 15 mars, et de dire combien il avait été heureux de l'avoir pour ami.

(2) Cf. *Racine et Shakespeare*, t. I, p. 80. « Les poètes qui ne peuvent pas comprendre ces sortes de discussions, fort difficiles, M. Viennet par exemple... » Notes de M. Pierre Jourda.

dit-il et je m'en suis tenu là. Une attaque d'apoplexie nous en a déli-vrés le 24 mars.

Le 18 mars 1844, Viennet consigne sur son journal :

Je n'ai pas voulu faire acte de générosité envers M. Sainte-Beuve qui m'a traité, dit-on, fort rudement dans un livre que je ne lirai pas et dans lequel il a fort maltraité les adversaires du romantisme. C'est un critique fort acerbe, un esprit méchant et un cœur à peu près pareil. J'ai donc voté pour M. de Vigny dont les poésies sont bien loin de me plaire, mais c'est un romantique assez inoffensif qui se contente de produire, sans dire des injures à ceux qui versifient autrement que lui.

Cette fois, Vigny ne fut pas élu. Le succès de Sainte-Beuve fait dire à Viennet : « Je m'en console et son esprit me le fera peut-être aimer un jour ». Il est permis de douter que Viennet ait jamais aimé le critique, — témoin cette scène, postérieure de 23 ans à l'élection :

Juin 1867. — Dans une des séances de ce mois, une discussion scandaleuse a affligé la commission du dictionnaire. Nous en étions à l'article *Ame*, lorsque, à propos d'une réflexion de M. Villemain qui tenait à constater son immortalité, M. de Sainte-Beuve s'est mis à déblatérer contre cette doctrine, et il l'a fait avec une violence inconcevable, criblant de ses sarcasmes les niais, les bigots qui tenaient encore à cette niaiserie, nous défiant de la prouver, d'en dire le siège, la nature, mêlant enfin la négation de Dieu à cette diatribe matérialiste. Villemain ne trouvait pas d'autre mot à lui répondre que : « Mais, monsieur... » qu'il a répété dix fois avec un accent d'horreur, de pitié ou de douleur profonde. Nous avons été longtemps dans l'impuissance d'arrêter cette avalanche d'impiétés. Mais enfin l'athée a respiré, et, le saisissant alors par le collet de son paletot, je lui ai crié avec une fureur égale : « Paix ! Si vous aviez le malheur de me convaincre, de me réduire à ne plus croire, je vous brûlerais la cervelle ! »

§

A propos des divers ouvrages publiés sur Foch, dès et depuis la mort du maréchal, M. Emmanuel Beau de Loménie (**Les Nouveaux Essais critiques**, juin) apporte un nouveau témoignage de combattant sur les causes de l'échec où aboutit l'offensive d'avril 1917. Le maréchal attribue cet échec « à des fautes du gouvernement et à des défaillances politiques ».

Quand on a, comme moi, passé cet hiver de 1917 derrière Lassigny

n ne peut se satisfaire d'une pareille explication, — objecte M. de Loménie.

Quand, en effet, on se souvient d'avoir passé pendant cet hiver des maines entières à chercher, une par une, dans les bois des pierres pour npierrer les chemins que nous creusions, parce que le commandenent, désireux de préparer, en vue de sa grande offensive, des positions e batterie et des voies d'accès pour l'artillerie lourde, n'avait oublié u'une chose : faire apporter des cailloux. Quand on se souvient d'avoir assé des nuits interminables à creuser en première ligne des observaoires qu'il fallait recommencer sans cesse parce que le matériel manuait pour consolider la terre éboulée sous les averses de pluie et de eige ; quand enfin on se souvient de l'ahurissement avec lequel, un beau natin, on découvrit que tout ce travail ne servait à rien parce que les Allemands d'en face étaient partis pendant la nuit se retrancher en rrière après avoir, pendant plusieurs mois, tout détruit minutieusement ur plus de 50 km. de profondeur, sans que le commandement, avec es états-majors, ses services de renseignements, ses reconnaissances l'avions, se fût douté de rien, on ne peut admettre que le gouvernement ivil seul ait été responsable.

Les mutineries qui éclatèrent en avril furent, on l'a dit, et le maréchal Foch, dans le livre de M. Recouly, le répète, provoquées par des rahisons. Dans une certaine mesure peut-être, mais aussi par la révolte de ceux qui, pendant trop longtemps, avaient souffert de l'inconsciente insouciance des chefs militaires. Si elles n'avaient pas eu lieu, peut-être nul n'aurait songé à donner aux souffrances des troupes les adoucissements qui leur rendirent confiance et permirent la victoire de l'année suivante.

§

Orbes (printemps n° 2) doit réjouir les mânes de Guillaume Apollinaire. Le poète d'*Alcools* commençait, en effet, lorsqu'il mourut, à publier et louer les écrits d'Henri Rousseau, le Douanier. Cette revue imprime *La Vengeance d'une Orpheline russe*, drame en 5 actes et 19 tableaux. Cette élucubration ne peut que confirmer la prodigieuse imbécillité de l'ancien employé d'octroi. Sans doute m'opposera-t-on son génie et sa candeur. Ce drame du Douanier en vaut la peinture, par une incommensurable sottise. L'ignorance est pardonnable, sauf chez qui abuse de la sienne pour écrire ou pour peindre. Il y a trop de vivants qui le font, pour encombrer encore de paperasses posthumes une publication digne d'un meilleur emploi. Ce manuscrit n'a d'utilité que

la preuve qu'il fournit de la nullité d'esprit de son auteur, dont le snobisme et la spéculation ont tenté de faire une manière de saint inspiré, dans la peinture.

Henri Rousseau, écrivain, se montre d'une bassesse la plus vulgaire qui soit. Voici le monologue d'un séducteur, sitôt après la séduction :

TABLEAU

Henri, *seul dans le Café de l'hôtel de France.* — Enfin, elle m'a cédé, et ce n'est pas sans peine ; cette enfant, elle croyait réellement que j'allais l'épouser ! fi donc, une fille sans dot, sans avenir ; où diable portait-elle ses vues en pensant qu'un jour je serai son mari. Moi son mari ! (*Il fait un rire moqueur*). Moi, qui suis si bien noté comme employé de banque, c'est quelque chose cela, et je ferai la bêtise de lier mon existence à cette fillette, ah ! fi donc ! Pas le sou, hein, pas le sou, à quoi peut-elle être bonne ? Pas le sou ! Non, jamais, je ne consentirai à cette union, je ne ferai pas une telle boulette. Je ne dis pas qu'elle ne soit jolie, remplie de charmes, mais voilà tout, la beauté n'est pas l'argent. Oh ! l'argent, l'argent, ce grand Dieu l'Argent, que c'est donc beau, cette machine ronde-là ; comme mes yeux s'écarquillent lorsque je vois s'étaler sur une table et que j'entends le son si clair de ces jaunets que l'on appelle louis d'or, que c'est donc beau, bien beau. Oh ! argent, Dieu du monde entier devant qui tout le monde se courbe, qui est si souvent cause de tant de bassesses et de crimes, je ne t'adorerai jamais assez, je te cajolerai. Oh ! argent, bel argent, ne me quitte jamais, tu vaux mieux que toutes les femmes de la terre. Mais je réfléchis, ma présence ici est désormais inutile, pendant que cette insensée de Sophie repose, je vais jouer la fille de l'air, et comme un oiseau léger, je me sylphiderai bien vite. J'y pense encore, dire que cette fille avait des intentions de m'épouser, maintenant cela m'est égal, qu'elle se tire de là comme elle pourra, qu'elle aille au diable. Mais, j'y pense, si elle cherchait à suivre mes traces et qu'elle me retrouve, que se passerait-il ? Il faut que j'avise à cela, je vais prévenir de suite mon ami Edouard, que je combine avec lui le moyen de sortir d'embarras. Il faut que je parte le plus tôt possible.

Il se met à écrire quelques mots à Edouard, fait remettre la lettre à domicile. Edouard arrive d'un pas précipité, s'essuyant le front.

Il faut une riche bonne volonté pour trouver comique cette ânerie !

Dans la même revue, cette curieuse notation de l'atmosphère des premières semaines de la guerre de 1914-1918, — extraite

'un récit de Mme Georgette Camille qui a pour titre « Athlestan-ollege 1914 » :

Ces jours passaient comme une maladie. Rien n'est réellement insup-ortable. Beaucoup de gens se donnaient le change. Bientôt, les mots rrangèrent tout. A force de parler, on s'habitua à la nouveauté de ette situation. — Un accident d'aviation, un incendie, un naufrage, ne catastrophe de chemin de fer par leur caractère d'absurde et immé-iate grandeur, me semblent d'ailleurs des événements beaucoup plus ramatiques qu'une guerre qui par sa période de préméditation se rap-roche plutôt d'une crise budgétaire, d'un complot littéraire ou de n'im-orte quelle manifestation à bases construites et ordonnées, tandis que a valeur exceptionnelle de la mort, désormais faite en série, s'y trouve ingulièrement diminuée. — Mais, bientôt *ça* commença. *Ça* consis-ait, à l'intérieur, en un changement total des habitudes. On flottait. Ma mère montait et descendait l'escalier. Au deuxième : « Mais qu'est-e que je suis donc venue chercher ? » disait-elle. Alors, elle redescen-ait précipitamment. Ou bien, elle entrait dans des chambres dont elle uvrait et fermait les volets un certain nombre de fois. Si cette exis-ence avait dû se prolonger, peut-être serait-on arrivé à donner à la ie un sens tout à fait différent de celui qu'il est admis de lui attribuer. C'est dans le désordre ou la solitude que s'accomplissent les miracles.

§

Vers et Prose (1928-1930), « recueil de haute littérature en XII tomes », imprimé par François Bernouard, est sorti des presses de ce considérable typographe « le dixième jour de mai 1929 » et sous la date de « juillet-août-septembre 1928 ». C'est reconnaître implicitement que, pour bien faire, on a lentement travaillé.

Notre cher grand J. H. Rosny aîné — qui n'est pas seulement le maître que l'on sait, du Roman et du Conte, mais qui est aussi le philosophe novateur du *Pluralisme*, d'où maintes découvertes sont sorties depuis quelque vingt ans et sans qu'on en ait fait honneur à leur véritable auteur — ouvre ce magnifique tome deuxième par un essai qui a pour titre : « La petitesse du monde des Astres devant le monde invisible ». Le savant et le poète, d'accord ici, se jouent du petit cercle qui borne la plus riche imagination comparée aux espaces incommensurables que les mathématiques et l'analyse ouvrent à leurs initiés.

On peut lire ensuite un « Eros » de M. François Porché, qui

est un buisson ardent de strophes aux belles musiques, inspirées par l'amour à un authentique lettré.

M. de la Tailhède a « écrit le jour des obsèques de Maurice du Plessy » ce quatrain noble en l'honneur de son frère en poésie :

Du Plessys que le vol des aigles a tenté,
Aux bornes de l'éther s'est cassé les deux ailes :
Heureux, ayant franchi les barrières mortelles,
D'être, par le déclin des astres, arrêté.

Et voici un poème de M. Tristan Bernard qui est une œuvre exemplaire par son achèvement, où le poète trace et peint un portrait digne des plus grands maîtres. Cette pièce est d'un de nos contemporains et il y montre l'aisance d'un La Fontaine sans imiter le Bonhomme, seulement parce que — rare oiseau parmi les chanteurs de paroles — une émotion profonde lui a inspiré d'écrire des vers que ses moyens d'artiste et d'écrivain lui ont permis de construire parfaitement :

MON GRAND-PÈRE

A Dieu ne plaise que je sois antisémite
et je vais dire à quoi mon rêve se limite :
un schisme entre les juifs, voilà la vérité.
D'un côté, le parti des jeunes juifs, sveltesse,
élégance très neuve et très fraîche noblesse...
J'irai, si l'on veut bien, moi, de l'autre côté.

Mon grand-père sentait le raisin de Corinthe.
Les paysans avaient de lui un peu de crainte...
Il était redoutable aux foires de chevaux.
Sans la moindre ferveur nous le suivions au temple,
nous n'avions que dédain pour son pieux exemple.
Mais je retourne à lui du fond des temps nouveaux.

Que Dieu soit dans le temple ou n'y soit pas, qu'importe ?
Le vieux grand-père était d'une carrure forte
et nul regard ne fut plus juste que le sien.
Il voyait clair en lui et connaissait les hommes.
Il ne se trompait pas sur le vrai, car, en somme,
chaque fois qu'il mentait, il le savait fort bien.

Bien qu'il ne vécût point entouré de barrières,
les voisins d'alentour ne l'intéressaient guère.
Il ne haïssait pas, mais n'aimait pas les gens.

Son cœur d'avare était plus dur que de la roche,
mais, s'il fallait une aide à quelqu'un de ses proches,
le bien-être des siens valait mieux que l'argent.

En garde vigilant, il n'avait point de cesse
Qu'il n'eût chassé de l'huis la hideuse tristesse,
Sans parler de justice, ou vanter sa raison.
Si sa philanthropie avait de courtes ailes,
C'est qu'elle demeurait strictement paternelle,
Se limitant, jalouse, au bien de la maison.

Mémento. — *Commerce* (printemps) : M. Paul Claudel : « Conversations dans le Loir-et-Cher ». — M. Jean Paulhan : « Les gardiens ». — M. L.-P. Fargue : « Signaux ». — M. André Suarès : « Voyage du Condottière ». — M. V. Larbaud, traducteur de « Vieille Parme », de Bruno Barilli.

Nouvelle Revue française (1er juillet) : « Les boiteux du ciel », par M. J. Supervielle. — « Dictées », par M. André Gide. — « Enfances de Fargue », par M. G. Bonoure. — Fin de « Quand le navire », roman de M. Jules Romains.

Latinité (juin) : « Diptyque II », par Stéphane Mallarmé. — « Scènes de Printemps », par Cécile Sauvage. — « Un numéro spécial », par Castor et Pollux.

La Revue de France (1er juillet) : Un nouveau roman de Mme Jean Balde : « L'arène brûlante ». — Poèmes de M. Gabriel Tallet.

Montparnasse (juin-juillet) : Poèmes de M. André Salmon.

La Grive (juillet) : « L'église de Blaise », poème de M. Ernest Raynaud. — « Préface », par Mme Rachilde. — « Verlaine fiancé », par M. Marcel Coulon. — « Les derniers instants de Foch » (avec un dessin), par M. Jean Falaize, l'interne des hôpitaux qui soigna le maréchal.

La Revue de Paris (1er juillet) : « Un fort bel essai sur « Prévost-Paradol », par M. Gérard Bauer.

Revue hebdomadaire (22 et 29 juin) : « Sido ou les points cardinaux », souvenirs de Mme Colette, qui sont un enchantement.

Revue Universelle (1er juillet) : « Le mystère de la salle obscure », par M. Farnoux-Reynaud.

Le Correspondant (25 juin) : « Delacroix à Saint-Sulpice », par M. Maurice Denis. — M. Trogan quitte la direction de la Revue centenaire dont il est nommé directeur honoraire, M. le comte de Lupé devenant rédacteur en chef.

La Revue Mondiale (1er juillet) : M. Albert Sarraut : « Variations sur la peinture contemporaine ». — M. J. Germain : « La crise des sexes ». — M. D. Aranovitch : « L'art décoratif dans les théâtres en Russie ».

Marsyas (juin) : « La poésie de Baudelaire », très sévère critique de M. Denis Saurat. — « Ode funèbre pour un héros », noble poème de M. Sully-André Peyre.

Les Marges (numéro du trimestre) ; « La littérature dans la presse » ; M. Georges Batault me demande de rendre compte de ce numéro.

La Revue des Vivants (juillet) : « Chant du Nord », par M. G. Duhamel. — « La liquidation de la guerre », une discussion franco-allemande, par divers. — « Une enquête sur l'armée ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Presse et Littérature (*Les Marges*, Cahier d'Eté 1929).

Les Marges viennent de consacrer leur cahier d'été à l'étude des rapports de la Presse et de la Littérature. Grand sujet qui, par un détour, conduit à méditer sur la valeur de notre civilisation contemporaine, dont on peut dire que la Presse, bien plus que la littérature, est une des expressions les plus fidèles.

Des études publiées dans *les Marges* par Eugène Montfort et ses collaborateurs il ressort nettement que la Presse a bien plus fortement influencé la littérature — et les mœurs littéraires — que la littérature n'a influencé la Presse.

L'écrivain, dit très justement Eugène Monfort, écrit pour lui-même ; il cherche à s'expliquer à lui-même l'univers. Il ne s'inquiète pas des conséquences de ce qu'il découvre, il essaie de percer un mystère. Les vérités qu'il rencontre sur son chemin, il les dit : il n'a pas à savoir si elles sont bonnes à dire. Le journaliste écrit pour le lecteur, pour un million de lecteurs. Il ne cherche pas à expliquer l'univers et il n'essaie de percer aucun mystère. Enfin, jamais il ne perd de vue que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire.

L'écrivain ne peut-il donc écrire dans les journaux ! Si, à condition de devenir journaliste, c'est-à-dire de ne plus écrire pour lui-même, de ne plus donner d'importance à ce qu'il écrit. A condition de s'oublier lui-même.

En un mot : en devenant journaliste, l'écrivain doit abdiquer le meilleur de lui-même, il peut conserver quelque chose de son talent, s'il en a, mais il doit renoncer à sa personnalité.

L'article de M. Denis Saurat, intitulé *la Pensée et la Presse*, est un âpre et sévère commentaire des lignes précipitées d'Eugène Montfort. Selon l'expression vulgaire, M. Saurat n'y va pas par quatre chemins :

Les conditions générales de la presse sont évidemment défavorables à l'élaboration de la pensée. La presse est dirigée non vers les idées, mais vers ce que l'on a pris, à tort, l'habitude d'appeler « l'action ».

Et M. Saurat, qui est un fin connaisseur de *la Chose littéraire*, d'ajouter :

C'est quelque chose de curieux et d'un peu grotesque que, par exemple, un éditeur soit un homme d'action, son action consistant à exploiter ce que font les hommes de pensée. C'est quelque chose de fondamentalement plus grotesque encore, parce que plus général, que d'appeler « hommes d'action » des gens d'affaires qui, très communément, ne font littéralement rien du tout. Ils vont à un bureau et s'y livrent à un travail intellectuel de l'ordre le moins élevé qui soit, portant sur des calculs élémentaires ou sur une correspondance enfantine. Ils ne font rien qui puisse s'appeler « une action ». Il y a quelque part des hommes qui cultivent la terre ou fabriquent des machines et des objets, et cette activité crée autour d'elle des remous de moins en moins actifs et de plus en plus larges, et l'immense majorité des « gens d'affaires » sont balancés dans les vagues de ces remous. En réalité, l'homme de lettres qui écrit avec une plume sur du papier ou qui se promène en réfléchissant fait plus « d'action » que la plupart des « hommes d'action ». Le plus grand nombre des hommes d'affaires, lorsqu'ils sont mis en contact avec des réalités « réelles » et non plus fictives comme les leurs, se révèlent comme lamentablement inférieurs.

Or la presse est orientée vers justement cet ordre « d'action » qui n'est pas réellement de l'action. Elle règne normalement dans le royaume de l'illusion et du mensonge ; elle est gouvernée par les nécessités de la vente, d'une vente qui dépend non de besoins normaux, permanents et inévitables, mais de la fantaisie d'un public ignorant, qui choisit son journal, d'après des idées préconçues, et qui l'abandonne si ces idées sont froissées. Un public auquel, presque toujours, la vérité répugne profondément ; on ne peut la lui donner que très artificieusement dosée. De plus cette vérité dont le public ne veut pas, le journaliste ne la possède pas. Ce sont deux aveugles qui se cherchent ; l'un fait semblant de donner à l'autre une marchandise qu'il n'a pas et dont l'autre ne veut pas, mais fait semblant de vouloir. Cherchez à situer la place de la pensée dans ce commerce...

. . . .

... La plupart des journalistes, ajoute très justement M. Denis Saurat, sont de beaucoup supérieurs à leur tâche et à leur public. Nombre d'entre eux ont des idées et des connaissances réelles. Mais les conditions de leur métier ne leur permettent pas de les montrer.

Etudiant *le Littérateur dans la Presse*, M. Ernest Tisserand n'est, lui non plus, guère enclin à l'indulgence.

> Autrefois, dit-il, le journalisme constituait un genre littéraire. Aujourd'hui, le journalisme relève plutôt de l'industrie. Si petit qu'il soit, un journal est une sorte d'usine mouvante où s'agitent des techniciens, des spécialistes. Le patron n'y est pas un littérateur, mais une manière de capitaine de cargo, qui hurle au porte-voix, pianote au standard, et lance des S. O. S. quand la caisse fait eau. Il ne professe aucun mépris pour les gens qui écrivent, quoi qu'on en ait dit, mais à la condition qu'ils écrivent chez lui, comme il l'entend et sur ce qui lui plaît.

Et Tisserand de conclure, en dévoilant la terrible influence de la presse sur la littérature, par ces phrases ironiques, douloureuses et véridiques :

> La presse est devenue une affaire, ou, pour mieux dire, chaque journal est l'annexe d'un consortium, d'un groupe financier, d'une grosse fortune. Mais la littérature est également devenue une affaire. Il faut, pour y réussir, des capitaux, des relations, de l'estomac, accessoirement un manuscrit. Le vrai littérateur n'aurait que faire d'écrire dans les feuilles sur des sujets qui lui sont étrangers quand, en payant tant la ligne, il peut, dans un premier-Paris, parler uniquement et exclusivement de soi ..

C'est justement à *L'Influence de la Presse sur la Littérature* que M. Jean de Pierrefeu consacre quelques pages dans *les Marges*. Ses conclusions rejoignent celles des précédents auteurs :

> Il faut plaire, et, d'ailleurs, un écrivain qui se pique d'être journaliste se soucie de prendre le ton de la feuille où il écrit ; c'est une gageure qu'il est désireux de gagner pour montrer son habileté et son intelligente compréhension du métier. Mais cette capitulation insensible, à laquelle il consent sans presque s'en apercevoir, détruit en lui peu à peu le caractère de l'homme de lettres.
>
> C'est ainsi que la face commerciale de notre existence réagit sur l'activité intellectuelle qui se moule naturellement pour les besoins de l'échange dans les formes demandées par le public.

Conclusion :

> L'œuvre d'art, contrainte de se plier aux exigences de l'industrie d'une époque de production intensive, risque de perdre ce caractère d'éternité qui se rencontre dans tous les chefs-d'œuvre.

M. Maxime Revon consacre ensuite une très bonne étude à *la Critique littéraire dans la Presse*.

En voici le dessein qui en laisse pressentir la conclusion :

Notre intention est de rappeler de quelles façons les journaux ont successivement compris le rôle qu'ils ont d'instruire leurs lecteurs de la production littéraire. Peut-être aurons nous à marquer une décadence continue.

La conclusion est en effet formelle :

Une chose nous apparaît au terme de cette étude : depuis que Sainte-Beuve l'a inventé, le grand feuilleton littéraire n'a pas cessé de marquer sa décadence ; de bons écrivains lui ont redonné de temps en temps un éclat singulier, mais son existence est seulement une survie ; la multiplication même des vocations inopinées de feuilletonnistes ne fait que précipiter sa dissolution.

L'article intitulé *La Presse et la Littérature nouvelle*, qui est dû à la plume de M. Michel Puy, est lui aussi consacré à l'étude d'une *décadence*.

Les années 90 furent une période heureuse pour la littérature d'exception. Des journaux importants l'encourageaient. Aucune petite revue ne passait inaperçue. Aucune manifestation de talent n'était dédaignée. Avec un seul livre, quelquefois avec une plaquette, un poète, un essayiste imposait tout de suite son nom. Un article de journal de Mirbeau ou de Coppée lançait un auteur et, en quelques jours, Maeterlinck, Louys voyaient leur réputation s'établir. Des peintres, des poètes, bien avant leur trentième année, étaient connus, aimés d'une élite d'amateurs, de lecteurs fidèles souvent jusqu'au fanatisme.

Après 1900, la situation change, la critique littéraire en vient à être considérée, par les industriels qui dirigent les journaux, comme la source d'un manque à gagner, comme une publicité « *gratuite* » (quel mot affreux ! !) faite aux littérateurs et à leurs ouvrages.

Sans doute a-t-on recours à la collaboration de certains écrivains, mais sous la réserve qu'ils n'empiètent jamais sur ce qui pourrait être une source de profit, une matière à publicité :

Les grands journaux ne furent pas fermés aux écrivains de cette génération. Ils ignorèrent leurs groupes, leurs écoles. Ils avaient à peu près supprimé la critique littéraire et Paul Adam, Jean Lorrain, qui

auparavant citaient des noms, des ouvrages d'auteurs nouveaux, n'étaient plus autorisés à faire à la littérature cette réclame gratuite.

Pendant un temps, la littérature fut ignorée de la presse, jusqu'à ce qu'enfin la littérature à son tour fût devenue une manière d'industrie, et que l'écrivain lui-même se fût plié aux exigences « industrielles » :

Les petites revues littéraires se sont transformées. Leur publication comportant des frais élevés, chacune tend à devenir une affaire. Des journaux spéciaux, bourrés d'articles de critique, de contes, de chroniques sur le mouvement des idées, tiennent le public au courant des événements de la vie intellectuelle. Les lecteurs n'ont plus de méfiance à l'égard des jeunes auteurs ni des livres nouveaux. Les grands quotidiens, les théâtres du boulevard ont leur clientèle, les livres, les périodiques, les théâtres à prétentions littéraires ont la leur, nombreuse, attentive, fidèle.

On ne pourrait plus opposer les journalistes, dont le premier but en écrivant est d'exercer un métier, et les écrivains qui songent d'abord à faire œuvre littéraire. Ces derniers, emportés par le succès, talonnés par les éditeurs, ont emprunté aux journalistes leurs habitudes de production rapide. Si l'on voulait juger les uns et les autres au point de vue du style et de la langue, c'est peut-être chez des journalistes qu'on trouverait le plus de grâce dans la construction, de variété dans le tour, de pureté dans l'expression.

Dans son judicieux et courageux article sur *la Presse littéraire de 1800 à nos jours*, M. Marius Boisson, excellent journaliste lui-même, porte un terrible diagnostic :

Avec la troisième République renaissent des organes tenus en suspens par la police bonapartiste. Ere de liberté, mais aussi période de vénalité pour les journaux, devenus des « affaires » sur lesquelles se précipitent les banquiers et les capitalistes en mal de placements. On offre toujours au lecteur, et même plus que jamais, de la littérature et des nouvelles littéraires, mais la portion est savamment dosée. « Il faut ce qu'il faut », décrète le judicieux administrateur, qui compulse chaque soir la recette du rayon publicité. Le mal est désormais installé dans les journaux, comme le phylloxera sur les plants de vigne ; ce n'est point ici le lieu de juger de sa curabilité, s'il est curable.

La conclusion de son article est à lire tout entière et à méditer :

La plupart des journaux ménagent maintenant place aux lettres et publient un courrier littéraire. Les courriers littéraires, dont la mode

s'est rapidement répandue, ont fait à la fois beaucoup de bien et beaucoup de mal à la littérature et aux littérateurs. Cette rubrique a sans doute augmenté le nombre des lecteurs de livres ; mais outre qu'ils donnent lieu au byzantinisme et à l'hypertrophie de l'information, les courriers littéraires ont trop souvent servi la camaraderie et la médiocrité. Le signataire de cet article est courriériste littéraire ; il souhaite que la jeune association des Courriéristes soit moins accueillante et moins indulgente aux informations de mauvais aloi, qui font d'un « courrier » une potinière à légèretés et à cancans, un Landerneau de la gent de Lettres. Mais, demandera-t-on, que pense, de la critique et de l'information littéraires, la clientèle des journaux ? La clientèle absorbe ; elle absorbe ce qu'on lui présente, comme les carpes, qui mâchent indifféremment de la brioche ou du bois. Peu lui importe le proxénétisme complaisant et si bien répandu ; ce n'est pas la vérité qu'elle demande, mais des matières en général, frelatées, peu importe encore, du moins dosées et réparties avec degré dans les colonnes qu'elle parcourt. Les incorrections de style et l'insuffisance d'orthographe la troublent peu ; non plus les communiqués payés, d'une irrésistible drôlerie, quand ils ne sont pas d'une niaiserie ostensible ; ces empressements suspects ne lui font pas dresser l'oreille. Elle absorbe. Son appétit égale son ignorance, et le grand talent, à notre époque, consiste précisément à se tenir au diapason de la sottise populaire, qui est d'une dureté granitique. La rédaction où brillèrent nos meilleurs littérateurs est maintenant régentée par un drôle qui éprouve, c'est plus fort que lui, le besoin quotidien de donner, sur nos gloires littéraires, un avis méprisant que personne ne lui demande. La clientèle absorbe. Tel égayant confrère, telle révérente rombière, ont ils pondu un livre, le livre que tout le monde peut écrire ? Ils se pendent aux pattes de biche et usent leurs bouts de gants aux boutons des sonneries, implorent un article ici, trois lignes là, une ligne même un peu plus loin, en vue d'un bien improbable succès. La menue monnaie de la renommée de cénacle ou de la petite gloire de salon ne leur suffit pas ; ils veulent encore briller aux yeux d'un important contingent de crétins, croient bon d'informer les habitants du Pôle Nord que leur nouvel ouvrage paraîtra bientôt. Alors, durant un mois, ils lisent et relisent les morceaux de journaux que leur adresse une agence, et se grisent à la mélodie vulgaire des compliments et des flatteries, intéressés toujours quand ils ne sont pas cyniquement facturés. Cette comédie littéraire est ridicule et quelque peu déshonorante. Nous sommes de ceux qui pensent qu'elle a assez duré.

Si cette chronique ne s'allongeait inconsidérément, j'aurais voulu citer longuement le bel article d'Henri Bachelin sur *le*

Naturalisme et la Presse. J'aurais désiré également emprunter davantage à Gabriel Brunet qui traite avec sa coutumière maîtrise, si fort appréciée des lecteurs du *Mercure de France, du Symbolisme et de la Presse*.

Cueillons cependant dans son article ces quelques remarques :

En règle générale, l'attitude des écrivains vis-à-vis de la presse procède de la qualité plus ou moins raffinée de leur idéal littéraire. Aux esprits purement artistes épris de langage subtil et nuancé, ennemis des idées vulgaires et des modes communs de sentir, le talent propre au journaliste habituel inspire assez souvent l'antipathie. Un Théophile Gautier, à l'âge où Zola caresse la pensée d'être chroniqueur, lance aux journalistes des paroles acerbes. Leur activité lui semble d'ordre inférieur et nuisible même à la cause de l'art et de la pensée véritables. « Le journal, dit-il, tue le livre comme le livre a tué l'architecture ».

Contraint par les nécessités matérielles à cette tâche de journaliste qu'il prisait peu, il soupire de ce qui lui paraît une déchéance :

O poètes divins ! je ne suis plus des vôtres !
On m'a fait une niche où je veille tapi
Dans le bas d'un journal comme un dogue accroupi...

De l'âge héroïque du Symbolisme à nos jours, pas mal de choses ont changé, le monde a « évolué », le public a fait des « progrès » :

... Le public de ce temps n'était pas aussi bien éduqué que celui d'aujourd'hui. Il avait encore l'habitude de lire et il grondait lorsqu'on lui offrait des proses et des vers dont la lecture lui paraissait rebutante. De nos jours, les directeurs de journaux et de revues ont beaucoup moins à craindre les colères de leur public. Le lecteur a été dressé. Il sait maintenant que, s'il saisit et goûte un texte, il doit être sur le chemin de l'erreur esthétique. Il sait qu'une œuvre belle doit dérouter ses habitudes. Il sait que s'il a la sensation de phrases impénétrables, il doit soupçonner des beautés de premier ordre. Devenu trop timide pour avoir un goût personnel, il admet ce que l'on veut, il se soumet docilement à d'énigmatiques fluctuations de mode, il acquiesce par un acte de foi aux hermétiques beautés que de mystérieux décrets lui imposent avec la force du Destin. Un père de l'Eglise disait : « Je crois parce que c'est absurde ». Le lecteur moyen d'aujourd'hui devrait se dire : « J'admire parce que cela me déroute ».

Avec une aimable ironie, M. Georges Pillement, dans son article sur *les générations d'après-guerre et la Presse*, s'efforce d'être optimiste ; pour ce faire il multiplie les raisons, et finit

ar nous confier qu'aucun livre ne lui produit une aussi forte
npression de joie, d'enthousiasme et d'aisance que ceux d'Ara-
on dont il cite ces appréciations, à la vérité excessives, sur les
ournalistes :

Quand je dis *journaliste*, je dis toujours *salaud*. Prenez-en pour otre grade à l'*Intran*, à *Comœdia*, à l'*Œuvre*, aux *Nouvelles littéaires*, etc..., cons, canailles, fientes, cochons.

De tous les collaborateurs du très intéressant numéro des *Marges*, dont je viens de parler si longuement, il n'en est qu'un ui soit résolument optimiste et parfaitement satisfait, c'est I. Fernand Divoire, rédacteur en chef de *l'Intransigeant*, qui oit sa petite réputation littéraire à sa grande situation dans le ournalisme.

En vérité, cela ne peut-il pas nous tenir lieu de conclusion ?

GEORGES BATAULT.

ART

Exposition Maximilien Luce : Galerie Georges Bernheim.—Exposition Suzanne 'aladon : Galerie Bernier. — Exposition Utrillo : Galerie Marcel Bernheim.— ːxposition Othon Friesz : Galerie Georges Bernheim. — Exposition Gritchen-:o : Galerie Druet. — Exposition Medgyès : Galerie Druet. — A propos de olémiques contre l'art nouveau.

Cinquante ans de peinture. **Maximilien Luce** peut mettre n sous-titre du catalogue de son exposition cette fière affirmation le durée, d'évolution et de progrès. Le voici un des doyens d'âge t d'exercice de la peinture française actuelle. La notoriété, il 'avait acquise du premier coup, puis la gloire ; le succès s'est ait davantage attendre et ce n'est que depuis quelques mois qu'il est venu. J'entends que c'est tout récemment que Luce a vu s'é-changer contre de grosses sommes les tableaux qui l'avaient jadis tout juste aidé à vivre. Maximilien Luce a d'ailleurs été le type même de l'artiste vigoureux et résistant de notre époque, travail-lant malgré toutes vicissitudes, nullement bohème, plutôt à la manière d'un artisan souvent gêné par des *lock-out*, n'accordant à la mode qui passe aucune concession, ne faisant pas l'école buissonnière autour des thèmes qu'il a choisis ou plutôt qui se sont imposés à lui. D'être né au temps triomphant du naturalisme littéraire et d'avoir porté sa plus vive admiration à Emile Zola, a sans doute influé autant sur lui que sa dilection pour des maîtres

véristes, tels Corot, Courbet, Pissarro et Lançon. Il y ajoutait Barye et Puvis l'attirait qu'il ne cesse de regarder de près et qu'il m ensuite au premier rang dans sa mémoire, ce qui se concilie fo bien avec le goût profond de Seurat, de la recherche de la nobless de la ligne humaine, du silence sacré dans le paysage, de l'a statique parmi le grouillement des bruits, tout étincellement d la lumière préservé et noté. Je me souviens de la joie de Pa Signac à la première fois que Luce apporta à l'exposition des In dépendants ses ouvriers robustes et des aspects de village comm blottis parmi des lignes de hauts arbres, avec une profusion d toits rouges et roux. A ce temps, Luce pratiqua la technique d pointillisme. Il nota de sa fenêtre de la rue Cortot des étendue d'atmosphères sur la plaine Saint-Denis dans tout le faste de leu variété de polychromie, donnant une impressions juste, particu lière, esthétique du moutonnement des maisons juxtaposées, san pittoresque ni curiosité. Il se délassait de ces images de ruche crayeuses, par des sous-bois très verts, par des recherches sur le mouvements du travail. C'est surtout du paysage parisien, d paysage suburbain que cette période pointilliste de Luce a gard des souvenirs, des tableaux qui constituent une forte allégatio non seulement en faveur de l'émotion de l'artiste, mais de l valeur du procédé utilisé. J'ai tort d'ailleurs de dire procédé. I ne s'agissait point chez les pointillistes de métier, mais bien d science et de foi. Pourtant Luce s'écarta du pointillisme, mai même dans ses toiles qui en sont le plus distantes, on sent bie qu'il l'a pratiqué.

Dans les œuvres de sa maturité, Luce est souvent revenu à l description de la vie ouvrière. Il a souvent cherché à en inter préter les moments périlleux, à noter la présence, sur un échafau dage, de quelque maçon placé à un point dangereux dans u équilibre difficile. Il a cherché à traduire la quiétude de leur haltes, la précision de mouvements qui empreint même l'immo bilité de leur repos. Il leur a prêté une simplicité d'allure e de masque intéressante et qui n'est point sans nouveauté. On longtemps hésité à donner à Maximilien Luce la place qu'il méri tait ; c'est maintenant chose faite.

§

Galerie Bernier, une exposition de **Suzanne Valadon** : de peintures récentes. Le nu y tient grande place, harmonies vertes

nacrées de baigneuses sous de grandes frondaisons; nue aussi mplement sa femme étendue sur un divan dans une grande ouceur d'atmosphère qui se joue sur l'épiderme du modèle en flets légers et suivis. Il y a quelques années, Suzanne Valadon étaillait ces reflets et ménageait en les écrivant la forme des bjets reflétés. Elle tirait de cette méthode de très heureux effets. ctuellement ces images mobiles du décor apparaissent plus uyantes. C'est plus près de la vérité générale et cela donne lieu ux plus curieuses harmonies. L'exposition contient aussi nombre de tableaux de fleurs d'une vie saisissante et des natures mortes ù les étoffes sont traitées avec une extraordinaire liberté de mouement et une sorte de transcription exacte et nonchalante de ur densité.

§

Galerie Marcel Bernheim, une sélection de l'œuvre d'**Utrillo**. y a là des tableaux de presque toutes les époques de l'artiste, auf de la toute dernière. Ce sont des rues de Montmartre avec prestige presque inanalysable de leur claire et frémissante tmosphère, des toiles telles que ce beau pont de Toulouse si chaud ans sa gamme sombre, des églises baignées de transparence, es horizons clairs, des orées de rues attirantes et dont la courbe rend une beauté par le style de l'exécution.

§

Galerie Georges Bernheim, Othon **Friesz** montre la plus rande partie de ses peintures en ces trois dernières années. C'est oujours du même art sobre et contenu. Le paysage du midi 'enrobe de belles lumières profondes. Certaines toiles offrent un aractère décoratif nouveau qui représentent une grande variété e vastes volières que traversent, sous les arcs souples et fins les poutrelles principales, des vols d'oiseaux gris ou de perroquets nulticolores. Quelques paysages offrent du bout d'une aire où le oleil diversifie les carreaux du dallage tout l'horizon de mas, de yprès, de collines, de garrigues d'un coin de Provence verte. Il y aussi une série de nus, de l'ordre des trois nus exposés il y a leux ans aux Tuileries, et si curieux par la simplicité de leur lisposition ; aussi quelques jardins où de belles fleurs jaillissent les grandes jarres à la panse fauve clair.

§

Galerie Druet, **Gritchenko** expose nombre de paysages de Corse. La Corse est picturalement très à la mode depuis dix ans et il semble qu'elle offre encore un charme de pays neuf à ceux qui aiment à décrire le faste ensoleillé de son littoral et, en contraste, à remonter vers le centre montagneux. On va à Corte, à Piana, comme on allait à Barbizon ou à Dieppe. Gritchenko est de ceux qui ont rapporté de là-bas de curieuses impressions. Il s'est attaché aux criques, aux petits ports cimés de citadelle comme Bonifacio. Il a parcouru les petites îles qui, comme les Sanguinaires, forment de belles silhouettes de récifs près des côtes. Il a utilisé encore dans des nature-mortes les produits de la pêche dans les rochers. Il a des paniers de moules aux jaunes pittoresques, et des oursins ouverts dont il synthétise les aspects intérieurs violents et touffus de teintes corallines. Son faire est vigoureux tout en sachant s'assouplir à un jeu assez délicat et nuancé.

§

A la même galerie, **Medgyès** déploie toute une série de plages mondaines, notées avec élégance. Les baigneurs se promènent dans une atmosphère aimable. Ce n'est pas insistant, mais vision et matière sont agréables. Medgyès a aussi des nus bien établis et des natures mortes d'aspect plaisant.

§

Et voici que les critiques d'art en viennent aux mains. Ce n'est pas la première fois que cette profession paisible, qui ne devrait inciter ses participants qu'à admirer ou négliger, les détermine à de violentes vitupérations. Théophile Silvestre avait donné l'exemple de cette critique passionnée où un article sur Ingres prenait invinciblement l'allure d'un pamphlet, et cela contrastait en tout avec cette sérénité de Baudelaire choisissant ses sujets et ne parlant que de ce qu'il aimait, sa prétérition exprimant l'indifférence ou le dégoût. La jeune critique de notre temps est volontiers belligérante. Elle avait même, à quelques instants de la petite vie de Montparnasse, pris des aspects violents. Actuellement la lutte a repris, non sans excès de parole, mais ce ne sont pas les jeunes qui ont commencé et il leur est difficile d'entendre dire

: plein sang-froid que les peintres qu'ils aiment et défendent sont mplement des farceurs. Quand on aura dit qu'il y a des marchands : tableaux, qu'ils forment des syndicats et qu'ils poussent par la clame et l'artifice les peintres qu'ils aiment, on n'aura rien dit bien nouveau. Si l'on nous apprend qu'il y a eu à l'Hôtel des entes des enchères soutenues et des prix surhaussés, que les mar-hands défendent les cours et cela davantage selon leurs intérêts ue selon leur admiration, c'est remémorer des anecdotes d'his-oire ancienne. Si l'on dit que parmi des peintres qui étaient eunes il y a vingt ou vingt-cinq ans, il en est qui vont un peu ort et arrivent par la pyrotechnie de la surprise, que dans leurs ravaux l'art a peu de part, c'est encore plausible, mais ce n'est as général. Il n'y a pas lieu de tenter une croisade contre l'art ctuel, sauf pour un petit esprit qui s'arrête à des détails de urface. Evidemment le tort n'est pas d'un seul côté. Tous les ritiques outranciers, tous ceux qui tirent des lignes trop recti-ignes entre les diverses catégories d'artistes ont tort.

A ceux qui me disent que les salons sont sans intérêt, je ré-ponds qu'il n'y a pas d'exemple que des collectivités de mille ou quinze cents personnes travaillent avec acharnement, parfois avec régularité au moins, et que cet effort ne produise rien. A ceux qui déclarent péremptoirement qu'il n'y a jamais un beau tableau aux Artistes français, je soutiens qu'il y en a une cinquantaine, et que c'est offenser de très nobles artistes que le nier. Si c'est exact pour les Artistes français, c'est vrai aussi pour les Indépendants. De tous les côtés il y a, au-dessus du métier, des qualités d'émotion et de conscience intéressante. Il faut louer des artistes qui suivent des parti pris. Des gens comme Bouche ou Alix ne sont point du tout indifférents. S'il n'y avait pas de gens qui cherchent à renouveler le métier, le métier n'aurait jamais évolué. Du moment qu'on admet Delacroix et les impressionnistes, c'est que l'on reconnaît l'esthétisme et l'intérêt de cette variation du métier. Je vois bien que certains des plus récents artistes sont simplistes et que leur expression pourrait être plus nuancée. J'ai entendu de bons artistes du salon qui, en parlant de ces jeunes peintres, disaient avec un sourire ineffable et pincé : « Ils ne savent pas ». Eux, habitués des A. F., semblaient contenir toute la certitude. « Ils ne savent pas. » Au fond qu'est-ce que ces jeunes sont accusés d'ignorer? Le Musée. Ils n'ont pas présentes dans la

mémoire tant de belles attitudes, qui par un jeu combiné de la mémoire et de l'imagination, fournissent encore à nos peintres des A. F. de belles attitudes? Mais si, en général, ils savent, ils ont vu, mais ils évitent de se conformer au passé. Seurat connaissait admirablement son Louvre et on l'accusait de ne pas savoir. Je sais bien que pour les pamphétaires actuels qui attaquent les jeunes peintres, Seurat n'estpas en question et qu'ils l'admirent. Mais je ne parle que du procédé toujours le même qui sert à attaquer tous les novateurs et qui pourrait enrayer toute évolution, s'il portait. En art plus qu'en toute autre matière, il faut attendre. Ce n'est pas tout de suite qu'un artiste doué donne toute sa mesure. Il passe parfois par des phases singulières ; ce n'est pas la sagesse d'un prix de Rome qui est la vraie sagesse picturale et la vraie connaissance de l'art, d'autant que pour le couronner, le jury académique choisit le plus souvent parmi la dizaine de concurrents le plus savant mais le plus médiocre. On pourrait même avancer, sans trop de hardiesse, que quelquefois l'élève qui aurait été digne du prix de Rome n'a pas été admis à essayer de le conquérir, c'est-à-dire : à entrer en loge.

Il faut être très prudent en matière de polémiques écrites et qui restent. Il ne faut jamais conclure trop tôt. Il faut surtout être respectueux de l'effort jeune qui sait en général où il veut aller, mais tâtonne encore et hésite sur sa route. La collectivité de cet effort en indique la force et le bien-fondé et on s'aperçoit toujours que ces jeunes artistes en savent beaucoup plus que ne leur concède la critique hostile, puisque toujours ces jeunes artistes amènent avec le temps leurs adversaires à se déjuger.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

La nouvelle salle des fouilles d'Afghanistan au Musée Guimet. — Exposition des peintres-graveurs allemands contemporains à la Bibliothèque Nationale. — Exposition de l'œuvre du sculpteur P.-W. Bartlett au Musée de l'Orangerie. — Exposition « Les États-Unis et la France au XVIIIe siècle » à la galerie Jean Charpentier. — Nouvelle vente à Berlin d'œuvres d'art des musées russes. — Mémento. — Errata.

Depuis la fin de janvier est ouverte au **Musée Guimet** une nouvelle salle consacrée aux résultats des fouilles opérées en Afghanistan, de 1926 à 1928, par M. J. Barthoux. Les nombreuses expositions temporaires organisées depuis le début de l'année, et

ιxquelles il nous fallait apporter tout de suite notre attention, ıyant maintenant pris fin, il nous est loisible de parler enfin en étail, comme il le mérite, de cet enrichissement des collections u musée de l'avenue d'Iéna. Nous avons déjà mentionné ici les xplorations faites précédemment en Afghanistan par la délégaion archéologique française avec l'agrément du gouvernement fghan (sous réserve de partage par moitié des objets découverts) 'abord par la mission Foucher en 1922, puis par M. et Mme André Godard en 1925 (1). M. J. Barthoux, après ces derniers, a orté ses efforts sur le site de Hadda, près Djelalabad, et depuis rois ans a exploré treize emplacements, qui n'ont pas livré moins e cinq cents *stupas* (édifices bouddhiques à étages, creusés de iches contenant des reliques ou des monuments funéraires) ù l'on a découvert environ 6.000 têtes, statues et statuettes, vec des armes et des peintures (les premières trouvées au Ganlhâra), des monnaies et quelques papyrus, le tout s'étendant du I[e] siècle avant notre ère au II[e] siècle après (2). Ces œuvres, dont on n'a rapporté et exposé au Musée Guimet que les plus belles, ont cet intérêt et ce caractère un peu déconcertant de relever de tyles extrêmement différents : on trouve côte à côte, dans cet enemble, de nombreux spécimens (têtes de Bouddha pour la pluart) de l'art bouddhique classique, d'autres se rattachant à l'art gréco-hindou du Gandhâra mis en lumière par M. Foucher n 1897 ; ou bien — et ce sont les plus curieuses — des proluctions d'influence hellénistique, où les artistes, négligeant toute radition religieuse, ont donné libre cours à leur inspiration et opié simplement la nature, créant ainsi des œuvres d'un caracère expressif, allié d'une finesse d'exécution, qui surpassent de eaucoup les productions de l'Asie mineure. On y trouve des morceaux d'un art surprenant : masque impressionnant, malieureusement mutilé, de Bouddha ; admirable buste d'un génie orteur d'offrandes et figurines charmantes dans le style des euvres de Smyrne, tandis que d'autres — en vertu de quels nystérieux rapports ? — sembleraient appartenir à notre Moyen

(1) V. *Mercure de France*, 15 juillet 1925, p. 502 et 503.
(2) V. l'article publié par M. J. Barthoux lui-même dans la *Gazette des eaux-Arts* de mars 1929 sur ses découvertes et les articles de M. J. Hackin ans la *Revue des arts asiatiques*, 1929, fasc. II (avec nombreuses reproducons) et de M. René Grousset dans la *Revue de l'art ancien et moderne* de ars 1929.

Age, telle une tête barbue d'ascète à type de Christ et des figures de démons qui s'apparentent à celles des *jugements derniers* de nos cathédrales. Quelques peintures, dont une représentant une jeune déesse parée de rubans, une autre des génies couronnant un Bouddha, puis des monnaies et des reconstitutions de *stupas*, complètent cet ensemble si curieux et si productif.

§

Trois expositions nouvelles, dont une est déjà terminée et dont les deux autres le seront quand paraîtront ces lignes, ont eu lieu depuis notre dernière chronique. A la **Bibliothèque Nationale**, un groupement des peintres-graveurs allemands contemporains — aquafortistes, lithographes, xylographes — a montré pendant tout le mois de juin les différentes tendances qui ont régi depuis quelques années l'art de la gravure originale chez nos voisins d'outre-Rhin, depuis l'impressionnisme d'un Liebermann, la fantaisie d'un Max Slevogt, le réalisme d'une Käthe Köllwitz et d'un Louis Corinth jusqu'à l'« expressionnisme » débridé et trop souvent incohérent des jeunes d'aujourd'hui. Si l'art de la gravure, il faut le reconnaître, répond mieux que celui de la peinture au génie et aux dons naturels des Allemands (qu'on se rappelle l'exemple typique de Max Klinger), il faut avouer aussi que l'ensemble extrêmement varié et original, mais désordonné et parfois d'un goût douteux, qui nous a été montré ne nous a pas révélé, en dehors des artistes dont nous avons cité les noms et auxquels il convient d'ajouter ceux de quelques autres comme Barlach, Gross, Grossmann, Heckel, Jaeckel, Kokoschka, Meid, Orlik, Schrimpf, Sintenis et le vieux et délicieux maître Hans Thoma, des personnalités bien marquantes.

Pour l'inauguration de quatre nouvelles salles, d'un aménagement très heureux, qui viennent d'être ajoutées au **Musée de l'Orangerie** des Tuileries créé pour la présentation de la série des *Nymphéas* de Claude Monet et qui serviront, elles, de locaux à des expositions temporaires et dépendront du Musée du Luxembourg et du Jeu de Paume, on a mis sous nos yeux, du 20 juin à fin juillet, l'œuvre du sculpteur américain, mais d'origine écossaise, Paul-Wayland Bartlett (1865-1925), auteur de la belle statue de La Fayette qui se dresse depuis 1900 dans un des jardins du Carrousel. Il avait étudié pendant de longues années à Paris, notamment avec Frémiet (son *Montreur d'ours,* du Salon

e 1887, et sa *Danse au soleil* témoignent de cet enseignement), il avait conservé à Paris, où il mourut et est enterré, deux ..eliers qu'il a légués à notre Institut avec une rente permettant 'y loger de jeunes sculpteurs français. Ce sont les œuvres qui y trouvaient que la piété de sa veuve nous a montrées avant de ..s ramener en Amérique. Talent à la fois vigoureux et délicat, hez qui le sens du pittoresque s'unit à l'originalité de l'invenon, il a créé, en dehors des trois morceaux que nous venons de iter, d'excellents bustes, de nombreux monuments commémorafs en diverses villes des Etats-Unis, des statues décoratives pour ı façade de la New-York Public Library ; enfin, pour l'hôtel de ille d'Hartford en Connecticut, une figure de *Puritain*, d'un rand caractère, qui fut très admirée à l'Exposition universelle e 1900 et qui restera une de ses meilleures œuvres.

Enfin, du 26 juin au 25 juillet, a eu lieu à la **Galerie Jean Charpentier**, une exposition documentaire évoquant les apports des Etats-Unis et de la France au XVIIIe siècle. Elle était rganisée au profit du Musée national de Blérancourt (Aisne) ont nous avons annoncé, il y a deux ans, la création et qui est lestiné à perpétuer le souvenir de la coopération franco-amériaine dans la guerre d'indépendance des Etats-Unis et dans la lernière guerre. L'excellent catalogue, plein de renseignements, édigé par l'érudit conservateur du Musée de Blérancourt, M. André Girodie, groupait près de 250 peintures, sculptures, gravures, objets d'art, meubles (ceux commandés par Louis XVI pour George Washington) documents d'archives, autographes, souvenirs de toute espèce, qui rappellent les grandes dates de la guerre d'indépendance et les principaux acteurs de cette histoire les rapports entre nos deux pays. On y admirait notamment pluieurs beaux portraits peints ou sculptés : celui de Choiseul par Mme Labille-Guiard ; le buste de Franklin, du Musée de Versailles, par Houdon, avec une réplique en bronze de la collection David Weill ; la réplique en bronze, appartenant au Musée de Versailles le la statue en marbre de Washington, due aussi à Houdon ; le buste de La Fayette par le même artiste, et un très beau portrait peint du même par Prud'hon ; le *Mirabeau* de Lucas de Montigny appartenant au Louvre, qui avait prêté également le portrait de Vergennes au pastel, par Lundberg, puis des gouaches de Van Blarenberghe, venues de Versailles, représentant le siège et la

prise d'Yorktown, des gravures et des médailles commémorant d'autres victoires, etc.

Il est à souhaiter que cette exposition ait reçu la visite des nombreux Américains qui sont nos hôtes permanents ou passagers et que cette évocation des événements auxquels la France prit une part si prépondérante et si désintéressée les ait conduits à se remémorer une histoire trop oubliée de leurs concitoyens et à établir une comparaison — dont ils auront sans doute tiré peu de fierté — entre la générosité de ceux qui se battirent autrefois pour eux, et sans lesquels, il y a quinze ans encore, ils ne seraient sans doute pas restés un peuple libre, et le féroce mercantilisme de leurs gouvernants qui réclament à leurs sauveurs le remboursement des dettes contractées pour la cause commune. Mais peut-être faut il pour comprendre et sentir ces choses délicates un affinement dû à un long passé et qui ne saurait être l'apanage d'une race pour laquelle comptent seules la richesse matérielle et la souveraineté de l'or...

§

Sourd, comme il fallait s'y attendre, aux protestations que suscita dans les nations civilisées la scandaleuse dilapidation par le gouvernement soviétique des trésors d'art faisant partie du patrimoine de la Russie (1), ce même gouvernement a fait procéder, les 4 et 5 juin derniers, à Berlin, avec sans doute l'agrément du Reich, à une **deuxième vente d'œuvres d'art tirées des musées de Leningrad et des anciens châteaux impériaux** : 109 peintures, 243 meubles et objets d'art. Nous avons sous les yeux le luxueux catalogue qui en donne la description, avec la reproduction des plus belles. On y remarque surtout, parmi les tableaux de l'école italienne, des Primitifs florentins, un *Hercule au jardin des Hespérides* de Pâris Bordone (vendu 28.000 marks) (2), un *Saint Jérôme* de Titien (26.000), des portraits masculins de Moroni, de Jacopo Bassano et de l'école vénitienne du XVIe siècle, celui d'un mari et de sa femme par Lorenzo Lotto (vendu 310.000), un *Céphale et Procris* de Luca Giordano; des Canaletto et des Guardi ; parmi les tableaux hollandais et flamands, la belle *Tête de Christ* de Rembrandt

(1) V. *Mercure de France*, 1er janvier 1929, p. 213 et suiv.
(2) On sait que le mark, à l'heure actuelle, vaut un peu plus de 6 francs.

que possédait l'Ermitage (adjugée 130.000), un *Intérieur d'église* d'Emmanuel de Witte (13 500), un paysage d'Adriaen van de Velde (23.000), une *Mise au tombeau* de Rubens (42.000), un *Portrait d'homme* de Josse van Cleve (100.000) ; dans l'école allemande, un portrait du *Prince-électeur de Saxe Frédéric le Sage*, par Cranach (28.500) ; dans notre école française, un portrait du sculpteur Allegrain par Duplessis (9.500), un autre de la *Comtesse Golowkina*, par Tocqué (17.000), deux *Paysages* d'Hubert Robert (33.000), des têtes d'enfants de Greuze, etc. Parmi les meubles et objets d'art, un secrétaire Louis XVI ayant appartenu au tsar Paul Ier a été adjugé 38.500 marks ; un grand régulateur daté « Paris, 1760 », 29 000 ; une table de travail en acajou avec cuivres, signée « Rœntgen », 12.000 ; deux crédences en acajou ornées de laques du Japon, signées de l'ébéniste français Levasseur, 55.000 ; un bureau de dame Louis XV, signé « François Garisier », 38.500 ; un « bonheur du jour », signé « C. C. Saunier », 37.000 ; un autre, signé « Riesener », 12.500 ; une grande tapisserie française du début du XVIIe siècle offrant une scène rustique, 35.000. La vente a produit un total de 1.750.000 marks. Le gouvernement soviétique, on le voit, n'en sera pas beaucoup plus riche ; il se sera seulement un peu plus déshonoré.

MÉMENTO. — A cette époque de déplacements, nous croyons bon de signaler aux touristes deux petits livres consacrés à des musées provinciaux, qui viennent de paraître dans l'utile collection des « Memoranda », publiée par la maison Laurens. L'un, concernant les *Dessins du Musée de Montpellier*, par M. André Joubin (13 p. de texte avec 55 reprod. ; 5 fr.) est le complément du volume précédemment publié sur les tableaux et les sculptures de ce musée par le même auteur (1) et n'est pas moins excellent. La collection de dessins de ce Musée Fabre est aussi importante comme quantité (plus de 2.000 pièces) et comme qualité que celle des peintures ; elle provient en majeure partie, comme celle-ci, de la donation du peintre Fabre et des legs des amateurs Valedau, Carrouge, Bruyas (un autre généreux donateur, Atger, a laissé ses collections à la Faculté de médecine, et d'autres dessins sont conservés au musée de la Société archéologique, ce qui fait de Montpellier la ville de province la plus riche en dessins). Après avoir résumé l'histoire de cette collection du Musée Favre, M. Joubin donne un aperçu critique des trésors qu'elle renferme. Elle est abondante sur-

(1) V. *Mercure de France*, 1er mars 1929, p. 455 et 456.

tout en dessins italiens et français : dans le premier groupe figurent quatre feuilles inestimables et célèbres de Raphaël, dont une étude pour la *Madone de la casa Tempi* conservée à la Pinacothèque de Munich et deux autres pour la *Dispute du Saint-Sacrement*, puis de beaux dessins du Guerchin, du Bernin et de G.-B. Tiepolo ; dans le second, se placent au premier rang deux études de Poussin pour sa série des *Sacrements* et un admirable *Paysage des bords du Tibre* ; puis de remarquables dessins de Sébastien Bourdon, Rigaud, Ch. Le Brun, Watteau, Boucher, Fragonard, Hubert Robert, Natoire, Bouchardon, Prud'hon, David, Granet, Géricault, Delacroix, Barye, Corot, Millet, Th. Rousseau, Courbet, etc. Mais il y a également quelques dessins hollandais, dont une charmante *Marine* de Van Goyen et deux Rembrandt : *Rixe dans un cabaret*, et *Les Anges à la table d'Abraham* ; deux pastels du peintre anglais Hamilton représentant *La Duchesse d'Albany* et *La Comtesse d'Albany*, celle-ci amie de Fabre auquel elle légua ses collections ; bien d'autres encore. Les plus beaux, de ces dessins sont reproduits à la suite du texte qui les commente.

L'autre volume concerne *Le Musée et la Bibliothèque de Troyes* (24 p. de texte av. 43 reprod. ; 5 fr) et est dû à M. Morel-Payen, conservateur du second de ces établissements. Admirablement informé de tout ce qui touche à sa ville natale (qu'il a décrite avec Provins dans la collection des « Villes d'art célèbres »), érudit doublé d'un poète qui sent profondément la beauté des œuvres d'art, M. Morel-Payen, après avoir retracé l'histoire de la formation et du développement des collections qu'il étudie, donne, salle par salle, un aperçu des richesses qui s'y trouvent, et ce guide sera d'autant plus apprécié que les catalogues du musée sont épuisés. Les collections de peinture comprennent plusieurs morceaux de premier ordre : une petite *Déposition de croix*, malheureusement très abîmée, de Jean Malouel ; parmi les œuvres de l'école locale, un délicat tableautin d'un peintre du XVIe siècle, Jean Chalette, représentant *Les Capitouls de Toulouse*, et un portrait de *Ninet de Lestin*, élève de Vouet, par lui-même ; une *Allégorie en l'honneur de Mme de Montespan*, par Pierre Mignard ; parmi les modernes, de nombreuses et excellentes toiles des paysagistes Arnaud, Schitz, Cabat, Cuisin, Hector Pron, L. Girardot (auteur d'une grande et belle composition de technique impressionniste, *Ruth et Booz*), Mlle Léautez, Loncle, Pinel, Henri Royer, etc. ; des œuvres de valeur diverses des peintres d'histoire Paillot de Montabert, Maison, Biennoury, deux jolies petites toiles d'un peintre romantique, J.-R. Vigneron. En dehors de ce groupe local, on admirera, parmi les œuvres françaises, un *Portrait de gentilhomme* par Louis Le Nain ; deux exquis petits Watteau : *L'Enchanteur* et *L'Aventurière*, qui sont les joyaux du musée ; quinze toiles, de sujets mythologiques, de Natoire,

provenant, comme les deux précédentes, d'un château des environs de Troyes ; des œuvres d'Antoine Coypel, Lépicié, Boucher, Hubert Robert, L. David (portrait de la première femme de Danton), Prud'hon (magistrale académie féminine), Th. Ribot, Luc-Olivier Merson, Chintreuil, etc. ; — parmi les œuvres étrangères : un beau Cima da Conegliano, une *Léda* de Lorenzo di Credi, un Breughel de Velours, un *Portrait de femme* attribué à Mierevelt, et un *Guitariste* de la même école hollandaise. — Les collections de sculpture sont plus remarquables encore et particulièrement riches en œuvres de l'école champenoise, qui, jusqu'à nos jours est restée si féconde et si brillante : statues de *Prophètes* du XIVe siècle ; « miséricorde » de stalle figurant *Sainte Geneviève*, *Vierges*, *Saint Antoine* et cheminées monumentales du XVIe siècle ; bustes de *Louis XIV* et de *La Reine Marie-Thérèse* par Girardon ; œuvre complet en plâtres originaux de Simart (notamment ses bas-reliefs pour la crypte du tombeau de l'Empereur, sa reconstitution de la *Minerve* de Phidias, et une charmante *Vierge* exécutée pour la cathédrale), Paul Dubois (dont l'admirable tombeau de Lamoricière), Alfred Boucher, Suchetet, Briden, Janson, et autres enfants du département ; puis des bustes de *Mignard* par Ch. Vassé, de la *Femme de Danton* par David, une *Phryné* de Pradier, etc. — Dans la section archéologique, sont à remarquer une statue en bronze gallo romaine d'*Apollon* (dont on eût aimé voir la reproduction, d'autant plus qu'elle a eu l'honneur de figurer à l'inoubliable Exposition rétrospective de l'art français au Petit Palais en 1900), des armes et bijoux mérovingiens, des émaux de Limoges. — Dans le musée d'art décoratif, fondé par un sculpteur-ornemaniste de l'Aube, Eugène Piat, un choix de belles pièces anciennes ou modernes, où l'on regrette que le grand artiste verrier Marinot ne soit pas mieux représenté. — Enfin à la bibliothèque, qui ne possède pas moins de 200.000 imprimés, parmi lesquels 547 incunables et 3.157 manuscrits, dont 1800 provenant de l'ancienne abbaye de Clairvaux, on admire de très beaux manuscrits enluminés et une série de charmants petits vitraux par le Troyen Linard Gonthier représentant des scènes de l'histoire de Henri IV et Louis XIII dont plusieurs se passent dans le décor, aujourd'hui en grande partie disparu, du vieux Troyes. — Il faut remercier l'auteur et l'éditeur de ce guide de faire ainsi connaître au grand public un musée peu fréquenté des étrangers et qui cependant, on le voit, mérite par son caractère particulier et ses richesses de recevoir la visite des touristes et des amateurs.

Errata. — Dans notre avant-dernière chronique (*Mercure de France*, 15 mai, p. 212, ligne 9, au lieu de : « portrait de l'ancien marquis de Chambra », lire : « portrait de l'amiral marquis de Chambray » ; — dans notre chronique du 15 uin, p. 699, dernière ligne, le nom de

l'auteur de la *Cosmographie* mentionnée est non pas « Waltgemüller », mais « Waltzemüller ».

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Maurice Pillet : *Thèbes*, Laurens. — Camille Jullian : *Le Paris des Romains*, Hachette. —

Thèbes, dont nous parle Monsieur Maurice Pillet, dans un des volumes les plus curieux et documentés de la collection Laurens, fut la capitale du Nouvel Empire en Egypte. C'était une grande ville dont les Grecs nous rapportent qu'on l'appelait Thèbes aux cent portes, — ce qui est peut-être un tantinet d'exagération, à ne considérer que celles de la villle et celles qui précèdent les temples. Thèbes s'étendait sur la rive gauche du Nil où l'on ne retrouve guère maintenant que les pauvres villages de Karnak et de Louxor, tandis que sur la rive gauche se trouvait la ville des tombeaux, la vallée des Rois, que des découvertes récentes ont remis d'actualité. Mais il faut bien le dire de la grande ville de Thèbes, il ne reste debout que des temples, — près desquels on a élevé les caravansérails de la ville moderne, de grands hôtels où viennent s'entasser tous les snobs de la création ; de ce que fut la ville, avec ses palais royaux, ses habitations particulières où logeait tout un peuple de fonctionnaires et dignitaires, sans parler de la population que recélait Thèbes, on ne retrouve presque rien ; les habitations des Dieux seules ont survécu, les constructions légères sont retournées au néant ; des palais royaux même, c'est à peine si l'on retrouve quelques pans de murs, quelques bases de colonnes et des traces de pavages artistement peints sur une fine couche de plâtre.

Le premier des temples que l'on peut citer est celui d'Amon, qui couvre une superficie énorme et se trouvait relié aux temples de Manton au nord et de Mont au sud par des allées de béliers. Les vestiges retrouvés nous permettent d'établir qu'il était construit en pierre, sur l'emplacement d'un plus antique encore dont les murs étaient faits de briques crues et de colonnes de bois. La partie la plus sainte du temple était défendue par une série de portes solides et toujours verrouillées ; ne pénétraient dans cette partie secrète et sacrée que le roi, le grand-prêtre et quelques assistants nécessaires au culte ; on y conservait jalousement la statue

divine d'Amon, en bois, recouverte d'or aux époques antérieures, d'or massif et chargée de bijoux et de pierres précieuses dès la XVIIIe dynastie. Le mobilier le plus splendide, des monceaux d'or, de pierreries et de métaux précieux, les étoffes fines et les plus rares présents des rois et propriété d'Amon ou de son clergé, s'accumulèrent d'années en années, de siècles en siècles, grossissant un trésor si formidable qu'il deviendra le plus grand du monde antique. Les asiatiques se ruant sur l'Egypte mettront les mains sur ces trésors, dont beaucoup leur avaient été arrachés. A peine reconstitués, les rois appauvris se verront contraints d'y puiser eux aussi, et peu à peu, avec la puissance et la richesse de l'Egypte, celles du dieu s'anéantiront. Cette immense enceinte d'Amon recélait divers sanctuaires, des chapelles nombreuses qu'il serait trop long même d'indiquer et dont certaines, comme celle de Phtah, possédaient tous les éléments constitutifs des plus grands temples.

Au nord de l'enceinte d Amon se dessine celle du dieu Manton, mais des trois temples et chapelles consacrées à son culte il ne reste rien que la grande porte du nord, intacte, qui seule émerge des ruines voisines.

De même l'enclos de la déesse Mont, au sud ; le temps n'a rien respecté ; ce n'est plus qu'un chaos, amas de décombres et flaques d'eau où s'ébattent les canards sauvages — Dans cette enceinte d'une superficie un peu supérieure à neuf hectares, trois temples ont été déblayés et il semble que des chapelles ou des monuments de moindre importance s'élevaient encore, de-ci, de-là, surtout au sud du lac sacré ; au centre sont les ruines du grand temple de la déesse ; les deux furent exhumés au nord-est et au sud-est.

Le temple de Khonsou, construit par Ramsès III, s'ouvre un peu au nord de la grande porte d'Evergète Ier ; c'est le mieux conservé de ceux de la région. Au sud-est, se trouve une très curieuse représentation du IIe pylône de Karnak, montrant les deux puissants massifs du pylône encadrant sa double porte et décorés de quatre grands mâts, enchassés dans leurs rainures ; on sait que ces rainures dans les façades des pylônes n'avaient d'autre but que d'établir verticalement les mâts gigantesques portant à leur sommet des oriflammes. A côté se trouve une curieuse construction consacrée à Osiris Ounnofré et à la déesse Apet ou Zouéris, celle-ci considérée comme la déesse tutélaire de l'enfantement,

représentée sous les traits d'un hippopotame femelle avec des seins pendants ; debout sur ses courtes jambes et portant sur la tête une sorte de mortier. — Situé au bord du fleuve, le temple de Louxor avec son obélisque, ses pylônes et sa grande colonnade émergeant des ruines, frappe d'abord l'œil du voyageur abordant à Thèbes — pour magnifique qu'il fût, ce temple n'était que la demeure de campagne d'Amon.

Lorsque le christianisme s'établit dans la haute vallée du Nil, deux églises se logèrent dans l'édifice désaffecté.

Tous les divers temples que nous avons énumérés étaient réunis entre eux, on peut s'en souvenir, par des avenues de béliers. Des obélisques étaient toujours disposés en avant des pylônes, si nombreux encore dans les ruines de Karnak.

Malgré le grand renom que la Thébaïde garde dans les annales chrétiennes, il est resté à peine des vestiges des nombreux couvents et églises établis dans les ruines ; leurs noms mêmes pour la plupart sont oubliés.

Le volume au texte si attachant de M. Maurice Pillet est heureusement complété par une illustration abondante et documentaire ; la vallée des rois, les nécropoles de Thèbes feront sans doute l'objet d'une publication ultérieure, c'est tout un monde, en effet, un monde mort et des découvertes récentes comme celles de la tombe de Toutankhamon permettent d'imaginer quelle en était l'incroyable richesse...

Le petit volume de M. Camille Jullian sur le **Paris des Romains** appelle notre attention sur les rares vestiges qui ont subsisté de cette période primitive de l'histoire de la capitale — On sait que les deux groupes principaux de ruines qui en subsistent sont les arènes de la rue Monge et la grande salle et dépendances des thermes de Cluny. — D'autres traces des constructions de l'époque ont été découvertes où se trouve le collège de France, le lycée Louis-le-Grand, etc. — diverses sculptures ont été réunies dans une des salles du musée de Cluny. — Le Paris des Romains ne s'étendait que sur la rive gauche. — Après l'invasion et la destruction de la ville par les Germains, la grande ruée des barbares sur la Gaule, Paris IVe siècle se fortifia dans la cité, dont le mur de défense fut élevé « très haut, très épais, flanqué de tours nombreuses, ouvert seulement en des endroits par une porte en face la rue Saint-Jacques et l'autre vers la rue Saint-

Martin ». A l'ouest, inséré dans les remparts comme un donjon dans un château, était le palais impérial, qui devint la demeure des rois de France jusqu'à leur passage au Louvre. Le christianisme fut apporté à Paris par saint Denys, qui a laissé diverses traces de son passage et dont la mémoire subsiste encore dans le Paris actuel. Le volume de M. Camille Jullian nous donne d'intéressants détails sur l'introduction du christianisme en Gaule, sur les constructions primitives de Saint-Germain-des-Prés, Sainte-Geneviève, etc. C'est, en somme, un résumé précieux concernant les débuts du vieux Paris et qui constitue une attachante lecture.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Glozel : Opinion du délégué de la Commission des Monuments Historiques (section préhistorique). — Menton carré ou « à plateau ». — Alphabet et Inscriptions ibériques. — M. Bosch Gimpera reconnaît l'authenticité du tesson d'Alvão. — Lettre glozélienne à M. van Gennep. — Lettres de M. S. Reinach et du Dr Morlet. — La science de M. Bayle mise en échec à l'étranger.

Glozel : opinion du délégué de la Commission des Monuments Historiques (section préhistorique). — Pour la première fois, M. Mosnier, délégué de la Commission des Monuments Historiques (section préhistorique), membre de l'Institut International d'Anthropologie, érudit archéologue ayant effectué lui-même de nombreuses fouilles, vient de publier dans *Vichy et ses Environs* son opinion sur l'authenticité des trouvailles de Glozel.

Nos lecteurs n'ignorent certainement pas, écrit-il, la virulence des controverses suscitées dans le monde savant par les publications du Docteur Morlet relatives aux découvertes de Glozel ; la presse entière s'est occupée de cette affaire qui a eu un retentissement mondial...

L'invraisemblable peut être vrai, c'est le cas de Glozel.

Nous avons été mêlé, dès ses débuts, à l'affaire Glozel, nous avons participé plusieurs fois aux fouilles exécutées par le Docteur Morlet et Emile Fradin, nous n'avons jamais constaté dans ce gisement la moindre trace de supercherie.

Nous nous trouvons là, il faut le reconnaître, en présence de découvertes inouïes, déconcertantes, de quelque chose d'inconnu jusqu'à ce jour ; nous n'en demeurons pas moins convaincu que tous les objets recueillis *dans les fouilles* sont authentiques.

... Une [illegible]uisition a été opérée à Glozel ; des pièces y ont été saisies [illegible]es à un expert.

Ces faits déplorables provoquèrent parmi un certain nombre d'éminents savants, tant français qu'étrangers, une émotion si vive qu'une nouvelle Commission fut nommée, et, sous le nom de Comité d'Etudes, reprit à Glozel les travaux de la Commission Internationale.

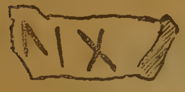


Fig. 1.
TESSON DE PALISSARD

Bien que n'étant pas qualifié pour participer aux travaux du Comité d'Etudes, nous avons, sur l'invitation du docteur Morlet, pris part aux recherches faites par ce Comité ; nous pouvons certifier, si notre témoignage peut avoir quelque valeur, que tous les objets découverts pendant ces trois journées de fouilles l'ont été dans des conditions telles que leur authenticité ne saurait être suspectée...





Fig. 2.
PIERRE DU CLUZEL (deux faces inscrites).

Depuis décembre 1927, plusieurs stations préhistoriques ou gallo-romaines ont été découvertes :

Le souterrain de Palissard, dégagé par son propriétaire, M. Planche, et dans lequel il a été trouvé des silex, des fragment de poteries, *dont l'un avec signes*, des morceaux d'argile cuite portant des empreintes de branchages ;

Le souterrain du Cluzel, dégagé par MM. Lamy, de La Chapelle, dans lequel les propriétaires ont recueilli quantité de débris de poteries de différentes époques, et *un fragment de roche portant des signes* ;



Fig. 3.
PLAQUE D'ARGILE
DES LONGES JOMERET.

Les débris de poteries, de creusets, de vitrifications, et les meules fixées horizontalement au sol, découverts par M. Gilbert Gentil dans sa propriété des Longes Jomeret.

Nous donnons ici la reproduction des caractères alphabétiformes du tesson de Palissard (fig. 1), de la pierre du Cluzel (fig. 2), et d'une plaque d'argile des Longes Jomeret (fig. 3) d'après la *Revue Anthropologique* d'avril-juin 1929.

§

Menton carré ou « à plateau ». — Dans la précédente *Chronique de Glozel*, nous avons signalé le maxillaire de Beynost, en rendant compte de la conférence du Dr Morlet.

Depuis, M. l'abbé Martin, professeur de géographie physique aux Facultés catholiques de Lyon, nous a adressé la note suivante, dont l'importance ne saurait échapper aux lecteurs de la Chronique du *Mercure*.

Dans son étude, « Aux champs des Morts de Glozel », le docteur Morlet, parlant de la région mentonnière d'un maxillaire provenant de la 2e tombe, la décrit ainsi : « Ce fragment présente de chaque côté de l'éminence mentonnière deux véritables plateaux au niveau de l'insertion des muscles peauciers, carré du menton et triangulaire des lèvres ; ce qui indique une vigoureuse musculature de la face ».

M. le professeur Buy a repris et complété cette étude dans les *Cahiers de Glozel* (n° 7) où l'on peut lire : « De chaque côté de la symphyse mentonnière il existe une dépression assez profonde, d'autant plus marquée que le tubercule qui termine en dehors l'éminence mentonnière est saillant et comme replié en haut, accentuant ainsi la concavité précédemment signalée (menton carré).

« Comment expliquer cette particularité ? Faut-il y voir un carac-



Fig. 1

tère ostéogénétique ; disposition plus accentuée des saillies, hyperactivité de l'extrémité antérieure du cartilage de Meckel ?

« En raison des faits observés ailleurs, je crois plutôt qu'il s'agit d'une action musculaire : insertion du triangulaire des lèvres (muscle de la tristesse) et surtout du carré du menton (muscle de la terreur) qui ont surélevé et augmenté le relief de leur surface d'attache. »

Or, cette description est en tous points celle d'un maxillaire (fig. I) que j'ai moi-même recueilli à Beynost (Ain) dans un terrain vierge de tout remaniement, à un mètre quatre-vingts centimètres de profondeur.

Les détails stratigraphiques donnés lors de la présentation de cette pièce au dernier Congrès de Rhodania à Lons-le-Saulnier (août 1928) montrent que ce maxillaire se trouvait dans une couche de limon *inférieure* aux assises gallo-romaines.

M. le Doyen Depéret, mon maître regretté, à qui je montrai ce maxillaire, fut le premier à me signaler cette analogie frappante avec les maxillaires glozéliens. Comme le maxillaire de Beynost possède sa stratigraphie bien établie, j'ai cru qu'il pouvait être intéressant de le comparer ici à ceux du gisement de Glozel.

Beynost, 6 juillet 1929.

ABBÉ J. B. MARTIN
Docteur es sciences naturelles,
Professeur de géographie physique
aux Facultés catholiques de Lyon.

§

Alphabet et Inscriptions ibériques. — Sous ce titre vient de paraître dans les *Cahiers d'Aïsna* un travail sur l'écriture ibérique que M. Julio Cejador y Franca, professeur à l'Université de Madrid, croit pouvoir traduire en partant de l'*euskera* (basque), langue primitive de la péninsule. Et passant du proto-ibérique à l'époque néolithique, il assure lire aussi les inscriptions de Glozel. Pour lui, l'ancienneté de l'alphabet ibérique en Espagne « remonte, par les inscriptions d'Alvâo, à la fin du néolithique et par les inscriptions de Glozel à ses commencements, à l'époque reculée où le renne vivait dans les Pyrénées ».

Il écrit au début :

> Si le basque est un dérivé de l'idiome ibérique, quelque grandes que soient les altérations qu'il puisse avoir subies, il peut de toute façon être un auxiliaire appréciable. Les inscriptions cunéiformes ne furent-elles pas déchiffrées moyennant la connaissance des idiomes sémitiques et les hiéroglyphes égyptiens moyennant la connaissance du copte, continuateur de l'idiome en lequel sont rédigées les inscriptions égyptiennes et les hiéroglyphes ?

Notre intention n'est pas ici de nous prononcer sur la valeur de ces traductions qu'on ne peut accepter sans critique préalable sérieuse, mais qu'il serait anti-scientifique de rejeter *à priori*.

Le docteur Morlet a déjà signalé ici à différentes reprises la ressemblance très nette entre les formes de beaucoup de signes de Glozel et les caractères ibériques. Pour lui, tous les alphabets méditerranéens auraient bien une même origine néolithique.

L'avenir dira si, de cette analogie certaine des caractères alphabétiformes, on peut passer à une assimilation complète.

Aujourd'hui, nous voulons seulement citer un long extrait de la Préface de l'*Alphabet et Inscriptions ibériques*, écrite par M. le Dr Jules Brouta, préface remarquable qui présente le plus vif intérêt actuel... et de tous les temps.

Ce qui n'est pas pour nous rendre fiers, ce qui, au contraire, est profondément humiliant, c'est que la peur du nouveau, l'aversion pour tous ceux qui viennent déranger les choses établies et les idées reçues, ne hante pas seulement les couches inférieures de la société humaine, le profanum vulgus, mais encore, et peut-être spécialement, les rangs de l'aristocratie de l'intelligence.

Ce furent les meilleurs cosmographes de leur époque, les auteurs des *tables de déclinaison solaire* qui, consultés par le roi Jean II de Portugal, qualifièrent d'absurdes les projets de Christophe Colomb. Ce fut encore une assemblée de cosmographes et de mathématiciens qui, à Salamanque, se prononça dans un sens analogue sur ces mêmes projets. Ce furent les scolastiques et la cour de Rome qui, environ un siècle et demi après la découverte du nouveau monde, déchaînèrent l'Inquisition contre Galilée qui affirmait que la terre tourne autour du soleil.

Le siècle des encyclopédistes, sous ce rapport, ne fut pas meilleur que les époques précédentes. Rappelons quelques faits *currente calamo*. Quand Lavoisier, le créateur de la chimie moderne, découvrit la composition de l'air, dès lors déchu de son rang d'élément, une tempête d'indignation s'éleva contre lui... dans le monde savant. Baumé, qui perfectionna l'aéromètre, membre de l'Académie des Sciences, crut devoir prendre la défense des éléments menacés, du feu, de l'eau, de la terre et de l'air, et prononça à cet effet une harangue qui aujourd'hui nous semble au plus haut point grotesque. Lavoisier fut guillotiné en 1794, ce qui coupa court à la discussion, mais il ne faut pas oublier que, quelques années avant, la chute d'un bolide accompagnée d'une formidable explosion ayant été signalée à l'Académie, il avait écrit un rapport très documenté et d'une dialectique impeccable pour démontrer qu'il était de tout point impossible que des pierres tombassent du ciel.

Le physicien Galvani, à la suite d'une observation qui le mit sur la trace d'une des plus belles découvertes de la physique moderne et qu'il rendit publique, se vit bafoué et vilipendé de la façon la plus odieuse. Il écrivit à ce sujet en 1792 : « Je suis attaqué par deux partis différents, par les savants et par les ignorants. Aux uns et aux autres je suis objet de moquerie. On m'appelle le maître de danse des grenouilles. Malgré tout, je sais que j'ai découvert une nouvelle force de la Nature ».

En 1781, l'astronome Lalande, membre de l'académie et professeu éminent, écrivit dans le *Journal de Paris* : « Il est de tout point impos sible qu'un homme puisse s'élever et se maintenir en suspens dans l'ai atmosphérique. L'impossibilité de s'élever au moyen d'un battemen d'ailes est tout aussi certaine que l'ascension moyennant la pesanteu spécifique de corps vides d'air ». Deux ans après, la mongolfière étai inventée, et maintenant, on traverse l'Océan en Zeppelin.

Le XVIIIe siècle, dira-t on, avait encore pas mal de préjugés moyen âgeux, mais il en est autrement du XIXe, du siècle des grandes invention techniques et de l'instruction des masses. Tout beau. Oyez plutôt.

Georges Cuvier, le créateur de l'anatomie comparée et de la paléon tologie (mort en 1832), nia que des restes humains fossiles pussent date d'une époque dépassant 6000 ans, et le professeur allemand Rodolph Virchow (mort en 1902), fondateur de la pathologie cellulaire, qualifi de formation pathologique les saillies sourcilières du crâne de Néan derthal. Quand, pour la première fois, il fut question de tendre un câbl sous-marin entre l'Europe et l'Amérique, Babinet, une des plus grande autorités en physique et examinateur à l'Ecole Polytechnique, dans u article publié par la *Revue des Deux Mondes* en 1853, démontra doc tement l'impossibilité de conduire le courant électrique sur une tell distance. Robert Mayer, qui découvrit la loi de la conservation de l'é nergie — pendant de celle de la conservation de la matière, découvert par Lavoisier — en fut si outrageusement attaqué par ses confrère qu'il se suicida... en 1878. L'électricien Georges Simon Ohm, auque nous devons la théorie mathématique des courants électriques, mouru en 1854, de désespoir de se voir traiter de fou par les physiciens le plus en vue. Le docteur Ignace Semmelweiss mourut en 1864 dans u asile d'aliénés où l'avaient mené les hostilités incessantes de ses col lègues. C'est qu'il avait découvert la nature infectieuse de la fièvr puerpérale et par là fait baisser, à la Clinique obstétricale de Vienne, d 75 0/0, la mortalité due à cette affection.

Les archéologues, les philologues et les linguistes ne sont pas moin néophobes et routiniers que les autres savants. Quand Schliemann, don les fouilles en Asie-Mineure et en Grèce eurent un résultat si magnifique déclara avoir déterré les ruines de l'ancienne Troie, la gent érudite n lui épargna pas les objections de toute espèce et tarda assez longtemp à se convaincre. Quand le professeur Frédéric Delitsch, en 1901 et 1902 fit en Allemagne ses fameuses conférences *Bibel und Babel* pour mon trer que l'étude des inscriptions cunéiformes pouvait enrichir essen tiellement la connaissance de la Bible, un grand nombre de savant laïques de toutes les facultés unirent leurs voix à celles des théologien catholiques et protestants pour crier haro sur l'éminent assyriologue *Erudimini, erudimini* ! Le martyrologe des novateurs et des inventeur

s'étend à perte de vue. Mais n'abusons pas de la patience du lecteur. Nous ne rappellerons que deux faits encore qui rentrent plus spécialement dans le cadre de cette esquisse : Altamira et Glozel.

La grotte d'Altamira, avec ses peintures et dessins préhistoriques merveilleux que Déchelette a appelée « la chapelle sixtine de l'art paléolithique », fut découverte en Espagne, dans la province de Santander, par un savant espagnol, Marcelino de Santuola, en 1879. L'année suivante, celui-ci publia une brochure contenant des productions photolithographiques des peintures ornant les parois de la grotte et qualifiées par lui d'œuvres d'art préhistoriques. La chose était par trop nouvelle. L'hominien troglodyte, la blonde brute de l'âge de pierre..... artiste ! Elle était bonne, celle-là. Le monde savant haussa les épaules et s'indigna devant l'insistance de cet hidalgo fumiste, faussaire, ridicule, ignorant, que sais je ! En 1882, la Société Espagnole d'Histoire Naturelle, dans sa séance du 7 juin, discuta la découverte incidemment et passa à l'ordre du jour, après avoir refusé d'envoyer à Altamira une commission d'études ainsi que le réclamaient quelques membres, vu qu'il s'agissait évidemment d'une méprise ou d'une mauvaise plaisanterie, selon l'opinion des archéologues et paléontologues les mieux qualifiés de l'Europe, parmi eux : A. de Mortillet, Harlé, Cartailhac. Ce dernier, vingt ans après, lorsqu'on eut découvert en France (La Mouthe, Pair non-Pair, Les Combarelles, Font-de-Gaume) d'autres grottes préhistoriques, courut à Altamira, accompagné du P. Breuil, y étudier la grotte découverte par Sautuola, sur quoi il publia dans la revue *Anthropologie* une solennelle rétractation sous le titre « Mea culpa d'un Sceptique » et, en 1903, il fit des conférences à l'Université de Madrid, dans lesquelles, en accents sincères, il regretta d'avoir contribué au discrédit d'un honnête savant et au retardement de la science.

Aujourd'hui personne ne doute plus de l'authenticité préhistorique d'Altamira, la notion des peintures rupestres est solidement établie, mais, malheureusement, l'histoire lamentable de cette découverte n'a nullement servi de leçon, puisqu'elle vient de se répéter pour Glozel. Le docteur Morlet et les Fradin ont été autant malmenés que le fut jadis Santuola. On croirait se trouver devant une manifestation de la loi de la réitération éternelle des faits historiques signalée par Nietzsche. Car Glozel est un pendant d'Altamira. Soit dit en passant, je ne puis m'empêcher d'être particulièrement surpris de l'attitude de l'abbé Breuil et de M. Bosch Gimpera en cette occurrence. Le premier, sans hésiter, est antiglozélien, comme s'il avait entièrement perdu le souvenir du cas d'Altamira qui, cependant, de son temps, le toucha de si près Quant à M. Bosch Gimpera, le membre espagnol de la Commission Internationale, je trouve énormément étrange non seulement qu'il ait signé le rapport de celle-ci sans réserve, mais encore qu'il ait observé le silence

le plus profond au sujet des travaux de Cejador, cependant de nature à éclaircir singulièrement la question de Glozel .

§

M. Bosch Gimpera reconnaît l'authenticité du tesson d'Alvao. — Un journal portugais du 21 juin 1929, le *Jornal de Noticias*, publie dans le compte rendu d'une réunion de la *Société d'Anthropologie*, les passages suivants qu'a bien voulu traduire pour la *Chronique de Glozel* M. de Rezende, chargé de la rubrique des *Lettres Brésiliennes* au *Mercure de France*.

Ensuite prit la parole M. le Professeur Mendès-Corréa, qui a fait la critique et la synthèse de documents qui peuvent être considérés comme les plus anciennes inscriptions de la Galice et du Nord du Portugal.

D'abord, le conférencier, qui montre quelques matériaux inédits, expose le problème des origines de l'écriture en se basant sur les signes alphabétiformes des pièces paléolithiques et néo-énéolithiques de la péninsule.

Il s'occupe surtout des inscriptions de Parada et d'Alvâo, ne pouvant fixer la chronologie lointaine des premières, qu'il est allé voir l'an dernier, et considérant celles d'Alvào comme étant d'une époque peut-être antérieure à 500 ans avant J. C., mais sans doute postérieure à la culture typique des dolmens.

Le gisement d'Alvào appartiendrait à un sanctuaire préhistorique et aurait des affinités avec la culture nommée ibérique, bien que de caractère plus rude et plus primitif.

M. le Professeur Mendès-Corréa, qui a fait des recherches et une longue enquête dans la région d'Alvâo, a affirmé plus d'une fois l'authenticité archéologique des pièces qu'il y a trouvées et a déclaré que *cette authenticité est déjà admise par beaucoup d'archéologues, entre autres, tout récemment, par les professeurs Bosch Gimpera*, Luiz Péricot et d'autres auxquels il les a montrées à Barcelone.

Le témoignage de l'éminent archéologue Bosch Gimpera, particulièrement au sujet d'un fragment de céramique que, pendant la controverse glozélienne, M. Dussaud condamna sans l'examiner, a la valeur qui émane non seulement de la haute compétence de ce professeur, mais encore du fait que celui-ci a fait partie de la commission internationale qui se prononça contre Glozel.

Le conférencier met en relief le calme et l'impartialité scientifique qu'un tel fait révèle.

Cette reconnaissance de l'authenticité du tesson d'Alvâo est par-

culièrement importante pour celle des inscriptions de Glozel.

En effet, voici ce qu'en écrivait M. le professeur Mendès-Corréa dans *Primeiro de Janeiro* sous le titre : *Une découverte inédite à Alvâo*:

Il s'agit d'un fragment de grand vase d'argile grossière portant une inscription en caractères ayant plus de ressemblance avec les al-

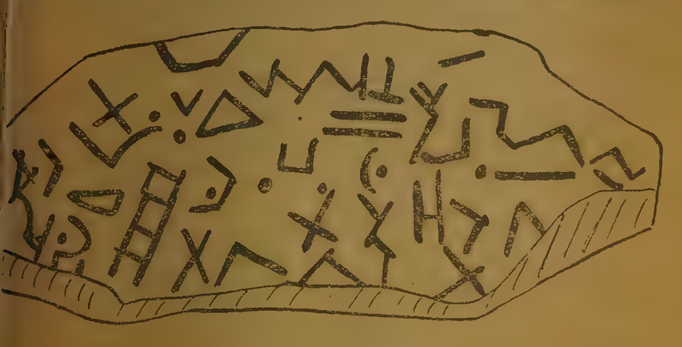


Fig. 1. TESSON D'ALVAO

phabets ibériques et surtout avec l'écriture si discutée de Glozel qu'avec l'alphabet phénicien (fig. 1). L'authenticité de cette pièce est évidente, son caractère archaïque n'offre aucun doute....

L'alphabet d'Alvâo me semble, ajoute M. Mendès-Corréa, plus ancien que les inscriptions ibériques du sud du Portugal et plus récent que la période néolithique, date qui a été attribuée aux trouvailles de Glozel, avec lesquelles cependant il présente une ressemblance frappante ; cette ressemblance constitue en ce moment un argument de premier ordre en faveur de l'authenticité des objets trouvés à Glozel, car il est difficile d'admettre que le faussaire supposé de Glozel, un paysan du centre de la France, ait si bien connu non seulement les lettres décrites dans *Portugalia*, qui est une revue rare en dehors des grandes bibliothèques d'érudition, *mais même celles que l'on vient de découvrir, sinon son pouvoir divinatoire serait prodigieux*.

Quelque temps après, il faisait remarquer dans les *Trabalhos* qu'il y avait sur ce morceau de poterie « des signes qui ne se trouvent qu'à Alvâo et à Glozel ». « On voit, disait-il, dans le tesson les deux barres parallèles horizontales, par exemple. »

« Cette considération, écrivait à son tour le Dr Morlet dans le *Cahier de Glozel* N° 3, devient, à elle seule, absolument pro-

46

bante de l'authenticité de notre gisement, si on ajoute... que *ce caractère si spécial est apparu à Glozel trois ans avant la publication de M. Mendès-Corréa.* »

Aujourd'hui, en admettant l'authenticité du tesson d'Alvâo, M. le Professeur Bosch-Gimpera se met donc en face d'un dilemme cruel : ou reconnaître également l'écriture glozélienne qui a précédé celle du tesson, ou faire preuve d'une partialité qu'il vaut mieux ne pas qualifier.

§

Lettre glozélienne à M. van Gennep. — Sous ce titre, nous avons reçu la lettre suivante de M. le lieutenant-colonel de Saint-Hillier :

3 juillet 1929.

Monsieur et cher critique,

Les œuvres parues étant faites pour être critiquées, je ne vous sais aucun mauvais gré de m'avoir fourni l'occasion de répondre — une fois n'est pas coutume — à vos spirituelles observations.

Une analyse, pour être vraie, doit être complète. Vous omettez trop de choses dans l'analyse de ma *Petite Histoire*, pour que cette analyse soit complète et par conséquent vraie.

J'aurais manqué à justifier le titre de mon œuvre, si je n'avais fait suivre ma 1re partie (Historique succinct de la Question) d'une 2me partie (Aperçu sur Glozel dans l'Histoire Ancienne). N'auriez-vous pas lu, par hasard, deux parties de l'ouvrage sur quatre ? Cela est à craindre cependant.

Vous semblez en effet m'adresser le reproche d'invraisemblance, lorsque je parle de la venue des Carthaginois en Gaule. Mais les premiers coupables en ces matières s'appellent Amédée Thierry, Henri Martin, d'autres encore, jusqu'à M. Jean Brunhes lui-même.

Je viens d'exprimer la crainte que vous n'ayez pas lu assez attentivement deux parties de l'ouvrage sur quatre ; auriez-vous agi de même en ce qui concerne le titre et la quatrième partie ?

En effet, vous ne mentionnez même pas les inscriptions carthaginoises étrangères à Glozel — c'est écrit d'abord sur le titre, — inscriptions que j'ai traduites au moyen de l'alphabet de Glozel, dressé par moi trois ans auparavant. Et ce point est capital, au moins pour l'une de mes démonstrations, démonstrations toutes calquées sur celles des théorèmes de géométrie.

Les « dépliants » — le mot n'est pas dans le dictionnaire — vous ont paru tellement curieux, ou si faciles à déchirer, que je doute fort que vous les ayez dépliés jusqu'aux derniers. Car vous passez sous silence

es inscriptions des planches XIV, XV et XVI, celles de Traz-os-Monès, d'Aïn-Djemàa, de Montespan-Ganties, de Carpentras.

Vous êtes-vous donné la peine également de regarder pour chaque inscription le tableau de corrélation des caractères — il n'en manque pas un seul à l'appel — ainsi que le numérotage des mots ? Non, n'est-ce pas ? Avez-vous établi sur les planches de la *Grande Encyclopédie* la comparaison des caractères communs à Glozel et à diverses écritures orientales ? Pas davantage.

Et vous profitez de toutes ces négligences de votre part pour me rappeler à la méthode. Quelle méthode ? J'ai employé uniquement dans mes lectures la méthode comparative, après avoir employé, pour arriver à la découverte initiale, les méthodes de la cryptographie. Vous semblez me faire un grief d'avoir comparé le langage punique retrouvé à un dialecte arabe, c'est-à-dire à un dialecte du même groupe linguistique. Vous auriez préféré peut-être que je comparasse la vieille langue carthaginoise au chinois ou au hollandais. Mais vous êtes en contradiction avec vous-même.

Pourquoi voulez-vous qu'au VIIe siècle de notre ère le Coran ait été écrit dans le même langage que les tablettes glozéliennes, dont le style remonte à plus d'un millénaire avant l'ère chrétienne ? Cela fait dix-sept siècles d'écart pour le moins. Ecrivez-vous aujourd'hui le français comme l'écrivaient Villehardouin, Joinville et Froissart ? Et cependant, dans notre cas, l'intervalle n'est que de sept cents ans. Mille années de plus ou de moins, il y a tout juste là l'épaisseur d'une paille, d'une simple paille.

Votre prétendue bonne volonté n'est-elle pas un peu cousine de la mauvaise foi ? Le scepticisme est un refuge commode, pas si sûr cependant que l'on n'en puisse facilement déloger quelqu'un à coups de raisonnements. La vérité est, ou elle n'est pas ; elle ne dépend pas du bon plaisir des gens.

Est il exact de parler d'une quinzaine d'inscriptions seulement, alors que j'en ai traduit une soixantaine, tracées sur des matières et sur des objets très divers ? Peut-on dire qu'il s'agit de commencer un travail de déchiffrement alors que ce travail est achevé depuis quatre ans ? Et puisque vous supposez ce travail possible, sur quelles raisons vous basez-vous pour déclarer mes résultats irrecevables ? Vous dites qu'on ignore la langue parlée à Glozel ; par quels moyens comptez-vous la découvrir ? Pétition de principe et cercle vicieux, voilà à peu près toute votre argumentation.

Vous faites semblant de trouver mes textes plaisants ou torturés ; relisez donc les sentences et les maximes de toute la littérature orientale de même, étudiez mieux l'histoire, ainsi que les coutumes éta-

blies, tant en Orient qu'en Occident, parmi les peuples du même groupement ethnique que les Carthaginois.

Ayant répondu, je crois, à toutes vos spirituelles observations, j'ose espérer que vous répondrez de même à mes nombreuses interrogations. Cela, il est vrai, vous sera sans doute difficile, à moins que vous ne reconnaissiez la légitimité de celles-là. Je crains toutefois que vous ne souffriez longtemps encore de plusieurs accès de glozélite ; pourquoi donc tant tarder à prendre quelque nouvelle dose de mon infaillible sérum historique ?

Croyez, Monsieur et cher critique, à mes sentiments de considération très distingués.

SAINT-HILLIER.

§

Lettres de M. S Reinach et du Dr Morlet. —Répondant à l'article de M. Latzarus qui le mettait directement en cause, M. Salomon Reinach a aussitôt adressé au *Journal* la lettre suivante :

1er juillet 1929.

Monsieur le rédacteur en chef,

Puisque M. Latzarus me nomme avec raison parmi les plus ardents champions de Glozel, je tiens à vous dire que l'erreur attribuée à M. Bruet, succédant à tant d'autres, me laisse complètement indifférent, et non « pétrifié ».

Il y a cent preuves péremptoires de l'authenticité de *tous* les objets, sans exception, trouvés à Glozel ; il n'y en a pas une que les objets transférés à Moulins, puis à Paris par la police, soustraits à tout contrôle des auteurs des fouilles, n'aient pas intentionnellement été mêlés à des objets faux.

Pourtant, parmi les objets saisis, il y a une tablette portant la plus longue inscription trouvée à Glozel, dont l'authenticité défie tout soupçon, et que M. Bayle a déclarée récente sur la foi de filaments organiques révélés à l'intérieur par un grossissement de 1.500 diamètres. Comme on n'a pu opérer dans un milieu aseptique, comme l'atmosphère de Paris charrie par milliards des particules de ce genre, l'argument allégué ne vaut rien.

Je n'attache pas une importance exagérée à la couleur de l'argile, ni même à sa vitrification bien constatée sur des fragments avec inscriptions, que j'ai tenus en mains. Pour les gens vraiment au courant de la science et non aveuglés — restons polis — par de mesquines rivalités de boutique, les objets trouvés à Glozel parlent assez haut. Même l'autorité de savants comme MM. Depéret, Loth, Espérandieu, Nerman, Constantinescu, Wilke, Correa, Foat, Audollent, etc., ne contribue pas à ma

conviction inébranlable, fondée sur l'étude des objets eux-mêmes, dont pas un ne copie un modèle connu, dont pas un, malgré leur extrême variété, ne jure avec les autres, dont l'ensemble constitue mieux qu'une collection : une *époque* de l'évolution humaine. Même le témoignage de mes yeux — j'en ai vu sortir beaucoup du sol vierge — ne l'emporte pas sur celui de ma raison.

Assurément, il y a des défections fâcheuses, mais qu'importe à la vérité, qui est la plus forte ? Et puis, s'il faut prendre son parti d'erreurs tenaces, résultant, soit de préjugés, soit d'incompétence, le mérite de la plus grande découverte archéologique du siècle console de tout.

Sentiments très distingués. SALOMON REINACH.

De son côté, le Dr Morlet a également envoyé au *Journal* une deuxième lettre (nous avons donné la première dans la *Chronique* du 15 juillet) qui a paru d'abord dans *l'Intransigeant* du 11 juillet 1929 :

Je suis ravi de la tournure que prend la controverse de Glozel. Je crois que nous approchons de la manifestation de la vérité.

Voici en effet ce que m'a écrit M. Reinach, le 3 juillet, à la suite d'une longue visite que lui fit M. Bruet après son entrevue avec M. Bayle... et son amende honorable à la science officielle : « M. Bayle, au vu des morceaux que M. Bruet avait sur lui, a reconnu que c'était *tout différent ; il a également renoncé à faire état des filaments de laine colorés à l'aniline qui pouvaient, a-t-il reconnu, être véhiculés par l'atmosphère.* »

Aujourd'hui, M. Latzarus publie une conversation au cours de laquelle M. Bayle vient de lui assurer que ces fils de laine ou de coton ne peuvent pas être charriés par l'atmosphère de Paris. Mais l'authenticité de Glozel n'est heureusement pas à la merci du froncement de sourcils de M. Bayle qui a impressionné M. Latzarus.

Ce que ne peut porter l'atmosphère de Paris peut tomber des vêtements.

De même, M. Bayle, lors de son entrevue avec M. Viennot, « n'avait pas contesté que la désagrégation rapide des briques dans l'eau ne pouvait être invoquée comme argument contre l'âge ancien possible des briques », alors que, dans son interview parue dans le *Journal* du lendemain, il assurait que le fait que ces briques se désagrègent au contact de l'eau était pour lui une preuve de la non-authenticité.

J'avais alors demandé si, pour M. Bayle, « il y avait deux vérités ». La même question se pose aujourd'hui.

Enfin, je suis tout à fait amusé par la queue de pomme entière et *fraîche* que M. Bayle a trouvée dans une bobine glozélienne.

Qui veut trop prouver ne prouve rien !

Jamais un faussaire n'aurait poussé l'étourderie jusqu'à laisser cette sympathique queue de poire dans la pâte d'une bobine de sa fabrication.

Par contre l'idée devait sourire à un « maquilleur » d'objets de Glozel, authentiques mais *malléables*. Je m'étonne même qu'on ne soit pas allé jusqu'à introduire un ticket d'entrée du musée de Glozel !

Dr MORLET.

Cette nouvelle découverte de M. Bayle a eu le retentissement qu'elle méritait.

La presse locale elle-même s'en est émue. Voici ce que l'on peut lire dans le *Petit Bourbonnais*, du 14 juillet :

Poursuivant ses travaux dans le plus grand secret, M. Bayle a eu la vive surprise de découvrir dans une bobine préhistorique une queue de pomme admirablement conservée. M. Bayle a eu la légitime curiosité de déterminer « l'âge » de cette queue. Pour cela il a eu recours à une admirable collection de queues faite par un vieil original.

Après des recherches compliquées dont la subtilité échapperait à nos lecteurs, M. Bayle a déclaré à la foule des reporters qui assiègent son laboratoire que cette queue appartenait à une pomme cueillie le 15 septembre 1928.

Cette révélation sensationnelle a profondément troublé MM. Bruet et Viennot, qui n'ignorent pas que le chef de l'identité judiciaire a l'intention de faire d'autres découvertes plus intéressantes encore.

§

La Science de M. Bayle mise en échec à l'étranger. — La chronique du *Mercure* a eu trop souvent à faire état des expertises de M. Bayle au sujet des trouvailles de Glozel pour ne pas donner aujourd'hui le compte rendu d'une expertise faite à l'étranger par le chef de l'Identité judiciaire de Paris. C'est au sujet du drame de Beernem qui vient de passer devant les Assises d'Anvers.

Voici ce qui a paru dans le *Vingtième Siècle*, de Bruxelles, du 10 juillet 1929.

Les lecteurs de la Chronique verront que les procédés de M. Bayle ne changent guère, que ce soit au sujet des trouvailles de Glozel ou pour le drame de Beernem. « Vous avez parlé beaucoup, lui a dit le Professeur Derechter, mais vous n'avez rien démontré. »

Néanmoins, on pourra se rendre compte, par la dernière phrase de l'article du journal belge, que M. Bayle n'entend perdre ni son temps, ni sa peine.

L'audience est reprise à 14 h. 45. Il y a encore plus de monde qu'à l'audience du matin. C'est pour entendre les dépositions des experts qui détermineront, sans doute, de façon précise, s'il y a eu crime, accident ou suicide. L'intérêt de cette audience est donc capital. Pour les dépositions des experts, la langue française est substituée à la langue flamande.

Dès l'abord, la déposition de l'éminent expert qu'est le Dr Derechter est d'un prodigieux intérêt. Il la fait devant le jury. Il établit que la dépression osseuse a été indubitablement provoquée par le marteau trouvé chez Schepers.

Pourquoi ? Parce que la dépression osseuse n'est pas égale en toutes ses parties. Il y a, en effet, une partie qui est plus accentuée. Or, si l'on examine attentivement le marteau, on constate qu'en effet ce que l'on peut appeler la surface de frappe n'est pas également plane, mais a une partie plus en saillie que l'autre. Un coup de ce marteau doit donc nécessairement causer des dépressions légèrement différentes dans l'objet frappé.

Tandis que le Dr Derechter fait sa démonstration, un silence complet règne dans le prétoire. Les jurés, des avocats, le ministère public se pressent autour du praticien.

Le Dr Derechter explique ensuite par le détail comme on prélève les empreintes par percussion. Les jurés examinent attentivement les épreuves photographiques de ces empreintes. Il conclut qu'il y a identité absolue entre l'empreinte du marteau et la panne droite du dit marteau. Pour avoir exactement la même empreinte, ajoute-t-il, il faudrait faire l'épreuve avec des milliers et des milliers de marteaux.

Le Dr Derechter déclare ensuite que le coup ne peut avoir été porté sur le crâne, au moyen du marteau, que par quelqu'un se trouvant en face de la victime. Au surplus, par suite de la conformation du crâne, un léger glissement s'est produit qui a marqué sur l'os une série de stries. A l'épreuve de frappe sur l'étain les stries se retrouvent. Il n'y a peut-être pas concordance entière entre les stries relevées sur l'os et celles relevées à la suite de l'épreuve sur l'étain ; mais ceci s'explique par la différence dans le degré de malléabilité des deux substances expérimentées.

Mais l'éminent praticien a poussé plus avant son enquête. Il a pris un autre crâne que celui de la victime, l'a placé entre les deux plateaux d'une machine hydraulique, le marteau délictueux y étant appliqué dans la position présumée du coup et maintenu par le plateau supérieur

de la machine ; puis on a imprimé la pression jusqu'au moment où le craquement de l'os annonçait la rupture prochaine du crâne. Puis à ce moment précis, par un coup direct frappé avec un autre marteau sur le marteau qui était appliqué sur le crâne, on a opéré un glissement qui a provoqué des stries. Cette expérience a produit une concordance à peu près entière entre les stries relevées sur le crâne de De Zutter et celles provoquées sur le crâne ayant servi à l'expérience.

Nous en sommes arrivés à cette conviction absolue, conclut le Dr Derechter, que le coup porté au crâne de De Zutter a été porté, ne peut avoir été porté, insiste l'expert, que par le marteau trouvé chez Schepers.

Cette conclusion nette produit un moment de sensation dans l'auditoire. Le traducteur traduit la déposition du Dr Derechter à l'intention des accusés. Ceux-ci déclarent n'avoir rien à dire à ce sujet !

LA DÉPOSITION DE M. BAYLE

On entend ensuite la déposition de M. Bayle, directeur du laboratoire de criminologie annexé à l'Université de Paris. Il a 49 ans et se déclare modestement investi de la confiance de l'autorité judiciaire française. C'est un juif, petit de taille, portant sur le nez camus de grandes lunettes.

— Il ne me plaît pas, déclare-t-il, de contester la science de M. Derechter. Il ne me plaît pas non plus d'être aux côtés de l'avocat général. Mais lorsque l'on a demandé mon intervention et que l'on m'a communiqué le rapport du Dr Derechter, j'y ai relevé une telle accumulation d'erreurs que, en conscience, je ne pouvais pas ne pas venir.

Le professeur Bayle se rend alors auprès des jurés et entreprend, à son tour, une démonstration. A son avis, l'empreinte relevée sur le crâne de la victime pouvait être provoquée par n'importe quelle face du marteau comme par n'importe quel autre instrument : fer à repasser, barre de fer, etc.

L'expert français conteste la valeur de l'épreuve faite sur l'étain par le Dr Derechter.

— Vous avez certainement en poche, dit-il aux jurés, un instrument de métal quelconque au moyen duquel vous pourriez obtenir les mêmes empreintes que celles obtenues par M. Derechter dans l'étain.

M. DERECHTER. — J'accepte le défi !

M. BAYLE ne constate pas sur le crâne autant de rayures que M. Derechter en a constaté. Il demande aux jurés de le constater eux-mêmes... à l'œil nu !

Nous devons noter que la démonstration de M. Bayle n'a pas la sérénité objective d'un exposé scientifique. L'expert français émaille trop

sa démonstration de traits caustiques à l'adresse du Dr Derechter et elle prend, à certains moments, une allure de boniment.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL intervient assez vivement au moment où le professeur Bayle fait nous ne savons quelle démonstration sur un bout de papier blanc : Cela n'est pas sérieux, s'écrie-t-il.

Me MARCK. — Je constate que vous faites votre expérience sur une photographie agrandie 40 fois !

LE PROCUREUR GÉNÉRAL. — Et qu'elle ne concorde pas. (Hilarité dans la salle) !

Me VERBAET, avec colère. — Enfin, on n'a pas interrompu M. Derechter.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL. — Quand on dit des énormités pareilles, il faut interrompre.

M. BAYLE, de sa voix doucereuse, reprend son exposé. Il parle surtout des constatations du bon sens.

C'est cette corde-là qu'il fait vibrer. Car cet expert que l'on faisait passer pour savantissime ne démontre rien. Il se borne à dire que ce que M. Derechter a démontré n'est pas possible, et il fait appel au bon sens des jurés :

— Enfin, leur dit-il, pouvez-vous déterminer sans hésitation que les stries relevées sur le crâne et celles provoquées sur l'étain par l'expérience de M. Derechter sont identiques ? Est-ce que vous voyez l'identité ?

Le président interrompt la « démonstration » de M. Bayle et prie le Dr Derechter de répondre.

M. DERECHTER (nouveau mouvement d'attention). — M. Bayle m'a reproché de n'être pas mathématicien. Je lui adresserai à mon tour un reproche : celui qu'il n'est pas médecin.

Si M. Bayle était médecin, il ne prétendrait pas que les cheveux et la peau ont empêché que l'empreinte du coup porté sur le crâne fût nette, car il saurait que lorsqu'un coup est porté par un instrument contondant sur la peau tendue du crâne, la peau se déchire sous le coup et l'os est mis à nu !

Puis le Dr Derechter fait une nouvelle démonstration au moyen de test (épreuves) faites sur papier,— car je savais bien à l'avance, dit-il, que M Bayle emploierait ce procédé pour étayer sa thèse, — et il montre aux jurés qu'il est parvenu à établir l'identité des stries non pas à un dixième de millimètre près — ce qui est la limite de la visibilité — mais à un centième de millimètre près !

— Je vous mets au défi, dit M. Derechter à son collègue français, d'en faire autant. Vous avez parlé beaucoup, mais vous n'avez rien démontré !

Cette riposte nette et précise est accueillie par des démonstrations d'aise dans la salle.

M. BAYLE tente une réplique et refait une démonstration (?) sur un bout de papier auprès des jurés.

Me MARCK va voir et s'écrie : — Non, non ! pas ainsi ! Il y a des différences d'un demi-centimètre entre les lignes !

M. BAYLE avec un air pincé : — Alors je renonce à la discussion.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL, qui s'était approché aussi de M. Bayle, regagne son siège en s'écriant : — Voilà la seconde expérience qu'il rate !

Il y a des colloques bruyants entre avocats et experts. Le président y met énergiquement fin en priant M. Bayle de se rasseoir sur la chaise des témoins et de conclure.

M. BAYLE conclut que ce n'est pas le marteau trouvé chez Schepers avec lequel De Zutter a été frappé.

Me MARCK. — N'y a-t-il pas possibilité que ce soit ce marteau-là ?

Le témoin ne répond pas.

M. LE PRÉSIDENT insiste : — Enfin, vous croyez pouvoir affirmer que ce n'est pas ce marteau-là. Mais n'est-il pas possible que ce soit celui-là ?

M. BAYLE semble ne pas avoir entendu.

LE PRÉSIDENT renouvelle sa question.

Alors M. BAYLE, professeur de criminologie à Paris, a une réponse magnifique, du genre de celle de Pharailde Depestel ou de l'accusé Hoste : — Je ne sais pas !

Cette réponse est accueillie par un éclat de rire général.

M. DERECHTER fait encore une brève réplique et répète quelles sont les expériences auxquelles il a procédé.

M. BAYLE ne veut pas s'avouer vaincu et il tente encore une réplique ; — Si je pouvais, dit il, vous produire des documents que j'ai apportés...

LE PRÉSIDENT lui coupe la parole : — Ah ! non ! ah ! non ! Pas de documents nouveaux. Nous en avons assez ici. D'ailleurs, vous auriez pu les communiquer plus tôt.

Me MARCK. — Le témoin est-il médecin ?

M. BAYLE. — Non.

LE PRÉSIDENT. — Est-ce que vous maintenez votre conclusion ?

R. — Absolument, monsieur le Président.

D. — Et vous, M. Derechter ?

M. DERECHTER. — Je maintiens mes conclusions sans aucune réserve.

D. — Et vous, M. Van Durme ?

M. VAN DURME. — M. Bayle a fait appel au bon sens. Au nom du bon sens, je dis qu'il n'y a pas d'hésitation possible à conclure comme M. Derechter et moi-même avons conclu.

L'audience est levée à 17 heures. Les débats sont renvoyés à jeudi, à 10 heures.

L'impression générale, après cette audience, était nettement défavorable pour l'expert requis par la défense. Celle-ci a, semble-t-il, vu disparaître son meilleur atout. Il lui en coûte, disait-on au Palais, cinquante mille francs. — E. S.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

L'attentat de Sarajevo et les responsabilités de la guerre. — Sous ce titre, la revue maçonnique l'*Acacia* a publié un intéressant article de M. D. Tomitch, en réponse à l'article de M. L. de Poncins, paru dans le *Mercure de France* du 1er avril dernier. Mais l'*Acacia* fait précéder l'article de M. Tomitch d'une note, contre les inexactitudes de laquelle nous devons à notre tour protester. Il est dit dans cette note :

Or voici que le *Mercure de France* du 1er avril publie un article reproduisant *sans contrôle* les affirmations de Ludendorff, pêle-mêle avec des extraits de *la Revue internationale des Sociétés secrètes* de Mgr Jouin. C'est à la partie de cet article qui concerne la prétendue participation de la Franc-Maçonnerie dans l'attentat de Sarajevo que répond le T.·. Ill.·. F.·. Tomitch, membre du C. C. de l'A.·. M.·. I.·..

L'article de M. L. de Poncins était basé pour la plus grande partie sur le compte rendu sténographique du procès, et non sur le livre de Ludendorff ou *la Revue internationale des Sociétés secrètes* ; l'article se bornait à donner une curieuse citation de cinq lignes de la revue en question et un extrait de deux pages de Ludendorff avec cette restriction :

On dira que ces prédictions ont été écrites après coup, que ces preuves sont de source allemande, donc intéressées, et que Ludendorff est un exalté.

De plus, ni l'*Acacia*, ni M. Tomitch ne signalent que le *Mercure de France* a publié le 1er mai un article de M. Albert Mousset en réponse à celui de M. L. de Poncins. M. Mousset y fait la critique de la traduction allemande et selon lui tendancieuse du procès (le seul texte que l'on ait jusqu'ici) et dit qu'il prépare un volume qui donnera pour la première fois le texte exact, traduit sur l'original serbo-croate encore inédit. Il faut donc attendre ce texte pour avoir une base de discussion certaine sur le rôle de la franc-maçonnerie dans l'attentat de Sarajevo.

Il ne m'appartient pas, dit M. Tomitch, de réfuter ici les accusations absurdes portées contre la Franc-Maçonnerie Universelle, et en parti-

culier contre la Franc-Maçonnerie d'Allemagne, de Hongrie et de Suisse. D'autres, beaucoup plus qualifiés que moi en la matière, pourraient le faire avec plus d'autorité. Je me bornerai uniquement à démontrer que ni la Serbie officielle, ni la Franc-Maçonnerie serbe n'étaient mêlées en quoi que ce soit à cet attentat. Tout d'abord, le compte rendu sténographique du procès de l'attentat de Sarajevo a été complètement falsifié, dans son édition parue en langue allemande. [C'est ce qu'a déjà dit dans le *Mercure* M. Albert Mousset.] J'ai vu de mes propres yeux le texte original en langue serbe et je l'ai étudié avec l'attention qu'il méritait. Il y a, en effet, des passages où la Franc-Maçonnerie est mise en cause. Mais ce sont des questions posées par le président du Tribunal ou par l'avocat général et auxquelles les accusés ont donné des réponses nettes, déclarant qu'ils ignoraient tout de la Franc-Maçonnerie et qu'ils n'en faisaient pas partie. Il est, d'ailleurs, très facile de prouver qu'aucun des accusés ne pouvait en faire partie, étant donné que Princip, Cabrinovic et Grabez étaient âgés de moins de 20 ans, alors que pour entrer dans la Franc-Maçonnerie, dans n'importe quel pays du monde, il faut avoir au moins 21 ans. Aucun d'eux ne pouvait être fils de franc-maçon, vu qu'ils sont nés de parents paysans, domiciliés en Bosnie, qui n'ont jamais quitté ce pays et où la Franc-Maçonnerie était complètement interdite. Quant à Cazimirovitch, un des accusés ayant plus de 21 ans, il était prêtre orthodoxe et docteur de la Faculté de théologie de Czernowitz. Il était donc le moins qualifié pour être franc-maçon et pour voyager à l'étranger afin de se concerter avec des chefs d'organisations maçonniques en Russie, où elles étaient complètement bannies, ou en Hongrie et en Allemagne, où elles étaient inféodées au régime impérialiste par la présence de plusieurs de leurs membres les plus influents. En ce qui concerne le commandant de l'armée serbe, Tankosic, dont le nom a été souvent prononcé au cours du procès, il suffit de rappeler qu'avant la guerre — et cela n'a pas changé — les officiers n'étaient pas admis dans la Franc-Maçonnerie serbe ou yougoslave.

M. Tomitch aborde ensuite la question de la responsabilité de la guerre, et là nous ne pouvons qu'être entièrement d'accord avec lui. L'attentat de Sarajevo, quelle qu'ait été la part qu'y ait prise ou non la franc-maçonnerie, n'a été qu'un prétexte. La guerre était décidée depuis longtemps par l'Autriche, avec l'appui occulte de l'Allemagne. Si l'attentat de Sarajevo n'avait pas eu lieu, il y aurait eu un autre prétexte. Mais laissons la parole à M. Tomitch :

Qui est alors responsable de l'attentat de Sarajevo ? Pour répondre à cette question, je me servirai des révélations d'un membre du Co-

nité allemand pour la recherche des responsabilités de la guerre. Il a été chargé d'étudier spécialement, d'après les documents diplomatiques allemands mis à sa disposition, les causes et les conséquences de l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand. C'est M. Kantorovich, professeur de droit international public à l'Université de Fribourg, en Allemagne. Ses révélations documentées ont paru dans la revue *Tagebuch*, publiée à Vienne. La bonne foi de l'auteur ne peut être mise en doute par personne et il est à souhaiter que tous ceux qui s'intéressent, pour une raison ou pour une autre, à cette question des responsabilités de la guerre, veuillent bien se donner la peine de suivre la polémique qu'il a dernièrement engagée à ce sujet avec son président, M. Delbrück [qui vient de mourir].

En publiant l'extrait de son rapport, avec documents à l'appui, M. Kantorovich expose longuement la situation intérieure en Bosnie et les intrigues des éléments belliqueux à la Cour de Vienne. Ces derniers pressaient les milieux dirigeants de déclencher une guerre pour écraser la Serbie et frayer ainsi le chemin à l'expansion territoriale de la double monarchie dans les Balkans. Depuis 1906 et jusqu'à l'attentat de Sarajevo, le gouvernement austro-hongrois, sous leur pression, a failli déclencher la guerre plus d'une fois, et ce n'est que grâce à l'Allemagne, qui ne trouvait pas le moment favorable, que cette agression a été successivement ajournée. Mais c'est surtout au lendemain des guerres balkaniques, qui ont eu pour résultat de libérer les Serbes de l'oppression turque et d'encourager l'agitation nationale chez tous les Slaves, et même chez les Italiens de la monarchie des Habsbourg, que le gouvernement austro-hongrois résolut de précipiter ses préparatifs de guerre et de provoquer sans plus tarder un conflit armé avec la Serbie.

En moins de dix ans, la Serbie reçut plusieurs ultimatums de sa puissante voisine. Elle en a reçu un en 1905, qui a eu pour conséquence la guerre douanière entre les deux Etats voisins ; puis, lors de la crise d'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, en 1909 ; en 1912, après la libération de la vieille Serbie et à propos des prétendus mauvais traitements infligés au consul autrichien à Prizren (allant jusqu'à accuser les Serbes de s'être livrés sur le consul à une opération délicate, le rendant eunuque, accusation qui a couvert de ridicule la diplomatie autrichienne dans le monde entier) ; en 1913-1914, pour contraindre les troupes serbes à se retirer de la côte Adriatique et des positions stratégiques sur la frontière serbo-albanaise. La Serbie a toujours cédé pour éviter l'agression. Elle a cédé même à l'ultimatum à propos de l'attentat de Sarajevo, en acceptant toutes les conditions de coopération pour la recherche et la punition éventuelle des coupables sur son territoire, mais elle ne pouvait accepter celle qui l'obligeait à

renoncer à son indépendance d'Etat souverain. En effet, le gouvernement autrichien demandait à la Serbie que les juges autrichiens soient autorisés à enquêter en territoire serbe et, s'ils découvraient des complices des assassins, à les faire arrêter et juger. Si le gouvernement serbe avait consenti à ces conditions, les juges autrichiens, une fois installés à Belgrade, auraient procédé à des arrestations et à des condamnations en masse au mépris de la justice et de la souveraineté de l'Etat serbe. La conquête de la Serbie par l'Autriche aurait été réalisée en fait, en attendant de la faire reconnaître également en droit, à l'exemple de la conquête des anciennes provinces turques de Bosnie et d'Herzégovine. Le plan était hardi et naïf à la fois. Il a pu être conçu uniquement grâce à cette conviction que la puissance militaire de l'Allemagne effrayerait la Triple Entente et l'empêcherait d'élever la moindre protestation par crainte de provoquer la guerre européenne.

L'agitation chez les peuples slaves d'Autriche-Hongrie, surtout dans les régions méridionales, en Croatie et en Bosnie, était telle qu'elle donnait les plus vives inquiétudes aux dirigeants austro-hongrois. Des attentats commis par des jeunes gens, pour la plupart des étudiants d'universités, sur les personnages qui représentaient l'autorité suprême dans ces pays, étaient nombreux. Parmi ceux-là, il y a lieu de citer les attentats contre deux bans de Croatie (vice-rois), à Zagreb, et contre le gouverneur militaire de Bosnie, à Sarajevo. Il va de soi que ces attentats isolés ont été suivis de persécutions et d'arrestations en masses, non seulement de ceux qui pouvaient être soupçonnés d'être les complices, les parents ou d'avoir été en relation avec les agresseurs, mais même de paisibles citoyens, dont le seul crime était d'être Serbes et de jouir d'un certain prestige dans la population. Ces jeunes gens étaient grisés par la libération des Serbes de la domination turque et ils entrevoyaient déjà comme imminente leur propre libération.

D'autre part, M. Kantorovich cite des indications troublantes, qui permettraient de rejeter la responsabilité de l'attentat de Sarajevo plutôt sur les dirigeants belliqueux de Vienne et de Budapest. Il rappelle notamment les dissentiments qui existaient à la Cour et l'hostilité persistante contre l'archiduc François-Ferdinand à cause de son mariage morganatique avec une comtesse d'origine tchèque. L'archiduc François-Ferdinand était un homme emporté, violent et menacé de paralysie. A ce sujet, le rapport du général autrichien Ourbansky, chef du Service de renseignements à l'Etat-Major général austro-hongrois, est très édifiant. D'après Kantorovich, il est possible que les éléments belliqueux de Vienne, sans trop se soucier de la vie de l'archiduc, s'en soient servis pour l'envoyer à Sarajevo en véritable agent provocateur le jour même de la fête nationale des Serbes, le Vidovdan, dans l'espoir que cette visite ne manquerait pas de provoquer des protestations

t même des attentats qui leur serviraient de prétextes à une répression sanglante, voire même à une agression contre la Serbie (1). En effet, au lendemain même de l'assassinat, ils ne cachèrent pas leur grande joie, trouvant le moment venu pour écraser la Serbie indépendante et enlever aussi aux Slaves du Sud tout espoir de libération et de reconstruction de leur unité nationale.

Quant à la Serbie, elle ne pouvait se bercer d'aucune illusion en provoquant la guerre avec sa puissante voisine pour essayer de libérer, les armes à la main, les frères de race qui gémissaient sous le joug austro-hongrois. La monarchie des Habsbourg avait plus de cinquante millions d'habitants, une armée parfaitement équipée et bien disciplinée ; elle avait, en outre, derrière elle, l'Allemagne, alors que la Serbie, épuisée par les deux guerres balkaniques et par le typhus exanthématique qui a détruit à lui seul un tiers de sa population totale, comptait à peine quatre millions d'habitants.

Quand un membre du Comité allemand pour la recherche des responsabilités de la guerre européenne, s'appuyant sur une documentation incontestable, puisée dans les archives du ministère des Affaires Etrangères et dans celles du Kaiser, arrive à de telles conclusions, il faut les prendre plus au sérieux que les affirmations fantaisistes du général Ludendorff et de tous ceux qui cherchent à dégager de sa responsabilité l'impérialisme austro-allemand.

En dehors de ces révélations de M. Kantorovich, il existe des preuves incontestables et des aveux au sujet de la préméditation de la guerre par des dirigeants des Empires centraux. Bien avant l'assassinat de l'archiduc à Sarajevo, des alliances militaires secrètes ont été conclues par l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie avec la Bulgarie, avec la Grèce du roi Constantin et avec la Turquie, fixant les conditions de leur attitude, ou de leur participation éventuelle dans la guerre que ces deux puissances se proposaient de déclancher. L'Italie, qui était pourtant leur alliée, était tenue à l'écart de tous ces accords secrets. Une armée de 300.000 hommes sur pied de guerre était concentrée en Bosnie, à proximité de la frontière serbe, pour de soi-disant manœuvres. C'est l'archiduc-héritier lui-même qui devait les diriger, après la visite officielle à Sarajevo. Une autre force armée se trouvait concentrée dans la

(1) Le curé Frantz Pirker, de Saint-Michel-Zollfelde (près Klagenfurt), ami et confesseur de l'archiduc François-Ferdinand, a reçu, à l'improviste, la dernière visite de celui-ci, à la veille de son départ pour Sarajevo. L'Archiduc, en arrivant au presbytère, très nerveux, dit au curé d'entendre sur-le-champ sa confession en ajoutant : « Ne me demandez pas davantage. Vous avez entendu toutes mes confessions, vous devez entendre aussi ma dernière. On m'a ordonné d'aller présider les manœuvres en Bosnie et je sais que je n'en reviendrai pas. »

Hongrie méridionale, tout le long du Danube, également sous le mêm
prétexte. Dès le lendemain de l'assassinat de l'archiduc, la guerre euro
péenne était inévitable. Nous en avons la meilleure preuve dans l
lettre du comte Tisza, alors président du Conseil hongrois, adressée
l'empereur François-Joseph quelques jours après l'attentat. Cette lettr
est ainsi conçue :

Après l'audience chez Votre Majesté, j'ai eu l'occasion de m'entretenir ave
le comte Berchtold et d'apprendre son opinion que l'attentat de Sarajevo serai
employé comme prétexte, pour régler les comptes avec la Serbie.

Je n'ai pas hésité à dire au comte Berchtold que je considère cela comm
une erreur fatale et qu'en pareil cas je ne pourrais en partager la responsab
lité. Avant tout, jusqu'à présent, nous n'avons aucune raison réelle pour rendr
la Serbie responsable, ni provoquer une guerre avec elle, vu que les répons
du gouvernement serbe sont satisfaisantes. Nous aurions, en pareil cas, l
pire « locus standi » et nous serions traités par le monde entier de destructeur
de la paix. Nous aurions provoqué une grande guerre dans les conditions le
plus défavorables pour nous.

Vu la situation actuelle dans les Balkans, je ne me soucie en rien de trouve
un « casus belli ». Quand le moment sera venu, on pourra créer pour n'im
porte quelle question un prétexte de guerre. Mais, préalablement, nou
devons créer une constellation diplomatique d'après laquelle la proportion de
forces serait pour nous moins défavorable.

Avant même que les funérailles de l'archiduc aient lieu à Vienne, l
général Conrad von Hötzendorff, chef d'état-major autrichien, s'es
rendu à Carlsbad pour conférer pendant 3 jours avec son collègue, l
général Moltke, chef d'état-major allemand. Au lendemain des funé
railles, l'empereur Guillaume est parti à Kiel, pour faire une croisière
et l'empereur François-Joseph à Ischl, laissant à leurs états-majors l
soin de préparer les détails pour déclancher la guerre pendant que leur
diplomates manœuvreraient pour semer la confusion dans les capitale
de l'Entente.

Le gouvernement allemand escomptait pouvoir localiser la guerre e
mettre l'Europe en présence du fait accompli, tout en préparant l'agres
sion contre la France et l'Angleterre dans leurs colonies. De là toute
ses manœuvres diplomatiques du mois de juillet 1914, que certain
interprétaient comme preuve de la volonté de paix du Kaiser et de so
entourage.

Nous pourrions citer encore d'autres preuves de la culpabilité et d
la préméditation austro-allemande. C'est un sujet trop vaste pour l'ex
poser dans un article de réplique à des accusations tendancieuses de
agents conscients ou inconscients de l'impérialisme austro-allemand
Il faut espérer que cette polémique sur la question des responsabilité
de la guerre sera définitivement close. Ce serait d'ailleurs dans l'inté

·êt même des efforts déployés de part et d'autre pour effacer les souvenirs de la guerre et réconcilier les peuples qui se sont laissé entraîner par une bande de criminels de Vienne et de Berlin, qu'ils ont eux-mêmes reniés depuis.

Tout cela est excellent mais ne jette encore qu'une lumière assez vague sur la question spéciale du rôle de la franc-maçonnerie dans l'attentat de Sarajevo, question que le livre annoncé de M. Albert Mousset élucidera sans doute, du moins voulons-nous l'espérer.

L. D.

LETTRES ALLEMANDES

Anna Seghers : *Aufstand der Fischer von St. Barbara* (la révolte des pêcheurs de l'île Ste Barbara), chez Gustav Kiepenheuer, Postdam. — Ernst Glaeser : *Jahrgang* 1902 (la classe 1922), chez Gustav Kiepenheuer, Potsdam. — Erich Maria Remarque : *Im Westen nichts Neues* (Sur le front ouest rien à signaler), Propylaen Verlag, Berlin. — Ludwig Renn : *Krieg* (Guerre), Frankfukter Societät Drückerei, Frankfurt am Main. — *Zehn Jahre deutche Geschiste* (Dix années de l'histoire de l'Allemagne, 1918 à 1928), chez Otto Stollberg, Berlin S. W. 68. — Wolf v. Derwall : *Der Kampf um den Frieden* (La lutte pour la paix), Frankfurter Societats Druckeret Frankfurt à Main. — Ernst Niekisch : *Gedanken über deustche Politik* (Réflexions sur la politique allemande), Widerstands Verlag Dresden. — Mémento.

Dans un article récent et qui a fait quelque bruit (1), M. Bernard von Brentano dressait l'acte de décès du roman psychologique. « Voilà cinquante ans, dit-il, que les romanciers ne nous peignent que des *caractères*. Il serait temps de nous présenter de nouveau des *situations*, et nous verrions peut-être enfin jour à mieux. » Est-ce la formule de ce fameux « esprit réaliste nouveau » — *neue Sachlichkeit* — dont il est tant fait état en Allemagne depuis quelque temps? Voici par exemple l'œuvre de début d'un écrivain de grand talent. Mme Anna Seghers, qui a obtenu en 1928 le prix Kleist pour son premier roman intitulé **Aufstand der Fischer von St. Barbara** (La révolte des pêcheurs de l'île Ste-Barbara). Toute psychologie — luxe d'esthètes, d'oisifs et de bourgeois — en est systématiquement bannie. Le paysage même est quasi anonyme et l'on chercherait vainement sur la carte ces îles embrumées, noyées sous une pluie perpétuelle, où couve endémiquement la grève sournoise qui a donné son titre au roman. L'époque pareillement reste indéter-

(1) Cf le *Literaturblatt* de la *Frankfurter Zeitung* du 12 mai 1929.

minée. Aussi bien, n'est-ce pas un drame particulier, mais un drame collectif qui se renouvelle de génération en génération identique, immuable, fatal, l'éternelle lutte au couteau pour les « tarifs », entre les misérables Terre-Neuvas et leurs exploiteurs les compagnies d'armateurs. A peine si quelques personnages se détachent de cette espèce de pénombre rembrandesque où les silhouettes, les gestes et les paroles s'estompent dans un unanimisme diffus. L'unique personnage du roman est cette atmosphère humide et accablante, qui peu à peu vous pénètre de part en part, atmosphère de brume, de pluie, de misère, de troupeau humain, que nous respirons avec toutes ses odeurs, ses silences angoissés, ses rumeurs sourdes, ses violences suivies d'accablements soudains. Les événements même les plus tragiques — révoltes, meurtres, enfantements ou viols — ont une signification purement « atmosphérique », ils sont dénués de tout ethos humain, sans aucune résonance psychologique. Et le tout est raconté en menues phrases amorphes, en bouts de dialogue sporadiques qui tombent, comme des litanies, dans la grisaille de cette petite pluie perpétuelle. Mais dans cette grisaille même s'affirme une vision du réel d'une acuité peu commune.

C'est surtout par l'engouement soudain qu'a suscité en Allemagne une série de livres consacrés à la guerre, que se traduit ce goût du public pour le document brut, présenté en dehors de tout arrangement littéraire. On pourrait distinguer dans cette littérature de guerre deux étapes successives, séparées par une période d'accalmie ou d'indifférence, et où s'expriment deux « manières » sensiblement différentes. La première manière, celle des Unruh, des Werfel, des Hermann Kesser, encore contemporaine des faits, nous apportait surtout des « visions » fiévreuses, lancinantes, délirantes. Le réel était très délibérément déformé par l'« expressionnisme », c'est-à-dire par le dynamisme explosif d'un lyrisme révolutionnaire ou d'une idéologie humanitaire. La seconde manière, celle d'à présent, vise au contraire à une objectivité lucide, à une exactitude minutieuse, impitoyable, qui n'exclut d'ailleurs pas la recherche réfléchie des répercussions morales profondes déclenchées par la grande catastrophe.

Jahrgang 1902 (la classe 1922) (1) de M. Ernst Glaeser, c'est

(1) On sait que dans l'armée allemande c'est l'année de la naissance qui sert à désigner le millésime de la classe.

a guerre vécue à l'arrière par la génération née en 1902, c'est-à-lire par la première « classe » qui n'ait pas été mobilisée. Chez ces jeunes gens, séparés de leur père parti sur le front et qui échappent de plus en plus à la tutelle familiale, ainsi qu'au dressage scolaire, à l'emprise de la vieille mentalité nationaliste, un travail de critique se produit peu à peu au spectacle des haines collectives dont ils ne peuvent s'expliquer les causes profondes, au spectacle surtout de la détresse, tant sentimentale que matérielle, dont ils subiront les contre-coups et qui fait un si cruel contraste avec les tonitruants bulletins de victoire et avec les mensongères manifestations de patriotisme auxquelles personne ne croit plus. Cette génération est intérieurement désaxée, séparée par un hiatus brusque de ses devancières, empoisonnée aussi par cette ambiance de mensonge d'où elle tire ses premières expériences. — Livre attachant, un des plus marquants dans cette littérature nouvelle de critique sociale qui a déjà donné au théâtre des œuvres telles que la *Révolte dans le pénitencier*, *le soldat Schwejk*, *l'équipe Hund*, etc. On pourrait se demander toutefois si l'auteur, entraîné par une illusion rétrospective, ne prête pas à ses jeunes personnages une clairvoyance anticipée de l'avenir et si les cas exceptionnels qu'il nous présente constituent bien la vérité « moyenne » de toute une génération.

Le livre de M. Remarque, **Im Westen nichts Neues** (*Sur le front ouest rien à signaler*) est aujourd'hui entre toutes les mains. Il est peu d'exemples d'un succès aussi foudroyant — le tirage a dépassé le 600e mille — et d'un succès aussi mérité. Voici de nouveau un livre vraiment européen qui nous présente la tragédie quotidienne et universelle de la guerre. Nulle lecture, je crois, ne révèle à ce point l'identité fondamentale de cette expérience telle que l'ont vécue tous les combattants de la grande guerre et dont il aurait suffi qu'ils prissent sur le moment clairement conscience, pour qu'ils se sentissent instantanément plus rapprochés les uns des autres qu'ils ne l'étaient des patriotes de l'arrière, chacun dans son propre pays. Ce qui fait l'accent inimitable de ces pages frémissantes de vie, c'est que les faits les plus simples parlent ici avec une intensité de vérité où n'atteindra jamais l'imagination d'aucun romancier, si puissant qu'on se l'imagine. Car la guerre éduque une vision nouvelle et différente des choses, des êtres, de la vie et de la mort, vision d'un réalisme effrayant. Elle

pousse aux pires paroxysmes les lucidités féroces de l'instinct animal de conservation. Elle est l'implantation nécessaire d'une mentalité primitive de cannibale dans une mentalité de civilisé. Et c'est là l'affreuse tragédie dont l'auteur (qui est à coup sûr un raffiné, un intellectuel, un sensitif) note sur lui-même les ravages inexorables; c'est aussi le péché inexpiable contre la jeunesse, que cette abolition progressive, à l'âge des plus vastes expansions, de toutes les facultés humaines de joie, de bonheur, de confiance et de beauté — que cet étranglement de l'être vivant dans l'Inferno d'une quotidienne œuvre de destruction, dans la monotone et obsédante tension en face de la mort. Il y a dans ce livre un pessimisme amer, farouche, désespérant, qui tient peut être à l'âge de l'auteur. Il le dit lui-même : les hommes mûrs ont pu traverser cette folie sans être ensevelis sous elle. S'ils ont eu la chance de réchapper physiquement, ils ont pu ensuite se réadapter à la vie et au monde — tel le dormeur au sortir d'un cauchemar. Mais la jeunesse, celle du moins qui a fait là son premier apprentissage de la vie, elle restera marquée d'un signe indélébile, d'un « trauma » inguérissable. C'est pourquoi le Soldat inconnu, héros de ce livre, meurt à la veille de l'armistice, dans une journée si calme que le communiqué ce soir-là se réduit à cette simple phrase laconique : « Sur le front ouest, rien à signaler » (1).

Avec le livre de M. Renn, **Krieg** (*Guerre*), nous descendons un échelon plus bas. M. Renn est un merveilleux appareil enregistreur et un conteur inépuisable, doué d'une mémoire prodigieuse Son livre a 400 pages ; il en aurait eu bien davantage si la guerre avait duré plus longtemps. Avec une acuité surprenante, l'auteur note toutes les nuances dans les bruits que font les projectiles lancés par des pièces d'artillerie de différents calibres ; il observe les particularités topographiques, il enregistre les conversations, les menus faits et gestes, il détaille avec abondance les multiples opérations stratégiques auxquelles ses modestes fonctions de *Vizefeldwebel*, chef de détachement, l'ont conduit à prendre part. Ce qui domine chez lui, c'est une curiosité toujours en éveil. Une phrase, au début, dépeint l'homme tout entier. C'est après la mobilisation, au moment de quitter la cour de la caserne pour partir sur le front :

(1) Une traduction française a paru chez Stock, sous le titre de : *A l'Ouest rien de nouveau.*

J'allai encore une fois aux cabinets et puis je descendis dans la cour pour prendre ma place dans le rang. *J'avais l'impression que les yeux me sortaient involontairement de la tête, pour se promener tout autour de moi, tandis que je m'étais comme renfoncé en moi-même.* Les jambes marchaient. Le paquetage était lourd. *Mais tout cela n'avait aucun rapport avec moi.*

Ou encore cette autre phrase, au moment où il apprend une nouvelle bouleversante :

Je pris acte de la chose comme d'un simple fait (*Ich nahm es hin nur als Tatsache*).

Les événements ne pénètrent pas en lui. D'avance, il a étouffé sa sensibilité, refoulé son humanité. Certes, la guerre n'est pas une belle chose. Mais grâce à la carapace de son automatisme, elle n'atteint en lui rien d'essentiel, elle ne meurtrit rien de vital, elle ne brise rien d'inestimable. Il s'y adapte ; il y trouve même une sorte de vitalité accrue. Pas une plainte, pas une récrimination. Délibérément, il écarte toute question importune. « Ce sont là, dit-il, affaires personnelles et qui ne regardent pas le service. » N'en doutons pas, si on le lui commandait, le sous-officier Renn referait la guerre.

§

La politique allemande a fait l'objet, dans ces derniers temps, de quelques études très instructives. Voici d'abord une de ces vastes synthèses faites en collaboration, où excelle l'esprit allemand : **Zehn Jahre deutsche Geschichte 1918 1928** (*Dix années d'Histoire de l'Allemagne*). Nous assistons à ce puissant travail de reconstruction nationale qui fera l'étonnement des générations futures, et nous en suivons les étapes parallèlement dans les différents domaines : politique intérieure et extérieure, constitution, armée, finance, industrie, commerce, administration, église, école, littérature, presse, vie sportive, mentalité de la jeunesse nouvelle, propagande à l'étranger, etc., etc. Chaque partie est traitée par un spécialiste éminent : qu'il suffise de citer quelques noms, ceux de Hermann Oncken, d'Otto Meisner, d'Otto Gessler, de Rochus von Rheinbaben, de Hans Luther, d'Oskar Walzel, de Walter v. Molo, etc. Que l'idée de plaider en même temps la cause du régime nouveau ait pour une bonne part inspiré l'optimisme de cette enquête, c'est ce qu'exposent en toute franchise les deux préfaces, dont l'une est signée du

chancelier d'Empire, M. Hermann Müller, et l'autre du ministre des Affaires étrangères, M. Gustave Stresemann. Tel quel, ce livre constitue, pour tout Français qui s'occupe des choses d'Allemagne une précieuse source d'informations.

Moins massif assurément, mais aussi moins méthodiquement documenté, le livre de M. Wolf v. Dewall, **der Kampf um den Frieden** (*la lutte pour la paix*) est d'une lecture attrayante et nous présente, avec ses multiples péripéties et dans ses étapes successives, l'histoire de cette politique de rapprochement et d'entente, d'abord ébauchée dans les coulisses, après le traité de Versailles, et qui est conduite jusqu'à la signature du pacte Kellogg — date où s'arrête le présent volume. En particulier le chapitre intitulé « Locarno », où si intimement se fondent les enchantements de l'utopie et ceux du paysage, est brossé de main de maître. M. Wolf v. Dewall ne se dissimule pas du reste les résistances que rencontre encore cet esprit locarnien dans la classe bourgeoise instruite, beaucoup plus que dans les couches populaires, et aussi dans l'université allemande, dans la presse surtout.

Il n'y a pas, dit-il, entre Français et Allemands d'antipathie individuelle ; mais il y a une méfiance instinctive de la France à l'endroit de la mentalité collective allemande.

Pour être juste, il conviendrait de reconnaître que certains milieux dans l'Allemagne d'aujourd'hui fournissent encore bien des prétextes à pareille méfiance. N'avons-nous pas entendu les échos de cette formidable démonstration du *Stahlhelmtag*, le 2 juin à Munich, avec ses centaines de mille de manifestants et de spectateurs, où le chauvinismes belliqueux s'est de nouveau déployé avec une si impressionnante unanimité ?

Et sans doute cet enthousiasme allait plutôt aux grands souvenirs évoqués par le *Stahlhelm*, qu'au programme politique de cette association — programme passablement suranné, incapable d'entraîner les masses, tout au moins en Bavière. Procurer à ces sentiments toujours prêts à éclater un programme plus moderne, voire même ultra-révolutionnaire, c'est précisément la tâche que se propose cette espèce de « fascisme » allemand dont M. Ernst Niekisch sonne le ralliement dans son récent livre intitulé : **Gedanken über deutsche Politik** (*Réflexions sur la politique allemande*), — livre riche en formules incisives, impé

rieuses, entraînantes. Machiavel, Hegel, Lassalle, Bismarck, Nietzsche et Oswald Spengler, voilà les garants invoqués par ce nouveau parti que l'auteur baptise du nom de « *nationalisme prolétarien* ». En particulier, quel dommage pour l'Allemagne que Bismarck et Lassalle, les deux plus grands cerveaux politiques de leur temps, n'aient pas réussi à échafauder en commun et à cimenter ce socialisme nationaliste et césarien qui eût peut-être épargné à l'Allemagne la grande catastrophe et la révolution de 1918 ! Quel malheur surtout qu'au lendemain de la Révolution, Noske et les « corps libres » aient écrasé le spartacisme, au lieu de l'encadrer et de l'orienter contre le capitalisme de l'Entente. Depuis lors, toute la politique allemande a fait fausse route ; elle a pratiqué avec l'Entente une politique opportuniste de solidarité économique au lieu d'une politique d'irréductible résistance nationale ; elle a reculé devant le remède héroïque qui consistait à surexciter et à exploiter au profit de l'idée nationale les instincts révolutionnaires des masses prolétariennes. En Russie, Lénine a eu une vue autrement nette des destinées de son peuple. Aussi, est-ce vers l'Est, vers le bolchévisme russe, et non vers l'ouest, que l'Allemagne doit désormais regarder. C'est là qu'elle doit chercher ses alliés. Sa renaissance nationale ne pourra se faire qu'au prix d'une catastrophe universelle et il importe de faire du prolétariat allemand en vue de cet événement la troupe d'assaut indispensable. Car, incapable d'édifier, il se prêterait admirablement à cette besogne de destruction et de démolition méthodique de l'ordre européen.

Il entre dans la ligne de conduite d'une pareille politique de mettre le feu partout où il peut prendre dans le monde entier... Il faut que les officiers allemands montrent dans toutes les colonies qu'ils ont gardé l'amour de leur pays ancré au cœur et qu'ils savent se sacrifier à lui sans marchander... Il faut que l'énergie organisatrice allemande fasse de la Russie un arsenal pour tous les peuples opprimés.

Il est curieux de percevoir de nouveau sous cette idéologie pseudo-révolutionnaire le cliquetis belliqueux des vieilles formules pangermanistes, et l'on se croirait revenu aux plus beaux jours de l'ère wilhelminienne. Et sans doute, il ne faudrait pas s'exagérer, *en temps normal*, la portée d'un pareil manifeste. C'est le mot d'ordre d'un petit groupe de « nationaux socialistes » qui font, à l'heure actuelle, plus de tapage que de besogne. Il n'en

constitue pas moins le symptôme d'un état d'esprit plus répandu qu'on ne pense dans certains milieux intellectuels allemands — qu'on se rappelle certain discours sensationnel du « dictateur » Hugenberg aux étudiants de Marbourg, — état d'esprit dont tout récemment encore Thomas Mann établissait le diagnostic en ces termes :

« La haine de l'Esprit sous le couvert de la Révolution... La réaction la plus crasse dans un éclairage révolutionnaire .. Le retour en arrière sous le maquillage d'un impétueux « en avant » (1) !

Mémento. — Signalons la traduction française du *Goethe* d'Emil Ludwig, qui nous est présentée par le fin connaisseur des choses d'Allemagne et l'écrivain de talent qu'est M. Alexandre Vialatte. Le premier tome de cette biographie, la plus fouillée et la plus attachante qui existe du grand poète allemand, a paru dans la collection « Occident » chez Victor Attinger, sous ce titre : *Gœthe, histoire d'un homme*. — Signalons aussi dans la même maison d'édition la traduction, combien délicate et scrupuleuse, présentée par M. Joseph Delage, Directeur de la *Revue rhénane*, de la *politische Novelle* de Bruno Franck, sous ce titre un peu modifié, mais très pertinent : *Le roman de Locarno*. Elle est précédée d'un avant-propos fort judicieux de M. Bernard Zimmer. — Enfin M. Joseph Delage vient également de traduire la dernière nouvelle de Thomas Mann : *Désordre*, suivie d'une autre nouvelle du même auteur : *Maître et chien*. Cette dernière traduction est due à la plume experte de Mme Geneviève Bianquis. Ce volume, d'une si riche substance littéraire, a paru dans les éditions Kra à Paris.

JEAN-EDOUARD SPENLÉ.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Louis Leblois : *L'Affaire Dreyfus, l'Iniquité, la Réparation* : les principaux faits et les principaux documents. Paris, A. Quillet. — Maurice Bedel : *Fascisme an VII*, Gallimard. — Lucien Gennari : *L'Italie qui vient*, J. Tallandier

J'ai eu le plaisir, avant, pendant et après l'Affaire Dreyfus, d'approcher souvent Louis Leblois. Il était modeste, doux et calme, et il ne semblait point destiné à vivre dans les agitations publiques. Jeune, il était, si je ne me trompe, entré dans la magistrature ; il n'y était pas resté, et il s'était fait inscrire au barreau de Paris. Il ne cherchait point une renommée facile en plaidant des causes fameuses, mais, excellent juriste, d'une pro-

(1) Thomas Mann : *Die Stellung Freuds in der modernen Geistesgeschichte*, dans : *Die psychoanalytische Bewegung*, I. Jahr-Gang, Heft, I.

bité rare et d'une conscience scrupuleuse, il donnait, à coup sûr, les meilleurs conseils à ceux qui venaient le consulter.

J'ai constaté souvent qu'on ne connaît plus guère **l'Affaire Dreyfus**. On sait que, pendant quelques années, elle émut notre pays et intéressa l'étranger ; on sait que, dans toutes les classes, il en fut discuté avec passion ; on sait qu'il y eut parfois des rencontres violentes entre les hommes qui tenaient pour l'innocence de Dreyfus et leurs adversaires ; on sait que des écrivains, que des savants, qui ne s'étaient point mêlés, jusque-là, aux luttes politiques, sortirent de leur réserve et dirent bien haut leur opinion : on citera, parmi eux, Emile Zola, Anatole France, Emile Duclaux. On n'a point oublié, sans doute, le nom du général Mercier ni celui du lieutenant-colonel Picquart. Mais l'on sera fort dérouté si l'on entend parler du bordereau, du petit bleu, du président Delegorgue, de l'expert Varinard ou du commandant Carrière, et l'on apprendra avec étonnement que, dans l'Affaire, Louis Leblois joua un rôle important.

Il fut, des premiers, instruit de l'erreur commise en 1894. Il était fort lié avec le lieutenant-colonel Picquart, qui, menacé par les chefs de l'Etat-major, lui confia, en même temps que le soin de sa défense, le secret de ses étranges découvertes. Ce fut lui qui, en juillet 1897, alla trouver Scheurer-Kestner, et Scheurer-Kestner n'hésita pas à demander que fût revisé l'ancien procès et proclamée l'innocence de Dreyfus.

Il était normal qu'il racontât l'Affaire Dreyfus. Il l'a fait honnêtement, et, si je ne craignais que le terme fût pris en mauvaise part, je dirais ingénument. En effet, il ne s'étend, par scrupule sans doute, que sur les faits qu'il a connus soit par lui même, soit par le lieutenant-colonel Picquart. Bernard Lazare est à peine nommé, et pourtant ils sont nombreux, ceux à qui ses courageuses brochures révélèrent l'injustice et qui devinrent, dès lors, des partisans résolus de la révision. Leblois ignore les protestations qui furent rédigées dès l'acquittement d'Esterhazy et que signèrent les premiers dreyfusards. Avocat, il ne suit que les événements judiciaires et les discussions au Parlement. Il ne s'intéresse pas au mouvement de la rue. Il n'essaie point de faire voir ces groupes fiévreux qui, à l'intérieur ou aux environs du Palais, attendaient, pendant le procès Zola, les nouvelles de la Cour d'assises. Il ne dit rien des réunions publiques qui se tinrent dans

les divers quartiers de Paris et où les orateurs, Francis de Pressensé, Octave Mirbeau, Pierre Quillard, Mathias Morhardt, d'autres encore, ne se rendaient pas sans risques. Il ne dit rien non plus des conférences, périlleuses souvent, que les mêmes hommes firent dans plusieurs villes.

Justice rendue aux victimes, il semble que Leblois se soit désintéressé de l'Affaire. Beaucoup de dreyfusards pensaient qu'Esterhazy n'était qu'un intermédiaire entre un officier employé au ministère et l'attaché militaire allemand. Esterhazy était un complice : quel était l'auteur principal de la trahison ? Joseph Reinach avait, depuis longtemps, émis l'hypothèse plausible que les documents étaient livrés par le colonel Henry. On sait maintenant, par une conversation qu'a eue M. Wickam Steed avec l'attaché italien Pannizzardi et qu'il a rapportée dans son livre *Trente années de vie politique en Europe*, que l'hypothèse de Reinach concordait avec la réalité. Il semble que Louis Leblois n'ait pas connu le livre de M. Wickam Steed.

Son récit donc, réduit aux seuls faits dont auraient pu témoigner Picquart et lui, est précis, un peu sec, toujours clair, et rendra d'incontestables services à ceux qui ne connaissent pas l'Affaire Dreyfus ou qui l'ont oubliée.

Mais il faut louer sans réserve la seconde partie du livre. Les publications relatives à l'Affaire Dreyfus sont innombrables. Nous avons les comptes rendus sténographiques de plusieurs procès, nous avons les débats et les enquêtes de la Çour de cassation. Il est certain que ces documents forment la meilleure histoire de l'Affaire Dreyfus, mais on ne peut exiger de tous ceux qui veulent s'instruire de trop copieuses lectures. Louis Leblois a fait un choix de textes très judicieux et qui suffit à une sérieuse étude de l'Affaire. Le lecteur saura quels arguments ceux qui croyaient à l'innocence de Dreyfus opposaient à ceux qui affirmaient la culpabilité. Il s'apercevra que des témoins, appartenant à un même parti, se contredisaient souvent les uns et les autres ; il arrivait aussi qu'un témoin se contredît lui-même.

Tous les textes sont classés avec une méthode rigoureuse, qui permettra, si l'on veut un jour y recourir, de les retrouver sans peine

Voici d'abord, sur les origines de l'Affaire, les dépositions des ministres de la Guerre, Mercier, Zurlinden, Cavaignac, au procès

de Rennes. Voici les dépositions du lieutenant-colonel Picquart à Paris, devant la chambre criminelle de la Cour de cassation, à Rennes, devant le Conseil de guerre. Voici des lettres d'Auguste Lalance et d'autres qui donnent de précieux renseignements sur la famille du capitaine Dreyfus. Voici les notes militaires de l'officier depuis son entrée au service.

On lira avec grand intérêt les rapports et les dépositions des experts et des savants qui étudièrent l'écriture du bordereau. On se divertira aux inventions singulières de Bertillon. On prisera la lucidité d'hommes habitués à des lectures délicates, Paul Meyer, Arthur Giry, Auguste Molinier. On admirera la clarté mathématique de Poincaré, de Darboux et d'Appell.

Les discussions sur les pièces énumérées dans le bordereau causeront quelque surprise : jamais les militaires n'en purent déterminer au juste la valeur. Les accusateurs de Dreyfus varièrent souvent dans leurs déclarations : on n'a jamais appris si le cent-vingt dont parlait le traître était long ou court.

A ceux qui les ignorent, le livre de Leblois révèle les moyens dont usa, lors de l'enquête de 1894, le commandant du Paty de Clam. Dans les journaux antisémites parurent des notes et des articles d'une violence extrême. On fit courir avec joie des nouvelles fausses, on imagina des fables absurdes. Leblois a recueilli quelques morceaux d'Edouard Drumont et d'Henri Rochefort qui prouvent où monta, dès le commencement de l'Affaire, la passion des antisémites.

On suit le capitaine Dreyfus à la prison du Cherche-midi, au Conseil de guerre, où Henry, qui a ses raisons, s'acharne à le perdre. On pénètre dans la Chambre du conseil, où des pièces secrètes furent, contre la loi et contre la justice, communiquées aux juges.

On assiste à la dégradation. On apprend comment se crée une légende, celle des aveux. Et rien ne nous est caché des souffrances qu'endura le condamné à l'île du Diable.

En 1896, le lieutenant-colonel Picquart découvre le vrai auteur du bordereau. Leblois a réuni ses déclarations, ses notes, ses dépositions : elles prouvent avec quelle prudence méthodique il agissait et à quelles résistances obstinées il se heurta dès la première heure. Rapproché de ces graves documents, on trouvera parmi les textes recueillis un très curieux article paru dans

l'Eclair le 14 septembre 1896; on y pourra remarquer déjà tou
les procédés qui, pendant deux ans, furent chers aux adversaire
de la révision : des faits sont dénaturés, d'autres inventés, et le
citations ne sont point exactes. Cet article est important, e
outre, parce qu'il révélait, pour la première fois, la commu
nication faite aux juges en chambre du conseil. D'ailleurs, l
pièce principale du dossier secret, telle qu'elle était rapportée
constituait un faux.

Leblois donne la très importante correspondance qu'il eut, e
1897, avec Scheurer-Kestner. Il donne de nombreux document
qui permettent d'étudier de près l'action dirigée, sans aucun
sincérité, contre Esterhazy. Il donne enfin tous les documents
depuis la lettre *J'accuse* jusqu'aux plaidoiries, grâce auxquels o
saisit l'importance du procès intenté à Emile Zola.

Avec la même méthode, avec le même scrupule, Louis Lebloi
reproduit et classe les textes qui instruisent le lecteur des pour
suites qu'on engagea contre Picquart et contre lui-même. Pui
nous assistons à la séance de la Chambre où Cavaignac produisi
victorieusement la lettre qu'avait forgée le colonel Henry. Nou
apprenons comment le faux fut découvert, comment Henry fu
arrêté, et nous lisons les notes et les rapports où est relaté so
suicide.

On cherche encore à empêcher la révision. Mais, malgré toute
les manœuvres, la Cour de Cassation rend un arrêt de révision
le 3 juin 1899 : le jugement de 1894 est cassé et annulé, et l
capitaine Dreyfus est renvoyé devant le conseil de guerre d
Rennes.

Le procès de Rennes, mal dirigé, se termina par un jugemen
de la pire incohérence : Dreyfus était déclaré coupable, mais le
circonstances atténuantes lui étaient accordées. On trouvera l
texte du jugement dans le livre de Leblois. On y verra aussi, pa
des documents peu connus, jusqu'où leur égarement conduisa
les antidreyfusards.

Le dernier épisode de l'Affaire fut la révision du procès d
Rennes. Six ans avaient passé. Les fureurs étaient calmées,
quand la Cour de cassation eut annulé le jugement de Renne
sans, cette fois, renvoyer Dreyfus devant aucune juridictio
ceux-là furent assez rares qui s'obstinèrent à le prétendre cou
pable.

Les conséquences de l'Affaire Dreyfus, très diverses, furent très graves. Nous n'avons point à en parler ici, et, du reste, Leblois n'y fait pas la moindre allusion. Mais, si l'on veut bien comprendre toute une période de notre histoire récente, il est nécessaire de connaître toute l'Affaire Dreyfus. Aussi devra-t-on consulter le livre de Louis Leblois, qui en facilitera l'étude et qui est d'un parfait honnête homme.

A.-FERDINAND HEROLD.

§

Dans **Fascisme an VII**, M. Maurice Bedel, écrivain au style plein d'abondance et de charme, expose *avec réticence* ses impressions de séjour en Italie. Il a été reçu par Mussolini. Il avait « trop vu son masque exprimant la volonté d'être dur ; il le vit sourire, il l'entendit rire ». Ils causèrent. « Les femmes, dit le dictateur, doivent demeurer chez elles et mettre des enfants au monde... Depuis que j'ai interdit à la presse d'en donner la relation, il n'y a presque plus en Italie de drames passionnels. » M. Bedel se rappela que Mussolini ayant déclaré la guerre au romanesque, « les amoureux n'osent plus se retrouver sous les ombrages du Pincio » et que dans les cinémas de Rome on n'échange de caresses ni sur l'écran, ni dans la salle. « Rome, remarqua-t-il, est triste, le séjour y est sévère. » — « Rome, répondit le Duce, deviendra la ville du monde où la moralité sera la plus élevée, où la vie publique, la rue auront la tenue la meilleure. Rome est la capitale de plus de 150 millions d'hommes... », « de catholiques », se reprit-il. M. Bedel conclut pour le lecteur : « Que Mussolini finisse par s'ennuyer dans sa victoire, c'est le sort des vainqueurs. Mais que ses troupes s'ennuient dans l'inaction où les tient l'ordre qui règne en Italie, voilà qui est plus sérieux ».

Le gouvernement fasciste se vante d'avoir discipliné la presse italienne ; celle-ci, avec une unanimité significative, tous les jours « mange du Français ». Elle ne fait grâce à ses lecteurs d'aucun de nos scandales, mais son triomphe le plus grand est quand notre gouvernement ne s'entendant pas avec celui de l'Angleterre, elle peut écrire : « La France est isolée ». « Il faut croire, dit M. Bedel, que nous flattons le goût de nos voisins par des qualités alimentaires que ne présentent ni les Anglais, ni les Allemands, ni même les Yougo-Slaves. »

Malgré ces excitations, l'attitude des Italiens envers les Français reste en général très amicale. Quand la condamnation mitigée du meurtrier d'un employé de Consulat vint donner à nos ennemis une occasion de s'indigner de ce verdict « iniquissime », M. Mussolini dut « accorder un jour de congé à la jeunesse des lycées pour courir les rues de Rome, casser les vitres de la villa Médicis » et brûler un drapeau français. Sans cela, la manifestation eût été insignifiante. Les amis de M. Bedel lui ont ainsi résumé leurs griefs contre nous : « Vous ne nous prenez pas au sérieux. Vous ne comprenez rien à la puissance morale et matérielle de l'Italie nouvelle. Vous nous méconnaissez ; *vous apprendrez à nous connaître...* Chassez nos ennemis de chez vous. Interdisez à leurs journaux de paraître, à leurs comités de se réunir. Vous nous donnerez ainsi une preuve de cette amitié dont vos ministres parlent toujours... sans que nous en ressentions jamais les bienfaits...» Dans un récent séjour en Italie, j'ai entendu formuler d'autres griefs : Nous détenons les sources des matières premières (c'est-à-dire les colonies), et dans ces colonies nous ne sommes représentés que par des Corses (c'est-à-dire par des Italiens). Evidemment, cette population, aujourd'hui si disciplinée, se laisse monter la tête par ses gouvernants et par sa presse. Aussi ne suis-je point de l'avis de M. Bedel quand il écrit : « La politique du Fascio, ses ambitions, ses appétits, n'ont rien de machiavélique...» Le Fascio, c'est M. Mussolini, et il a dès le lendemain de son installation à Rome indiqué à ses familiers son but : enlever à la France ce que l'Italie, suivant lui, devrait avoir. Le bruit s'en est répandu partout, puis comme l'action n'a pas suivi, on s'est rassuré. On n'a pas fait attention que l'action ne pouvait suivre tant que la *conjoncture* ne serait pas arrivée. Cette conjoncture devait être le moment où la flotte anglaise ne nous protégerait plus. Sans doute, l'alliance franco-anglaise n'existe plus, mais l'occupation rhénane établit entre la France et l'Angleterre une alliance de fait qui n'expirera que quand les soldats anglais évacueront le Rhin. Nos ennemis en Italie *comme en Allemagne* attendent avec une impatience fébrile ce moment. Il est hors de doute que des conversations italo-allemandes ont déjà eu lieu pour soulever la question des mandats coloniaux au lendemain de l'évacuation de la Rhénanie (von Kühlmann est venu en parler à Paris en avril). Il est peu probable que les pourparlers

ur ce sujet aboutissent. Alors viendra l'heure pour M. Mussolini e nous attaquer en Corse ou ailleurs, à moins qu'il ne préfère agement attendre une occasion encore plus favorable (guerre oloniale, où insurrection à l'intérieur). M. Bedel raille le bel rdre que l'on observe partout en Italie et y oppose l'aimable ésordre qui règne en France. Je crains bien que cet ordre et ce ésordre ne s'étendent dans les deux pays aux administrations nilitaires et navales. Or, si surtout le premier coup est heureux our l'Italie, non seulement nul puissant n'interviendra pour ous, mais Allemagne, Turquie, Chine, Espagne même, peut-tre, etc., voudront prendre part à la curée. La France vivra tou-ours sous la menace de la coalition de ses quatre voisins. L'al-iance du plus puissant nous en sauvait. M. Poincaré l'a, hélas, efusée en janvier 1923 quand M. L. George nous l'offrit.

L'Italie qui vient nous entretient de problèmes tout autres. Son auteur, M. Lucien Gennari, est un Italien plus préoccupé de problèmes religieux que de questions politiques. La « mission nationale de l'Italie » est, suivant lui, « d'ordre spirituel ; sa tâche est de lutter pour le triomphe de l'esprit en Italie et dans le monde. » Moscou, puis l'Italie, ont remplacé la France comme « laboratoire politique de l'Europe... Le problème universel est celui de la composition des forces : la seule puissance capable de l'accomplir, aujourd'hui comme hier, est l'Eglise catholique ». Dans des pages pleines de finesse et de charme, M. Gennari étudie les écrivains catholiques de l'Italie : Fogazzaro, le « poète de l'amour », qui a dit : « Souffrir, savoir souffrir, tout est là » ; Giulio Salvadori, « un poète de l'humilité », qui, aimant une femme qui n'était pas libre, comprit qu'il devait renoncer à elle et dont la foi se trempa dans la douleur du renoncement ; le marquis Filippo Crispolti, « pour qui l'art ne doit avoir qu'une fonction bienfaisante et indirectement apologétique ». Pour M. Gennari, « Manzoni domine le XIXe siècle et, aujourd'hui encore, la tradition qu'il représente est celle où les Italiens, comme dans un miroir fidèle, aiment à se reconnaître le plus volontiers ». Cette tradition, Ferd. Paolieri s'y rallia sur le tard ; il avait commencé par être à Florence « un type sensationnel de bon vivant » ; s'étant converti, « il dénonça Papini comme blasphémateur au procureur du Roi » ; la guerre venant, il s'engagea et c'est ce qu'il vit alors qui lui fit écrire le roman fameux où il peint l'orgie d'Udine, le

désastre de Caporetto et le relèvement sur la Piave : « La voix du noble peuple d'Italie a parlé par lui ; la patrie ne peut avoir d'autre fondement que celui de la foi catholique. » Moins bienveillant est le jugement de M. Gennari sur Salvator Gotta, « qui semble cultiver le mélange des éléments sacrés et profanes », et pourtant celui ci « considère comme sa tâche actuelle de dire aux néo-chrétiens : Priez, agenouillez-vous ».M. Gennari termine son livre en publiant les résultats de l'enquête qu'il avait entreprise à la fin de 1921 quand « des forces de mort semblaient de différents côtés pousser l'Italie vers l'abîme de l'anarchie ».Il en avait résumé les conclusions dans cette maxime : « La politique divise les hommes et toute division est un mal : il faut surtout unir ». C'est d'après lui ce qu'a fait le fascisme qui, « représentant la moyenne de l'opinion, a fondu peu à peu la dictature dans un gouvernement représentatif syndical ». J'avoue que je conçois au contraire le gouvernement fasciste comme une dictature où la volonté du chef annihile de plus en plus l'influence de la minorité qui l'a porté au pouvoir. L'Italie est aujourd'hui une armée où l'obéissance est la vertu la plus exigée.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

F. d'Andigné : *Vieux Paris.* Avec de nombr. illust.; Edit. Crès. »

Art

Marthe de Fels : *La vie de Claude Monet.* (Coll. *Vies des hommes illustres,* n° 33); Nouv. Revue franç. 12 »

Cinématographie

Léon Moussinac : *Panoramique du cinéma.* Avec 80 photographies; Sans Pareil. 25 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Haraldur Nielsson : *Mes expériences personnelles ou spiritualisme expérimental. L'Eglise et les recherches psychiques. De la mort;* Edit. Jean Meyer. 5 »

Finance

Georges Potut : *Finances de la paix;* Libr. Valois. 12 »

Histoire

René Arnaud : *La deuxième République et le Second Empire*; Hachette. 20 »

Axel de Fersen : *Lettres à son père pendant la guerre de l'Indépendance de l'Amérique*. Avec une introduction et des notes du comte F. U. Wrangel; Firmin Didot. 20 »

Littérature

Aristophane : *L'assemblée des femmes*, comédie lyrique, traduite par E.-H. Guitard. Illustrée par Paul Gervais; Libr. Occitania. » »

André Billy : *La vie amoureuse de Sophie Arnould*. (Coll. Leurs amours); Flammarion. 10 »

Jacques Boulenger : *La vie de Saint Louis*. (Coll. *Vies des hommes illustres* n° 31); Nouv. Revue franç. 12 »

Madame Bulteau : *Dans la paix du soir*; Sans Pareil. » »

Docteur Cabanès : *Dans les coulisses de l'Histoire*. Avec 42 gravures; Albin Michel. 15 »

Madame de Chateaubriand : *Mémoires et Lettres*. (Un complément aux « *Mémoires d'Outre-tombe* »), préface et notes par Joseph Le Gras; Jonquières. » »

Jacques Elmassian : *L'avenir de l'humanité*; Peyronnet. 20 »

Lucien Fabre : *Le rire et les rieurs*; Nouv. Revue franç. 12 »

Léon-Paul Fargue : *Espaces*; Nouv. Revue franç. 12 »

Léon-Paul Fargue : *Sous la lampe*; Nouv. Revue franç. 12 »

Ramon Fernandez : *La vie de Molière*. Avec un portrait. (Coll. *Vies des hommes illustres* n° 32); Nouv. Revue franç. 12 »

L. Gautier Vignal : *Machiavel*. Avec 16 héliogravures; Payot. 25 »

E. de Gramont : *Mémoires. II : Les marronniers en fleurs*; Grasset. 12 »

A.-M. Guillemin : *Récits mythologiques*; Hatier. » »

Gyp : *Du temps des cheveux et des chevaux*, souvenirs du Second Empire; Calmann-Lévy. 15 »

Pierre Lasserre : *Trente années de vie littéraire*. Pages choisies. Avec un portrait de l'auteur par A. Bilis. Préface d'André Bellessort; Edit. Prométhée. 15 »

Georges Lecomte : *Les prouesses du Bailli de Suffren*. (Coll. *La grande légende de la mer*); Renaissance du Livre. 15 »

Machiavel : *Le Prince*, traduction de Colonna d'Istria. Introduction de Paul Hazard; Alcan. 15 »

Tancrède Martel : *Un galant cavalier, le général Lassalle 1775-1809*; Lemerre. 12 »

Pétrarque : *Sur ma propre ignorance et celle de beaucoup d'autres*, traduction de Juliette Bertrand. Préface de P. de Nolhac; Alcan. 15 »

Séverin (mime) : *L'homme blanc*, souvenirs d'un Pierrot. Introduction et notes de Gustave Fréjaville. Avec 6 photogr. h. t.; Plon. 15 »

Jean Talva : *Dans la forêt sans chemins*, légendes héroïques et sacrées de l'Inde antique; Libr. de France. 10 »

Cheng Tcheng : *Ma mère et moi. A travers la révolution chinoise*. (*Vers l'unité*, 2); Edit. Victor Attinger. 15 »

Miguel Zamacoïs : *Les classiques ont menti*; Flammarion. 12 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Général Broussilov : *Mémoires, guerre 1914-1918*. Préface du général Niessel; Hachette. 15 »

Pédagogie

Edouard Guyot : *L'Université et l'Etat moderne*; Libr. Valois. 12 »

Philosophie

L. Baudrit : *L'Entropie et les forces psychiques*. Avec 79 fig. (*Accord de la science et de la religion*); Maloine. 12 »

Daniel Essertier : *La psychologie (Philosophes et savants français du XXe siècle, extraits et notices, tome IV)*; Alcan. 20 »

Jacques Moreau : *Perspectives sur les relativités humaines*; Nouv. Revue franç. 18 »

Poésie

Maurice Caraco : *Dièse et bémol*; Edit. d'art humain. 10 »

Marcel Darchambeau : *Connaissance de soi-même*; Messein. 12 »

Valentine Estoup : *La danse des images*; Edit. Sagesse. 12 »

Gabriel Fauconneau du Fresne : *La gerbe des glaneuses*; Lemerre. 12 »

Léon Marie : *Ames des choses*; Figuière. 10 »

Mathilde Sabathé : *Suite mineure*; L'Indépendant du Lot-et-Garonne, Agen. » »

Pierre Trahard : *Le cycle des chimères*; Lemerre. 18 »

Politique

Raoul Monmarson : *Europe, enfant gâtée du monde*, dix ans de reportage en Europe, 1919-1929; Baudinière. 12 »

Questions militaires et maritimes

Zinovi Pechkoff : *La légion étrangère au Maroc*; Marcelle Lesage. 12 »

Questions religieuses

Mario Meunier : *Récits sacrés de l'ancien et du nouveau testament*; Libr. de France. 15 »

Th. Quoniam : *De la sainteté de Péguy*; Alcan. 12 »

Roman

M. L. Aubrussaye : *Maddy, Mad... et Madeleine*; Peyronnet. » »

Marcel Berger : *L'amour sans l'amour*; Flammarion. 12 »

René Berton : *Le roi du cuir*; Albin Michel. 12 »

Jacques-Emile Blanche : *Emilienne et la Maternité*; Stock. 12 »

Sylvain Bonmariage : *Le déclin du prestige*. Présentation par Marc Francès; Imp. du Sud-Ouest, Toulouse. 10 »

Suzanne de Callias : *Carlo tel qu'il était*; Fayard. 5 »

Antoine Chollier et Henri Lesbros : *La loi de la chair*; Edit. Argo. 12 »

Maurice Courtois-Suffit : *Le rossignol américain*; Sans Pareil. » »

Léon Daudet : *Le cœur brûlé*; Flammarion. 12 »

Robert Dieudonné : *Germaine et l'Argentin*; Nouv. Soc. d'édit. 12 »

Renée Dunan : *Les amantes du diable*; Quérelle. 12 »

Louis-Jean Finot : *L'allumeuse*; Albin Michel. 12 »

Julien Guillemard : *Le mystère de l'« Oiseau noir »*; Edit. Crès. 12 »

Noël de Guy : *La drague aux millions*; Férenczi. 1 75

Paul Haurigot : *Acide russique*; Emile-Paul. 12 »

Elie Ilj et Eugène Petrov : *Douze chaises*, traduit du russe par J.-W. Bienstock; Albin Michel. 12 »

Joseph Kessel : *Dames de Californie*; Libr. Gallimard. 10 50

Leïlah Mahi : *En marge du bonheur*; Querelle. 12 »

Jean Martet : *Gubbiah*; Albin Michel. 12 »

Pol Prille : *Emma ou la République des poires*; Edit. de France. 12 »

Louis Rocha : *La lumière sous le boisseau*; Editions régionales. 12 »

Claude Silve : *La fièvre bleue*; Edit. de France. 12 »

Nicole Stiébel : *Jean Sauvage*; Renaissance du livre. 12 »

Violette Trefusis : *Sortie de secours*; Edit. Argo. 8 »

Jean Variot : *Résurrection du feu*; Nouv. Revue franç. 12 »

Hugh Walpole : *Les trois vieilles dames*; Edit. pittoresques. 12 »

Sociologie

André Fourgeaud : *Du code individualiste au droit syndical*; Libr. Valois. 12 »

Gustave Gautherot : *Le communisme à l'école, en Russie soviétique, à travers le monde, en France*; La Vague rouge. 2 »

Hubert Lagardelle : *Sud-Ouest, une région française*; Libr. Valois. 12 »

René de La Porte : *Le club des 612*; Libr. Valois. 12 »

Laszlo Ledermann : *Pellegrino Rossi, l'homme et l'économiste, 1787-1848. Une grande carrière internationale au XIXe siècle.* Avec de nombreux documents inédits; Libr. du Recueil Sirey. » »

Georges Mer : *Le syndicalisme des fonctionnaires;* Libr. Valois. 12 »

Henri Sée : *Esquisse d'une histoire économique et sociale de la France depuis les origines jusqu'à la guerre mondiale*; Alcan. 50 »

Théâtre

Stéfan Zweig : *Jérémie*, traduit de l'allemand par Louis-Charles Baudouin; Rieder. 15 »

Varia

A. Cœroy et G. Clarence : *La phonographie;* Kra. 12 »

Voyages

Michel Florisoone : *Le Mont Saint-Michel.* Nombr. illust.; Bloud et Gay. 4 75

Paul Guiton : *La Suisse.* I : *La Suisse romande.* Avec 277 héliogravures; Edit. Arthaud, Grenoble. » »

Hermann Hiltbrunner : *Les Grisons. L'Engadine*, adapté de l'allemand par Joh. Widmer. Illust. de Christian Meisser. Préface de Félix Calonder; Editions pittoresques. » »

Hermann Hiltbrunner : *Les Grisons. Les vallées rhétiques*, adapté de l'allemand par Joh. Widmer. Illust. de Christian et Jean Meisser. Préface de Félix Calonder; Editions pittoresques. » »

Valéry Larbaud : *Allen*; Nouv. Revue franç. 9 »

J. Lucas-Dubreton : *L'Eden du Pacifique;* Nouv. Revue franç. 9 »

Charles Maurras : *Promenade italienne*; Flammarion. 10 »

Henri Pourrat : *La ligne verte*; Nouv. Revue franç. 12 »

Paul Reboux : *Bamboulina*; Flammarion. 12 »

Reine et Serre : *Chez les fils du désert*, récits d'aventures au pays maure, présentés par J. Kessel; Edit. de France. » »

Emile Ripert : *Au pays de l'Aude.* (Coll. *Les clochers de France*); Peyronnet. 4 »

Victor Ségalen : *Equipée, voyage au pays du réel*; Plon. 12 »

MERCVRE.

ECHOS

Mort de Paul Souday. — Mort de Hugo von Hofmannsthal. — Le poète brésilien Luiz Murat. — Pour le centenaire de la conquête de l'Algérie. — Prix littéraires. — Au sujet de saint Hippolyte. — A propos d' « Erromango ». — A propos de Rivarol. — Une autre lettre familière de Théophile Gautier. — Le Sottisier universel.

Mort de Paul Souday. — C'est par une note du *Temps* qu'on apprit, le dimanche 30 juin, que Paul Souday se trouvait dans l'obligation d'arrêter sa collaboration pour se soigner ; et, le dimanche suivant, on

annonçait sa mort survenue à 8 heures du matin, à la maison de chirurgie Ambroise Paré, 27, boulevard Victor-Hugo, à Neuilly-sur-Seine, où il avait été transporté le samedi 29.

Il souffrait d'un anthrax qui ne fut opéré qu'après cinq jours d'observation, par le Docteur René Dumas. L'opération était inévitable, mais un état diabétique très grave ne permit pas au malade de la supporter. Le dernier bulletin précise qu'il mourut d'une septicémie généralisée. Il était âgé de moins de 60 ans, étant né au Havre le 20 août 1869.

Il avait commencé ses études au petit séminaire de cette ville, les avait continuées aux Lycées du Havre, de Rouen, de Douai, puis à Paris, au Lycée Henri IV. Il se destinait à la philosophie, prépara l'Ecole normale, n'y entra pas et devint étudiant en Sorbonne.

Ses études terminées, il resta au Quartier Latin et fréquenta les cafés littéraires dont Verlaine ou Moréas étaient le centre, le café Voltaire, place de l'Odéon, et le café Vachette, boulevard Saint-Michel, notamment. Un poème de M. Alexandre Guinle, *Thrène de Moréas et Regret du Vachette*, publié dans le *Mercure* du 15 juin, a évoqué avec une lyrique mélancolie cet âge des cafés littéraires aujourd'hui si délaissés :

> Beaux jours de nos vingt ans, quand ne triomphaient pas
> Dans Paris les dancings, les bars, les cinémas,
> Et quand les seuls désirs des âmes inquiètes
> Etaient l'amour, la gloire et le chant des poètes !

Paul Souday demeura fidèle au Souvenir de la « généreuse bande » que chante M. Guinle et l'on peut imaginer que c'est l'atmosphère de ces années-là qu'il vint chercher presque tous les soirs, jusqu'à la semaine qui précéda sa mort, au Café de la Régence. Près de l'orchestre en hiver, dans un coin de la terrasse couverte en été, il s'installait vers onze heures devant un café froid et, tout en fumant une courte pipe ou un cigare à dix sous, il lisait et prenait des notes jusqu'à la fermeture de l'établissement.

Après quelques essais d'étudiant au *Journal des élèves des lettres*, il donna ses premiers articles — de l'information parisienne, du reportage — au *Rappel*, en 1891, puis débuta au *Temps*, dans les mêmes rubriques, en 1892. D'accord en cela avec Emile Zola, il estimait que le travail quotidien dans la presse, bien loin d'être néfaste à la littérature, est un excellent exercice de bataille. On put voir bientôt ce qu'il avait acquis de force et de logique à cette rude discipline que méprisaient quelque peu certains de ses camarades du Vachette.

Il écrivit des chroniques, des critiques littéraires, théâtrales et musicales au *Goulois*, à *l'Eclair*, et publia son premier feuilleton littéraire au *Temps*, le 1er janvier 1912. C'est là qu'il devait révéler, avec son

aractère, ses hautes et solides qualités de critique, son indépendance l'esprit, sa vaste et précise érudition.

Son autorité, à cette place, alla sans cesse s'affirmant et l'on put nesurer, en saluant sa dépouille mortelle, la place qu'il tenait parmi nous. Il était aussi ferme dans ses amitiés que dans ses inimitiés. Et ce n'est pas aux lecteurs du *Mercure* qu'il est nécessaire de rappeler avec quelle vigueur il soutint les campagnes entreprises ici pour la publication intégrale du *Journal des Goncourt* et de tous les inédits utiles à l'Histoire littéraire.

Indépendamment d'un choix de ses critiques : *Les Livres du Temps*, première et deuxième série (Paris, Emile-Paul, éditeur, 1913), Paul Souday a publié :

En juin 1927 : *Les Mémoires de Voltaire*, suivis de *Mélanges divers* et précédés de *Voltaire démiurge* (Paris, Emile Hazan, édit.) ;

en novembre 1927 : *Marcel Proust*, *Paul Valéry*, *André Gide*, trois volumes (« Les Documentaires », Simon Kra, édit.) ;

en novembre 1928 : *Les Romantiques à l'Académie*, suivis des discours de réception de MM. de Lamartine, Charles Nodier, Victor Hugo, Sainte-Beuve, Alfred de Vigny, Alfred de Musset ; et des réponses de MM. le baron Cuvier, de Jouy, de Salvandy, Victor Hugo, le Comte Molé, Nisard (Paris, Flammarion, édit.) ;

en mars 1929 : *La Société des grands esprits*, volume dans la préface duquel il écrit :

Le critique subit la loi de l'actualité, mais quelle fête pour lui lorsqu'il trouve un prétexte à se détourner un instant des nouveautés éphémères et à se retremper aux sources éternelles ! Ce serait presque inutile de lire les contemporains si l'on n'avait pas l'espoir de découvrir, une fois par aventure, un candidat sérieux à l'immortalité...

Signalons enfin, pour que cette bibliographie de ses livres soit aussi complète que possible (mais que serait la bibliographie de ses articles, lesquels représentent au moins quarante volumes !) le curieux avant-propos de dix pages qu'il donna, en 1925, à *Comment aborder les femmes*, par Etienne Micard Vicomte Cisterni (Paris, Société mutuelle d'édition).

Il laisse inédit un livre sur *Le Comte de Gobineau* et avait commencé un *Pourquoi je suis rationaliste*, qu'il destinait à une collection dirigée par André Billy. Une troisième série de ses *Livres du Temps* était prête et entièrement corrigée par lui.

Les obsèques de Paul Souday ont eu lieu le mercredi 10 juillet, à midi. Le deuil était conduit par le chanoine Souday, frère du défunt, et par Mlle Marthe Souday, sa sœur. Après le service religieux à Saint-Germain-des-Prés, l'inhumation a été faite au cimetière du Père-La-Chaise, où des discours ont été prononcés par MM. Louis Mill,

directeur du *Temps* ; Gaston Rageot, au nom de la Société des gens de lettres et de l'Association de la critique littéraire ; Edmond Sée, au nom de l'Association de la critique dramatique et musicale ; Bracke-Desrousseaux, au nom des amis personnels.

Sa tombe est tout en haut du cimetière, en face le four crématoire, dans la 85e Division, 3e ligne, derrière le monument surmonté d'une ruche de pierre que les « Compagnon du Devoir » ont élevé à Agricol Perdiguier. — L. DX.

§

Mort de Hugo von Hofmannsthal. — Le plus grand poète de l'Autriche vient de mourir, à 55 ans, dans des conditions particulièrement tragiques. Souffrant d'une grave maladie de cœur, maintenu soigneusement, par les siens, loin de tout contact troublant, le Destin voulut qu'un de ses fils se suicidât dans la maison paternelle de Rodaun. Malgré les supplications des siens, le père insista pour prendre part aux obsèques. Il allait se mettre le chapeau sur la tête et partir de sa chambre, quand, à 3 heures de l'après-midi, une foudroyante attaque d'apoplexie l'abattit. Son médecin, aussitôt appelé, accourut à Rodaun, en compagnie d'un spécialiste viennois grand ami du poète, en automobile. Il ne put que constater que le mal était sans remède, et, à 7 h., Hugo von Hofmannsthal s'éteignait sans avoir recouvré sa connaissance.

Les feuilles viennoises du matin ont, le mardi 16 juillet dernier, consacré au défunt des articles émus. Nous avons sous les yeux la *Neue Freie Presse*, qui l'appelle un classique autrichien. Et c'était peut-être la mentalité la plus représentative, la mieux douée, en effet, de l'Autriche actuelle. Enfant prodige, il avait derrière lui une carrière de presque 40 ans. Hermann Bahr a décrit cet éphèbe merveilleux qui, à 18 ans — sous divers pseudonymes : Loris Melikow, Théophil Morren — composait des vers d'une beauté admirable, où l'expérience anticipée d'une vie à ses débuts s'affirmait de troublante manière. Il est intéressant de noter qu'il passa un doctorat viennois avec une dissertation sur *Victor Hugo en tant que romaniste.* A 5 ans, il publiait une collection de ses *Ecrits en prose*, où la profondeur de la pensée s'allie à une forme caractéristique. Hofmannsthal ne vivait d'ailleurs pas à l'unisson de son époque et son Autriche n'est pas du tout l'Autriche de la politique actuelle. Une hérédité complexe — allemande, italienne, juive — l'attirait, du côté maternel, vers l'étude des couches populaires de la Basse-Autriche. On sait, d'autre part, son étroite collaboration avec Richard Strauss. Et aussi qu'il avait trouvé en Max Reinhardt un interprète scénique de premier ordre (*Iedermann* et le *Salzburger Grosse Welttheater* sont, à ce point de vue, indis-

solublement unis). Les rêves rococo de Hofmannsthal n'empêchent pas qu'il ait été le plus grand poète contemporain, plus encore — comme nous le disions tout à l'heure — qu'autrichien, « européen » de langue allemande. Nous croyons savoir qu'un écrivain suisse s'apprête à écrire sa vie, car, au dire du défunt, c'était le seul qui l'ait vraiment connue. — C. P.

§

Le poète brésilien Luiz Murat. — On annonce de Rio la mort du poète Luiz Murat, survenue dans cette ville dans les premiers jours de juillet.

Il était membre fondateur de l'Académie brésilienne de lettres, fut, comme de juste, après l'établissement de la république, membre de l'assemblée constituante (car il était, comme on dit là-bas, républicain historique) et poursuivit sa carrière parlementaire pendant encore trois législatures. Dernièrement il occupait une étude de notaire et avait cessé de versifier.

Mais, en vérité, il n'était pas seulement un versificateur, c'était un vrai poète. Sa poésie coule de source, frémissante, fastueuse et grandiloquente. Il tenta de fonder une espèce d'école shakespearienne, qui dégénéra dans le pathos, frisa la rhétorique tropicale et s'égara dans une espèce d'illuminisme apocalyptique, sans toutefois atténuer l'exaspération érotique, sensuelle et passionnée d'un romantisme naïf. Il publia deux recueils, intitulés *Ondas* (*Ondes*), très inégaux, mais où les dons d'un poète authentique se font jour. Il enthousiasma la jeunesse de son temps, vers les années 1890 et adjacentes. On déclamait ses odes fiévreuses :

Laïs, o vinho das orgias gregas,
De sumptuosa e falva caballeira,
Tinha nos dedos para as almas cegas
Espinhos como os galhos das roseiras.

Laïs, le vin des orgies grecques — à la somptueuse et fauve chevelure, — avait aux doigts pour les âmes aveuglées — des épines comme les tiges des rosiers.

La jeunesse de ce poète fut orageuse, ainsi que celle de tous les littérateurs qui ont vu l'abolition de l'esclavage et la proclamation de la république. Murat tenait volontiers un des rôles de coryphée, au milieu de ces groupes ardents, batailleurs, bretteurs, aventureux, aimant le vin, la femme, les nuits blanches, et dont la plupart se sont assagis comme lui, et, comme lui, sont devenus bourgeois tranquilles, fonctionnaires circonspects.

Après avoir voulu être chef d'école, il sentit son inspiration l'abandonner : sa lyre est devenue muette. Le bourgeois, néanmoins, gardait

une imagination ardente et le poète alla chercher une diversion, sinon un divertissement, dans l'inexplorable. Il devint disciple de Swedenborg et on le voyait traverser les rues, grave, muet, rêveur, austère, Hespérus en redingote et en chapeau melon.

Nous croyons que son nom restera, malgré les extravagances outrancières d'une inquiétude qui ne s'est pas entièrement exprimée.

Il faut rappeler ici que ce poète, qui a un nom français, aimait et comprenait la France : dans le premier de ses recueils *Ondas*, il y a un poème, *A guerra* (La guerre), dont voici les quatre derniers vers :

> Loucura ! Ha de ser sempre a França, a mesma França,
> Como o oceano ha de ser eternamente o oceano,
> Tendo o mundo suspenso ou da penna ou da lança,
> Porque ella é o sol do mundo e do genero humano.

Folie ! Elle sera toujours la France, la même France — comme l'océan sera éternellement l'océan — ayant le monde suspendu ou de sa plume ou de sa lance — parce qu'elle est le soleil du monde et du genre humain ».

Mais il paraît, d'après le télégraphe, que le Brésil, dans les hommages rendus à Luiz Murat, n'a pour l'instant voulu voir en lui que l'ancien parlementaire. En effet, à l'annonce de sa mort, à Rio, la Chambre et le Sénat ont levé leur séance. De cet homme, dont le rôle politique ne fut que passager, il restera tout de même quelques vers sonores, limpides et harmonieux dont s'honoreront, dans le futur, une littérature et une époque littéraire. — J. S. DE R.

§

Pour le centenaire de la conquête de l'Algérie. — A l'occasion du Centenaire de la conquête de l'Algérie, un prix de 25.000 fr. sera « décerné au meilleur ouvrage français susceptible de faire connaître, comprendre et aimer l'Algérie, en y exaltant l'œuvre de la France depuis cent années.

L'ouvrage édité ou manuscrit, de la valeur de 250 pages in-18 au moins, devra être déposé en cinq exemplaires avant le 31 décembre 1929, au Secrétariat du Centenaire de l'Algérie, 4e commission du Conseil municipal, à l'Hôtel de Ville de Paris. Les ouvrages déposés ne seront pas rendus. Le lauréat sera proclamé au cours des congrès qui se tiendront en Algérie.

§

Prix littéraires. — Le prix des Portiques, d'une valeur de 5.000 francs, a été attribué à Mme Helen Mackay pour le manuscrit de son roman *Patte blanche*.

§

Au sujet de saint Hippolyte.

Saint-Martin-sur-La Chambre (Savoie).
ce 29 mai 1929.

Monsieur le Directeur,

Le *Mercure* du 1er mars, page 465, sous la rubrique : « Lettres antiques », a publié une courte étude sur saint Hippolyte, évêque et martyr au IIIe siècle, signée : Mario Meunier. Cette étude eût été fort intéressante, et l'esprit, mettons du simple curieux, y eût trouvé son pain, si le meunier n'avait oublié de cribler son grain avant de le passer à son moulin. Faute de ce soin, il nous a fait du pain de guerre ; je veux dire que l'auteur a laissé passer dans sa notice quelques graves erreurs que, dans son culte pour la vérité historique sinon pour l'orthodoxie, il me pardonnera certainement de relever.

D'abord il parle d'Hippolyte de Rome ; c'est prêter à équivoque. Saint Hippolyte a été évêque de Porto, Portus Urbis ou Augusti, et c'est sous ce nom d'Hippolyte de Porto qu'il est mentionné communément dans l'histoire. Il prétend ensuite que « de ses origines nous ne savons absolument rien ». Nous savons au moins qu'il était venu d'Arabie à Rome, à la persuasion de Clément d'Alexandrie, son maître. Mais, ce qui est plus grave, c'est qu'il nous montre « Hippolyte, devenu évêque schismatique de Rome, en lutte furieuse contre Calixte, son heureux rival ». C'est une erreur monstrueuse. Saint Hippolyte ne vint à Rome que sous le pontificat de Calixte Ier et ce fut le pape Calixte lui-même qui, loin de le considérer comme un rival, lui donna à gouverner l'église de Porto, placée sous la Métropolitaine de Rome, pour avoir ainsi près de sa personne un personnage aussi saint et aussi éclairé, afin d'user de ses lumières et de ses services. D'ailleurs saint Hippolyte est un docteur de l'Eglise, et l'on peut tenir pour certain que le Souverain Pontificat n'aurait jamais élevé à ce rang un évêque schismatique. Pour ce qui est de l'ouvrage qu'il analyse, c'est commettre une lourde confusion que d'identifier le livre intitulé *Philosophumena* avec le traité de Saint Hippolyte contre *toutes les hérésies*. Je sais bien que M. Henri Martin a voulu attribuer à saint Hippolyte *Philosophumena*, cet écrit pamphlétaire apporté du mond Athos par M. Mynoïde Mynas et publié par M. Miller, à Oxford, en 1851, dans lequel on trouve de graves calomnies contre le pape saint Calixte. Mais c'est là une opinion dont on a prouvé d'ores et déjà l'absurdité et l'inconciliabilité avec les plus sûres données de l'histoire, et c'est réveiller gratuitement une vieille querelle de partisan que de la reprendre.

Voici maintenant quelques renseignements complémentaires que je me permets d'ajouter, pour les chercheurs — nombreux, je crois, parmi les lecteurs du *Mercure* — qui pourraient s'y intéresser : saint Jérôme

et Eusèbe de Césarée attribuent à saint Hippolyte de Porto un grand nombre de livres, que nous avons malheureusement perdus : il ne nous en reste que des fragments et quelques traités. Il avait composé plusieurs commentaires sur l'Ecriture : sur la *Genèse*, sur *l'Œuvre des six jours*, sur *l'Exode*, sur le *Cantique des cantiques*, sur les *Psaumes*, sur les prophètes *Isaïe*, *Zacharie*, *Ezéchiel*, *Daniel*, sur les *Proverbes*, sur *l'Ecclesiaste*, sur *l'Apocalypse*, sur *Saül et la Pythonisse*, sur *l'Antechrist et la fin du monde*, sur *la Résurrection*, sur *l'Histoire des Douze Apôtres et des Soixante-douze Disciples*, enfin le traité en litige contre *Toutes les hérésies*, en particulier celles de Marcion, de Héron et Félix, hérétiques Valentiniens, de Noët, etc. saint Jérôme, saint Chrysostome, Théodoret, Nicéphore Photius font l'éloge des ouvrages de ce grand évêque, dont le style était clair, grave et sans ornements inutiles, quoique il n'eût pas l'élégance attique. Il a été noyé à Ostie ou à Porto, au temps de la persécution d'Alexandre Sévère, pour avoir magnifiquement confessé la foi. On lui dressa une statue, laquelle fut plus tard tirée des ruines d'une ancienne église, et placée en 1551 dans la bibliothèque du Vatican, par les soins du cardinal Marcel Ceroin, depuis pape sous le nom de Marcel II. Il est assis sur une chaire où est gravé en lettres grecques un cycle de la fête de Pâques pour seize ans. Ce cycle ou canon pascal a été publié par J. Scaliger et par Gruter.

Veuillez agréer, etc.

L. BOIS, curé.

§

A propos d'« Erromango ».

Villemerieu, le 1er juin.

Monsieur le Directeur,

Permettez à un vieil abonné de solliciter quelques minutes de votre bienveillante attention. Pierre Benoît vient de faire paraître un nouveau roman, *Erromango*. L'œuvre est pleine d'intérêt, passionnante comme ses devancières, mais pourquoi faut-il que j'éprouve, plus intense à chaque chapitre, cette sensation de « déjà lu » ? Le dénouement arrive, la sensation se précise... J'y suis, je saisis dans ma bibliothèque *Tales of Unrest* by Joseph Conrad, Recueil de nouvelles dont l'une (1) va me fournir la charpente, pour ainsi dire, de l'aventure erromangienne. La nouvelle anglaise concentre en quelques pages ce qui chez Pierre Benoît emplit un volume où cependant l'intérêt ne faiblit jamais ; et si l'amour est absent de l'œuvre de Conrad, il n'arrive, dans le roman français, qu'en fin de compte, lorsque l'abrutissement a fait son œuvre : idée fixe d'un cerveau détraqué.

C'est la genèse de cet abrutissement qui fait le fond, tant du roman

(1) *An outpost of Progress.*

que de la nouvelle et nous la voyons soumise aux mêmes événements :

l'isolement au sein d'une nature hostile ;

l'obsession créée par la tombe ;

l'alcoolisme ici ; là, la dépression causée par la même insipide nourriture.

Mais c'est dans les termes mêmes des descriptions que cette similitude apparaît frappante :

And now, dull as they were, to the subtle influence of surroundings, they felt themselves very much alone, when suddenly left unassisted to face the wilderness ; a wilderness rendered more strange, more incomprehensible by the mysterious glimpses of the vigorous life it contained.

Fabre eut l'impression d'un duel qui s'engageait ; il voyait l'île menaçante sortir de l'ombre. Les masses confuses de sa végétation et de ses montagnes le dominaient ; il s'imaginait percevoir le bouillonnement des innombrables existences au milieu desquelles il était comme submergé.

Puis lorsque l'abrutissement a fait son œuvre et qu'une sérénité parfaite, chez Kayerts comme chez Fabre, a succédé aux agitations et aux angoisses, le même état d'âme est analysé presque dans les mêmes phrases.

He now found repose in the conviction that life had no more secret for him neither had death. He sat thinking very new thoughts... His old thoughts, convictions, likes and dislikes appeared in their true light at last; appeared contemptible and childish, false and ridiculous..... He has been all his life till that moment a believer in a lot of nonsense, like the rest of mankind who are fools, but now he knew he was at peace, he was familiar with highest wisdom. Then he tried to imagine himself dead.... that in a very few moments he became not at all sure, who was dead and who was alive.

Erromango avait donné à la vie de Fabre la conclusion la plus inattendue. Comme ils lui paraissaient ridiculement naïfs, ses efforts du début pour lutter, pour nier l'évidence ; il était heureux, il possédait le secret de son existence : il s'était cru fait pour l'action alors qu'il n'avait jamais été fait que pour l'amour ; il n'aspirait plus qu'à déployer son vol avec cette certitude si chèrement conquise, pressée contre son cœur. Il frissonnait, non de peur certes, sa seule crainte était de voir la mort en retard au rendez-vous qu'il lui avait fixé.

Et c'est au matin même de la nuit qui voit naître enfin cet apaisement que la sirène des vapeurs se fait entendre et que, fuyant ce suprème appel des civilisés, Kayerts se pend au bras de la croix, Fabre se loge une balle dans la tête !

The day had come and a heavy mist had descended upon the land. A shriek inhuman vibrating and sudden, pierced, like a sharp dart, the white shroud of that land of sorrow.

Là-bas très loin, au fond de la nuit déclinante, un appel venait de retentir, un long appel suivi d'un second, puis d'un troisième. La sirène du Myosotis.

Pierre Benoît s'est-il inspiré de Conrad ? Qui pourrait le dire ? Contentons-nous d'admirer ces deux parfaits romanciers de l'aventure. Depuis si longtemps qu'il y a des hommes et qui pensent, il est fatal, sans doute, que de telles rencontres se produisent ; et peut-être véritablement.

Il faut être ignorant comme un maître d'école
Pour se flatter de dire une seule parole
Que personne ici-bas, n'ait pu dire avant vous

Avec mon salut bien cordialement respectueux.

JOSEPH BATIER,
« Maitre d'école », à Villemoirieu, par Crémieu (Isère).

§

A propos de Rivarol.

Ce 19 juillet 1929.

Monsieur le Directeur,

M. Emile Magne a bien voulu consacrer, dans le *Mercure* du 15 juillet, une notice très sagace et trop indulgente à mon petit livre déjà ancien, *la Vraie figure de Rivarol.*

Je n'ai certes point à la discuter. Mais je vous serais obligé d'accorder l'hospitalité du *Mercure* à une petite rectification de fait.

M. Magne, au cours de son bel article, estime que le livre remarquable de M. André Le Breton ne m'a « pas entièrement satisfait », non plus sans doute que les intelligents commentaires de Remy de Gourmont.

Je me dois de dire, hautement, que j'admire vivement les travaux de l'un et de l'autre écrivains sur Rivarol ; que je les ai cités abondamment ; que Jean de Gourmont m'avait encouragé à écrire mon livre ; que M. André Le Breton m'avait, pour ce faire, obligeamment communiqué son propre exemplaire de son étude sur Rivarol. Si j'ai pris la plume, ce n'a été pour rectifier l'œuvre ni d'André Le Breton ni de Remy de Gourmont ; ma *Vraie figure* s'oppose seulement au portrait *romancé* que venait de nous offrir un autre écrivain, que j'ai longuement cité et discuté.

Il me reste à marquer que, née d'une indignation, ma *Vraie figure* n'avait à mes yeux qu'une valeur de repartie. Aujourd'hui, à distance, je serais moins indulgent que M. Magne pour ce livre polémique, où pourtant l'éminent critique a eu raison de démêler le souci d'un « admirateur passionné, mais non aveuglé, et qui s'efforce d'être équitable». Il est certains éloges qui honorent.

Veuillez agréer, etc.

RENÉ GROOS.

§

Une autre lettre familière de Théophile Gautier. — Elle parut pour la première fois, datée d'Alger, le 19 août 1845, dans la *Vie Artistique* de Novembre-Décembre 1882, serait à sa place dans le recueil de Lettres Familières que M. Henri Boucher a publié dans le *Mercure*, 15 mai et 1er juin).

Chers parents de tout sexe et de tout âge, je vous écris peu de mots ; mais ils sont bons. Je pars pour la France le 29 août, après avoir visité Constantine et à peu près tout ce qu'il est possible de voir dans ce pays sans se faire couper le col.

J'ai de quoi faire un bon volume qui ne sera pas inférieur, je l'espère, au *Voyage en Espagne*. Par un hasard singulier, j'ai rencontré ici des peintres de connaissance, de sorte que les illustrations du bouquin sont toutes faites.

Maman sera rétablie complètement quand je reviendrai ; c'est le bouquet que j'attends d'elle pour l'anniversaire de ma naissance, que je passerai sur la mer entre deux bleus.

O Lili ! commme si ce n'était pas assez d'avoir un mulâtre pour père, tu vas avoir un Kabyle pour frère ; je n'ai plus d'autres blanc que le blanc des yeux.

O Zoé ! sois encore ébouriffée ; j'ai vu au bazar des gens qui faisaient de la passementerie, des tresses, du cordonnet, avec leurs pieds !

Sauf que je sue comme Eugène Sue lui-même n'a jamais sué, je me porte assez gaillardement, à pied et à cheval. L'Algérie est un pays superbe où il n'y a que les Français de trop.

Un de mes admirateurs, maréchal des logis de spahis, m'a donné à Oran une très belle peau de panthère. Ainsi voilà la peau arrivée. J'avais ce désir ; il sera réalisé de la manière la plus inattendue et la plus invraisemblable : doutez après cela de la force des projections de la volonté. La *Croix de Berny* est finie, Dieu soit loué, Gerard m'a dit que mes morceaux avaient été remarqués; tant mieux, car le roman sentimental n'est guère dans mon genre ; mais, quand on a un état, il faut tout faire.

Je serai à Paris le 7 ou le 8 septembre ; réjouissez-vous à cette pensée délicate et triomphante. J'aurai le plaisir de dîner avec vous, si vous n'avez pas de répugnance à vous mettre à table à côté d'un homme de couleur. Je vous lèche le museau à tous.

THÉOPHILE GAUTIER.

Il faut souhaiter qu'on s'occupe bientôt de faire pour Théophile Gautier ce qu'on a déjà fait pour son ami Flaubert : qu'on rassemble en un ou plusieurs volumes sa correspondance. Ce ne sera pas la moins intéressante de ses œuvres.

§

Le Sottisier universel.

Une épidémie de grippe en été ! Voilà qui est au moins surprenant. Pour nous, en Europe, c'est seulement en hiver que nous avons à nous prémunir contre ce danger... Il n'en va pas de même en République Argentine. Buenos-Aires est actuellement en proie à une très grave épidémie de grippe. Près de

50.000 personnes sont atteintes... On ne s'explique pas là-bas les causes de cette maladie. — *Le Journal*, 15 juillet.

L'étoile la plus rapprochée (*proxima Centauri*) est à trois ans et demi d'année-lumière. — CHARLES RICHET, *Apologie de la Biologie*, p. 16.

Luc avait trente ans passés ; son père depuis longtemps reposait au cimetière de Pierre-d'Orthe, sa mère l'y avait rejoint quatre ans auparavant. — SERGE BARRANX, « La Nore », *Le Temps*, 29 juin.

Je me figurais les rédacteurs du *Temps* comme des hommes graves, nés mûrs, avec une barbe poivre et sel et revêtus d'une redingote noire à sous-pieds. — *Le Charivari*, 5 juillet.

Pour peu que la France le veuille..... nous serions bien surpris si la troisième alternative du traité de Versailles n'était point la bonne. — E. CHARLOT, député de la Côte-d'Or, *Le Capital*, 26 juin.

Une partie du parlement fait trancher la tête à un favori du monarque, nommé Gaveston : les Ecossais profitent de ces troubles ; ils battent les Anglais : et Robert Bruss, devenu roi d'Ecosse, la rétablit par la faiblesse de l'Angleterre. — VOLTAIRE, *Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations*, chap. LXXV. (Œuvres complètes, nouvelle édition Lefèvre, p. 17, tome 11, p. 175).

170 familles d'origine suédoise, venant de Russie, rentreront en Suède vers le milieu du mois d'août. Ce sont les ancêtres de ces Suédois qui habitaient sur l'île Daga et qui, au XVIIIe siècle, sous la domination russe, furent contraints d'aller s'installer en Ukraine. — *Le Temps*, 7 juillet.

L'agent Aliouaz a arrêté hier soir le garçon de café maure Rahni Ali ben Ahmed, qui, se disputant avec son jeune coreligionnaire Haddache Abderrahmane, 15 ans, avait brisé la clavicule droite de ce dernier en lui lançant un tabouret dans les jambes. — *L'Echo d'Alger*, 29 mai.

Les deux tiers de la récolte mosellane vont en Allemagne, un cinquième en Suisse, un cinquième en Sarre. Une petite quantité en Angleterre, et un vingtième seulement sert à la consommation nationale. La fraise est donc surtout pour nous un produit d'exportation. — *Le Messin*, 9 juin.

UN BEAU BRELAN D'EXPLOITEURS. — Neuf individus ! Cinquante sociétés ! Deux milliards deux cents millions de capital ! Tel est le Conseil d'administration des Aciéries de Longwy. — *L'Exploité*, 6 juillet.

On relève l'hôtel, jeté bas, dans un coin du parc de l'Observatoire/herbeux, déserté... Comme horizon, vous aurez les bâtiments camards de l'hôpital Necker. — J.-J. BROUSSON, *Candide*, 11 juillet.

Hier a succombé pieusement à Paris M. Horacio Fabrès, membre proéminent de la colonie chilienne. Ses obsèques auront lieu demain samedi 13 juillet, à dix heures et demie, en l'église Saint-Honoré d'Eylau. Cet avis tient lieu d'invitation. — *Figaro*, 12 juillet.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES
DU
TOME CCXIII

—

CCXIII N° 747. — 1er AOUT

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

PAUL LÉAUTAUD

Passe-Temps

MADAME CANTILI. — SOUVENIRS DE BASOCHE.

LA MORT DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE. — UN SALON LITTÉRAIRE.

MÉNAGERIE INTIME. — VILLÉGIATURE.

NOTES ET SOUVENIRS SUR REMY DE GOURMONT.

MADEMOISELLE BARBETTE. — ADMIRATION AMOUREUSE.

AD. VAN BEVER.

MOTS, PROPOS ET ANECDOTES.

Volume in-16 double couronne. — Prix. . . 12 fr

CHEMINS DE FER DU MIDI

A partir du 21 juillet 1929, les relations directes aris/Font-Romeu s'établiront vià Toulouse, Ax-les-iermes, La Tour-de-Carol, par la nouvelle ligne anspyrénéenne.

Voitures directes entre Paris et La Tour-de-Carol

Wagons-lits : départ de Paris-Quai d'Osay à h. 10

1re, 2me classes et couchettes : départ de Paris uai d'Orsay à 17 h. 14.

Arrivée à Font-Romeu à 10 h. 56.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

EXCURSIONS EN BRETAGNE

Service Automobile de QUIMPER à MORGAT (Finistère)

DU 1er JUILLET AU 30 SEPTEMBRE 1929

Ce service comporte un voyage par jour dans chaque sens, en corre pondance directe avec les trains rapides de nuit de ou pour Paris-Qu d'Orsay.

Prix par place et par voyage simple de la gare de Quimper à la locali de Morgat et vice-versa : 25 francs. Billets aller et retour : 45 fran (valables un jour).

Enregistrement direct des bagages de Paris et de Nantes pour Morgat.

ALLER. — Paris-Quai d'Orsay dép. 20 h. 11, Quimper arr. 7 h. 4 Morgat arr. 9 h. 45.

RETOUR. — Morgat dép. 16 h. 30, Quimper dép. 19 h. 39, Paris-Qu d'Orsay arr. 7 h. 10.

Les trains rapides auxquels ce service correspond comprennent, sur parcours Paris-Quai d'Orsay-Quimper et vice-versa, des voitures directe des trois classes.

Wagon-lits du 29 Juin au 29 Septembre à l'aller et du 30 Juin a 30 Septembre au retour. Une voiture Lits-Toilette et couchettes circul en dehors de ces périodes.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

Circuit touristique organisé par la Société Auxiliaire de Transports de l'Ouest et du Sud-Ouest (S.A.T.O.S.)

Saison estivale 1929

CIRCUIT DES ROUTES D'ENTRE LOIRE ET GIROND

Le circuit en autocar de luxe « Entre Loire et Gironde », créé cette anné par les chemins de fer de l'Etat, permet, en six jours, de visiter facilemen et avec confort une région dont l'intérêt touristique a été jusqu'ici tro méconnu et d'apprécier que les provinces du Poitou, de l'Aunis et de l Saintonge sont parmi les plus belles de France.

Les cars partent d'Angers le lundi matin à 9 heures et ramènent les tou ristes à Angers le samedi après midi, permettant ainsi le retour à Paris dan la soirée.

Les départs ont lieu tous les lundis du 17 juin au 16 septembre 192 inclus.

Ce circuit passe par Clisson, Le Bocage Vendéen, La Roche-sur-Yon, Le Sables-d'Olonne, La Côte Vendéenne, Luçon, La Forêt de Vouvant, Fontenay le Comte, La Rochelle, Rochefort, Royan, Saintes, Cognac, Le Marais Poite vin, Niort, Thouars, Montreuil-Bellay, pour revenir à Angers.

Prix du transport........................ 490 francs

Pour tous renseignements demander aux Bureaux de Tourisme des gare de Paris (Saint-Lazare et Montparnasse) la brochure illustrée envoyée gratui tement.

BULLETIN FINANCIER

ne l'indiquait nettement le fléchissement du taux des reports en liquidation de , une baisse s'est tout d'abord manifestée au cours de cette dernière période. ssiers ne pouvaient manquer en effet d'exploiter le trouble de la situation ie.

la suite, un raffermissement appréciable s'est produit. Il est dû, en grande aux rachats qu'a provoqués la meilleure tournure prise par le débat sur la ratifi- du plan Young.

nes-nous à la veille d'un changement dans l'orientation générale de la Bourse ? une éventualité bien douteuse. On ne peut, tout d'abord, ignorer la médiocrité ime des négociations. D'autre part, le temps n'est plus très lointain où l'on ncera à supputer les résultats obtenus par les sociétés françaises qui ont accou- clôturer leur exercice le 30 juin. Et, des conjectures qui seront faites, dépendra ie, l'orientation future du marché. Enfin il est un élément qui ne saurait man- 'entrer bientôt en ligne de compte, c'est l'introduction en France de valeurs res connues, inscrites aux cotes des marchés anglais et allemands. La plupart de res présentent un rendement brut supérieur à celui offert par des valeurs fran- le même catégorie.

i, pour ces diverses raisons, est-il douteux que la reprise — plus exactement le ment — enregistrée en concordance avec la liquidation de la mi-juillet puisse veloppée.

Rentes ont maintenu de bonnes dispositions. Signalées ici depuis longtemps devant réaliser des progrès importants, elles ont constamment vérifié les prévi- Actuellement, nombre de nos fonds publics sont au-dessus du pair. C'est le cas prunt 5 o/o 1915-16, de l'emprunt 6 o/o 1920 et aussi de l'emprunt 6 o/o 1927. r de l'argent étant généralement en baisse dans notre pays, et le budget présen- es excédents de recettes, l'Etat va pouvoir bientôt inaugurer une politique de sions. La rente 5 o/o 1915-16 est convertible à dater du 1er janvier 1931, comme ssi la rente 6 o/o 1920. De même, à compter de mai 1931, la rente 6 o/o 1927 être remboursée au pair de 100 francs, plus la portion acquise de la prime de rsement (actuellement 5 francs environ). Ce sont là des éléments dont il va tenir compte et qui ne manqueront pas de provoquer simultanément des réalisa- ffectant ces trois emprunts, cependant qu'au contraire les rentes éloignées de air de remboursement, comme l'emprunt 5 o/o amortissable 1920 et les rentes 917 et 1918, se trouveront au contraire avantagées.

roupe des Banques, plus ferme, n'appelle aucune remarque particulière, sinon cours actuels sont très suffisants, eu égard aux possibilités d'augmentation du in dividende.

grands Charbonnages du Nord — genre Lens — ont réalisé d'importants pro- Leurs répartitions sont, en effet, aisément extensibles avec le temps. Les houil- u Nord et du Pas-de-Calais ne sont plus de simples exploitations minières, mais les entreprises de matériaux de construction, de produits chimiques, etc... forte- ntéressées, par leur portefeuille, aux destinées de notre industrie sidérurgique.

roupe de l'électricité conserve une orientation satisfaisante en raison des déve- ents constants de la consommation. Les Valeurs métallurgiques se sont simple- affermies. Aux Mines, la baisse du cuivre, du zinc et du plomb n'affecte pas les s intéressées. Par contre, certaines valeurs d'étain bénéficient de la constitution rtel anglais des producteurs.

de fermeté sur les Pétroles, bien que Wall Street se montre réservé en raison gmentation de la production. Les Caoutchoucs, au contraire, ont — comme prévu ntué leurs bonnes dispositions.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie, (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les *Abonnements étrangers*, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.